This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

~~84.6.9.~~

Presented to

the

Taylor Institution.

by

C. Sorsina Esq.

1880.

Vet. Fr. II A. 429

[illegible]

MEMOIRES

DE MONSIEUR

DE LA COLONIE,

TOME PREMIER.

MEMOIRES
DE MONSIEUR
DE LA COLONIE,
TOME PREMIER.

MEMOIRES
DE MONSIEUR
DE LA COLONIE,
MARÉCHAL DE CAMP
DES ARMÉES
DE L'ÉLECTEUR DE BAVIERE.

CONTENANT

LES ÉVÉNEMENS DE LA GUERRE, depuis le Siége de Namur en 1692, jusqu'à la Bataille de Bellegrade en 1717.

Les motifs qui engagérent l'Electeur de Baviere à prendre le parti de la France contre l'Empereur en 1701.

La Description circonstanciée des Batailles & Siéges en Allemagne, en Flandre, en Espagne, &c.

AVEC

LES AVANTURES ET LES COMBATS particuliers de l'Auteur.

TOME PREMIER.

A BRUXELLES,
Aux dépens de la Compagnie.

M. D. CC. XXXVII.

81 b 9

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
23 MAY 1935
OF OXFORD

AVERTISSEMENT.

DEs Perſonnes reſpectables dans l'Empire avoient demandé ces Mémoires pour les publier en Allemand. M. de la Colonie avoit lieu de croire que le Traducteur ſupléeroit au ſtyle & à la diction même; & il a été très-ſurpris de voir paroître en François un Ouvrage qu'il n'avoit pour ainſi dire qu'ébauché. Son premier ſoin a été d'en ſuprimer tout ce qu'il a pu ramaſſer d'exemplaires, heureuſement l'Edition n'étoit pas nombreuſe; enſuite il l'a revû: & quoiqu'il ne ſe pique pas d'écrire, s'il n'en a pas changé le ſtyle, du moins il l'a purgé de bien des fautes.

Le Lecteur y trouvera un détail exact des Guerres de l'Empire & la France, depuis le Siége de Namur en 1692. jusqu'à la fameuse Bataille de Belgrade, qui se donna contre les Turcs en 1717. Il sera étonné de voir en Baviére, après l'échec d'Hochstet, des Combats où les Troupes de l'Empereur ont été batuës par celles de l'Electeur; il ne doit pas moins l'être du silence qu'ont gardé sur ces événemens ceux qui ont écrit l'Histoire du Régne de Loüis XIV. Ce sont pourtant des Faits si certains, & dont il y a encore tant de témoins, qu'il n'est pas possible d'en douter.

Il verra en Flandre la Descrip-

tion circonſtanciée des Batailles de Ramilly, Oudenarde, Malplaquet, Denain, & des Siéges tant de notre part que de celle des Alliés ; ce qui s'eſt paſſé d'intéreſſant en Eſpagne, en Italie, & dans tous les Lieux où la Guerre a été portée.

Au reſte, M. de la Colonie n'affirme preſque rien ſur le témoignage d'autrui ; & s'il s'étend quelquefois ſur la Guerre amoureuſe, c'eſt moins pour varier ſes Mémoires, que pour ne rien omettre des Faits dont il a été le témoin ou l'Auteur.

MEMOIRES

DE MONSIEUR

DE LA COLONIE,

Maréchal de Camp des Armées de l'Electeur de Baviére.

JE n'aurois jamais entrepris de mettre ces Mémoires au jour, si des personnes d'une qualité distinguée ne me les avoient demandés pour les faire traduire en Allemand ; je ne me sentois pas assez de style pour leur donner de l'ornement, & je ne m'y serois jamais déterminé sans leurs priéres, qui m'étoient des ordres absolus. Au reste, on ne m'a demandé que la vérité des faits, ce qui m'a fait croire que le Traducteur supléeroit à ce qui manqueroit d'ailleurs, & cette idée a

ſoulagé la répugnance que j'ai naturellement de m'ériger en Ecrivain. On m'a ordonné pareillement de faire le détail de ma vie depuis le commencement de mes Services, à cauſe de la ſingularité de quelques avantures, & des périls où j'ai été tant de fois expoſé dans des affaires générales & particuliéres ; j'ai obéi, ſans oſer m'étendre ſur de certaines circonſtances où l'amour propre auroit eû trop de part. Mais malgré mes précautions peut-être ne ſerai-je pas exemt de ſoupçons ; il y a cependant tant de témoins vivans de tout ce que j'écris & de tout ce qui m'eſt arrivé, que ſi j'étois capable d'altérer la vérité, cela ſeul me retiendroit. Enfin les voilà faits ſans art & ſans étude, & ſans avoir conſulté ni Auteurs ni Hiſtoires ; il ne ſera pas ſurprenant qu'un homme qui a paſſé toute ſa vie à faire la guerre n'ait point acquis un ſtyle propre à relever ſon Ouvrage. J'ai appris à lire & à écrire juſqu'à l'âge de dix ans, dans un Bourg du Périgord, qui eſt le lieu de ma naiſſance ; ſi cela peut ſuffire, il y a de ma faute de n'avoir pas mieux fait. J'étois le ſixiéme enfant d'une famille qui n'étoit pas bien partagée du côté de la fortune. Les Parens de mon pere,

& de ma mere s'étoient fort distingués par leurs Services & par les Emplois considérables qu'ils avoient occupés; mais des revers qui causérent la dissipation de leurs biens, réduisirent leurs Descendans au point de ne pouvoir pas soutenir le lustre où ils avoient vécu pendant bien des siécles.

La Maison des Guines, dont ma mere descend, est une des plus nobles & des plus anciennes de Picardie; un Cadet de cette Maison quitta le Service sous le Régne de François II. pour se marier en Périgord. La tendresse eut plus de part à cet établissement que n'en eut la fortune: & le peu de bien qu'il a laissé à ses Descendans, les a confondus dans le Public; de sorte qu'il n'y a plus que les Aînés de quelques Branches qui vivent encore noblement.

Mon Bisayeul paternel, le dernier de ceux qui ont pû se soutenir dans le lustre de ses prédécesseurs, mit ses Descendans, par trop de courage, non-seulement dans la triste situation de ne pouvoir pas l'imiter, mais encore d'avoir peine à vivre médiocrement dans le peu de patrimoine qu'il leur laissa. Sa fidélité & sa bravoure sous le Régne de Henry III. causa la perte de tous ses biens, & ne laissa à ses enfans que la

gloire d'être ſortis de l'homme le plus valeureux & le plus intrépide de ſon tems.

Il commandoit un Corps de Troupes dans le Périgord, ſous les Ordres de Monſieur de Montluc Gouverneur de Guyenne, pour s'opoſer aux Religionaires, qui ſous la protection du Prince de Condé faiſoient des déſordres affreux ; il remporta quantité d'avantages ſur eux & ſur leurs Troupes, entr'autres il défit un détachement conſidérable que l'Amiral de Coligny envoyoit de Xaintes en Quercy. Ce détachement paſſoit par le Périgord ; il l'attaqua près d'un Village qu'on apelle la Bitarelle, & l'Action fut ſi vigoureuſe & ſi bien conduite, qu'il n'échapa perſonne ; on la trouva ſi belle & ſi hardie, qu'on ne l'apella plus le reſte de ſa vie que la Bitarelle. Mais M. de Montluc étant mort, mon Biſayeul, qui manquoit d'apui, fut expoſé à la haine implacable que les Religionaires avoient conçû contre lui.

Le Vicomte de Turenne, qui avoit embraſſé le parti de la Ligue, jura ſa perte ; il y réuſſit à l'égard des biens, mais pour la Perſonne, mon Biſayeul ſçut ſe garantir par tant de ruſes & tant de conduite, que le Vicomte n'en put jamais venir à bout. Le

Roy Henry III. sous le Régne duquel mon Bisayeul avoit rendu des services importans, étoit un Roy qui sur la fin de son Régne s'adonna entiérement aux plaisirs; & qui ne punissoit ni ne récompensoit.

Mon Bisayeul fut errant presque le reste de sa vie; il n'osoit se fixer dans une demeure, crainte d'être surpris par les gens que le Vicomte de Turenne employoit à le poursuivre. Une nuit par hazard s'étant retiré dans une Maison près de Périgueux, pour la couchée seulement, on l'y surprit; & pour qu'il ne pût échaper, on entoura la maison de tous les côtés, ensuite on se mit à enfoncer la porte. Il n'y avoit plus de salut pour lui s'il ne se fût avisé d'en lâcher lui-même les verroux; alors ceux qui vouloient le prendre étant entrés en foule sans précaution, il se mêla parmi eux à la faveur de l'obscurité; il sortit sans que personne s'en aperçût, & gagna la campagne sa pertuisane à la main. Quand il fut hors de danger, il sentit un véritable regret d'abandonner la partie sans s'être vengé de quelques-uns de ses persécuteurs; l'envie qu'il en avoit lui en fit imaginer les moyens. Il se mit à crier à diverses reprises, d'une voix & de la même maniére que s'il avoit

été un des pourſuivans : la Bitarelle ſe ſauve : les premiers qui l'entendirent coururent à ſa voix, en lui demandant : où eſt-il ? Il eſt ici, répondoit-il, en les attendant de pied ferme ; & à meſure qu'ils arrivoient il les tuoit à coups de pertuiſane ; mais il fut obligé de ſe retirer quand il vit que ſes ennemis venoient en trop grand nombre.

La Bitarelle ſe ſauve, paſſa en Proverbe dans le Pays ; on en parloit encore dans mon enfance : & l'on croyoit remarquer en moi quelque choſe qui avoit du raport à mon Biſayeul ; on diſoit que j'en avois toutes les allûres, & l'on m'en donna le nom, auquel on m'avoit tellement accoutumé, que j'y répondois comme au mien propre.

J'avois environ dix-ſept ans quand les Victoires de Louis XIV. firent tant de bruit dans le Royaume ; la Bataille de Fleurus, la Priſe de Mons & la mort du Prince d'Orange, qu'on croyoit avoir été tué à la Bataille de Droghedu en Irlande, cauſoient tant de joye, que juſques dans les plus petits Villages on en fit des feux & des réjouiſſances exceſſives. On ne parloit que de guerre, & toute la jeuneſſe étoit dans une ſi grande émulation, qu'elle s'empreſſoit à ſuivre le torrent des nouvelles

levées qui se faisoient chaque jour. J'en avois en particulier une ardeur démesurée; mais j'aurois voulu d'abord être Officier, & on ne pouvoit l'être sans avoir servi dans les Compagnies de Cadets que le Roy avoit établi dans neuf Places frontiéres du Royaume. C'étoit là qu'on instruisoit la Noblesse dans tous les exercices qui rendoient les Officiers capables de servir utilement & avec conduite; & on ne pouvoit être reçû dans ces Compagnies si l'on n'étoit de famille noble ou vivant noblement, ce qui devoit être certifié par les Intendans des Provinces. J'employai auprès de mon pere la sollicitation de mes amis, pour obtenir de quoi faire mon voyage, & M. de Bezons, Intendant de Bordeaux, me donna une lettre sur laquelle je fus reçû à Versailles par feu M. de Barbesieux, & envoyé dans la Compagnie de Charlemont en Flandre. Le Marquis de Refuge, Maréchal de Camp des Armées du Roy, en étoit Gouverneur; il étoit aussi Capitaine de la Compagnie des Cadets, à la place de M. de Reveillon, qui avoit été cassé pour n'avoir pas mis ordre à une espéce de sédition qui s'étoit élevée quelques années auparavant.

Il y avoit des Maîtres dans ces Compagnies pour enſeigner tout ce qui peut perfectionner un jeune homme de condition. Outre l'Exercice Militaire, où l'on donnoit les plus grandes attentions, on pouvoit y apprendre à faire des armes, à danſer, à monter à cheval, la Géographie, les Fortifications & les principales parties des Mathématiques; mais on n'étoit ſévére que pour l'exercice du Mouſquet, car pour les autres chacun étoit libre de les prendre ou de les laiſſer; pourvu qu'on ſe préſentât aux Sales à ſon tour, cela ſuffiſoit: & comme la jeuneſſe n'aime rien de ce qui peut la gêner, preſque pas un n'en profitoit. Je regardai cette occaſion de m'inſtruire bien différemment que mes camarades; je crus que ſi je pouvois réuſſir dans les Fortifications, je trouverois par là le moyen de ſupléer aux dépenſes que ma famille n'étoit pas trop en état de faire pour mon avancement; c'eſt ce qui m'engagea à m'apliquer au Deſſein & aux autres parties qui pouvoient me rendre promptement utile aux travaux du Roy; je m'attachai auſſi à bien aprendre à faire des armes & à voltiger, c'étoient les exercices que j'aimois le plus.

Les Maîtres de Mathématiques, qui depuis la création des Compagnies n'avoient presque trouvé personne qui s'attachât serieusement à cette Science, fûrent si charmés de mon aplication, qu'ils me facilitérent avec soin tous les moyens d'y réussir. Pour m'animer davantage, ils me donnoient en présence de mes camarades tant d'aplaudissemens, qu'ils m'attirérent la haine de quelques anciens Cadets, surtout celle d'un des plus fameux, qui tenoit le premier rang dans la Sale d'Armes, par son habileté, & à qui quelques affaires d'honneur, dont il s'étoit bien tiré, avoient acquis la réputation de brave; c'est ce qui le faisoit respecter des autres Cadets, & ce qui le rendoit présompteux & insolent.

Ce Cadet ne suportoit ces aplaudissemens qu'avec peine; il auroit voulu qu'ils eussent tous été réservés à sa bravoure, & quoique ceux qu'il remportoit dans les Armes fussent d'un genre différent de ceux qu'on me donnoit, il n'en étoit pas moins inquiet que si nous eussions été en concurrence pour le même objet. Dans toutes les occasions ce brave ne manquoit point de m'apostropher; il n'attendoit pas même qu'elles se présentassent, il les prévenoit.

Je me promenois un jour avec d'autres Cadets sur l'Esplanade lorsqu'il, nous joignit de dessein prémédité, & m'adressant la parole avec un air de mépris, il me dit cent choses déplaisantes ; toutes mes occupations y étoient tournées en dérision, & en gesticulant & turlupinant il me demanda si je sçavois tirer une tierce & une quarte à la pointe de l'épée, aussi bien qu'une ligne diagonale ou perpendiculaire. Je ne pûs souffrir ces mauvaises plaisanteries que très impatiemment ; nos paroles s'échaufférent, & je me sentis si piqué de ses fanfaronades, que sans autre examen je mis l'épée à la main. Jamais homme ne fut plus surpris que le fut celui-là ; il croyoit que sa seule réputation devoit trop m'intimider, pour oser me battre contre lui ; il se mit cependant promptement en défense, & les autres Cadets nous laissérent la liberté de nous battre sans être interrompus. Nous faisions l'un & l'autre de notre mieux ; enfin pour mon coup d'essai j'eûs le bonheur de vaincre ce Bréteur si redouté. Je lui portai deux coups d'épée, dont l'un lui ayant percé le bras dans les tendons au dessus du poignet, lui causa tant de douleur, qu'il le mit hors de défense, & il se vit contraint de

me demander grace. Cette affaire fit entiérement perdre à ce fanfaron toute la réputation qu'il s'étoit acquise, & servit à redoubler les soins que les Maîtres de Mathématiques prenoient à m'instruire; ces Messieurs regardérent les railleries de ce Cadet comme un affront fait à eux-mêmes, que je venois de venger; & ils firent de nouveaux éforts pour me mettre bientôt en état d'être employé sur les travaux du Roy. Quand ils m'en jugérent à peu près capable, ils sollicitérent eux-mêmes le Marquis de Refuge & l'Ingénieur en chef; & ils trouvérent moyen par leurs aprobations & les aplaudissemens qu'ils me donnérent de me faire employer sans sortir de la Compagnie. J'épargnai alors avec soin les apointemens que je retirai des travaux, afin d'être en état de me mettre en Equipage lorsque je serois fait Officier dans un Régiment, sans avoir la peine de retourner en Province incommoder mes parens.

Je me trouvai bientôt dans une heureuse situation; je n'avois point l'esprit de dissipation, & je connoissois parfaitement que j'avois besoin d'une grande conduite pour parvenir par moi-même, à cause du peu que j'avois à espérer de mon patrimoine.

Mais cette satisfaction fut troublée par une nouvelle affaire imprévûë, qui fut d'un plus grand poids que n'avoit été la premiére, & qui pensa ruiner entiérement mes affaires: il y eut même à craindre qu'il n'en arrivât quelque chose de plus sérieux; & sans la protection que feu M. de Louvois accordoit aux Compagnies de Cadets, qu'il regardoit comme son ouvrage, je n'en serois peut-être pas sorti si heureusement que je fis.

Cette affaire ne se passa point entre Cadets; ce fut contre un jeune Officier qui faisoit la fonction d'Aide ou Garçon-Major dans un Bataillon de Navarre, qui étoit de Garnison dans Charlemont. Ce jeune homme étoit un gros garçon bien tourné, qui avoit une Moustache naissante à la Royale, comme on les portoit dans ce tems-là, ce qui lui donnoit un air de guerre & de fierté, & peu de gens s'estimoient autant que lui. Un jour de Fête-Dieu, que le Bataillon étoit sous les armes pour la Procession du S. Sacrement, le hazard me conduisit avec trois autres Cadets devant les Drapeaux du Régiment, où étoit l'Aide-Major; cet Officier ayant craché par mégarde sur mon habit, je m'arrêtai tout

tourt de surprise, & ce mouvement l'ayant fait apercevoir de son imprudence, il chercha à la réparer en tirant son mouchoir pour m'essuyer; je crus cette satisfaction tellement de droit que je ne fis pas mine de lui en épargner la peine. L'Ayde-Major, pétri de vanité, fut piqué de ce que je ne lui faisois pas honnêteté; il crut qu'un homme de sa conséquence s'étoit trop abaissé en faisant cette démarche, & il s'en retourna sur ses pas la chose à moitié faite, en prononçant quelques paroles injurieuses. Je voulus d'abord lui répondre, mais voyant qu'il prenoit de là l'occasion d'élever la voix, je continuai mon chemin, en l'assurant que j'aurois l'honneur de le revoir, & m'en allai à l'Eglise pour entendre la Messe. Les Cadets qui étoient avec moi me quittérent à la porte de l'Eglise; ils avoient une si grande démangeaison d'aller dire ce qui venoit d'arriver, que bientôt les Officiers de ce Bataillon & ceux de notre Compagnie en fûrent avertis. Ces Messieurs, qui connûrent les suites fâcheuses que cette affaire pouvoit avoir, se joignirent les uns aux autres pour trouver moyen de l'apaiser dans sa naissance. On n'avoit que trop éprouvé, par l'accident qui étoit

arrivé à M. de Reveillon, que cette Compagnie, composée de sept ou huit cens étourdis, prenoit son parti sans aucune réflexion. Ils ne pouvoient pas croire, après l'affaire que j'avois euë avec le Cadet, que je laissasse celle-là sans mot dire, & craignant que la Compagnie ne prît quelque violent parti contre ce Bataillon, il n'y eut point de mouvemens que ces Messieurs ne se donnassent, pendant que j'entendis la Messe, pour obliger l'Officier à me faire des excuses lorsque je sortirois de l'Eglise. En effet, je trouvai à la porte nombre d'Officiers avec le Garçon-Major, à qui le Commandant du Bataillon ordonna de me faire excuse de ce qui s'étoit passé entre nous; je le fais, dit-il en marmotant entre ses dents, parce que vous me l'ordonnez, & point autrement, & on le prendra comme on le voudra. Je les remerciai de leur bonne volonté, & continuant mon chemin j'entendis ces Messieurs parler d'un ton bien haut au Garçon-Major; mais cela ne suffisoit pas, je n'étois point satisfait, & ce qui venoit de se passer me piquoit presque autant que l'action même. L'envie que j'avois de m'en venger ne fit que redoubler, & de crainte qu'on ne m'en ôtât les moyens

par quelque nouvelle assemblée, je m'en allai dîner au plus vîte. Dès que j'eûs dîné je sortis de la Ville, & je ne rentrai que quand je vis qu'on alloit en fermer les portes; alors je me glissai dans une petite ruë près des Remparts, en attendant qu'on donnât l'Ordre sur la Place d'Armes, où je sçavois que nécessairement mon homme devoit se trouver pour le prendre du Major de la Place, & le donner aux Sergens du Bataillon. Quand je vis que l'Ordre pouvoit être donné, je m'avançai dans le chemin par où il devoit se retirer, c'étoit auprès des Cazernes où logeoit le Bataillon, je me plaçai à la porte d'une maison d'où il ne pouvoit m'apercevoir qu'au moment qu'il seroit tout à fait près de moi. Cet Officier ne se retira qu'après que tous les Sergens fûrent rentrés dans leurs Cazernes; il marchoit avec un air de tranquillité & un tortillement de reins qui marquoit combien il étoit content de lui-même; je le voyois venir de loin sans me découvrir, & quand je vis qu'il étoit assez près, je me présentai devant lui en mettant l'épée à la main, & lui dis de se mettre en défense. A cette aparition si peu attenduë, cet homme fit un tremoussement qui marquoit une

extrême surprise ; il se recula tout transi, sans porter la main à son épée, ce qui m'obligea de lui crier une seconde fois de mettre l'épée à la main, sans quoi je l'allois sabrer comme un malheureux. Il se mit enfin en défense, en prononçant quelques paroles mal articulées, mais d'une voix extrêmement élevée, afin que le voisinage pût nous entendre. La crainte que j'en eûs redoubla ma colére ; je le serrai de si près, que dans un instant nous nous prîmes au colet ; mais la peur avoit tellement saisi ce poltron, qu'à la premiére secousse je le jettai par terre, & lui présentai la pointe de mon épée sur l'estomac, pour lui faire rendre la sienne. Il fut si éfrayé qu'il se prit à crier à haute voix : au secours, Messieurs de Navarre. A ces cris les Soldats sortirent des Cazernes ; mais quelques Officiers qui sortirent aussi, & qui aperçûrent presque tous les Cadets rangés en haye, pour voir de quelle maniére la chose se passeroit, firent rentrer avec empressement leurs Soldats, de crainte que leur seule présence n'ébranlât ces étourdis, qui au moindre mouvement du Bataillon se seroient jettés dessus sans aucune réflexion. Cependant je desarmai mon homme, & quand je fûs

maître de son épée, je le laissai & me retirai en ma Chambre, sans qu'aucun Cadet m'aprochât; au contraire, quand ils virent que l'action s'étoit passée comme ils le souhaitoient, ils disparûrent tous en un instant, & prirent différentes routes, donnant à croire qu'ils ne s'étoient trouvés-là que par hazard. Au reste il n'étoit pas difficile de comprendre le motif qui les avoit conduits. Les Officiers du Bataillon pénétrérent leurs intentions, & pour couper chemin au desordre qui auroit pû s'ensuivre, ils tinrent leurs Soldats en respect. J'avois été surpris de voir notre Compagnie si concertée, car je n'avois communiqué mon dessein à personne; mais j'apris qu'on avoit tellement compté que je ne laisserois pas cette affaire sans la suivre, que nos Cadets, de complot fait, étoient demeurés toute l'après-midi hors de leurs chambres, sans pourtant s'atrouper, dans l'intention de n'y pas rentrer avant l'heure de la retraite, afin de pouvoir faire tête au Bataillon, en cas qu'il voulût s'intéresser dans l'affaire que je pourrois avoir avec l'Ayde-Major.

Je ne fûs pas long-tems dans ma chambre sans sçavoir des nouvelles de nos Supé-

rieurs. Un de nos Officiers, Normand de Nation, qui s'apelloit Gerbonville, me fit l'honneur de me venir trouver avec le Sergent de notre Brigade, & d'un air plein de sévérité il m'ordonna de rendre mon épée & de le suivre : il eut la bonté de me conduire jusqu'à l'entrée d'un affreux cachot, où l'on ne voyoit le jour qu'au travers d'une petite lucarne large de trois pouces seulement, ciselée dans un épais rocher, dans lequel étoit pratiqué ce cachot. Un aspect si affreux me déconcerta extrêmement; je n'avois pas cru que l'affaire fût assez de conséquence pour mériter un châtiment si rigoureux, d'autant même que mon adversaire ne m'avoit pas paru blessé. Je demandai donc à mon Supérieur en quoi j'étois assez criminel pour mériter ce ténébreux manoir. Comment, Monsieur, me dit-il, vous me demandez en quoi vous êtes criminel, après nous avoir exposé tous tant que nous sommes à un danger encore plus grand que celui que nous avons essuyé dans la sédition qui se passa du tems de M. de Reveillon. Si le Bataillon de Navarre avoit donné du secours à son Ayde-Major, comme il n'auroit pas manqué de le faire sans la prudence de ses Officiers, où en serions-

nous? Les Cadets n'étoient-ils pas de dessein prémédité, tout prêts à courir dessus? Toute la Garnison n'a-t-elle pas été à un doigt de sa perte par votre imprudence? Et vous trouvez encore étrange de ce qu'on ne vous traite pas avec plus de modération? croyez-vous qu'on vous doive aplaudir en pareil cas, & ne vous pas faire sentir ce que vous méritez? Je voulus l'assurer que pas un Cadet n'avoit sçû mon dessein; que c'étoient les cris de l'Ayde-Major qui avoient attirés les uns & les autres, & que s'il avoit été aussi honnête homme qu'il avoit voulu le faire croire, la chose se seroit passée sans bruit de lui à moi. Mais Gerbonville inexorable me dit que si mes raisons paroissoient bonnes, les choses s'étoient passées différemment, & qu'il falloit obéir sans réplique; enfin on me fit descendre impitoyablement dans cette affreuse demeure.

On ne me traita avec tant de sévérité que par raport aux Officiers de notre Compagnie; ils avoient couru risque d'être cassés lors de la révolte des Cadets, sous M. de Reveillon, & ils fûrent si éfrayés de mon affaire, qu'ils courûrent tout allarmés chez le Marquis de Refuge, lui représen-

ter le danger où j'avois exposé la Garnison & lui-même, & qu'il étoit de toute nécessité de s'assurer de moi, pour ne pas tomber dans le même cas, & d'en écrire en Cour. Heureusement le jour suivant n'étoit pas un jour d'Ordinaire du Courier, & les Maîtres de Mathématiques qui m'aimoient, eûrent le tems de prier M. de Refuge de ne pas écrire en toute rigueur contre moi. D'ailleurs les Officiers de Navarre craignoient que leur Garçon-Major ne se trouvât envelopé dans les circonstances de cette affaire. M. de Refuge entra dans toutes ces considérations; mais je fûs toujours à bon compte dans le cachot, avec ordre au Géolier de ne me laisser parler à personne. On me mit en bonne main; cet honnête homme exécuta si ponctuellement ses ordres, qu'il ne me parloit pas lui-même. J'avois beau le questionner quand il m'aportoit à manger, il ne me répondoit jamais un seul mot. Il posoit ma portion sur un mauvais lit de Corps-de-Garde, dont les planches toutes moisies formoient la table & le seul meuble de mon noble apartement: & il ressortoit à l'instant, en fermant toutes les portes après lui.

Je passai dix jours entiers dans ce cruel

état, livré ſeulement à mes ſeules réflexions, ſans conſeil ni conſolation de perſonne. Mes triſtes idées n'étoient remplies que d'affreuſes repréſentations; tout m'y paroiſſoit funeſte & de mauvais préſage. L'étroite priſon où l'on me retenoit, ſans vouloir me laiſſer parler ni écrire à perſonne; les diſcours que Gerbonville m'avoit tenus en m'y renfermant; d'autres nouveaux monſtres que je me faiſois moi-même, tout enfin ne me laiſſoit pas un ſeul moment ſans ſouffrir. Mon ſommeil même étoit interrompu par des rêves hideux, qui me faiſoient quelquefois réveiller en ſurſaut; & à mon réveil les tourmens renaiſſoient avec plus de violence qu'auparavant. L'eſpace de ces dix jours fut dix ſiécles pour moi; & j'endurai pendant ce tems-là tout ce que la nature peut ſouffrir de plus cruel. L'onziéme jour le Géolier m'aportant à manger comme à l'ordinaire, me parut d'un air plus traitable; il me parla avec un ton de voix radouci, il entra dans mes peines, & me dit qu'il avoit toujours pris part à mes chagrins; mais que les ordres qu'on lui avoit donnés l'avoient empêché de me témoigner ce qu'il reſſentoit. Qu'il ne falloit plus m'inquiéter, que tout

iroit bien, puiſqu'on venoit de lui ordonner de laiſſer entrer ceux qui viendroient me voir. J'écoutai avec attention un diſcours ſi agréable, & ma joye fut ſi grande qu'il me fut impoſſible de manger. Peu de tems après je vis entrer nombre de Cadets, qui ſe ſuccédant les uns aux autres, ne deſemparérent point mon cachot de toute la journée.

Le lendemain Gerbonville voulut me faire le plaiſir de m'annoncer lui-même ma liberté, & de réparer par cette bonne nouvelle les maux qu'il m'avoit cauſés. Il me dit de ſortir, & d'aller remercier le Marquis de Refuge de toutes les bontés qu'il avoit euës pour moi. J'exécutai cet ordre avec beaucoup de plaiſir, & je démêlai au travers d'une longue morale qu'il me fit, que mon action n'avoit pas été trouvée ſi mauvaiſe qu'elle leur avoit paru d'abord.

Cependant M. de Refuge en avoit écrit à M. de Louvois, & lui avoit rendu compte de ce qui s'étoit paſſé; mais ce Miniſtre qui ne vouloit pas fournir à Sa Majeſté l'occaſion de ſe rebuter des Compagnies de Cadets, fit relever le Bataillon de Navarre, & l'envoya dans une autre Garniſon; & lui ayant parlé de cette affaire, comme d'une

chose sans conséquence, arrivée par hazard entre jeunes gens, il ordonna de me remettre en liberté.

Il n'y avoit que huit jours que j'étois hors du cachot, lorsque M. de Jaillis, Commandant immédiat de la Compagnie, après M. de Refuge, me fit ordonner par le Sergent de Brigade de lui aller parler; cet ordre me fut donné d'une maniére à me faire croire qu'il y avoit encore quelque punition en campagne contre moi. J'examinai ma conscience en chemin, pour voir si je ne m'étois point rendu coupable en quelqu'autre chose; mais ma crainte fut agréablement rassurée, quand M. de Jaillis me dit que M. de Refuge venoit de me nommer Sous-Brigadier d'une Brigade de la Compagnie, & de l'aller remercier. Je courus avec un plaisir extrême au Gouvernement; & je ressentis dans l'agréable surprise de cette premiére Promotion, une joye plus vive que je n'en ai ressenti en toutes celles où je me suis trouvé depuis. C'étoit mon premier dégré d'élévation; je le regardois alors comme quelque chose de conséquence, quoiqu'au fond il ne me mettoit que tant soit peu au-dessus d'un simple Cadet. Ce petit Poste ne me détour-

na en rien de mes occupations ordinaires. M. de Refuge m'exemtoit du Service dans la Compagnie, en considération des Travaux du Roy; j'en étois si charmé, que je souhaitois avec ardeur pouvoir être employé à des choses où je pusse faire voir ma bonne volonté, & l'attachement que j'avois pour le Service; c'est ce qui arriva peu de tems après, par la fameuse entreprise que le Roy fit sur Namur en 1692.

L'entreprise de ce Siége étoit une des plus considérables qui eût encore paru en Europe depuis bien des siécles. On apelloit cette Ville: Namur la Pucelle; parcequ'aucun Conquérant n'avoit encore pû la prendre: César même, malgré tous ses éforts, & un long & pénible Siége, fut obligé de l'abandonner sans avoir pû la réduire. Dans cette prévention, Namur fit l'attention de toute l'Europe, quand Louis XIV. se présenta en personne pour l'attaquer. Le Roy qui voulut diriger lui-même une si fameuse entreprise, partit de Versailles le 10. de May, suivi de Monseigneur & de toute la Cour, & fut se mettre à la tête de son Armée; il voulut absolument camper dans les Lignes de Circonvallation qui fûrent faites autour de la Place, & Madame de

Maintenon,

Maintenon avec les principales Dames de la Cour qui avoient ſuivi, fûrent logées dans la petite Ville de Dinan, trois lieuës aû-deſſus, ſur la Riviére de Meuſe. Indépendamment de l'Armée du Roy qui faiſoit le Siége de cette Place, M. le Maréchal de Luxembourg en commandoit une ſeconde, pour s'opoſer au ſecours que les Ennemis auroient tenté d'y faire entrer.

Namur n'eſt qu'à ſept lieuës au-deſſous de Charlemont; tous les apareils de ce Siége avoient paſſé à notre vûë, & preſque tous nos Ingénieurs fûrent commandés pour y aller ſervir. Ce n'étoit qu'avec un extrême regret que je les voyois partir ſans être moi-même de la partie; j'en témoignai quelque choſe à mes amis les Maîtres de Mathématiques, qui pour me ſatisfaire ſollicitérent M. de Cladech, Chef de nos Ingénieurs, qui devoit commander une Brigade pendant le Siége, pour obtenir de M. de Refuge la permiſſion d'y aller comme Ingénieur volontaire, ce qu'il m'accorda avec plaiſir; & j'eûs l'honneur d'être compris dans le nombre de ceux qui ſervirent le plus utilement.

Cette Place, ſans être réguliére, eſt une

des plus fortes, par la situation de son Château, de toutes celles qui sont sur la Frontiére de Flandre ; la bizarerie des Fortifications, & le nombre des Ouvrages qui se couvrent & se défendent les uns les autres, font un enchaînement de difficultés insurmontables à ceux qui en veulent faire le Siége. Ces difficultés étoient alors plus grandes qu'elles n'ont été depuis, parceque cette Place n'ayant jamais été prise, personne n'en connoissoit les endroits les plus foibles, & il fallut se livrer au hazard. Ce peu de connoissance pensa nous être très-nuisible ; & si le bonheur ne nous avoit pas secouru après la réduction de la Ville, il auroit fallu néceſſairement être parjure à la foi d'une Capitulation, ou lever le Siége, pour n'avoir pas sçû les véritables endroits où l'attaque du Château étoit la plus facile. Ce fut par ce défaut de connoissance qu'en nous rendant maîtres de la Ville, on accorda une Capitulation aux Assiégés, par laquelle il étoit expressément dit que la Garnison des Ennemis qui défendoit le Château, ne tireroit en aucune maniére sur la Ville ; que les Troupes du Roy & la Bourgeoisie y seroient en entiére sûreté, marchant dans les ruës, & y agissant com-

me auparavant le Siége; mais aussi que le Roy ne feroit aucune attaque contre le Château, directement ni indirectement du côté de la Ville; ce fut donc faute d'avoir connu la véritable situation des Fortifications du Château, qu'on accorda cet Article aux Assiégés; parce que c'est précisément par le seul côté de la Ville qu'il peut être pris : il est presque imprenable par tout autre endroit.

Nous commençâmes par assiéger la Ville avant d'entreprendre de grandes choses du côté du Château; nous y ouvrîmes la Tranchée le 29. May, & nous y dressâmes plusieurs Batteries les mieux servies qu'on ait jamais vû; car la présence du Roy donnoit tant d'émulation, que chacun dans son emploi tâchoit de se surpasser. Les premiers jours de ces attaques, les Ennemis parûrent sur leurs Remparts avec une contenance animée, comme s'ils s'étoient peu souciés de notre entreprise; mais les jours suivans ils ne firent qu'une petite sortie du côté de la porte de Fer, à la faveur d'une Demi-Lune qui couvre le corps de la Place, & cette sortie leur réussit si peu, qu'ils n'entreprirent plus d'en faire; il est vrai aussi que la Garnison étoit un peu foible,

parce que les Ennemis n'avoient pas cru que le Roy voulût commencer la Campagne par une entreprise de cette conséquence. La plûpart des Bataillons qui composoient cette Garnison étoit Espagnol, très-foible & délabrée, & composée d'assez mauvaises Troupes; ce qu'il y avoit de mieux, étoient quelques Régimens Brandebourgeois & du Landgrave; mais ils n'étoient pas en grand nombre; aussi ne nous firent-ils pas languir long-tems devant la Ville, qui nous fut livrée le 5 Juin, & la Garnison se retira dans le Château après la Capitulation que je viens de dire.

La réduction d'une place de cette conséquence, que nous emportâmes en si peu de tems, nous fit espérer que nous aurions bon marché du Château; la Garnison ne s'étoit défendue que très-mollement, & selon toute apparence, le Château qui avoit encore moins de commodité pour faire des sorties sur nous que n'en avoit la Ville, ne devoit pas nous faire craindre une plus belle défense; mais nous ne pensions pas alors que du côté où nous faisions nos attaques, nous avions à combattre contre un nombre de Fortifications qui se défendoient d'elles-mêmes, & qu'outre cela

nous avions à surmonter le tems le plus détestable. Pendant près de trois semaines, une pluye abondante ne discontinua point; elle rendit les routes du Camp si impraticables, qu'il étoit presque impossible de voiturer, de la Riviére jusqu'aux Batteries, les Munitions nécessaires pour servir l'Artillerie.

La situation de ce Château est très avantageuse; il est sur une hauteur au-dessus de la Ville, où la rencontre des Riviéres de Meuse & de la Sambre forment un angle dans lequel il est placé; la pointe de cet angle est du côté de la Ville, & la petite Riviére de Sambre fait la séparation de ces deux places, qui se communiquent par un grand Pont de pierre. Ce Château a quelques Fortifications qui bornent la petite Riviére, & c'est de ce côté-là où il a sa partie la plus foible; parce que les Fortifications sont commandées par les Remparts de la Ville, qui n'ont que le petit travers de la Sambre entre deux, & qu'on peut du premier abord battre en bréche jusqu'au Rez de Chaussée. Il y a encore quelques Jardinages joignant les Remparts de la Ville, qui commandent également ces Fortifications, dans lesquelles on peut pla-

cer telles Batteries qu'on peut souhaiter, & par cet endroit l'attaque du Château est beaucoup plus avantageuse & plus assurée pour les Assiégeans; mais nous nous l'étions prohibée par la Capitulation de la Ville.

La partie du Château qui borde la Riviére de Meuse, est une hauteur sur des Rochers escarpés & inaccessibles, où l'on ne peut faire aucune attaque; nous n'avions donc que la partie tout à fait oposée à la Ville, où nous pouvions dresser nos Batteries; c'est celle qui s'étend dans la campagne au-delà du Château, & quoiqu'elle soit sur une hauteur, cependant le terrein y est assez plat, si l'on en excepte quelques Ravins & quelques Bois qui l'entrecoupent en certains endroits. Cette partie étoit fortifiée, premiérement, à commencer du centre du Château, par un Donjon bien terrassé, couvert de deux bons demi Bastions, attachés à une Courtine placée au-delà du Fossé. Ce Donjon a un autre Fossé à son revers. Au-delà de ce Fossé vient un grand & large Ouvrage à Corne, bien revêtu avec un bon Fossé sec & fort profond, Contrescarpe & Chemin Couvert bien palissadé; la Courtine de

cet Ouvrage à Corne est encore couverte au-delà de son Fossé par un quatriéme Ouvrage, qui pour la forme dont il est construit est nommé Bonnet à Prêtre : cet Ouvrage a aussi une Contrescarpe & un Chemin couvert ; mais il n'est pas d'une extrême conséquence. Après ce quatriéme Ouvrage, régne dans le terrein un grand Ravin très-profond, au-delà duquel est encore un nouveau Fort, bien revêtu, avec Fossé, Chemin Couvert & Glacis ; il est apellé le Fort-Guillaume, nom du Prince d'Orange devenu Roy d'Angleterre, qui l'a fait construire ; ce fut par cet endroit que nous fûmes obligés de commencer le Siége du Château, parce qu'il s'offroit le premier sur notre chemin. Les pluyes commençoient lorsque nous attaquâmes ce Fort ; & comme les chemins étoient encore praticables, nous eûmes de la facilité à le battre en bréche, & nous l'emportâmes le 12. du mois. Ce Fort nous servit à placer du Canon pour battre le Bonnet à Prêtre, & une des faces des demi Bastions de l'Ouvrage à Corne ; outre toutes nos Batteries, nous en dressâmes encore d'autres dans la campagne, qui battoient pareillement l'Ouvrage à Corne ; mais cet-

te Artillerie dreſſée avec précaution, faiſoit très-peu d'effet, faute de pouvoir y tranſporter les Munitions néceſſaires; car les pluyes avoient tellement détrempé les terres, qu'il n'étoit plus poſſible de ſe ſervir de Chariots; tout ce qu'on pouvoit faire étoit de tranſporter quelques Bombes & quelques Boulets ſur des Mulets & des Chevaux de bât, encore ces animaux avoient-ils peine à ſortir à vuide des mauvais pas qu'ils rencontroient quelquefois, s'ils n'étoient pas guidés par de nouvelles routes. Avec ces difficultés, nos Batteries ne pouvoient être ſervies, & tout alloit très-lentement; d'ailleurs toute la Cavalerie de notre Armée manquoit entiérement de Fourage, parce que ce Pays n'étoit pas aſſez abondant pour pouvoir lui en fournir long-tems; car il n'eſt preſque rempli que de Bois, qu'on ſe vit obligé de dépouiller pour nourrir les Chevaux, dont une très grande quantité périt.

Nous étions en cet état vers la fin du mois de Juin; le Roy étoit fort inquiet, & nos premiers Ingénieurs du Royaume, qui avoient la direction des travaux du Siége, ne ſçavoient plus par où s'y prendre; on ne prévoyoit que de très-mauvaiſes ſuites par

les obstacles du tems qui augmentoient tous les jours; & par la Chaîne de Fortifications que nous avions à percer dans l'endroit où nous faisions nos attaques. Dans cette dure situation, M. de Vauban hazarda de demander la permission au Roy d'attaquer par la Ville, en rompant les Articles de la Capitulation, représentant à Sa Majesté qu'il seroit moins honteux de les enfreindre, que d'être obligés de lever le Siége, ce qui arriveroit assurément si on le continuoit par l'endroit où l'on avoit fait les attaques; que s'il lui étoit permis d'en faire sur les Remparts de la Ville & dans les Jardins qui y aboutissoient, il répondoit à Sa Majesté de la prise du Château par plusieurs raisons; premiérement, parce que c'étoit la partie la plus foible, & en second lieu, parce que les Munitions pour l'Artillerie ne manqueroient plus, puisque les batteaux en voitureroient jusqu'aux Portes de la Ville; qu'il prioit très-humblement Sa Majesté de lui accorder la permission qu'il lui demandoit, eû égard à toutes ces raisons.

Le Roy se laissa toucher par les priéres de M. de Vauban, & par l'état où les choses se trouvoient; mais cependant pour ne

rien précipiter, & par une prudence extraordinaire, il permit seulement de faire ouvrir des Tranchées sur les Remparts de la Ville, le long de la Riviére de Sambre, de dresser des Batteries, & de construire des Epaulemens dans toutes les ruës de la Ville qui étoient enfilées du Château, afin qu'on y pût marcher en sûreté & à couvert des coups des Assiégés; & il ordonna de n'y conduire l'Artillerie que quand il le jugeroit à propos. J'eûs l'emploi d'une partie de ces travaux, qui fûrent les seuls qui se firent, sans que les Travailleurs fussent exposés aux coups des Assiégés, qui n'osérent tirer sur nous, crainte de nous donner occasion d'enfreindre la Capitulation. Ils ne pouvoient comprendre quels étoient nos desseins en nous voyant travailler avec tant de précipitation à une manœuvre contraire aux Articles accordés par le Roy même. Pour nous, nous étions si aises de la permission que le Roy avoit accordée à M. de Vauban, que nous fîmes les travaux avec une diligence extrême, comptant que tout de suite on alloit placer l'Artillerie & battre en bréche les Ouvrages qui étoient au bord de la Sambre; mais Dieu permit que le Roy se garantit d'être parjure à sa

parole ; il fit naître un hazard des plus favorables & des plus imprévûs , qui nous rendit les maîtres de cette Place, sans faire de plus grands travaux & sans perdre davantage de monde.

Nos travaux sur les Remparts de la Ville étant faits, le Roy avant de rien entreprendre de ce côté là voulut risquer l'assaut du Bonnet à Prêtre, où il y avoit déja bréche, mais presque inaccessible à cause de sa grande rapidité ; nôtre derniére Parallele étoit même encore fort éloignée de son Chemin Couvert ; cependant l'ayant ordonné on eut le bonheur d'emporter d'assaut cet Ouvrage le 29 du mois, sans beaucoup trouver de résistance, ceux qui le défendoient l'ayant abandonné après leur premiére décharge, & s'étant retirés dans l'Ouvrage à Corne. Il n'y avoit plus que le travers du Fossé pour finir la bréche de l'Ouvrage à Corne, mais il n'étoit pas possible de transporter du Canon & des Munitions. Nous nous logeâmes toujours dans l'Ouvrage pris, pour en faire les préparatifs ; & pour ne pas demeurer oisifs, en attendant que le tems nous permît de commencer, nous fîmes filer quantité de Facines destinées pour le Fossé qui étoit au pied d'une bréche

extrémement rapide, commencée à une des faces de cet Ouvrage, afin que lorſqu'on la continueroit, les terres qui ébouleroient s'arrêtaſſent ſur ces Facines, ce qui devoit rendre promptement cette bréche rempante & facile à l'aſſaut. Dès l'entrée de la nuit, qui ſe trouva heureuſement très-obſcure, on commença à jetter les Facines dans le Foſſé, ſans que les Aſſiégés donnaſſent aucun ſigne de vie; cette facilité nous fit naître l'envie de profiter de nos travaux, en faiſant deſcendre un nombre de travailleurs dans le Foſſé, pour aprocher les Facines qu'on y jettoit au pied de la Bréche, & pour faire rouler de la terre par deſſus, ce qui devoit former une rampe ou dégré propre à l'aſſaut. On travailloit cependant ſans bruit, crainte de s'attirer le feu des Ennemis, qui auroient pû commodement faire rouler des Bombes & des Grenades ſur nos Travailleurs; mais ils ne firent mine de rien. Cette grande tranquilité de leur part excita la curioſité d'un de nos Grenadiers, qui étoit commandé au ſoutien des Travailleurs dans le Foſſé; voyant tout paiſible, il eſſaya de grimper peu à peu juſqu'au haut de la Bréche pour voir ce qu'on y faiſoit; ce curieux eut beau-

coup de peine avant de pouvoir y parvenir; mais enfin, après plusieurs éforts étant monté jusqu'au sommet, il se tint en un peloton pour écouter. Lorsqu'il se fut un pèu reposé, il se dévelopa peu à peu, & hazarda de lever la tête, & après avoir parcouru des yeux toute l'étendue du terrein, il se mit à marcher sur les mains & sur les genoux en tâtonnant. Il s'arrêtoit de moment en moment, pour examiner de tous côtés; lorsqu'il remarqua un Soldat tout seul, assis à terre, à demi endormi; la découverte de cet homme l'engagea à examiner encore avec plus d'attention, & parcourant plus loin sans rencontrer personne, il s'en retourna doucement sur ses pas pour en donner avis à son Officier.

En effet, il n'y avoit dans tout ce grand Ouvrage qu'un Sergent & dix hommes commandés, qui se retiroient dans un espéce de soûterrain, à l'abri de la pluye & des Bombes, & qui n'avoient qu'une Sentinelle auprès de la Bréche; c'étoit le Soldat que notre Grenadier avoit aperçû. Ce peu de précaution de la part des Assiégés, venoit de ce que la Bréche n'étoit pas assez avancée pour qu'ils dussent craindre les surprises. D'ailleurs leur Garnison étoit tel-

lement fatiguée par le mauvais tems & par le grand nombre de postes qu'ils occupoient pendant le jour, qu'ils étoient obligés de se retirer la nuit de tous ceux où ils ne voyoient pas une nécessité absolue de rester, & de lui procurer du repos. Les choses étoient en cet état quand le Grenadier en fit la découverte; il en donna avis aux Officiers, qui d'abord n'en voulûrent rien croire; cependant comme l'affaire étoit d'une extrême conséquence, on jugea à propos de l'examiner. Il y avoit à craindre que ce ne fût quelque feinte de la part des Assiégés, pour attirer nos Troupes & les faire sauter en l'air par des Mines pratiquées sous cet Ouvrage; au reste qu'auroient-ils gagné à cela, les uns auroient pû sauter, & les autres tenir ferme & se soutenir dans l'Ouvrage. Tout bien considéré, on détacha un Lieutenant, un Sergent & vingt Grenadiers pour suivre le Soldat qui devoit leur servir de guide, avec ordre de se saisir sans bruit de la Sentinelle des Ennemis, & de lui faire déclarer l'état de toutes choses.

Ce petit Détachement se mit à grimper, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il gagna le haut de la Brêche. Quand il

y fut une fois, il se glissa dans l'Ouvrage assez avant, pour couper chemin au Soldat qui étoit en Sentinelle, en cas qu'il voulût se sauver. Alors le Sergent & quatre Grenadiers allérent s'en saisir, & lui mettant l'épée à la gorge le menacérent de le tuer s'il faisoit mine de crier, & au contraire lui promîrent la vie s'il déclaroit l'état des choses qu'on lui demanderoit. Ce misérable, se laissa prendre sans dire mot; & pour conserver sa vie, il conduisit la Troupe dans le soûterrain où étoit le petit Corps-de-Garde, qu'on égorgea dans le sommeil. Il les conduisit ensuite dans deux autres endroits où étoient l'embouchure des Mines, pour nous faire sauter en l'air, lorsque nous aurions pris l'Ouvrage d'assaut. Nos Grenadiers eûrent soin d'en retirer les Saucissons, qu'ils raportérent avec eux, pour donner des preuves de leurs découvertes; & à l'aide de ce guide, le Détachement parcourut tout l'Ouvrage, & ne vit plus d'obstacle à nous en emparer.

L'Officier commandé laissa la Troupe avec le Sergent, pour observer s'il ne se passeroit rien de nouveau; il prit quatre Grenadiers avec lui pour conduire la Sentinelle, & fut avertir l'Officier Général du

Tranchée de tout ce qui venoit de se passer. Aussitôt on fit avancer les Troupes de Tranchée avec les Travailleurs, qui se soutenant les uns les autres, grimpérent la Bréche & se mirent à l'ouvrage; de maniére qu'avant le jour, toutes nos coupures & nos logemens fûrent en état de soutenir contre les attaques des Assiégés, s'ils avoient tenté de nous déloger. Mais ils n'étoient pas en état de faire une telle entreprise; au contraire, dès que le jour parut, & qu'ils eûrent démêlé de dessus les Remparts du Donjon, nos Coupures & nos Drapeaux plantés sur le revers, ils arborérent le Drapeau blanc, & battirent la Chamade; alors on éveilla le Roy, sans beaucoup de précaution, & il en fut d'autant plus content qu'il ne s'attendoit pas à une nouvelle si agréable. La Capitulation fut réglée le même jour, & la Garnison sortit le lendemain par la Bréche, à dix heures du matin. Cette Garnison étoit composée de treize Bataillons, qui défilérent les uns après les autres, parmi lesquels on remarqua que les plus foibles & les plus mal mis étoient les Espagnols. Voilà de quelle maniére nous nous rendîmes maîtres de cette importante Place, qui fit tant

de bruit, & qui causa tant de joye dans le Royaume; pas une Relation, je crois, n'en a détaillé le Siége avec ces circonstances.

Les difficultés que l'on eut à surmonter pendant le Siége; le nombre des travaux, leurs différences & leurs contrariétés, fûrent autant d'instructions pour moi. Je m'attachai avec soin à en faire les remarques, pour m'en servir dans le besoin, & je ne pouvois étudier sous de meilleurs Maîtres que Messieurs de Vauban, & de Maigrigny, les plus fameux Ingénieurs du Royaume, qui le conduisirent. Leurs leçons salutaires m'ont servi depuis dans bien des occasions; mais que le Métier que j'embrassai est périlleux! de soixante Ingénieurs que nous étions au Siége de Namur, il ne s'en sauva que vingt-deux, les autres fûrent tués dans les travaux.

Après la Prise de cette Place, j'allai rejoindre la Compagnie, & remercier M. de Rufuge de la permission qu'il m'avoit donnée. Il me questionna avec attention sur le détail de tout ce qui s'étoit passé, & parut content de moi. Il m'assura en même tems qu'il travailleroit bientôt à me faire Officier dans quelque bon Régiment, & il me tint parole. En effet, en moins de trois mois,

le Colonel du Régiment de Vexin Infanterie, lui ayant demandé un Sous-Lieutenant pour son Régiment, je fus choisi, & il m'en fit expédier les Lettres.

Presque tous les jeunes gens qui ont demeuré quelque tems absens de chez eux ont envie d'y retourner sitôt que l'occasion s'en présente; pour moi, dès que j'eûs reçû mes Lettres d'Officier, je ne songeai qu'à joindre le Régiment, & je regardai le voyage de la Province comme une occasion de dépenser beaucoup plus que je ne pouvois en retirer. Les épargnes que j'avois faites sur la paye que je recevois des Cadets & des Travaux du Roy, m'avoient mis en état de fournir à mon petit Equipage: & je ressentois autant de satisfaction d'éviter à mon pere le chagrin de l'incommoder pour mon avancement, qu'un autre en auroit ressenti en tirant une grosse somme de sa famille.

J'allai joindre le Régiment de Vexin, qui n'étoit qu'à quatre lieuës de Charlemont, & je fûs reçû très-gracieusement du Colonel, à qui le Marquis de Refuge avoit eû la bonté d'écrire en ma faveur, & de lui exagérer ma capacité & ma bonne volonté. Dans la bonne opinion qu'il eut de

moi ; il m'employa à différentes choses, & m'accorda sa protection. Il est vrai que j'allois au devant de tout ce qui se présentoit pour le Service ; je n'attendois point que mon devoir m'apellât ; je tâchois de le prévenir autant qu'il m'étoit possible, afin de mériter les bontés de mon Colonel. Je sentois bien d'ailleurs qu'il n'y avoit que mes actions qui pouvoient me les attirer, & j'avois naturellement une forte inclination d'en faire qui pussent mériter des aplaudissemens, & une grande répugnance pour toutes celles qui pouvoient m'en éloigner.

Ce fut en l'année 1693. que je commençai ma premiére Campagne en Flandre, en qualité d'Officier. Cette Campagne fut très-glorieuse à la France ; l'Armée du Roy y prit la Ville de Furnes, dans la rigueur du froid du mois de Janvier ; le Maréchal de Luxembourg qui la commandoit, fit attaquer celle de Huy dans le mois de Juillet ; & je fus mis sur le Catalogue des Ingénieurs volontaires pour le Siége ; mais je n'y fus employé qu'une nuit, car cette Place se rendit après trois jours de Tranchée ouverte.

L'Armée des ennemis se tenoit sur la

défenſive, & nous vit prendre cette Place ſans faire aucun mouvement, elle étoit retranchée très-avantageuſement entre les Villages de Sainte Croix & de Nervinde, ſa gauche appuyée auprès d'un aſſez gros ruiſſeau. Il ſembloit qu'elle n'avoit rien à craindre dans cette ſituation, du moins les précautions qu'elle avoit priſes pour les retranchemens, lui donnoient lieu de croire que notre Armée périroit plutôt que de la forcer. Cependant M. de Luxembourg vouloit pouſſer ſes Conquêtes, & avoit réſolu, par permiſſion de Sa Majeſté, de faire le ſiége de Charleroy, que les Ennemis couvroient par leur Camp de Nervinde. Il falloit abſolument attaquer les Ennemis dans leurs Retranchemens, ou abandonner le projet du Siége de cette Place. Ce Général, que le péril n'étonnoit pas, aima mieux riſquer tout que d'abandonner ſes deſſeins. C'étoit l'homme le plus entreprenant & le plus heureux qui fût de ſon tems. Il ſe préſenta devant les Retranchemens des Ennemis le 29. de Juillet, fit dreſſer en leur préſence deux Batteries de gros Canons, & fit battre en bréche leurs Lignes, avec une promptitude étonnante, tandis que ſon Infanterie marchoit en Ba-

taille au petit pas, pour monter à l'assaut. Tous les premiers rangs portoient des Facines pour combler les Retranchemens, & à peine nos Soldats accoutumés à vaincre s'en virent-ils à la portée, qu'ils attaquérent avec une rapidité inconcevable. Malgré le grand feu des Ennemis, ils pénétrérent d'abord jusques dans les Retranchemens, mais la résistance qu'ils y trouvérent, les obligea de reculer; ils revinrent cependant à la charge, & pénétrérent comme la premiére fois, & ils fûrent encore repoussés. Alors la Victoire devint incertaine, & pendant ces deux attaques & le ralliement de l'Infanterie, pour retourner à la charge, notre Cavalerie souffrit extrêmement du Canon des Ennemis, particuliérement la Maison du Roy. La grande résistance qu'on éprouva auroit peut-être rebuté tout autre que M. de Luxembourg; mais cet intrépide Général n'en voulut point démordre; il ramena de nouveau son Infanterie au feu; & cette troisiéme attaque décida l'affaire. Les Ennemis fûrent chargés avec tant de fureur, qu'ils se virent contrains d'abandonner leurs Retranchemens, & de se sauver en désordre.

Le ruisseau qui leur avoit été d'un grand

ſecours pour apuyer leur gauche, devint un obſtacle à leur retraite, la plûpart s'y noya par trop de précipitation, & on compta que leur perte pouvoit monter à quatorze ou quinze mille hommes, avec environ quatre-vingt piéces de Canon, ſoixante-ſept Etendarts & vingt-deux Drapeaux. La perte que nous fîmes étoit ſi conſidérable, qu'on ne l'accuſa jamais au juſte; & ſi nous eûmes la gloire de remporter la Victoire, nous la payâmes cher, nous y perdîmes dix-huit à vingt mille hommes, parmi leſquels étoient nombre d'Officiers de conſidération: un Prince de Lorraine de Lilebonne, le Duc d'Uzès; pluſieurs perſonnes diſtinguées de la Maiſon du Roy y fûrent tuées, & le Duc de BERWICK fut fait priſonnier. Les Ennemis nommérent cet Action, la Bataille des Facines, à cauſe des Facines que nos Soldats portoient, & du nombre des morts que nous eûmes, qu'ils diſoient avoir ſervi de Facines pour combler les Foſſés.

Notre Armée ſe trouva trop affoiblie après cette Action, pour entreprendre de faire le Siége de Charleroy ſans nouveau renfort. On en tira d'une partie des Garniſons de quelques Places, & d'un

Camp de Troupes réglées que le Roy avoit en ce tems-là ſur les Côtes de Bretagne ; c'étoit dans un endroit qu'on apelle Pontorſon, près du Mont S. Michel où elles étoient commandées par feu Monſieur, frere unique du Roy. Ces Troupes y avoient été envoyées pour s'opoſer à une deſcente dont on avoit été menacé de la part des Anglois, mais n'y étant plus néceſſaires, elles eûrent ordre d'aller joindre l'armée de Flandre, pour faire le Siége de Charleroy, & Monſieur ſe retira à la Cour. Quand tous ces renforts eûrent joint, on travailla aux Lignes de Circonvallation, & l'on ouvrit la Tranchée devant la Place le 7. de Septembre. On donna alors permiſſion aux Officiers de l'Armée qui vouloient ſervir en qualité d'Ingénieurs volontaires à ce Siége, de ſe faire inſcrire ſur le Catalogue, c'étoit la meilleure méthode de perfectionner ceux qui étoient portés au Génie, & de donner aux Officiers d'Infanterie des connoiſſances utiles au Service du Roy. Cette méthode, malgré ſon utilité, n'a pas continué pendant les Guerres ſuivantes, & les Officiers qui depuis ſont entrés au Service, ne ſe ſont pas piqués de la ſuivre ; peut-être auſſi la ſupreſſion des

Compagnies de Cadets y a-t-elle contribué : on y prenoit toujours quelque teinture de Mathématiques. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on n'a pas vû dans la derniere Guerre, ni tant d'émulation dans l'Officier, ni tant de capacité qu'il y en avoit alors. Il eſt vrai qu'on s'eſt vû contraint de prendre beaucoup d'Officiers au hazard, ſans expérience & ſans diſpoſitions. La plûpart même croyoit qu'il ſuffiſoit de copier le Petit-Maître pour faire ſon chemin dans l'Art Militaire. On a vû encore tourner en ridicule les anciens Officiers qui ſe tenoient dans leurs diviſions ; on les apelloit par dériſion Vieille-Guerre, comme ſi la mode de ſe battre & de faire la guerre avoit changé avec la mode des habits. Beaucoup de jeunes Colonels étoient ſouvent les premiers à mettre les Officiers de leur Régiment dans ce goût là. Je ne veux point m'ériger en cenſeur, mais il me ſera permis de dire que depuis que je fréquente les Troupes Etrangéres, j'ai trouvé leurs maximes excellentes. Les Régimens ſont donnés à d'anciens Lieutenans-Colonels, conſommés dans l'expérience, & par ce moyen la diſcipline & la ſubordination s'y perpétuë ſans relâchement. Les Officiers

&

& les Soldats accoutumés à cette maniére, ne trouvent point étrange qu'un Colonel ait moins de brillant qu'un autre ; pourvû qu'il ait de la capacité & de la valeur, ils le respectent & lui obéissent exactement, & le Service du Maître en va mieux. J'ai remarqué encore que cette subordination absolue qui régne parmi les Etrangers, selon les dégrés des Emplois, les assujettit tellement à l'obéissance, que dans bien des affaires délâbrées, ils ont le pouvoir de rallier leurs Troupes, & de les contenir au premier commandement ; ce qui est un point d'une extrême conséquence, & qui n'a pas toujours été bien observé en France dans les derniéres Actions. Mais je m'éloigne du Siége de Charleroy. Je dirai donc que je ne fûs pas des derniers à me faire inscrire sur le Catalogue des Ingénieurs volontaires ; & mon Colonel fut charmé de me voir tant d'ardeur pour le Service. Il m'en témoigna sa satisfaction, en me disant qu'il souhaiteroit que tous les Subalternes de son Régiment eussent d'aussi bonnes intentions que moi ; que c'étoit le moyen de faire mon chemin ; que je n'avois qu'à continuer, & qu'il ne m'oublieroit pas dans l'occasion. Je ne manquai

pas de l'informer tous les jours des particularités du Siége, en des termes convenables au métier, ce qui lui faisoit un sensible plaisir, car il s'en servoit lui-même dans les Lettres qu'il écrivoit à ses amis. C'est par là que j'achevai de m'attirer son amitié & sa protection; mais j'en profitai peu: il mourut à Paris l'hiver suivant.

A la premiére ouverture de Tranchée, devant Charleroy, la nuit du sept au huit de Septembre, je fus commandé en qualité d'Ingénieur, pour aller piqueter les angles & les distances des Boyaux qu'il fallut ouvrir, afin d'aprocher d'une Demi-Lune avancée qu'on devoit attaquer d'abord. Ces sortes de travaux sont très-meurtriers, quoiqu'on prenne la nuit pour les faire, parce que le bruit des pioches guide les coups des Assiégés. Ainsi à moins qu'on ne fasse l'ouverture de la Tranchée à une distance fort éloignée des Ouvrages de la Place, les Assiégeans perdent toujours beaucoup de monde à ce premier abord; c'est aussi ce qui nous arriva. La Demi-Lune que nous devions attaquer la premiére, étoit détachée & plus avancée que les autres Ouvrages, c'est pourquoi nous fûmes obligés d'ouvrir notre Tranchée à une dis-

tance peu éloignée: alors le bruit des pioches nous découvrant aux Assiégés, ils nous jettérent quantité de Pots-à-feu, de la même maniére qu'on jette les Bombes. Un Pot-à-feu est une espéce de globe, ou grosse boule, rempli de vieille corde bitumée, qui fait un feu très-clair. Ce globe qu'on a soin d'allumer par un bout avant de le jetter, brule pendant très-long-tems, & éclaire un grand espace de terrein, sur lequel on peut pointer du Canon, comme si c'étoit en plein jour. Pour empêcher qu'on n'aille éteindre le feu, quoiqu'il fût très-difficile d'en venir à bout, à cause de sa composition, on a le soin de fourer en différens endroits du globe, de petits Canons de Pistolet chargés à bale, qui tirent à mesure que le feu les saisit. Voilà les flambeaux dont les Assiégés eurent le soin de nous éclairer toute la nuit. Guidés par la clarté, ils les accompagnoient souvent de quelques volées de Canon chargés à cartouche, qui nous incommodoient extrêmement, & qui nous tuérent deux Ingénieurs qui marquoient des alignemens. Le lendemain avant le jour nous fûmes à couvert du feu, au moyen des travaux que nous fîmes la nuit,

Nous continuâmes les aproches de la Demi-Lune les nuits suivantes, & on les perfectionnoit pendant le jour. La bréche étant faite à une des faces, le seize du mois on ordonna l'assaut. Je me trouvai de Tranchée ce jour là, & je fûs commandé pour y monter avec les Grenadiers, afin qu'aussitôt que nous en serions maîtres, je fisse travailler en diligence à un logement dans le travers de cet Ouvrage. Il falloit que ce logement communiquât à notre Tranchée par la bréche, & à un épaulement dans la gorge de la Demi-Lune, pour mettre à couvert les Troupes qui montoient à l'assaut, & celles qui devoient y demeurer pour soutenir.

On commanda pour cet assaut dix Compagnies de Grenadiers, soutenues par trois Bataillons de Fusiliers; on leur fit prendre poste à une heure après midi dans les Paralleles & les Boyaux les plus proches des deux faces de la Demi-Lune, sans les avertir de l'heure ni du moment qu'ils sortiroient pour l'expédition; on leur dit seulement que le signal de l'attaque se feroit par trois décharges de douze petits Mortiers, lesquels tireroient tous douze à la fois dans la Demi-Lune. Qu'à la troisiéme décharge

les Bombes ne ſeroient chargées que de ſable au lieu de poudre, & qu'elles auroient de longues fuſées, afin d'engager les Aſſiégés à demeurer plus long-tems ventre à terre, pour les attendre à crever. Que nous profiterions du tems qu'ils ſeroient couchés pour ſortir de notre poſte, & qu'en filant le long des Glacis des deux faces, nous entrerions par la gorge de l'Ouvrage, & les ayant ſurpris, ils n'auroient pas le tems de mettre le feu aux Mines, ſupoſé qu'ils en euſſent de préparées, au reſte il fut ordonné de ne pas ſortir de notre poſte juſqu'à ce que les Bombes de la troiſiéme décharge fuſſent en l'air.

De la maniére dont cet ordre nous fut donné, il y avoit à préſumer que le ſignal devoit commencer de moment à autre, & comme on ne comptoit pas qu'il y eût de tems à perdre, chacun commença à examiner ſa conſcience, & à faire des actes de contrition bien ſincéres, car la perte de ceux qui étoient commandés pour cette attaque étoit ſi évidente, que ſans une eſpéce de miracle, on ne pouvoit pas s'en garantir. Il falloit premiérement, avant de pouvoir arriver à la gorge de la Demi-Lune, défiler le long des Glacis des deux faces,

& paſſer par les armes des ennemis qui occupoient les chemins couverts, ceux-là n'étant pas dans le cas de mettre ventre à terre par la crainte des Bombes. En ſecond lieu, il y avoit les Ouvrages du corps de la Place qui défendoient la Demi-Lune, d'où très-certainement il devoit ſortir un feu terrible. Après tout cela ſurmonté, on avoit encore à vaincre les Troupes qui ſoutenoient l'intérieur de la Demi-Lune, & les Mines qui étoient ſous cet Ouvrage pour le faire ſauter en l'air lorſque nous l'aurions emporté. Dans une pareille attente, nature a cruellement à ſouffrir; auſſi perſonne n'avoit envie de faire la converſation, chacun étoit ſi occupé de ſes réflexions, qu'il ne penſoit qu'à la mort où il étoit expoſé.

Nous demeurâmes dans cette dure ſituation juſqu'à trois heures après midi, ſans avoir aucun ſignal, & ſans entendre parler de rien. Quelques momens après on diſtribua des Grenades à tous les Grenadiers, & on leur fit allumer leurs Méches. Nous ne doutâmes plus alors que le moment du ſignal ne fût bien proche, & dans cette attente chacun intérieurement renouvelloit ſes actes de contrition, ou du moins tenoit

une contenance qui le dénotoit. Cependant comme le ſignal ne ſe donnoit point, il me prit envie d'examiner la phyſionomie de tous ceux qui étoient à portée de ma vûe; je voulois voir ſi je pourrois y démêler ce que l'ame des uns & des autres y ſouffroit de plus ou de moins. Je fixai mes regards avec attention ſur pluſieurs, mais plus je les regardois, plus il me ſembloit que ce n'étoit plus les mêmes perſonnes. Leurs traits étoient tellement changés, que leur viſage ſe trouvoit tout extraordinaire, aux uns c'étoit une face extrêmement alongée, aux autres toute racourcie; ceux-ci avoient les yeux & les chairs livides & rentrées, & ceux-là le regard tout-à-fait indéterminé. Enfin je ne voyois par-tout que l'image affreuſe de ces coupables à qui on vient d'annoncer la mort. Je m'imaginai auſſi que je devois être contrefait comme les autres; cependant l'ardeur que j'avois à m'acquérir de la réputation diſſipoit beaucoup ma crainte, & peut-être m'avoit-elle conſervé la phyſionomie un peu plus égale.

Nous étions toujours dans l'attente du ſignal, & il n'y avoit perſonne de tous ceux qui étoient commandés, qui ne ſouhaitât le voir au plutôt, afin d'être délivré de ſes

cruelles idées; mais il n'arrivoit point, & nature souffroit toujours. Il étoit déja six heures du soir quand on aporta des haches qu'on distribua aux Grenadiers, pour couper les barriéres par où nous devions passer, en cas de besoin. M. de Vauban qui passa dans ce tems-là, nous assura avec un air de confiance que nous aurions bon marché de la Demi-Lune, qu'il n'y avoit que de la canaille pour la défendre, & qu'il n'étoit pas sûr que l'Ouvrage fût miné. Qu'au reste quand il seroit vrai qu'il y eut des Mines, nous surprendrions les Ennemis de maniére à n'avoir pas le tems d'y mettre le feu. Qu'il falloit d'abord qu'on auroit pénétré, parcourir promptement la Demi-Lune, pour découvrir où elles pouvoient être; que M. de Luxembourg promettoit une récompense à ceux qui lui en porteroient les Saucissons, & que lui-même y feroit honneur. Mais il ne nous dit point à quelle heure le signal se donneroit, & nous demeurâmes dans la même situation jusqu'à neuf heures du soir; pendant ce tems-là personne de notre détachement ne se sentit d'envie de souper.

Si on nous fit attendre si tard pour l'assaut, c'est qu'on reconnut qu'il étoit trop

dangereux de l'entreprendre pendant le jour, & que l'obſcurité de la nuit nous aideroit infiniment à ſurprendre les Aſſiégés, & à éviter le grand feu de Mouſqueterie que l'on pouvoit faire ſur nous du corps de la Place. Cette raiſon étoit très-bonne, mais il ne falloit pas avoir commandé les Troupes ſitôt. Il eſt vrai que la perplexité où nous étions nous faiſoit ſouhaiter le moment de l'exécution, qui arriva enfin à neuf heures préciſes. A la premiére décharge des douze Mortiers, les Troupes impatientes firent un mouvement précipité pour ſortir, & comme il fallut attendre la troiſiéme, il s'éleva un murmure parmi les Grenadiers, qui marquoit leur impatience. Auſſitôt que les Bombes de la troiſiéme décharge furent en l'air, nos Troupes débouchérent leurs poſtes comme des furieux; mais ils ne furent pas plutôt hors de la Tranchée, pour défiler le long des Glacis de l'Ouvrage, que les Ennemis qui occupoient le chemin couvert, firent un feu terrible ſur nous. Alors on ſe mit à redoubler le pas, & à ſerrer les rangs de ſi près, que je fus porté aſſez loin ſans toucher à terre, & penſai être étouffé dans la preſſe.

Nous ſurprîmes véritablement ceux qui

gardoient l'intérieur de la Demi-Lune, comme on l'avoit projetté, ils ne s'attendoient nullement à un assaut à pareille heure, & encore moins à nous voir prendre cet Ouvrage par sa gorge, qui étoit le seul endroit de leur retraite. Cependant à la faveur de l'obscurité ils se démêlérent d'avec nous, & gagnérent le chemin couvert du corps de la Place; mais ils ne s'en trouvérent pas mieux, car le bruit de notre assaut ayant attiré le feu de l'Ennemi de tous côtés, ces pauvres malheureux croyant se retirer en sûreté, furent passés par les armes de leurs propres camarades. Il y avoit encore quatre Mines des mieux chargées, qui auroient boulversé tout l'Ouvrage, si on avoit eû le tems d'y mettre le feu; mais comme on avoit promis récompense aux Grenadiers qui enléveroient les Saucissons, les premiers montés courûrent de tous côtés pour les découvrir. Ils surprirent les Mineurs qui étoient préposés pour y mettre le feu; ils enlevérent les Saucissons des Mines, & nous évitérent par cette promte recherche le malheur d'être enterrés dans le bouleversement des terres.

A peine fûmes nous dans la Demi-Lune, que je fis travailler à un épaulement qui

en traversoit la gorge, afin de mettre nos gens à couvert des coups de fusil qu'on tiroit du corps de la place. Cependant comme cet épaulement, malgré notre diligence, ne pouvoit pas être si promptement construit, on fit mettre ventre à terre aux Grenadiers, avec la crosse de leurs fusils devant la tête, pour n'être pas si exposés; mais malgré ces précautions il y en eut beaucoup de tués. Enfin nos communications furent faites quand le jour parut, & nous fûmes paisibles. La prise de cet Ouvrage nous fut d'une grande utilité; elle nous facilita la construction d'une grande Batterie contre un Poligone entier du corps de la Place, qui fut l'endroit par où nous prîmes la Ville. Nous avions cependant fait très-mauvaise chere pendant tout ce tems-là, & moi particuliérement qui avois eû beaucoup d'occupations toute la nuit: Comme je me sentois une faim étonnante, je descendis de l'ouvrage pour aller dans la Tranchée chercher à manger; en passant je trouvai heureusement un Capitaine de Grenadiers à qui on venoit d'aporter ses Quantines; il m'arrêta pour déjeûner avec lui, & me fit beaucoup de plaisir. Nous nous plaçâmes dans un angle de la Tranchée,

en tournant le dos à la Ville, afin d'être à couvert. Pendant que nous déjeûnions, il arriva un Grenadier de la Compagnie de ce Capitaine, qui se tint debout vis-à-vis nous; il étoit chargé de la dépouille d'un de ses camarades, qui avoit été tué la nuit précédente. Ce Grenadier étoit un de ces grivois remplis de quolibets, un de ses beaux esprits de Corps-de-Garde. Il se mit à nous raconter, la pipe à la bouche, comment son camarade avoit été tué. Nous étions, dit-il, couchés ventre à terre, l'un auprès de l'autre, comme deux bons camarades, lorsqu'il est parti pour l'autre monde, sans m'en avertir. J'ai trouvé ce procédé peu conforme à nos usages, car on ne se quitte point parmi nous sans boire le brandevin, & c'est pour lui aprendre à vivre que je l'ai dépouillé. Ce pauvre diable se divertissoit, & croyoit nous divertir par ce récit, lorsqu'un petit Boulet de Canon tiré de la Ville, passant au-dessus de nos têtes, lui coupa le bras dont il tenoit sa pipe, & lui perçant la poitrine le renversa à nos pieds. Ce spectacle imprévû nous pénétra plus sensiblement que tout ce qui s'étoit passé pendant la nuit.

La Garnison de Charleroy se défendoit

beaucoup mieux que n'avoit fait celle de Namur; auſſi étoit-elle plus nombreuſe & pourvûe de meilleurs Troupes. Le Prince d'Orange qui la voyoit menacée, après la Bataille de Nervinde avoit eu ſoin de la renforcer; & comme elle ſe trouvoit en état de réſiſter, elle fit quelques ſorties dans les commencemens du Siége, qui nous incommodérent & retardérent l'avancement de pluſieurs travaux. Il y avoit déja plus d'un mois que nous avions ouvert la Tranchée, ſans que nos Sapes fuſſent aux Paliſſades du chemin couvert de la Place. M. de Luxembourg impatient, ne voulut pas attendre davantage, & les fit emporter par un aſſaut où nous perdîmes plus de ſix cens hommes. Dès que nous en fûmes maîtres, nous y dreſsâmes une Batterie de douze gros Canons, à la faveur de deux Epaulemens & d'une Sape tournante, à laquelle je fûs commandé avec deux autres Ingénieurs. Il n'y avoit que le travers du foſſé pour battre la bréche déja commencée au Poligone, & il ne falloit que peu de jours pour la rendre entiérement pratiquable, lorſque les Aſſiégés, qui ne ſe voyoient plus de reſſource, arborérent le Drapeau, & demandérent à capituler. C'étoit le ſecond

jour que notre Batterie commençoit à jouer, & ils nous livrérent la Place le 12. d'Octobre. La prise de Charleroy fut la derniére Conquéte du Duc de Luxembourg, l'un des plus braves & des plus intrépides Généraux de son tems.

Tous les Ingénieurs qui avoient servi à ce Siége en qualité de volontaires, obtinrent, par le moyen de M. de Vauban, une petite gratification de cinquante pistoles chacun; & cette gratification ne surchargea pas beaucoup l'Etat, car il restoit peu d'Ingénieurs.

Ce fut à peu près dans le tems que Charleroy tomba au pouvoir du Roy, que le Maréchal de Catinat gagna une fameuse Bataille en Piémont, près d'un endroit qu'on appelle la Marseille; il défit l'Armée du Duc de Savoye, dont il tua huit mille hommes, fit plus de deux mille prisonniers, prit tout le Canon & cent quatre Drapeaux ou Etendarts, sans perte que d'environ deux mille hommes. Les Anglois pour se venger de la perte de leurs Alliés, firent avancer une Flotte dans la Manche, elle vint mouiller le 22. Novembre devant S. Malo, à dessein d'abîmer cette Ville par un nombre infini de Bombes & de Carcasses

remplies de Grenades, de Boulets, d'Armes à feu & de gros morceaux de Métal envelopés de toile goudronnée, & d'autres choses aisées à s'enflammer, qui devoient sortir à la fois d'une Machine, qui fut nommée infernale. Mais l'horrible Brûlot qui portoit cette Machine vint à échouer près de l'endroit où il devoit être attaché; l'Ingénieur eut pourtant le tems d'y mettre le feu, & de faire sauter le Bâtiment, qui fit un bruit si épouvantable que plusieurs toits de maisons en furent renversés. Voilà à quoi aboutit l'Armement des Anglois.

Dans la fin de cette année, & le commencement de celle de 1694, les Peuples de France souffrirent extrêmement par la disette générale des grains & leur mauvaise qualité. Il y avoit un certain acide dans le pain, qui précipitoit si promptement la digestion, que peu de tems après l'avoir mangé, on ressentoit autant de faim qu'auparavant, & cet accident causoit une double consommation. La nécessité contraignit les Peuples à manger le Son qu'ils détrempoient dans de l'eau bouillante, & cette ressource manquant à plusieurs, ils paissoient les herbes dans les champs. Ce ne fut pas tout, la mortalité suivit cette

disette, elle fut si grande que les trois quarts des Peuples dans les Villages de certaines Provinces périrent par la faim, sans qu'on pût les secourir : ce fut la plus cruelle famine qui ait été depuis bien des Siécles.

Notre Régiment, après le Siége de Charleroy, eut son quartier d'hiver dans les débris de la Ville, que les Bombes avoient presque ruinée. Le Comte de Montignac d'Autefort, notre Colonel, se retira à Paris, où il mourut le même hiver. Je fûs extrêmement touché de sa perte ; c'étoit un Seigneur plein de mérite, qui m'auroit avancé s'il eût vécu. Cette perte & la crainte de tomber sous un Colonel qui n'auroit pas pour moi les mêmes bontés, ne contribuérent pas peu à me faire quitter le Régiment, pour suivre un de mes amis dans les Dragons. C'étoit un Sous-Lieutenant, parfaitement honnête homme ; nous étions de chambrée ensemble, & tellement unis que nos intérêts étoient les mêmes. Il avoit un proche parent à Versailles, dans le Bureau de la Guerre, sous M. de Barbezieux, & comme il s'ennuyoit dans l'Infanterie, il lui prit envie d'entrer dans les Dragons, qui dans ce tems-là étoient d'un grand brillant & fort à la mode. Il me sol-

itoit depuis quelque tems de le suivre, en m'assurant que son parent, à qui il avoit écrit mille biens de moi, seroit ravi de nous pousser dans le Service, mais l'attachement que j'avois pour mon Colonel, & la crainte de lui déplaire, m'avoient jusques-là fait résister à ses propositions. Enfin après la mort du Comte de Montignac d'Autefort, je me rendis, & nous nous déterminâmes à faire le voyage de Versailles. Le parent de mon ami étoit si prévenu en ma faveur, que je reçûs de lui mille gracieusetés. Il nous fit expédier à chacun un Brevet de Cornette dans le Régiment des Dragons du Marquis de Gramont-Fallon, Francomtois, & nous promit que lorsque quelque chose de mieux viendroit à vaquer dans le Régiment, nous ne serions pas oubliés. Il eut aussi la bonté de nous présenter au Marquis de Gramont, qui étoit à Versailles, où il faisoit sa Cour auprès du Roy & du Ministre; il lui exagéra ma capacité, comme s'il avoit été témoin lui-même de toutes mes actions; & sa recommandation ne me fut pas inutile. Mon nouveau Colonel crut tout le bien qu'on lui avoit dit de moi, & me donna, après l'Aide-Major, le détail du Régiment, peu

de tems après que j'y fûs entré. Les petits revenans-bon que je trouvai dans cet Emploi, accommodérent très-bien mes affaires.

Nous fîmes la Campagne de 1694, dans l'Armée de Flandre; elle ne fut pas si brillante ni si glorieuse que les précédentes Campagnes. Notre Armée n'entreprit rien, & vit les Ennemis ouvrir la Tranchée devant Huy, le 22. de Septembre, & s'en rendre maîtres le 30. du même mois, sans s'y oposer. Cette petite Conquête leur fit reprendre courage, & voyant que toute la Campagne se passa sans que nous eussions rien fait, ils comptérent sur de plus grands progrès pour la Campagne suivante, & redoublérent leurs éforts pour se mettre en état de faire des entreprises sur la Frontiére, lorsque la saison le permettroit. Le Marechal de Luxembourg étoit malade, & la France eut le malheur de perdre ce Général vers la fin de l'année.

Les Ennemis entreprirent aussi de faire une descente sur nos Côtes le 18. Juin; ce fut dans un endroit qu'on apelle Camaret, proche de Brest, mais ils ne pûrent débarquer qu'environ mille hommes, qui fûrent presque tous noyés ou taillés en piéces.

Ayant manqué leur coup, leur Armée Navalle s'aprocha de la Ville de Diépe en Normandie, & la bombarda trois jours durant avec tant de fureur, que cette Ville fut presque réduite en cendres. Cette Flotte se présenta devant le Havre de Grace, où elle en auroit fait autant si leurs Vaisseaux avoient pû s'aprocher commodément du Port. On en fut quitte pour quelques maisons brûlées.

Il ne se fit rien de remarquable pendant cette Campagne ni en Piémont ni en Alsace, les Armées se contentérent de s'observer, sans oser rien entreprendre de part ni d'autre. Il n'en fut pas de même en Catalogne, le Maréchal de Noailles qui y commandoit pour le Roy, remporta une grande Victoire sur l'Armée d'Espagne, qu'il défit presque entiérement le 27. du mois de May, sur les bords de la Riviére du Ter. Les Ennemis laissérent sept à huit mille hommes sur la place, & près de trois mille furent faits prisonniers. Ce Général alla aussitôt assiéger la Ville & le Château de Palamos, dont il se rendit maître le 29. du même mois; & cette Conquête fut encore suivie de celle de Castelfolit, qu'il prit le 8. de Septembre.

La Campagne de 1695, ne fut pas favorable à la France; les Ennemis entrérent en Campagne sur la Frontiére de Flandre, avec une Armée très-considérable, il sembloit qu'ils vouloient se prévaloir de la mort du Duc de Luxembourg, en osant entreprendre le Siége de la Ville & du Château de Namur. Le coup étoit hardi, & plus brillant que lorsque nous l'assiégeâmes; il est vrai aussi que nous ne connoissions pas si bien qu'eux les endroits les plus foibles, mais nous n'avions trouvé dans cette Place qu'une médiocre Garnison, au lieu qu'ils avoient à combattre contre de bonnes Fortifications & contre une petite Armée composée de bonnes Troupes, & commandée par un Maréchal de France. Ces avantages de notre part devoient inspirer aux Ennemis la crainte d'être obligés de lever honteusement le Siége, & nous regardions la chose comme assurée. Mais c'est un terrible fleau que celui de la Guerre! la vie des hommes n'est comptée pour rien, quand on a envie de réussir dans quelque entreprise. Pourvu qu'on vienne à bout de ses desseins, dix mille hommes de plus ou de moins ne rompent pas le marché, c'est justement ce qui arriva. Plus les Alliés vi-

tent que nous avions renforcé la Garnison de Namur, plus ils y opoférent de forces; & la grande précaution que nous prîmes pour défendre cette Place, ne fit qu'occasionner la perte d'un plus grand nombre de braves gens, & elle n'en fut pas moins prise.

Notre Régiment de Dragons fut un de ceux qu'on fit entrer pour la défense de la Place; chacun eut occasion de se signaler, car pendant ce long & pénible Siége, le Maréchal de Boufflers, qui avoit assez de Troupes pour fournir à tout, fit faire plusieurs sorties sur les Assiégeans, & surtout pendant qu'ils n'étoient attachés qu'aux attaques de la Ville. Sa vaste étendue, & l'avantage de plusieurs portes dont elle est percée, les facilitoient, & elles réussissoient assez pour éloigner les travaux des Ennemis; mais il arrivoit bien souvent que nous nous retirions avec perte & avec précipitation. Je me trouvai commandé dans une de ces sorties, notre Détachement poussa d'abord fort en avant, nous fîmes même combler quelques Boyaux de Tranchée, quand un gros de troupes des Ennemis s'étant avancé pour nous prendre, nous fûmes obligés de nous retirer promptement. J'eûs le malheur d'avoir mon

cheval tué sous moi en cette occasion ; & comme chacun ne songe qu'à soi, si je n'avois pas apris à voltiger, & que j'eusse été moins alerte, j'aurois immanquablement été tué, ou tout au moins fait prisonnier ; mais je m'élançai à toute course derriére un Dragon, & je me sauvai.

La Ville tint environ quatorze jours de Tranchée ouverte, ensuite il fallut entrer en composition. Le Maréchal de Boufflers fit son possible pour engager les Alliés à suivre les mêmes Articles qui avoient été faits lorsque nous prîmes cette Place. Ils portoient qu'on n'attaqueroit point le Château par l'intérieur de la Ville ; mais ils n'y voulûrent jamais consentir, & ils aimérent mieux risquer les dommages que nous pouvions causer, que de s'exposer à lever le Siége. Ils eûrent donc la liberté de faire les attaques par-tout ou bon leur sembleroit, & ils en sçurent très-bien profiter. Ce qu'il y eut de singulier fut l'antipatie marquée des habitans pour notre Nation. En obligeant les Ennemis de ne point attaquer le Château par la Ville, on s'intéressoit à la conservation de leurs maisons, de leurs effets & de leur vie même; cependant ils furent plus contens d'être exposés à tous les

périls qui les menaçoient, que d'un Traité, qui en retardant la Prise du Château, les mettoit au hazard de rester sous la puissance des François. On les avoit pourtant traités avec toute la douceur possible, & il sembloit même qu'il étoit plus de leur intérêt d'avoir une Garnison Françoise qu'une Garnison Hollandoise; parce que les François font une grande consommation de Denrées & de Marchandises, qu'au contraire, les Hollandois font aporter tout ce qui leur est nécessaire, afin que l'argent ne sorte pas de leur Pays. D'ailleurs ceux-ci n'ont ni société ni politesse qu'entr'eux; & c'est sans doute en quoi ils plaisoient davantage aux gens de Namur, qui sont eux-mêmes assez grossiers & brutaux. Ils préféroient l'air assoupi des Hollandois aux airs éveillés de nos François, qui leur faisoient, disoient-ils, tourner la tête, par tous leurs mouvemens & leurs raisonnemens éternels, & qui trouvoient mauvais tout ce qui n'étoit pas fait à leur maniére. Ils ajoutoient que nous nous aplaudissions seuls, & que nous méprisions le reste du genre humain; enfin que nous mettions au dessous de nous, de nous conformer aux façons des Pays où nous avions à vivre.

D'abord que les Ennemis se furent emparés de la Ville, ils y firent la principale attaque du Château; ils placérent trois grandes Batteries, deux dans les Jardins au-dessus de l'Eglise de S. Aubin, le long des Remparts de la porte de Bruxelles, & la troisiéme sur le rempart, entre S. Jean & S. Aubin. De-là ils battoient en pleine bréche un Ravelin en Bec de Moineau, & un Ouvrage à Pâté, qui aboutissoit aux bords de la Riviére de Sambre, & rasoient les cordons des autres Ouvrages qui pouvoient les incommoder, afin de démonter les piéces de Canon qui étoient en Batterie derriére les parapets. Nous nous trouvâmes très-resserrés dans le Château, & la situation du terrein ne nous permit pas de faire des sorties comme nous avions fait dans la Ville. La seule ressource qui nous restoit pour soutenir le Siége, & pour donner le tems au Maréchal de Villeroy, de nous envoyer du secours, étoit de défendre pied à pied chaque Ouvrage qui seroit attaqué. Nous faisions notre possible pour cela, & pour réparer la nuit les bréches que les Ennemis avoient faites pendant le jour; mais leurs Batteries étoient si nombreuses & si bien servies, qu'elles détruisoient

lient en peu de tems tous les travaux que nous avions faits.

L'Ouvrage à Pâté & le Bec de Moineau que les Ennemis battoient en bréche à la fois, fûrent les deux premiers où ils montérent à l'assaut ; M. de Boufflers les fit soutenir avec toutes les précautions possibles. Nous avions fait de bonnes coupures derriére les bréches, & nous y joignîmes des épaulemens de distance en distance, par lesquels nos Troupes pouvoient se retirer à couvert, en cas qu'ils fussent chassés des Ouvrages. Les Ennemis prirent le soir pour y monter à l'assaut ; ils fûrent attaqués & défendus avec la même vigueur ; enfin après la perte de beaucoup de monde de leur parti, ils fûrent contraints de se retirer. Ils recommencérent l'attaque le lendemain, avec un renfort considérable, & ils firent tant d'éforts que nos gens, après avoir résisté très-long-tems, fûrent forcés de céder au nombre. Les Assiégeans se logérent dans les deux Ouvrages, à la faveur desquels ils aprochérent du Canon pour battre en bréche une des branches du grand Ouvrage à Corne ; il n'étoit presque plus flanqué d'aucun autre Ouvrage du côté de l'attaque ; nous y fîmes seulement une

nouvelle coupure pour y suppléer & soutenir l'assaut en cas de besoin. Les Ennemis nous prirent aussi le Fort Guillaume par deux assauts différens, l'un au chemin couvert, & l'autre au corps de l'Ouvrage; il fut bien défendu, & ils perdirent bien des Soldats. Ils attaquérent aussi le Bonnet à Prêtre; mais la principale attaque, qui nous obligea de capituler le 4. Août, fut celle de la branche de l'Ouvrage à Corne, vis-à-vis du Pâté. J'eûs le bonheur de me trouver à deux différens assauts que les Ennemis nous donnérent, sans avoir été blessé; mon ami ne fut pas si heureux, car il fut emporté d'un boulet de Canon. J'en eûs tout le regret possible. Les Ennemis perdirent plus de 12000. hommes à ce Siége. L'Electeur de Baviére & le Roy d'Angleterre y commandoient l'Armée des Alliés.

Le Maréchal de Villeroy ne put pas nous donner de secours, à cause d'un Camp dont les Ennemis s'étoient emparés. La situation en étoit si avantageuse, qu'en faisant tête à l'Armée qui auroit voulu secourir Namur, il couvroit entiérement l'Armée assiégeante. Ce Général n'ayant donc pû agir de ce côté-là, fut bombarder

la Ville de Bruxelles, dont il brûla tout un quartier. Les Habitans l'ont fait rebâtir depuis dans un nouveau goût, & il sert présentement d'ornement à la Ville.

Nous perdîmes cependant beaucoup de monde à défendre la Ville & le Château de Namur. Le Roy parut très-satisfait de notre résistance, & il récompensa plusieurs de nos Officiers. Notre Colonel fut fait Maréchal de Camp, & vendit son Régiment au Marquis Descorailles, Capitaine au même Régiment; j'avançai aussi, & fus fait Lieutenant.

Je raporterai ici une plaisanterie d'un de nos Capitaines de Dragons, qui ne laissa pas de nous divertir, quoiqu'on n'ait pas trop envie de rire quand on est assiégé. C'étoit le sieur de Vigouroux, natif de Rhodez, Capitale de Rouergue, connu ensuite de toute l'Armée par ses maniéres originales. Vigouroux, qui pendant sa vie ne s'étoit pas rencontré dans des occasions fort dangereuses, trouvoit si beau & si extraordinaire d'avoir été commandé pour une des sorties que nous avions faites sur les Ennemis, qu'il en raportoit des faits de valeur miraculeux, dont il se disoit l'auteur. Dans le vrai, il ne s'y étoit rien passé qui méritât

beaucoup d'attention ; mais il trouvoit si surprenant que son courage eût soutenu une telle épreuve, qu'il s'imagina que rien n'étoit égal à sa bravoure. Il rompoit la tête à tout le monde du récit de ses actions dans cette sortie ; & il en avoit inventé des circonstances, qu'il crut véritables à force de les avoir répétées. En toute occasion il plaçoit ses hauts faits, & en fatiguoit jusqu'à M. de Boufflers même. Un jour il lui demanda avec instance de le mettre en lieu où il pût de nouveau signaler sa valeur, étant au desespoir, disoit-il, que l'occasion de sortir sur cette canaille ne se présentât plus. Le Maréchal, lassé de ses discours, lui répondit en présence de la compagnie où il exerçoit ses gasconades : Eh bien, M. de Vigouroux, vous aurez satisfaction ; il se présente une occasion bien à propos ; la bréche est déja faite au Fort Guillaume ; les Ennemis, selon toute aparence, ne tarderont pas à monter à l'assaut ; je vous en fais Gouverneur, allez en prendre possession ; si cette canaille ose se présenter, repoussez-la moi comme il faut, & faites-lui sentir la pesanteur de votre bras : au reste je doute que nos ennemis veüillent en courir les risques, s'ils aprennent que vous des

vez le défendre. Allez, courez chercher des Lauriers en dépit des jaloux, je vous donne la préférence : tout doit céder à votre bravoure. Le pauvre Vigoureux, dont l'intention n'étoit que de se faire passer pour brave, & qui n'avoit point envie d'être pris au mot, fut très-surpris de la réponse de M. de Boufflers. Il demeura interdit, & les répliques Gascones lui manquant, toute la compagnie se prit à rire. Il se remit pourtant après avoir rêvé, & croyant avoir trouvé une défaite qui le tireroit d'affaire, il dit à M. de Boufflers : Monseigneur, ce n'est pas là où il faut mettre Vigoureux; je n'aime pas à être resserré entre quatre murailles ; l'ardeur que j'aurois à courir sur cette canaille, & à me porter de la droite à la gauche, seroit trop à l'étroit, & j'étoufferois de rage dans un si petit endroit ; mais lâchez la bride à ma valeur en pleine campagne, & vous verrez ce que Vigouroux sçait faire. A ce mot : lâchez la bride à ma valeur, toute la compagnie fit un si grand éclat de rire, que Vigouroux ne put pas y tenir ; il se retira sans dire mot. Cette fanfaronade ne tomba point à terre, dans un moment elle fut répanduë dans toute la Garnison, & Vigou-

roux eut bientôt le chagrin d'entendre les Soldats crier les uns les autres par raillerie : lâchez la bride à ma valeur dans la plaine.

Le même homme étant en quartier l'hiver suivant, dans la petite Ville de Thuin en Flandre, avoit pris quelques Marchandises chez une Veuve, qui étoit fort inquiéte au sujet du payement ; elle aprit un jour que Vigouroux étoit prêt à partir pour aller à Aix la Chapelle, se faire traiter de quelque maladie secrette qu'il avoit attrapée en bonne fortune; elle courut chez moi, avec son compte à la main, & me pria de lui assûrer son payement. Je lui dis que Vigouroux avoit déja pris de l'argent d'avance sur ses apointemens, que d'ailleurs il falloit que ce compte fût accepté & signé pour que je pusse l'acquitter quand il lui seroit dû, sans quoi je ne pouvois rien faire. Cette femme craignant de perdre sa dette, me pria instamment d'aller avec elle pour faire accepter son mémoire ; j'y allai par charité, & nous le trouvâmes, qui précisément montoit en chaise pour partir. Notre présence lui déplut extrêmement ; il n'avoit point le tems d'examiner le compte, & la Marchande le pressoit de le

ſigner. Vigouroux, fatigué de ſes importunités, ſe fit aporter une écritoire, & écrivit au bas de ce compte: Si je meurs, je le paſſe, ſi je vis, à revoir; ſigné, De Vigouroux: enſuite il remit le compte à la Marchande, en criant au Poſtillon de fouetter, & diſparut en un moment. Quand j'eûs lû la réponſe au pied de ce compte, je trouvai la choſe ſi plaiſante, que je ne pûs m'empêcher de le dire aux Officiers de la Garniſon, qui ne manquérent point d'ajouter ce nouveau quolibet à celui de lâchez la bride à ma valeur; & ces quolibets courûrent tellement dans l'Armée, la Campagne ſuivante, que chacun cherchoit à connoître Vigouroux. Paſſons à des choſes plus intéreſſantes.

Il ne ſe fit point d'autres Conquêtes en Flandre de la part des Ennemis pendant cette Campagne, & encore moins de la nôtre; mais il y eut de nouvelles tentatives ſur nos Places Maritimes. Il parut une Flotte de ſoixante-dix Vaiſſeaux de Ligne, qui vint moüiller devant la Ville de Breſt, & bombarder le Fort qui défend cette Place; les Ennemis y jettérent pendant deux jours plus de quinze mille Bombes, dont la plûpart tomba ſur la Ville, ſans y

brûler cependant plus de dix ou douze maiſons ; enſuite ils ſe retirérent avec un peu de précipitation, à cauſe de quelques avis qu'ils eurent.

Les Eſpagnols eurent auſſi deſſein de nous reprendre Caſtelfolit en Catalogne ; ils l'avoient déja bloqué ; mais M. de Vendôme, qui s'avança pour les combattre, les obligea de ſe retirer. Ils firent un peu mieux en Italie, où ils reprirent la Ville de Cazal, que M. de Crenant leur remit le 13. d'Avril.

La Campagne de 1696, ſe paſſa ſans qu'il y eût rien de conſidérable de part ni d'autre. On commença à parler des Négociations de la Paix, & M. de Catinat conclut au commencement de Juillet une Tréve d'un mois avec le Duc de Savoye. Pendant cette Tréve on convint des Articles du Mariage de feu M. le Duc de Bourgogne & de la Princeſſe de Savoye ; enſuite la Paix entre la France & la Savoye fut publiée au commencement de Septembre, & le 7. Octobre la Princeſſe partit de Turin pour ſe rendre à Verſailles.

Les Anglois & les Hollandois ne fûrent pas contens de voir le Duc de Savoye abandonner leurs intérêts ; ils n'étoient plus en

état de rien entreprendre en Flandre, parceque notre Armée s'y étoit renforcée des Troupes dont nous n'avions plus besoin en Piémont. Cependant ils tentérent encore de ravager quelques Places de nos Côtes, & pour cet effet ils firent aprocher leur Flotte de Calais, le 13. d'Avril. Dans ce tems-là il y avoit dans le Port plus de cent Vaisseaux Marchands, sur lesquels ils jettérent beaucoup de Bombes; mais il n'y en eut que trois ou quatre de brûlés, & environ cinquante maisons de la Ville qui eurent le même sort. La Flotte des Ennemis étoit formidable; elle étoit composée de cent quarante Vaisseaux, qui tenoient toutes nos Côtes en allarmes; cependant elle se divisa le 15. de Juillet, près d'Yroise; cinquante Vaisseaux prirent la route de la Rochelle; ils jettérent sur cette Ville plus de quatre mille Bombes, qui firent beaucoup de ravage, mais qui ne causérent aucun dommage à la Citadelle. Ils ne demeurérent que deux jours devant ce Port; puis prenant la route des Sables d'Olone, ils jettérent encore sur cette Place plus de deux mille Bombes qui n'eurent pas un grand effet. La France fut un peu vengée de toutes ces entreprises, par le Chevalier

Bart. Cet Officier ayant eû avis, au commencement du mois de Juin, que les Hollandois envoyoient une Flotte de quatre-vingt-dix Vaiſſeaux Marchands, dans la Mer Baltique, eſcortée par cinq Vaiſſeaux de Guerre, ſe mit auſſitôt en Mer avec une Eſcadre de dix bons Vaiſſeaux, & les joignit près de Leſtralſond. Il attaqua d'abord les cinq Vaiſſeaux de Guerre, vint à l'abordage, & les emporta ſans beaucoup de réſiſtance ; enſuite il courut ſur les Navires Marchands qui tâchoient à ſe ſauver, & en enleva la moitié, dont il brûla une partie, après en avoir enlevé les Effets, & conduiſit le reſte, le 8. de Juin, au Port de Dunkerque. Voilà tout ce qui ſe paſſa de plus conſidérable pendant cette Campagne.

Notre Régiment étoit alors en Alzace, diſtribué en différentes Places. Je me trouvai dans Philiſbourg, où nous avions quatre Compagnies. Le Service ne nous fatiguoit pas beaucoup ; depuis la Paix du Duc de Savoye on ne parloit que de la Paix générale, ce qui ne nous faiſoit pas de plaiſir. Cependant nous eûmes une petite Guerre, qui fut cauſée par des Eſcadrons de Troupes Impériales, qui vinrent ſe préſenter dans une petite Plaine au-delà des

Marais qui joignent les Remparts de la Ville. On ne peut aller à cette Plaine que par le moyen d'une Chaussée, défenduë par deux bonnes Redoutes à Machicoli, & par un chemin couvert palissadé. M. Desbordes, Maréchal de Camp des Armées du Roy, Gouverneur de la Place, ayant avis que quelques Escadrons de Cavalerie des Ennemis paroissoient, ne voulut pas qu'il fût dit qu'on s'aprochoit impunément de notre Place; il posta dans les chemins couverts des Redoutes, un Détachement d'Infanterie que les Ennemis ne pouvoient apercevoir, & à la tête de nos quatre Compagnies de Dragons il fut se présenter dans la Plaine pour les reconnoître. Il y avoit au-delà de la Plaine un grand Bois, par où les ennemis avoient débouché; & sans trop sçavoir leurs intentions, nous commencâmes à faire le coup de fusil avec eux; enfin peu à peu on s'échauffa, & l'affaire devint sérieuse. Cependant nous n'étions pas assez forts pour soutenir le combat, & comme nous nous y étions trop engagés, nous fûmes contraints de regagner nos Redoutes avec beaucoup de précipitation. Les Ennemis nous voyant plier se mirent à nous poursuivre, sans faire at-

tention à nos Redoutes, & l'ardeur les ayant fait trop avancer, notre Infanterie fit sur eux une décharge si à propos, qu'elle en renversa une partie, & le reste se mit à prendre la fuite à son tour. Nos Dragons reprenant le dessus, les poursuivirent jusques assez près des Bois, où nous fîmes quelques prisonniers, & nous nous retirâmes paisiblement. Les Ennemis mortifiés de cet échec, songérent à avoir leur revanche; il s'écoula cependant assez de tems sans qu'on les vît paroître. Ils ne doutoient point que d'abord qu'ils se montreroient nous ne sortissions sur eux comme la premiére fois; c'est pourquoi ils ne voulûrent rien précipiter, afin de nous mieux attirer dans l'embuscade qu'ils nous préparoient. Enfin ils revinrent, & nous fûmes avertis qu'ils paroissoient; ils affectoient de s'aprocher de plus près pour mieux nous exciter à sortir sur eux, & ils n'eurent pas beaucoup de peine. Aussitôt que M. Desbordes eut apris qu'ils paroissoient, nos Compagnies de Dragons furent commandées; on fit à l'égard de l'Infanterie la même disposition qu'on avoit fait la premiére fois, & nous parûmes dans la Plaine. Les Ennemis pour mieux nous engager, ne firent paroî-

tre que deux petits Escadrons, mais ils avoient d'autres Troupes cachées dans l'épaisseur du Bois où ils vouloient nous attirer. Ces deux Escadrons firent contenance, & commencérent les premiers à engager le combat, & après quelques coups tirés de part & d'autre, ils perdirent exprès du terrein, & prirent la fuite. Ils comptoient que notre ardeur nous porteroit à les suivre à la débandade, & que nous donnerions dans leur embuscade; mais heureusement nous leur laissâmes faire leur manége, sans vouloir nous éloigner de notre Infanterie; & enfin après plusieurs reprises de cette espéce, les Ennemis voyant qu'il n'y avoit pas moyen de nous faire donner dans le panneau, se retirérent, ou du moins en firent semblant. Nous demeurâmes encore quelque tems sur le Champ de Bataille, & ne voyant plus personne, M. Desbordes nous fit retirer: & s'amusa lui seul à reconnoître certains endroits en cas de besoin. Cependant les Dragons & l'Infanterie défiloient sur la Chaussée, & la curiosité l'ayant porté un peu trop près des Bois, il en sortit tout à coup des Hussards qui vinrent à toute bride sur lui le sabre à la main; il fut assez heureux de les apercevoir avant qu'ils eussent

joint, & de prendre la fuite du côté de nos redoutes : mais quoiqu'il fût bien monté, & qu'il se reposât sur la vitesse de son cheval, il se trouva un Officier Hussard, qui l'étant encore mieux que lui, lui auroit fait sauter la tête, sans le secours d'une grande Chienne Danoise qui le suivoit partout. Cette Chienne animée se jettoit à travers les jambes du cheval de l'Officier, en aboyant & en mordant, & par cet embarras elle l'empêcha de courir aussi vîte qu'il auroit fait s'il avoit été libre; c'est ainsi qu'elle sauva la vie à M. Desbordes. Un pauvre Valet de Chambre qui l'avoit suivi ne fut pas si heureux; on lui mit la tête à bas. M. Desbordes nous joignit sur la Chaussée, & cet accident le rendit plus circonspect.

Je faisois toujours le détail des Compagnies de Dragons que nous avions dans Philisbourg; cet Emploi m'attira une affaire avec un de nos Maréchaux de Logis, qui prétendoit être Gentilhomme, quoiqu'il fût un garçon fort brutal & sans éducation. Un jour que je donnois l'Ordre, lui voulant faire une petite remontrance sur quelque chose où il avoit manqué, il prit en mauvaise part ce que je lui disois, & me répondit très-impertinemment. Je lui

demandai s'il pensoit bien à ce qu'il disoit ; il me répondit qu'il étoit Gentilhomme, qu'il n'y avoit point de différence de lui à un Officier, qu'il pouvoit mesurer son épée avec la mienne, & que je n'avois qu'à le prendre comme je voudrois ; en même tems il porta la main sur la garde de son épée. Cette démonstration, avec les termes dont il se servit m'animérent tellement, que sur le champ je mis l'épée à la main, & lui de même, & quoique les trois autres Maréchaux de Logis fussent présens, nous eûmes le tems de nous alonger quelques bottes ; enfin il reçut un coup d'épée dans le côté droit. Cet affaire fit du bruit dans le Régiment, à cause de la subordination ; plusieurs Officiers prétendirent qu'elle tireroit à conséquence, & qu'il falloit mettre le Maréchal de Logis au Conseil de Guerre ; mais notre Colonel, par certaines considérations, se contenta de le renvoyer chez lui après qu'il fut guéri.

La Campagne de 1697, fut la derniére de la Guerre. La Paix que la France venoit de faire avec le Duc de Savoye, avoit procuré un grand soulagement au Royaume ; l'entretien d'une Armée en Italie, les difficultés & les dépenses qu'il falloit faire pour

y transporter les vivres & les autres munitions; le nombre de Troupes qui périssoit tous les ans dans ce pays-là par les maladies, avoient été l'embarras & la charge la plus pesante de l'Etat. La France en étoit dégagée, & se voyoit en état de soutenir la Guerre sur les autres Frontiéres, & d'entreprendre sur le Pays ennemi; c'est ce qui engagea les Alliés à entrer en négociation pour la Paix Générale. Le Roy nomma Messieurs du Harlai & de Creci pour ses Plénipotentiaires; ils partirent de Versailles au mois de Février, allérent à Delft, & de-là à Risvick, où étoit le lieu des Conférences. Cependant les Armées entrérent en Campagne comme à l'ordinaire; celle que nous avions en Flandre étoit très-nombreuse, & celle des Alliés, quoiqu'assez considérable, n'étoit pas en état de faire tête à la nôtre, qui sembloit menacer la Frontiére, en cas qu'ils ne voulussent pas convenir des Articles de la Paix. On étoit dans l'inaction de part & d'autre, en attendant la décision des Conférences de Risvick. Mais la France voyant que les Ennemis faisoient toujours quelques nouvelles difficultés, crut que rien ne pouvoit mieux contribuer à les déterminer, que de mettre

ses forces en œuvre. Pour cet effet M. de Catinat qui commandoit l'Armée de Flandre, eut ordre de faire le Siége d'Ath, & M. le Duc de Vendôme celui de Barcelonne.

Nous ouvrîmes la Tranchée devant Ath le 20. de May, sans beaucoup de perte. Les Assiégés ne firent pas de résistance, & n'étant pas secourus, ils se rendirent le 5. Juin suivant.

Barcelonne se défendit mieux, & donna le tems au Viceroy de Catalogne de marcher avec l'Armée d'Espagne pour faire lever le Siége ; mais M. de Vendôme sortit des Circonvalations, après avoir laissé un Détachement pour soutenir la Tranchée, & étant allé au-devant de lui, il le défit entiérement. La Ville, après cette bataille, n'espérant plus d'être secouruë, battit la chamade, & capitula le 10. du mois de Juillet.

Cette derniére action contribua entiérement à la conclusion de la Paix Générale ; tous les obstacles furent levés, & l'Angleterre, la Hollande & l'Espagne en signérent les Articles le 20. de Septembre. L'Empereur qui trouva quelques difficultés, demanda un délai de six semaines pour

convenir de ses Droits & de ceux de l'Empire, qui fûrent réglés & signés le 30. Octobre, & la guerre fut terminée ce jour-là, au grand contentement des Peuples. Mais les Officiers de nos Troupes fûrent pénétrés d'une vive douleur, lorsqu'ils aprirent la grande Réforme à laquelle le Roy s'étoit engagé par le Traité qui venoit d'être conclu. Plusieurs qui avoient mangé leur patrimoine pour se soutenir dans le Service, & se procurer de l'avancement, se voyoient sans ressource, par le peu d'aparence qu'il y avoit qu'on dût recommencer la Guerre. Tous les moyens en étoient ôtés par la disposition du Traité qu'on venoit de faire au sujet de la succession du Royaume d'Espagne; c'étoit le seul sujet qui pouvoit l'exciter de nouveau entre la France & les autres Puissances de l'Europe. Le Prince Electoral de Baviére, Fils unique du premier Mariage de l'Electeur avec l'Archiduchesse, Princesse unique du premier Mariage de l'Empereur Léopold avec l'Infante Marguerite, sœur de Charles II. Roy d'Espagne, venoit d'être reconnu Successeur de ce dernier. Charles II. étoit si valétudinaire, qu'il ne pouvoit pas vivre longtems, & le Prince de Baviére paroissoit

d'une santé parfaite. Toutes ces précautions m'inquiétoient ; je me voyois par là arrêté dans ma course, & tous mes soins, les risques & les hazards que j'avois couru pour m'acquérir de la réputation devenoient inutiles. Cependant nous conservions dans notre Régiment l'espoir de n'être pas entiérement réformés, & nous nous flations qu'au pis aller on en seroit quitte pour quelques Compagnies de la queuë, qu'on incorporeroit dans les autres. Il y avoit quarante-sept Régimens de Dragons sur pied; & comme ce Corps s'étoit attiré beaucoup de réputation dans les fréquentes occasions où il s'étoit trouvé à pied & à cheval, on espéroit que l'Etat y auroit égard. Nous croyons donc qu'on conserveroit au moins la moitié des Régimens, & que le nôtre qui étoit le vingt-deuxiéme ne seroit pas compris dans la Réforme; mais la politique de l'Etat, & les Articles de Risvick en avoient décidé autrement; le Roy ne conserva que les quatorze anciens, & enfin quoique notre tour d'incorporation n'arrivât pas d'abord, nous n'en fûmes pas plus exemts que ceux qui nous avoient précédés, & nous fûmes réformés & incorporés dans la Mestre de Camp Générale.

J'avois toujours entretenu une liaison fort étroite avec le Commis du Bureau des Guerres; la mort de son parent n'avoit rien diminué de l'amitié qu'il avoit pour moi, & j'avois toujours eû soin de lui faire part des affaires qui s'étoient passées dans les lieux où j'étois, par des Relations les plus justes & les mieux détaillées qu'il m'avoit été possible. Cette attention l'avoit porté à m'offrir souvent ses services; il avoit même été des premiers à m'aprendre la Réforme de notre Régiment, & à me témoigner le chagrin où il étoit de ne pouvoir agir en ma faveur; mais je pris la chose différemment qu'il ne le pensoit. Je lui mandai que jamais l'occasion de me rendre service n'avoit été plus favorable, s'il avoit la bonté de s'employer pour moi, & qu'il n'en coûteroit rien au Roy ni à l'Etat. Je le supliois de vouloir bien employer son crédit auprès de M. de Barbezieux, pour lui faire valoir mon attachement & mes services, pour récompense desquels, voyant qu'il n'y avoit plus d'avancement à espérer, je ne demandois qu'un Brevet de Capitaine réformé, sans augmentation de paye; afin de conserver mon ancienneté dans un Rang au-dessus de celui où j'étois. Je ne doutois

point que cette grace ne me fût accordée, s'il avoit la bonté de la demander; & j'ajoûtai que s'il se présentoit quelque obstacle, plus il feroit d'éforts pour le surmonter, & plus je lui aurois d'obligation. Je fus très-long-tems sans avoir de ses nouvelles, & je ne sçavois qu'en penser; je n'osois pas me rendre importun, de crainte de rebuter mon Protecteur, & j'avois presque perdu tout espoir, quand je reçûs une de ses Lettres. Il me mandoit que les grandes affaires qu'il avoit eû au Bureau, à cause des Réformes, l'avoient empêché de m'écrire plutôt; qu'il avoit fait quelques tentatives pour ce que je lui avois demandé, & qu'il ne pouvoit rien me dire de positif; mais que si mes affaires me permettoient de me rendre à Versailles, il feroit son possible pour me rendre service.

Je n'hésitai pas un moment à partir après avoir reçû cette lettre; mais lorsque je fus arrivé à Versailles, mon ami me dit que les choses n'étoient pas si faciles qu'il l'avoit cru; que M. de Barbezieux étoit si accablé d'affaires, & si importuné par les graces qu'on lui demandoit, qu'il n'accordoit presque rien pour ne point tirer à conséquence. Cependant il ajoûta qu'il ne tiendroit pas à

lui que je fusse content; qu'il feroit de son mieux, & qu'il étoit bien aise que je fusse sur les lieux, pour être témoin de ses éforts & de sa bonne volonté. Je le priai de ne point se rebuter, & lui dis que le Roy & le Ministre étoient les maîtres d'accorder des graces, sans que cela tirât à conséquence; qu'ils n'avoient à rendre compte qu'à Dieu seul, & que s'il m'accordoit sa protection, j'avois tout lieu d'espérer; il me l'accorda en effet, & fit si bien qu'il me fit entrer un jour dans un apartement où l'on ne plaçoit que des personnes favorisées; M. de Barbezieux devoit y passer seul. Ce Ministre eut la bonté de s'arrêter, & après m'avoir écouté, & pris mon Placet, il continua son chemin en me disant: nous verrons. Cette réponse m'affligea extrêmement, & je crus dès ce moment qu'il n'y avoit plus rien à espérer. J'allai trouver mon ami, qui me demanda si M. de Barbezieux m'avoit écouté paisiblement; je lui dis qu'oüi, mais qu'il n'avoit pas paru content de ma demande; puisqu'il ne m'avoit donné pour toute réponse qu'un: nous verrons. Il me dit qu'il ne falloit pas m'affliger, & que cela iroit peut-être mieux que je ne pensois; il avoit bien raison, car en moins de huit

jours mon Brevet de Capitaine fut expédié, ce qui me consola de tous les chagrins que m'avoient causés la Réforme.

N'ayant plus rien à desirer jusques-là, je résolus de passer quelque tems à Paris, pour me dédommager de toutes les inquiétudes que j'avois eû jusqu'alors. Je descendis dans une fameuse Auberge de la ruë Traversine, où logeoient beaucoup de personnes de considération; je n'eus pas de peine à me faire une société; chacun des Messieurs de l'Auberge m'offrit de me mener en compagnie; mais il n'y en avoit pas une où on ne jouât, & je craignois les revers de fortune; il falloit cependant accepter la partie, ou rester seul; je me vis donc obligé de faire comme les autres, sans pourtant m'abandonner à tous venans. Je fus assez heureux pour gagner dès le commencement; & mes profits m'aidérent à soutenir les mauvais hazards où se trouvent exposés ceux qui font le métier de Joueur sans le bien connoître.

Il y avoit dans ce quartier une très-riche Veuve sans enfans; on l'apelloit la Comtesse de ***. Cette Dame avoit beaucoup d'esprit, & vivoit très-noblement; mais comme elle n'aimoit pas le Jeu, sa société

n'étoit pas fort étenduë. Quoiqu'elle ne fût plus dans la premiére jeunesse, elle n'en étoit pas moins propre à donner de l'amour; elle étoit belle, bien faite; & les agrémens de ses mœurs & de son esprit auroient fait le bonheur de la personne qui se seroit attachée à elle. Au reste il ne paroissoit rien chez elle que de fort tranquille.

Je lui avois été présenté par une personne de considération des plus prudentes, qui m'avoit annoncé pour un jeune homme sage, qui n'aimoit pas le Jeu; c'étoit justement de pareils caractéres que la Comtesse aimoit à avoir dans sa société. J'y fus reçû avec une véritable démonstration de joye, & l'accueïl gracieux qu'on me fit me détacha insensiblement de ces gens intéressés, qui vous tyrannisent pour vous faire joüer, afin de profiter du revenant-bon des Cartes, ou de satisfaire la passion qu'ils ont eux-mêmes pour le jeu. Cette Dame m'en fit une peinture si vive, que je bornai uniquement ma compagnie à la sienne, & j'y trouvai une solide satisfaction. Je joignis à mes amusemens ceux d'aprendre la Musique & à joüer des Instrumens; & dans cette douce occupation je joüissois d'un parfait contentement. Mon assiduité chez la

Comtesse, l'accoutuma tellement à moi & moi à elle, que par habitude je croyois être de sa famille ; & comme elle avoit toujours quelques couverts à sa table pour ses amis, je mangeois plus souvent chez elle qu'à mon Auberge. Un jour je lui dis en badinant que mon Hôte lui avoit bien de l'obligation de ce qu'elle me nourrissoit, qu'il ne me manquoit plus qu'un Apartement dans son Hôtel, pour n'avoir plus besoin d'Auberge ; il ne tiendra qu'à vous, me dit-elle d'un air gracieux, j'en ai un de vaquant, & vous me ferez tout le plaisir du monde de l'occuper. Si je vous prenois au mot, Madame, lui répondis-je, je vous mettrois peut-être dans le cas de regretter les offres obligeantes que vous me faites. Non, me dit-elle ; la cérémonie n'y a nulle part, je vous le dis comme je le pense, & vous ne sçauriez me marquer plus de considération, qu'en acceptant l'offre que je vous fais. Je lui répliquai que je l'acceptois avec bien du plaisir, mais que je craignois que mes desirs n'allassent plus loin. Ne craignez rien, me dit-elle en souriant, vous m'avez paru toujours très-discret, continuez de l'être autant que je le souhaite, & cela ne gâtera point vos affaires. Cette réponse équivo-

que me fit ſoupçonner ce que je n'avois oſé penſer juſques-là, & comme les jeunes gens ſe flatent volontiers, je crus qu'il y avoit chez elle quelque choſe de plus que de l'amitié pour moi. Cependant les belles maniéres de cette Dame me tenoient tellement dans le reſpect, que je n'oſai lui rien témoigner; & j'obéis en prenant chez elle un Apartement.

Je trouvai dans ma nouvelle ſituation toutes les douceurs imaginables; les bontés de la Comteſſe étoient telles pour moi, qu'elle s'attacha avec ſoin à me donner une nouvelle éducation. Ce n'eſt pas qu'on ne ſe forme beaucoup dans les Troupes, ſurtout dans un ancien Régiment; mais il reſte toujours je ne ſçai quoi de groſſier, & quelquefois de trop dégourdi, qui ne convient pas chez le Sexe délicat. Perſonne n'étoit plus en état de me corriger que cette Dame; la ſupériorité de ſon eſprit, la douceur de ſes mœurs, ſa naiſſance, ſes maniéres polies, tout étoit chez elle au-deſſus d'une éducation ordinaire. Elle déméloit avec une facile pénétration les diférens caractéres des perſonnes qu'elle fréquentoit, & ſçavoit ſe prêter à leur génie. Elle avoit la bonté de me faire apercevoir de tout ce qui

pouvoit choquer la parfaite éducation, & de m'aprendre à éviter les caractéres dangereux & séduisans qui peuvent nous éloigner de la perfection. Sa complaisance ne se bornoit pas là, elle vouloit me former à cet usage poli, qui nous détachant de l'amour propre, de l'opiniâtreté & de la médisance, nous aprend à nous servir de l'esprit d'une maniére convenable aux personnes avec lesquelles nous nous trouvons. Enfin elle me disoit de si belles choses, & ménageoit si bien la maniére de me les inspirer, que je trouvois un agrément infini dans ses conversations.

Il y avoit déja long-tems que je goûtois chez ma charmante Hôtesse une parfaite tranquillité, quand elle fut troublée par un accident imprévû. Il y avoit dans le nombre des Dames qui formoient notre société une jeune Marquise, dont le mari étoit fort âgé & fort dégoûtant, mais qui en récompense lui avoit fait sa fortune. Peu reconnoissante, elle trouvoit le moyen de l'éloigner une bonne partie de l'année. Son Hôtel étoit auprès de celui de la Comtesse, & le voisinage les ayant renduës familiéres, la Marquise venoit souvent passer les après soupés avec la Comtesse. J'étois dans l'usa-

ge de lui donner le bras lorſqu'elle ſe retiroit, & de la quitter à ſa porte, ſans beaucoup de cérémonie. Un ſoir que je l'accompagnois, comme à l'ordinaire, il me vint en penſée qu'elle trouvoit peut-être mauvais de ce que je ne lui offrois pas de la conduire juſques dans ſon Apartement, ce qui m'engagea à lui en faire la propoſition quand nous fûmes arrivés à ſa porte. Elle fit mine d'être ſurpriſe, & me demanda ſi je n'avois pas quelque deſſein caché ſous ce compliment; car juſqu'à préſent, me dit-elle, cette envie ne vous a point priſe, il faut bien que vous ayez quelque intention. Je vous le permets cependant, continua-t'elle, mais à condition que vous ſerez ſage, parce que mes femmes de chambre n'entreront point dans mon Apartement, par diſcrétion, tant que vous y ſerez, & ſi je ne comptois pas ſur la vôtre, je ne vous y laiſſerois pas monter. Il ne falloit point d'Interpréte pour ce langage, & comme rien ne flate tant un jeune homme que la bonne fortune, j'oubliai dans ce moment ce que je devois à ma véritable amie, & ſans examiner de quelle maniére je pourrois conduire deux intrigues à la fois, je me livrai tout entier aux flateuſes idées d'avoir ſçû inſpi-

rer des mouvemens de tendreſſe à cette Dame. Quand nous fûmes dans ſon Apartement, je fis mon poſſible pour lui prouver qu'elle ne s'étoit pas trompée dans ſon choix; mais comme elle avoit du manége, elle ſçut arrêter mes emportemens, après les avoir conduits au point qu'elle s'étoit propoſée. Enfin elle eut l'adreſſe de faire naître en moi une paſſion qui m'inſpira toutes les proteſtations qu'elle pouvoit deſirer; je lui en fis même plus qu'elle n'en pouvoit ſouhaiter, dans l'eſpérance de la déterminer à me rendre heureux; enfin quand elle vit que les choſes pouvoient aller trop loin, elle eut la précaution de me faire remarquer, avec un air inquiet, que ſes domeſtiques étoient dans l'antichambre, d'où ils pouvoient tout entendre, qu'ils ſeroient aſſez mauvais pour entrer ſubitement, & qu'il ne faudroit qu'un ſeul moment d'imprudence pour la perdre entiérement, que ſi j'avois de la conſidération pour elle, je ne devois pas l'expoſer à ce danger; & que quand même elle oublieroit ſon devoir pour écouter ma paſſion, ce n'étoit ni le lieu ni le tems qu'il falloit prendre pour la ſatisfaire. Elle me dit encore qu'il y en avoit déja trop de fait pour la premiére fois,

qu'elle me prioit de me modérer & de me retirer, de peur que ses gens n'eussent déja quelque soupçon, & à l'instant elle tira un cordon pour les faire entrer.

Je fûs contraint de me retirer dans le plus fort de mes emportemens, & je quittai ma nouvelle maîtresse, plein du feu qu'elle venoit d'allumer. Quand le calme revint à mes esprits, je fûs frapé d'un je ne sçai quoi de mauvais présage. J'avois regret de tromper la Comtesse qui le méritoit si peu, je prenois même de moment à autre les plus fermes résolutions en sa faveur; mais quand le charme de toucher bientôt au moment d'une nouvelle conquête me saisissoit, je m'oubliois entiérement, & je n'étois plus capable de réflexions. Tout me paroissoit facile à conduire dans ces deux intrigues, parce qu'elles flatoient ma passion; je ne voyois que plaisirs préparés, & quand par intervalle la raison revenoit, je ne voyois plus qu'obstacles & embarras insurmontables; enfin j'étois à me combattre moi-même sans aucun relâche, & sans pouvoir trouver un point fixe à mes résolutions.

La jeune Marquise qui ne donnoit guére aux réflexions, étoit dans cet âge où l'on croit qu'une femme qui a passé trente-

cinq ans ne doit plus avoir que de la bienſéance pour les hommes. Elle regardoit la Comteſſe ſur ce pied-là, & n'avoit jamais penſé qu'il dût y avoir autre choſe entre nous. Son caractére étourdi découvroit ce qui lui faiſoit plaiſir, elle étoit ſi contente de m'avoir fait naître de l'amour, que le lendemain, étant allée chez la Comteſſe, ſon plus grand empreſſement fut de lui faire confidence de tout ce que je reſſentois pour elle, & de lui exagérer les termes & les expreſſions dont je m'étois ſervi pour lui exprimer. La Comteſſe qui ne m'avoit jamais ſoupçonné, fut d'une extrême ſurpriſe: mais comme elle ſçavoit ſe poſſéder, elle engagea la converſation de maniére à tirer de la Marquiſe tout ce qu'elle voulut ſçavoir. Elle fut donc pleinement inſtruite de ce qui s'étoit paſſé, & faiſoit ſemblant d'y prendre plaiſir. Cependant il ſe paſſoit dans ſon ame des mouvemens extraordinaires. Elle ne pouvoit concevoir comment je pouvois cacher des ſentimens perfides ſous un air retenu & de bonne foi; elle étoit livrée à ſes réflexions quand je revins de l'Opéra. Je ne trouvai aucun changement dans ſes maniéres, elle en uſa avec moi comme ſi elle avoit ignoré ma conduite, & la Mar-

quise, comme à son ordinaire, vint passer l'après soupé chez elle. J'avoue que j'attendois ce moment avec plaisir, & encore plus celui de la conduire chez elle. J'espérois qu'elle me donneroit une audience complette, & enfin que mes vœux seroient comblés. Je croyois aussi que cette Dame observeroit du ménagement en compagnie, qu'elle ne donneroit rien à connoître de ce que nous ressentions l'un pour l'autre; mais je la connoissois mal; cette étourdie voulut faire voir à la Comtesse la vérité de ce qu'elle lui avoit raconté; elle me parloit & agissoit avec moi comme une maitresse avec son amant. Cette maniére si contraire à ce que je m'étois proposé me surprit infiniment, & me mit dans un embarras d'où je ne pouvois sortir. La Comtesse d'un autre côté, malgré toute sa prudence, ne put conserver une physionomie égale, elle laissa insensiblement voir ce qu'elle ressentoit intérieurement; la Marquise s'en aperçut, & commença à nous soupçonner. Alors la parole lui manqua, & nous devînmes tous trois si interdits, que nous restâmes immobiles. Enfin il fallut s'en aller; la Marquise se leva, & je m'avançai pour lui donner la main. La Comtesse troublée, prit elle-mê-

me les flambeaux pour nous éclairer, sans attendre les laquais de l'antichambre; cette démarche se fit à la muette; mais quand nous fûmes dans la ruë, la Marquise se lamentant, me dit qu'elle étoit bien malheureuse de n'avoir pas connu plutôt ce qu'elle venoit de découvrir, & tout de suite elle me raconta la confidence qu'elle avoit faite à la Comtesse, & le désespoir où elle étoit, de ce qu'il n'y avoit plus de remède.

Tout troublé que j'étois, j'essayai de la désabuser, & de lui faire entendre qu'elle avoit cru s'apercevoir de ce qui n'étoit pas; qu'elle ne devoit point s'en raporter aux aparences, & que la Comtesse n'avoit jamais pensé sur mon compte comme elle le croyoit. Mais mon discours étoit prononcé d'une voix si entrecoupée, qu'il ne falloit que cela seul pour lui faire comprendre la vérité; aussi ne fut-elle plus embarassée du parti qu'elle avoit à prendre.

Je la quittai à sa porte, tout interdit, sans lui offrir de la conduire dans son Apartement; je crois bien que quand je lui en aurois fait la proposition, elle ne l'auroit pas acceptée. Nos ardeurs se trouvoient assoupies par cette triste avanture: & de mon côté je ne songeois plus qu'aux moyens de me

justifier auprès de la Comtesse; j'étois même de si bonne foi que je condamnois mon procédé comme indigne d'un honnête homme. Mais toute occasion m'en fut ôtée; j'apris à mon retour qu'elle s'étoit renfermée dans son Apartement, avec ordre de ne laisser entrer personne, & depuis ce jour là elle ne se trouva plus seule avec moi. Ces précautions me mettoient au désespoir; j'aurois souhaité de tout mon cœur pouvoir faire ma paix, mais les moyens m'en étoient ôtés.

La Comtesse qui avoit de l'expérience, ne voulut point entrer en éclaircissement, pour ne point rapeller une affaire qui avoit surpris sa prudence. Avec un air de bienséance, mêlé d'un peu d'indifférence, elle conservoit pour moi les mêmes maniéres qu'elle avoit pour le reste de sa société. Elle ne me faisoit ni reproches ni caresses, & continua jusqu'à ce qu'elle fût bien sûre, & de mon chagrin, & du peu de mouvement que je m'étois donné pour revoir la Marquise, qui depuis cette avanture ne revint plus chez sa voisine. Enfin voyant que toutes mes démarches & mes attentions ne tendoient qu'à rentrer en grace, elle commença à me traiter avec moins de rigueur.

& péu à peu elle me fournit l'occasion d'être avec elle dans la même faveur où j'avois été auparavant, sans qu'il ait jamais été question de la Marquise, ni de reproches. Je trouvai cette maniére de se venger & de faire grace, si noble, & si au-dessus du commun, que je m'attachai de plus en plus à cette Dame, & j'évitai avec soin toutes les occasions qui auroient pû lui donner le moindre soupçon sur ma conduite.

Je passai deux ans en cette heureuse situation. Je ne quittois ma chere Comtesse que pour aller passer en revûe au Régiment, & je m'en revenois tout de suite; mais mon bonheur eut sa fin trop-tôt; j'eûs le malheur de la perdre dans le tems même que j'étois absent. Elle se sentoit déja incommodée quand je fus obligé de partir; & la fiévre l'ayant prise avec des redoublemens, elle mourut le neuviéme jour. Cette perte me pénétra de la plus vive douleur.

Pendant mon séjour à Paris, la Comtesse m'avoit procuré de très-belles connoissances. J'avois entr'autres celle du Marquis de Ricous avec qui j'étois étroitement lié; c'étoit un très-honnête homme, plein d'esprit & de mérite. Il avoit des intrigues & de la protection à la Cour, & il

ménageoit l'occasion d'être Ambassadeur ; ou Envoyé dans quelque Cour étrangére. Il sçut si bien faire que le Roy lui confia ses intérêts, & l'envoya à Munich, négocier l'Alliance qui fut faite entre l'Electeur de Baviére & la France, où il réussit selon les intentions de Sa Majesté. C'est ce qui lui donna occasion de m'attirer dans ce Pays-là, comme je l'expliquerai dans la suite.

Après la perte de mon aimable Comtesse, je ne songeai qu'à suivre ma réforme. Mon Régiment étoit en quartier à Arras, où je résolus de passer mes jours dans la retraite. Cette Ville y étoit tout-à-fait propre ; on n'y connoît ni plaisir ni société ; & excepté deux ou trois maisons assez médiocres, tout le reste étoit impraticable aux Officiers de la Garnison. Je vis dans cette Ville une Cérémonie qui a quelque raport à l'Idolâtrie des anciens Romains ; c'est le Culte qu'on rend à une grosse Chandelle de Cire, enchassée dans un fourreau d'argent. Les Peuples viennent tous les ans la prier & l'adorer pendant huit jours, sans que l'Evêque, ni le Clergé puissent en réformer l'abus ; peut-être aussi qu'on ne s'y opose pas sérieusement, dans la crainte de quelque soulevement. L'Octave de la Fête.

Dieu, eſt le tems annuel de la Solennité, & le Dimanche dans l'Octave ſur-tout, la Sainte Chandelle eſt portée en Proceſſion. Voici ce qu'en dit l'hiſtoire du Pays. Deux Joueurs de Violon, avoient épouſé les deux ſœurs; ils étoient tellement ennemis, à cauſe de quelques affaires d'intérêt, que perſonne ne pouvoit les mettre d'accord. La Ste. Vierge s'intéreſſant à la querelle de ces illuſtres Perſonnages, leur aparut un jour dans l'Egliſe Cathédrale, où ils étoient à faire leurs priéres. Ce fut ſur l'Autel d'une Chapelle qui lui eſt dédiée; elle avoit en main une groſſe Chandelle, & après leur avoir recommandé de ſe réconcilier, elle diſparut, & la Chandelle reſta ſur l'Autel. A l'inſtant les deux beaux-freres s'embraſſérent avec tendreſſe; ils prîrent cette Chandelle, & la portérent au Mayeur de la Ville, à qui ils racontérent ce qui venoit d'arriver. Par une inſpiration Divine, tous les Peuples accourûrent, en criant Miracle; & dès ce moment on regarda cette Sainte Chandelle, comme la Protectrice de la Ville. On lui fit bâtir une Chapelle auprès de la grande Place, & on la revêtit d'un fourreau d'argent. Depuis ce tems-là la Chandelle eſt expoſée pendant

l'Octave de la Fête-Dieu, à la vûe des Peuples, qui viennent de dix & douze lieuës la prier avec ferveur, en répétant souvent ces mots : *Notte Bonne Dame Sainte Candelle, priez pour nous.* Il y a une Confrérie de la Sainte Chandelle, avec un Directeur qu'on renouvelle tous les ans. Celui qui est nommé à cette Dignité, se croit si honoré, que les frais qu'il fait pour la soutenir, montent à près de 1500 liv. ce qui est une grosse somme pour les Confréres ; car le plus opulent d'entr'eux est tout au plus un médiocre Bourgeois. Le Dimanche de l'Octave on fait la Procession de la Sainte Chandelle, avec le même apareil & la même vénération que celle du Saint Sacrement. On tapisse les ruës où elle doit passer ; on y jette de la Jonchée, & on lui dresse des Reposoirs pour les Stations. La Sainte Chandelle paroît sous un Poële magnifique, & tous les Confréres qui l'accompagnent sont distingués par une longue verge blanche qu'ils ont à la main. Il s'en faut bien que les Ecclésiastiques soient mêlés en cette Cérémonie ; au contraire ils la désaprouvent. Ce sont les Joueurs de Violon qui en sont comme les maîtres, à cause de l'origine du Miracle. Un d'entr'eux se met sous

le Poële qui est porté par quatre hommes du même Métier; là, dans une vénérable contenance, il tient la Chandelle couchée dans ses mains, & tout le Peuple suit avec beaucoup de dévotion. Il s'arrête à chaque Station, avec le même ordre qu'on observe pour le Saint Sacrement, & continuë jusques dans la Cathédrale, où la Confrérie a droit d'entrer. Alors le respectable Ménétrier a besoin de son adresse; il lui est permis de reposer la Sainte Chandelle sur le Maître Autel, mais il ne faut pas qu'elle y touche. Si cela arrivoit, il ne seroit plus maître de la reprendre, & elle apartiendroit au Chapitre, qui certainement aboliroit la Cérémonie. Pour éviter cet accident, il a soin de la tenir dans ses mains qu'il apuye doucement sur l'Autel. En sortant de l'Eglise on continue la Procession, & on revient à la Chapelle, à la porte de laquelle on attend que les Peuples soient assemblés. Ensuite un Confrére, après une génuflexion, alume la Sainte Chandelle avec une bougie, & le Candéliferaire, l'élevant, en donne la Bénédiction, & l'éteint à l'instant. Pendant la Bénédiction, le Peuple dévot se prosterne profondément, & se donne de grands *Meâ culpâ*, en pro-

nonçant d'une voix lamentable : *Notre Bonne Dame Sainte Candelle, priez pour nous*, ou *ayez pitié de nous* ; puis il baise humblement le pavé. Voilà de quelle maniére j'ai vû faire cette Cérémonie ; je ne sçai pas si on la continue. Quand on parloit de la Sainte Chandelle aux gens d'Arras, ils avoient soin d'en détailler les Miracles ; ils racontoient des malades guéris, des boiteux redressés, & tout cela par la seule foi qu'ils avoient eu en elle. Ils ajoûtoient qu'elle duroit depuis plus de cinq cens ans, & qu'elle avoit produit plus de mille Chandelles, sans avoir diminué d'une once. A l'égard de ces derniers Miracles, il n'est pas difficile de les comprendre. Lorsqu'on alume la Sainte Chandelle, la Cire qui coule de la bougie dont on se sert, fournit plus de matiére qu'elle n'en sçauroit consumer pendant l'instant qu'elle demeure alumée ; & quant aux Chandelles qu'elle produit, elles proviennent des morceaux de Cire qu'on y fait toucher, & qui, selon le Peuple, ne font plus qu'un tout avec la Cire de la Sainte Chandelle.

Il y avoit dans la Garnison un Officier de mes amis qui faisoit son possible pour m'engager à faire le voyage de Province

avec lui; il chériſſoit ſon Pays, parce qu'il y poſſédoit du bien; mais il n'en étoit pas de même de moi. J'avois perdu ma mere la premiére année que j'entrai dans les Cadets, & je ſçavois que depuis ſa mort, les affaires de ma famille n'étoient pas en meilleur état. D'ailleurs je n'y avois pas jöüi d'aſſez de douceurs pendant mes premiéres années, pour ſouhaiter d'y retourner. Cependant ſes ſollicitations, & le peu d'amuſement qu'il y avoit dans Arras, me déterminérent à partir avec lui.

Je revins donc au Pays, où je ne trouvai guére plus d'amuſemens que dans la Garniſon que je quitois. Je n'y aurois pas fait un long ſéjour, ſans un accident fâcheux qui m'arriva dans le tems que j'y penſois le moins, & qui me jetta dans un enchaînement d'embarras, dont je ne pouvois me tirer, faute d'expérience.

Ce fut un Procès Criminel que je me trouvai engagé de pourſuivre au Parlement de Bordeaux, par les avis de pluſieurs perſonnes. Je n'en prévoyois ni la longueur ni les conſéquences; après tout il eſt l'origine de mon mariage dans cette Ville, où je n'aurois peut-être jamais eû occaſion d'aller ſans cette affaire. En voici le ſujet. Le pere

d'un jeune homme de ma connoiſſance, avoit un voiſin opulent & inquiet, qui avoit acheté une créance ſur lui, & qui le déſoloit en Procès. Le jeune homme, qui avoit des ſentimens d'honneur, ne ſouffroit qu'avec impatience les mouvemens que la partie adverſe de ſon pere ſe donnoit pour lui ravir ſon patrimoine; il avoit menacé ce perſécuteur, qui de ſon côté avoit deux fils, l'un Avocat & l'autre Médecin. Les deux familles étoient ſur le qui-vive, & ne marchoient plus de part & d'autre qu'avec des armes. Un jour le jeune homme, revenant de Périgueux, où étoit le Procès, rencontra dans un chemin aſſez ſerré ſon Créancier, accompagné du Médecin ſon fils. Auſſitôt qu'ils s'aperçûrent, ils commencérent par mettre le piſtolet à la main; la partie n'étoit pourtant pas égale; le pere & le fils vouloient profiter de l'avantage du nombre; en effet ils s'écartérent autant qu'ils pûrent l'un de l'autre, afin d'attaquer le jeune homme en face & en flanc; mais il ne leur en donna pas le tems, il s'avança promptement ſur le Médecin, lui lâcha un coup de piſtolet, & le coucha roide par terre. Ce coup ayant intimidé le pere, il ſe ſauva à toutes jambes. On juge bien qu'a-

près une affaire ſemblable, le jeune homme fut obligé de chercher un aſyle contre les pourſuites qu'on alloit faire ; il eut recours à moi, & je lui donnai ſecrettement des Lettres de recommandation, ſur leſquelles il partit. Quelque précautions que j'euſſe pris pour cacher ce que j'avois fait en ſa faveur, ſes Parties adverſes en eûrent quelque vent, & me regardant dès-lors comme leur ennemi, ils réſolûrent de s'en venger, s'ils en trouvoient l'occaſion. Ils étoient riches & alliés à des perſonnes de condition, ce qui augmentoit leur orgueil, & les rendoit plus entreprenans. Pour moi qui ne me doutois de rien, je ne pris aucunes précautions; je me promenois aſſez ſouvent, ſeul & ſans épée, dans le canton où nous demeurions. Ce fut là où quelque tems après la mort du Médecin, je rencontrai le pere, ſon fils l'Avocat & un neveu, qui ſeul avoit une épée. Comme ils s'aprochérent aſſez près de moi, je m'arrêtai pour leur laiſſer le paſſage libre, & je remarquai que le fils ſe tournant de mon côté, fit démonſtration de ſe jetter ſur moi, ce que j'évitai. Alors il eut recours aux paroles injurieuſes, & je jugeai bien que notre ſéparation ne ſe feroit pas à l'amiable,

Je crus devoir les prévenir en me jettant sur l'épée du neveu, que je tirai hors du fourreau; mais je n'en fûs pas le maître pour cela, il prit la lame à deux mains, & la serra si bien, que je le traînai par terre assez loin, sans pouvoir lui faire lâcher prise. A peine eus-je tiré son épée, que ses deux camarades prirent la fuite, & regagnérent leur maison; mais cependant ayant repris courage, le fils revint sur ses pas avec un fusil à la main. Je le remarquai tout occupé que j'étois à secoüer mon homme, qui crioit au secours de toutes ses forces, & je connus le danger où je me trouvois exposé. Il n'y avoit pas moyen de l'éviter qu'en prenant la fuite, & j'aimois mieux courir les risques de périr, que de me résoudre à prendre ce parti. Cependant je m'avisai de laisser lever celui que je tenois par terre, & de me couvrir de lui. Je faisois si bien qu'en le secouant je le tournois toujours du côté du danger, & j'empêchois par cette manœuvre que l'Avocat pût m'ajuster. A la fin pourtant j'aurois pû en être la dupe; mais plusieurs personnes étant arrivées heureusement, on s'aprocha de nous; le fusil tira en l'air sans faire de mal à personne, & l'épée qui étoit en dispute nous fut ôtée, &

ensuite déposée au Greffe de la Jurisdiction. Mes Adversaires alors allérent se barricader chez eux; ils craignirent que je n'allasse les attaquer avec ceux qui étoient venus au secours; mais bien loin de me donner des avis si violens, au contraire, les plus aparens d'entr'eux me ramenérent chez moi, crainte de quelque événement fâcheux, & firent si bien que je portai ma plainte devant le Juge des Lieux; par-là ils coupérent chemin à toutes les voyes de fait. Ils me persuadérent que je ne pouvois tirer de ces gens-là une satisfaction honorable; qu'il s'agissoit de les châtier, & qu'il n'y avoit point d'autre moyen pour y parvenir, que celui des informations. Je signai donc ma plainte; c'étoit le premier papier timbré où j'écrivois mon nom; les Témoins fûrent oüis le même jour, le Décret de prise de corps rendu, & une troupe d'Archers les prit tous trois & les mit en prison. Jamais passion n'a été mieux servie que la mienne; ces commencemens me confirmérent dans l'idée avantageuse que je m'étois faite de la Justice; mais le lendemain de la capture, ils obtinrent leur élargissement sous caution, ils apellérent du Décret au Parlement de Bordeaux, & prirent le Juge du Lieu à partie.

Me voilà donc engagé dans un Procès ; & je n'y entendois rien : heureusement je trouvai à Bordeaux des gens charitables qui m'instruisirent en leur payant mon aprentissage. Ma Cause étoit la meilleure du monde : & Messieurs de la Tournelle en sûrent tellement persuadés, qu'ils m'ajugérent des dépens, dommages & intérêts contre mes Parties. Il est vrai que le tout ensemble bien calculé ne montoit pas au tiers des déboursés que j'avois fait ; mais mon Procès étoit terminé, à ce que je croyois, & je me promettois bien de n'y plus retourner. J'attendois déja mon payement, quand mes Adversaires, plus au fait de la Chicane que moi, consignérent la somme qui m'étoit ajugée, & en même tems empêchérent qu'elle me fût délivrée, par une opposition qu'ils firent, sous prétexte de quelques dépens par défaut non liquidés, & par ce nouvel incident, je me vis aussi embarassé qu'auparavant. J'eus recours à mon conseil, qui me persuada encore que mon affaire étoit excellente, & que je les ferois bien repentir de leur procédé, qu'il falloit leur envoyer des Archers, les faire emprisonner, ou du moins faire enlever leurs Meubles, si on ne pouvoit pas

les prendre, & briser les portes s'ils refusoient de les ouvrir. Comme cette expédition avoit quelque raport à celles de la guerre, que j'aimois passionément, je fûs ravi que mes Parties m'eussent donné occasion de l'exercer sur eux; & sans prévoir les suites du conseil violent que je suivois, je fis partir aussitôt une troupe d'Archers, qui trouvant leurs portes fermées, les brisérent & enlevérent tous les Meubles. Mais loin de sortir d'affaire par là, je me vis engagé dans un nouveau Procès; & il fallut revenir à Bordeaux défendre la cassation de la Saisie mobiliaire que mes Parties poursuivoient contre moi; c'est alors que je regrettai bien sincérement d'avoir quitté Mars, pour suivre Saint Yves; il n'étoit plus tems: il falloit me défendre. On continuoit cependant à me prouver par beaux raisonnemens que ma Cause étoit bonne, & que j'en aurois bientôt issue; quoiqu'au vrai, après tous les frais & les démarches que j'avois faits, je ne fusse pas plus avancé que le premier jour. Les Procès ont cela d'engageant, tout en paroît facile dans le commencement, soit dans l'esprit des Parties, ou dans celui de leurs conseils; mais ils ne sont jamais si douteux que quand on

les a remués de tous côtés. A force de les incidenter, la confusion qu'on y porte en déguise tellement l'objet, que souvent les meilleurs, après bien des frais, des peines & des soins, se perdent comme les plus mauvais. La suite de cette affaire m'auroit encore retenu long-tems à Bordeaux, sans le renouvellement de la Guerre. Le Roy fit négocier une Alliance avec l'Electeur de Baviére, afin d'engager ce Prince à prendre les armes en faveur du Duc d'Anjou, qui étoit apellé au Trône d'Espagne par le Testament de Charles II. mort sans enfans. Le Marquis de Ricous avoit été envoyé à Munich pour cette Négociation, & les services qu'il me rendit donnérent lieu à l'abandon que je fis de mon Procès, que je livrai à la discrétion de mes Parties, sans prendre aucune précaution contre ce qui pourroit en arriver. Je quittai donc Bordeaux pour me rendre à Munich, comme je l'expliquerai, après avoir raporté les Motifs de la Guerre.

SUJET

SUJET

De la Guerre de la France & de l'Espagne contre les Alliés.

LE fujet de cette Guerre, qui a tant coûté de fang à la Chrétienté, vient de ce que le Prince Electoral de Baviére, reconnu à la Paix de Rifvick pour légitime Succeffeur à la Couronne d'Efpagne, mourut le 6. Février 1699. vingt-un mois avant Charles II. Les Puiffances, qui pour le bien de la Paix, avoient réfolu de faire valoir les Droits de ce Prince, ayant vû leurs mefures déconcertées par fa mort, en prirent de nouvelles pour prévenir la Guerre, en concluant un Traité de Partage, où la France cédoit à l'Empereur, pour l'Archiduc, la partie la plus confidérable de la Monarchie d'Efpagne. C'étoit le feul moyen d'entretenir la paix dans l'Europe, & elle y auroit été affermie pour long-tems, fi Sa Majefté Impériale avoit accepté le Traité; mais ce Prince qui fe regardoit comme le Chef de la Maifon d'Autriche,

à qui, selon lui, le Royaume d'Espagne, après la mort du Prince Electoral, devoit apartenir de Droit, préféra des espérances incertaines à la gloire de contribuer à l'affermissement de la Paix. Il prétendit que Louis XIV. ayant renoncé à la Succession de ce Royaume, lorsqu'il épousa Marie-Thérese, sœur de Charles II. ses Descendans ne pouvoient y prétendre, & qu'il devoit revenir à la branche de la Maison d'Autriche, d'où sortoit le Roy d'Espagne, s'il mouroit sans enfans; c'est sur ce fondement qu'il refusa de signer le Traité.

Charles II. au contraire prétendit que son Testament devoit faire Loi, & que sa volonté seule étoit la régle de celle des uns & des autres. Sa mort arriva le premier Novembre 1700. & la Couronne d'Espagne passa sur la tête du Duc d'Anjou, qui partit de Versailles pour se rendre à Madrid, au grand contentement de la Nation Espagnole.

Tous les Peuples qui composoient cette Monarchie, se soumirent à Philippe V. qui n'employa aucune violence dans les vastes Etats qu'elle contient, pour se faire reconnoître. Les Etrangers suivirent les Espagnols; ils le reconnûrent presque tous

pour Roy d'Espagne : & l'Angleterre & la Hollande, après avoir délibéré quelque tems, se déterminérent à le reconnoître aussi.

Depuis la Paix de Risvick, le Duc de Baviére étoit Gouverneur des Pays-Bas Espagnols, qui sous Charles-Quint fûrent érigés en Cercle de l'Empire, nommé le Cercle de Bourgogne. En cette qualité ce Prince obéit aux Ordres du nouveau Roy d'Espagne, de qui les Pays-Bas dépendoient, & fit entrer dans toutes les Places de son Gouvernement des Troupes de France, à la Place des Garnisons Hollandoises qui les occupoient. Tout concouroit au maintien de Philippe V. on regardoit le Testament du feu Roy d'Espagne, pour ainsi dire, comme l'ouvrage du Ciel. Ce Prince s'y étoit déterminé de lui-même, & il avoit été confirmé dans sa résolution par le Pape Innocent XII. qu'il avoit consulté plusieurs mois avant sa mort. Mais l'Empereur ne le regarda point comme un ordre de la Providence auquel il devoit se soumettre ; il ne s'épouvanta point des suites & des liaisons qu'il falloit prendre, ni du sang Chrétien qui alloit être répandu pour sa querelle. Il refusa de reconnoître

Philippe V. & se détermina à le détrôner. Et comme il n'étoit pas assez puissant pour en venir à bout tout seul, il mit en œuvre tous les moyens qu'il put imaginer pour attirer les autres Puissances dans son parti. Voilà quel fut le sujet de la Guerre.

Le Roy d'Angleterre Guillaume III. avoit reçû de l'Empereur des services essentiels, lorsqu'il n'étoit que Prince d'Orange; & il lui devoit en quelque façon le Trône où il étoit élevé: aussi en étoit-il très-reconnoissant. Ce fut sur lui que Sa Majesté Impériale compta le plus pour parvenir à ses fins. Il avoit un génie propre à concerter les moyens les plus sûrs pour placer l'Archiduc sur le Trône d'Espagne. Son crédit dans ses Etats & en Hollande, les liaisons étroites qu'il avoit toujours entretenuës avec les Princes Protestans d'Allemagne, ne laissoient point douter qu'il ne vînt à bout de déterminer toutes les Puissances en faveur de l'Empereur; en effet, le Traité conclu le 7. de Septembre 1701. qui portoit qu'ils feroient tous leurs éforts pour détrôner Philippe V. n'auroit jamais eû lieu sans le secours de ce Prince.

Cependant il avoit reconnu Philippe V. lui-même, & l'avoit fait reconnoître par

les Etats Généraux ; mais il s'agiſſoit de rendre ſervice à l'Empereur, & de ſe venger de la Maiſon de France qui l'avoit traverſé dans ſes deſſeins ſur l'Angleterre. Il compta donc pour rien de manquer à ſa parole, & il engagea les Hollandois à en faire autant.

MOTIFS

Qui engagérent l'Electeur de Baviére à faire Alliance avec la France & l'Espagne.

LES Puiſſances liguées contre la France employérent les promeſſes & les menaces, pour obliger tout le Corps Germanique à prendre le parti de l'Empereur; je veux dire qu'elles firent tous leurs éforts pour y parvenir, auprès des Electeurs, des Princes Souverains & des autres Cercles qui forment l'Empire d'Allemagne. Cependant la Guerre qu'on leur propoſoit étoit contraire aux intérêts de l'Empire, qui devoit plutôt ſouhaiter que la Couronne d'Eſpagne tombât ſur la tête d'un Prince de France, que ſur celle d'un Prince de la Maiſon d'Autriche; car ils avoient à redouter la Puiſſance de l'Empereur, qui apuyée d'un Roy d'Eſpagne, devoit faire trembler le Corps Germanique. Ils ne pouvoient donc avec prudence entrer dans une

Guerre qui n'avoit pour but que l'agrandissement de la Maison d'Autriche.

L'Electeur de Baviére étoit alors dans son Gouvernement à Bruxelles ; il prévoyoit les malheurs dont l'Allemagne étoit menacée ; mais il ne pouvoit, ni ne se mettoit en devoir de les prévenir. Il connoissoit l'humeur inquiéte des uns & la foiblesse des autres, & il en craignoit les suites avec raison. Cependant il étoit sollicité tous les jours par les premiéres Dignités de l'Empire de revenir dans ses Etats. On le regardoit comme un Prince capable d'être à la tête de ceux qui s'oposoient aux voyes violentes dont le Corps Germanique étoit menacé par la Cour de Vienne, soutenuë de l'Angleterre & de la Hollande. Enfin il écouta leurs sollicitations, & se rendit à Munich sa Capitale.

A peine fut-il arrivé dans ses Etats, que les Cercles de Souabe & de Franconie lui proposérent un Traité d'association, qu'ils avoient déja signé entr'eux, pour se défendre d'entrer dans une guerre étrangére. Ils le pressérent d'armer conjointement, pour résister aux Puissances qui voudroient les forcer à se ranger au nombre des Alliés contre la France. Leurs Troupes devoient

donner de la confiance aux Princes qui auroient intention de maintenir la tranquilité dans l'Empire ; & chaque jour l'Electeur recevoit des principaux Cercles des assurances de fidélité au Traité qu'ils sollicitoient. L'Electeur de Mayence, Directeur des deux Cercles du bas Rhin & de Franconie, en avoit déja signé un à Hailbron ; c'est ce qui engagea l'Electeur de Baviére à n'épargner ni soins ni dépense pour avoir un Corps de Troupes prêt à secourir ceux de ses Alliés qu'on oseroit attaquer, & suffisant pour mettre son Pays à l'abri des invasions.

Pendant ces Négociations, l'Armée de l'Empereur étoit descenduë en Italie, & les services secrets qu'elle y reçut, achevérent de déterminer l'Angleterre & la Hollande, à commencer la Guerre contre la France & l'Espagne. Le Prince Eugéne surprit un Détachement des Troupes de France, composé de quinze cens hommes, qu'il défit entiérement le 9. Juillet 1701. le Marquis du Cambout, Brigadier des Armées du Roy, & le Chevalier d'Albert, fils du Duc de Chevreuse, fûrent tués. Il y eut ensuite une rebellion à Naples, en faveur de l'Archiduç, mais elle fut apaisée par le Viceroy.

On ne pouvoit plus douter que l'Empereur ne fût déterminé à employer la violence contre ceux qui n'épouſeroient pas ſa querelle, puiſque les Anglois & les Hollandois, ſes Alliés, s'étoient rendus maîtres, par ſes ordres, de pluſieurs Places de l'Electeur de Cologne, des Ducs de Brunſvick & de Volfenbutel; quoique les uns & les autres n'euſſent fait autre choſe que de prendre les meſures néceſſaires pour demeurer neûtres. Pendant ce tems-là d'autres Princes ſe laiſſérent aller à des maniéres moins violentes; ils vendirent leurs Troupes à l'Empereur & aux Hollandois. Alors les Cercles de Souabe & de Franconie qui avoient paru ſi réſolus, commencérent à s'intimider, & la Cour de Vienne qui ſouhaitoit ardemment leurs déclarations en ſa faveur, n'épargna ni ſoins ni récompenſes pour obtenir leurs ſecours, à quoi elle réuſſit. Enfin après leur déclaration, la Diette de Ratiſbonne s'expliqua ſelon les intentions de l Empereur; & le réſultat des trois Colléges de l'Empire, fut de déclarer conjointement avec Sa Majeſté Impériale & ſes Alliés, la Guerre à la France, pour détrôner le Roy d'Eſpagne.

Ce fut alors que la deſtinée de l'Electeur

de Baviére, qui n'avoit pas intention de prendre part à cette Guerre, ne fut plus incertaine. Il étoit environné d'Ennemis puissans, & ses amis intimidés l'abandonnoient tous les jours. On avoit parlé de lui dans le Résultat de Ratisbonne, & l'Empereur avoit eû soin d'y faire ordonner qu'il seroit obligé de joindre ses forces à celles de l'Empire, pour détrôner le Roy d'Espagne.

Cet Article le mettoit dans la nécessité de prendre un parti. Il ne lui restoit que le choix, d'être Allié de l'Empereur, pour faire la Guerre au Duc d'Anjou, fils d'une sœur qu'il avoit toujours tendrement aimée, ou de se joindre au Roy de France, pour maintenir ce cher Neveu sur le Trône d'Espagne, qui lui étoit légitimement acquis.

Les choses étoient en cet état, quand M. de Ricous, que le Roy avoit envoyé auprès de l'Electeur de Baviére, acheva de déterminer ce Prince. Il se déclara en faveur de la France, & promit d'employer ses forces pour soutenir Philippe V. sur le Trône d'Espagne. Voilà quels fûrent les motifs de la Guerre, & les raisons qui engagérent l'Electeur à faire Alliance avec

le Roy, par un Traité secret, que je vais raporter en substance.

On convint par ce Traité que l'Electeur en embrassant le parti de la France & de l'Espagne, ne seroit point le premier à déclarer la Guerre à l'Empereur, & qu'il ne feroit aucun Acte d'Hostilité contre ses Troupes, ni contre les Places qui lui apartenoient; mais que sous prétexte de soutenir la neutralité à laquelle les Cercles de Souabe & de Franconie l'avoient engagé, il s'empareroit des principales Places de la Souabe, & déclareroit qu'il n'avoit d'autres intentions que de mettre son Pays à couvert des invasions, dont il étoit menacé par le Résultat de Ratisbonne. Qu'il se plaindroit des Cercles de Souabe & de Franconie qui l'exposoient aux violences de la Cour de Vienne, en abandonnant la neutralité où ils l'avoient eux-mêmes engagé. Que cependant il leur proposeroit des engagemens s'ils vouloient révoquer leur Traité avec l'Empereur, & s'en tenir à leurs premiéres conventions. Qu'il leur remontreroit que le seul moyen de maintenir la tranquilité dans leurs Provinces, étoit de se tenir étroitement liés avec lui; & qu'il leur promettroit d'employer ses Troupes

& son pouvoir pour la défense commune. Que si les Cercles ne vouloient pas accepter ses propositions, l'Electeur prendroit prétexte de leur refus, & s'empareroit de leurs Places, afin d'aprocher de l'Alzace, & d'établir des Magasins pour la subsistance de l'Armée de France. Que la principale Ville à laquelle on devoit s'attacher, étoit Hulm, parce qu'elle est le boulevard & la défense de tout le Cercle de Souabe. Qu'étant maître de cette Place Anséatique, on auroit la liberté de s'emparer de tout le reste de la Province, jusqu'aux Montagnes noires qui séparent l'Alzace d'avec l'Empire, & que par là on auroit tous les Magasins, les Munitions nécessaires & les commodités de procurer la jonction de l'Armée de France avec celle de l'Electeur de Baviére. Que cette Place étant une des plus fortes de l'Empire, l'événement d'un Siége seroit incertain, à cause des secours qu'elle pourroit recevoir. Qu'en cette considération il falloit profiter du tems, & la surprendre par quelque stratagême. Qu'après la Prise de cette Ville, les autres n'étant plus que d'une médiocre résistance, l'Electeur auroit le tems de s'en rendre le maître, avant que l'Empereur eût celui de ramasser

un Corps de Troupes pour lui faire tête. Qu'étant maître de la Souabe il avanceroit avec son Armée jusqu'aux Montagnes noires, pour faciliter le secours, que le Roy feroit son possible de lui envoyer. Que si par quelque événement contraire l'Armée de France ne pouvoit pas pénétrer lorsque l'Electeur se présenteroit, & qu'il fallût remettre l'expédition à un autre tems, & prendre de nouvelles mesures, ce Prince continueroit ses Conquêtes sur les Cercles seulement, sans exactions envers les Peuples, & toujours sous le prétexte spécieux de conserver ses Etats des invasions, & soutenir la neutralité. Qu'en cas que l'Empereur commençât le premier la Guerre par des hostilités contre les Bavarois, l'Electeur qui seroit déja pourvû de plusieurs Places hors de ses Etats, défendroit & attaqueroit sans aucun ménagement les Terres & Fiefs d'Autriche & de l'Empire; qu'il imposeroit des quartiers d'hyver & des subsides dans les Pays conquis; & qu'indépendamment de ce qu'il pourroit en retirer, la France lui feroit toujours les remises des sommes convenuës pour l'entretien du Corps de Troupes considérable qu'il avoit mis sur pied. Que pour ôter à l'Empereur

les moyens d'accabler l'Electeur par quelque nombreuse Armée, avant la jonction de celle de France, le Roy observeroit de jetter ses principales forces sur la Frontiére d'Allemagne, pour y faire diversion; qu'au surplus tous les moyens nécessaires pour pénétrer & donner promptement du secours à l'Electeur seroient pris. Qu'enfin on travailleroit aux intérêts communs, en faisant dans l'Empire des Conquêtes, qui seroient partagées par portions convenables au Roy & à l'Electeur. Que si toutes ces précautions prises, Dieu vouloit disposer autrement des choses, & que les Armes de l'Empire vinssent à envahir les Etats de Baviére, la France & l'Espagne s'engageoient de donner pour dédommagement à l'Electeur le Cercle de Bourgogne, ou Pays-Bas Espagnols, en toute Souveraineté, de même & pareillement qu'il possédoit ses Etats de Baviére. Ce Traité étant conclu & ratifié par le Roy, on ne songea plus qu'à l'exécuter le plus secrettement qu'il fût possible.

Ce fut l'ouvrage du Marquis de Ricous; il sçut se conduire avec tant de capacité & de ménagement dans les différentes circonstances qui tendoient à l'objet de sa né-

gociation, qu'il fut également aimé & protégé de la Baviére & de la France. L'Electeur l'obligea d'accepter un Brevet de Lieutenant Général de ses Armées: & ce Prince eut toujours beaucoup de confiance en ses conseils. La France alors n'avoit jamais vû tant d'heureuses dispositions en sa faveur, pour faire la Guerre à ses Ennemis; non-seulement elle devoit compter soutenir Philippe V. sur le Trône d'Espagne, mais encore il sembloit que l'opiniâtreté de la Maison d'Autriche lui fournissoit l'occasion favorable de faire de nouvelles Conquêtes. Car que ne devoit-on pas attendre après la Guerre concluë par la Paix de Risvick? Tout l'Univers avoit été témoin de la puissance de la France. Cette Monarchie seule avoit combattu contre presque toute l'Europe liguée contre elle, & en avoit été victorieuse. Je dis contre l'Europe presque entiére, puisque tout le Corps Germanique, l'Angleterre, la Hollande, l'Espagne, le Portugal & la Savoye avoient joint toutes leurs forces contre Louis XIV. seul, & que ce Prince les avoit vaincus dans toutes les occasions. La France se trouvoit dans une situation bien avantageuse; elle venoit de joindre à ses forces

celles d'Espagne, du Portugal, de la Savoye, de la Baviére & de Cologne, qui avoient fait un Traité particulier en sa faveur. Quelles espérances pour Philippe V. & pour l'agrandissement du Roy! M. de Ricous m'a dit après notre retour en France, que l'Article du Traité, qui accordoit à l'Electeur les Pays-Bas Espagnols, en cas que son Pays lui fût enlevé, avoit plutôt été pour la forme, que dans la crainte réelle de quelque événement fâcheux. Et véritablement, à juger des choses sur les aparences, on devoit voir en peu de tems les Etats de Baviére puissans & recommandables.

L'Electeur mit bientôt ses Troupes en état d'exécuter le Traité qu'il venoit de conclure; & M. de Ricous attentif à tout ce qui pouvoit les rendre plus nombreuses, trouva l'occasion de créer un Régiment de François au milieu de la Baviére.

Après la Paix de Risvick, le Roy fit une si grande réforme dans ses Troupes, que quantité de Soldats congédiés sortirent de France pour aller dans les autres Royaumes, où la Guerre n'étoit pas éteinte. Les uns prirent parti chez l'Electeur de Brandebourg, d'autres dans les Troupes de l'Em-

pereur, que le Turc avoit attaqué; ces malheureux, que la nécessité avoit obligé de quitter leur Pays, n'eûrent pas plutôt apris qu'il y avoit en Baviére un Ambassadeur du Roy, qui donnoit des Passeports pour retourner en France par la Suisse, que l'ardeur de revoir leur Patrie, & de retrouver du Service, les fit arriver en nombre à Munich. M. de Ricous craignant de risquer le sort de ces gens-là dans la route qu'ils avoient à faire, imagina les moyens de les retenir en Baviére. Il proposa à l'Electeur d'en créer un Régiment pour le Roy, avec augmentation de paye, afin d'engager les Deserteurs à venir au plus vîte y prendre parti. Et comme il n'étoit pas encore tems d'éclater; il ajoûtoit que ce Régiment seroit apellé la Garde Etrangére du Prince, ainsi que les Suisses sont la Garde Etrangére du Roy de France. Que pour sauver les aparences il falloit le former comme les Gardes Bavaroises, de trois Bataillons, dont le premier seroit de Grenadiers; que les Compagnies seroient au moins de cent Hommes, & qu'il feroit le Service, comme apartenant à l'Electeur, jusqu'à ce que l'occasion de le remettre au Roy se presentât. L'Electeur ayant trouvé

le projet utile à l'intérêt commun, y consentit sans hésiter; on écrivit en Cour, & le Roy donna son agrément.

Ce fut alors que M. de Ricous songea à moi. Le Roy lui avoit laissé la liberté de choisir les Officiers de ce Régiment, & de les faire bréveter au nom & au Sceau de l'Electeur; bien entendu qu'ils devoient premiérement être présentés au Prince pour avoir son agrément. Avec ce pouvoir il forma le plan de se réserver ce Régiment, & de lui faire porter son nom; mais il n'en dit rien à personne, & il voulut en attendre l'établissement complet, afin qu'on ne pût pas le soupçonner de travailler plutôt à ses affaires dans ses projets, qu'aux affaires de son Prince. Il se contenta de me proposer à l'Electeur pour en être Lieutenant-Colonel, & le commander en chef jusqu'à ce que les trois Bataillons fussent remplis. Alors, dit-il, on jettera les yeux sur quelqu'un pour le faire Colonel, n'étant pas trop sûr qu'on puisse avoir sitôt les deux mille hommes qu'il faut pour le rendre complet. Il ajoûta que ces sortes de Régimens ne réussissoient pas toujours, à cause de la grande difficulté qu'il y avoit à contenir des Déserteurs. Qu'il avoit vû un

ſemblable Régiment levé en France pour M. de Teſſé, donner un embarras infini à ceux qui le commandoient, par les meurtres, les vols, les brigandages & le peu de ſubordination qu'il y avoit : que n'en pouvant venir à bout, on avoit été contraint de le caſſer peu de tems après qu'il eut été formé. Que comme il pouvoit en être de même de celui-là, il étoit de la prudence d'épargner les frais qu'entraînoient la création d'un Etat-Major, juſqu'à ce qu'on eût vû de quelle maniére il ſe comporteroit. Qu'en attendant il falloit lui donner un Chef capable de le contenir; & il eut la bonté d'aſſurer l'Electeur qu'il ne connoiſſoit perſonne qui pût mieux en venir à bout que moi. Et pour ne rien faire paroître de prémédité, il pria Son Alteſſe de me réſerver dans ſes Troupes une Compagnie de Dragons, que j'occuperois à mon arrivée, juſqu'à ce qu'il eût aſſez de Déſerteurs pour former un Bataillon.

Le Marquis de Ricous ayant pour moi la parole de l'Electeur, me manda que l'amitié qu'il m'avoit toujours conſervée depuis qu'il m'avoit connu, l'engageoit à profiter d'une occaſion qui ſe préſentoit de me rendre ſervice. Qu'il falloit que je m'en ra-

portasse à sa bonne foi, sans lui demander de plus grands éclaircissemens sur l'affaire dont il s'agissoit, ne pouvant la confier au papier ; qu'il étoit question de me mettre en chemin pour l'aller joindre à Munich. Que si je voulois entreprendre ce voyage sans étendre plus loin mes réflexions, je n'aurois pas lieu d'être fâché de mon sort, & qu'il me le conseilloit. Qu'en ce cas il falloit prendre la route de Soleure en Suisse; que là je trouverois le Marquis de Puisieux, Ambassadeur du Roy, qui me remettroit un Passeport de l'Electeur de Baviére, pour me faciliter l'entrée de l'Allemagne; qu'outre ce Passeport, le Marquis de Puisieux étoit prié de chercher les moyens les plus assurés pour me faire passer, & que je lui étois recommandé avec toutes les précautions imaginables.

Cette Lettre me donna une joye infinie; cependant il me restoit je ne sçai quoi qui tenoit mes sens suspendus. La sortie du Royaume combattoit ma satisfaction ; c'est ce qui m'engagea à dire à M. de Ricous, dans la réponse que je lui fis, que je m'en raportois entiérement à son amitié ; mais que s'il étoit possible de me laisser entrevoir quel étoit le service qu'il avoit la bonté de

me rendre en Baviére, il me feroit un ſenſible plaiſir. Que ſi cependant cela ne ſe pouvoit pas, j'étois prêt à faire tout ce qu'il ſouhaitoit, & que j'allois en attendant préparer mes affaires, de maniére qu'il n'y auroit pas un moment d'intervalle de ſa lettre reçûë à mon départ. En effet ayant reçû de lui une ſeconde lettre, qui toute engageante qu'elle étoit, ne m'inſtruiſoit pas plus que la premiére, je partis ſur mes chevaux, avec un ſeul domeſtique, qui ſçavoit un peu la Langue Allemande, parce qu'il n'y a ni poſtes ni voitures dans la traverſe qu'il faut faire pour gagner Soleure.

CAMPAGNE

De mil sept cent deux.

JE partis de Bordeaux au commencement de Juillet de l'année 1702. j'abandonnai Procès & Procédures, sans ordre ni précautions; je ne regardois ce qui pouvoit en arriver que comme un très-petit objet, auquel je ne devois plus faire attention. Mes Parties ne manquérent pas d'avancer dans leurs écritures, que mon absence étoit une évasion hors du Royaume, que mes actions m'avoient attirée; & ils réussirent si bien, qu'ils obtinrent à leur tour des dépens considérables contre moi. Quoique je ne fusse condamné que par défaut, cependant après un délai prescrit par l'Ordonnance, ils n'en eûrent pas moins contre moi une Contrainte par Corps, qui pensa me causer un affront très-sensible à mon retour de Baviére à Bordeaux, comme je l'expliquerai en son lieu.

La route de Bordeaux à Soleure est un chemin de traverse très-peu fréquenté,

dans lequel, ſans un grand hazard, on ne trouve perſonne qui puiſſe ſoulager un voyageur du moindre ennui; auſſi fis-je tout ſeul plus de cent quarante lieuës. La premiére perſonne que je rencontrai fut le Lieutenant de Maréchauſſée de la Franche-Comté, avec qui je ſoupai dans une petite Ville nommée Bellegarde, ſituée ſur la Riviére de Saone. Nous parlâmes de mon voyage & de la route que je devois tenir pour me rendre promtement; il me dit que la plus belle & la plus courte, étoit celle de Salins, à l'extrémité de la Franche-Comté, & que je devois éviter Baſle, où j'avois réſolu de paſſer. Je me déterminai à ſuivre ſon conſeil: & le lendemain, après avoir fait trois lieuës enſemble, il me mit dans mon chemin, en me ſouhaitant un bon voyage. Je n'avois garde de me défier d'une perſonne ſi obligeante; mais comme ſon Emploi étoit de veiller à l'exécution des Ordres du Roy, & qu'il croyoit avoir démêlé en moi que j'étois un Religionaire qui me ſauvois en Suiſſe, il ſe hâta d'arriver à Salins, par une route différente de celle que je tenois. Il avertit le Lieutenant de Roy de la Citadelle, de m'arrêter l'aſſurant que dans la converſation qu'il avoit

euë avec moi, il m'avoit tourné de tant de façons, qu'à la fin il avoit découvert que je sortois du Royaume, à cause de la Religion. Aussitôt on me fit l'honneur d'attendre mon arrivée dans la Ville, avec attention & impatience; & le lendemain, étant à la fin de mon dîner, un Emissaire arriva à mon Auberge, dans le dessein d'entrer en conversation avec moi, & de s'assurer encore plus positivement de mes intentions; ce Monsieur m'abordant avec douceur, me dit qu'il venoit heureusement d'aprendre que j'allois à Soleure; qu'il avoit un frere Secretaire d'Ambassade dans la même Ville, & qu'il me prioit d'agréer qu'il chargeât mon Laquais d'un petit paquet pour lui rendre. Les complimens dont il assaisonna sa priére, m'engagérent à l'assurer que je rendrois son paquet moi-même, que je le priois de me l'aporter: & insensiblement nous entrâmes en conversation. Comme je ne répondois qu'avec réserve sur quelques questions qu'il me fit, & qu'il étoit prévenu, il ne douta point de ce que le Lieutenant de Prévôt avoit pensé de moi, & en me quittant il alla dire au Lieutenant de Roy qu'il n'y avoit pas de tems à perdre pour m'arrêter, parce que j'allois partir.

partir. Peu de tems après, je vis entrer dans ma chambre dix ou douze Officiers, que je crus venir encore me charger de commissions pour Soleure; mais le plus aparent prenant un air sévére & d'importance, me demanda qui j'étois, & pourquoi je sortois du Royaume; à cette demande toute la troupe m'entoura pour écouter ma réponse. Je me mis à sourire, & sans m'émouvoir je lui répondis que je ne le connoissois pas assez pour lui faire confidence du sujet de mon voyage. Ma réponse lui déplut, & en affectant un air plus fier, il me dit que je ferois bien de lui déclarer de bonne grace, sans quoi j'aurois peut-être lieu de m'en repentir. Depuis quand, Monsieur, lui répliquai-je, la France a-t-elle déclaré la guerre aux Suisses, pour m'obliger de vous rendre compte de ce qui me mene en leur Pays; & que vous importe qui je sois, pourvû que je n'attente rien sur votre Citadelle? le peu de séjour que j'ai à faire en cette Ville ne doit vous laisser aucun soupçon, car mon intention est de partir dans un moment & de poursuivre ma route. Tout doucement, Monsieur, me dit-il, vous ne partirez pas si promptement, s'il vous plaît; vous m'avez l'air de faire ici

un plus long séjour que vous ne pensez. Nous sçavons déja qui vous êtes, & le sujet qui vous engage à sortir du Royaume; & si vous vous opiniâtrez à cacher votre intention, vous ne devez espérer aucune indulgence; je vous ferai fouiller pour vous convaincre, & nous verrons alors si les rieurs seront de votre côté. Cette menace me fit rire encore plus malicieusement que je n'avois fait. Je lui dis que si j'avois à me repentir de quelque chose ce seroit de lui avoir demandé grace; parce que je ne le croyois pas un homme d'une assez grande conséquence pour être en état de m'en faire. La fermeté avec laquelle je parlois auroit dû le tirer d'erreur; mais il étoit tellement prévenu, que sans réflexion il se fit aporter mon Porte-Manteau, qui étoit déja chargé, & on le fouilla jusqu'à la derniére piéce; n'ayant rien trouvé qui pût les satisfaire, ils vinrent à moi pour en faire de même. Il est dommage, Messieurs, leur dis-je alors, que vous ne soyez pas des Commis de porte, car vous sçavez à merveille la maniére dont il faut s'y prendre pour occuper leurs Emplois. Vous pourriez bien, Monsieur, ne pas toùjours plaisanter, me dit le Chef de la Troupe; &

nous allons voir ſi nous pourrons vous faire changer de ton: allons, qu'on fouille Monſieur; tout doucement lui répondis-je d'un air ſérieux; de quelle part prétendez-vous me faire foüiller ? Je ne reconnois que l'ordre du Roy; eh bien je l'ordonne de la part de Sa Majeſté & de ſes Edits. A cet ordre on ſe jetta ſur les poches de ma veſte, & on en tira pluſieurs lettres, entr'autres une de M. de Ricous, qui fut la premiére qu'on ouvrit. Alors toute la Troupe ſe redreſſa avec un murmure qui dénotoit l'impatience où elle étoit d'entendre la lecture de cette lettre. On devoit, ſelon eux, y trouver les preuves de leurs ſoupçons; mais ils ne fûrent pas ſatisfaits. La ſeule inſcription de la lettre commença à les interdire; ils en firent cependant la lecture entiére, & ayant vû les termes complaiſans & gracieux d'un Ambaſſadeur du Roy qui m'adreſſoit à Soleure, à un autre Ambaſſadeur qu'ils connoiſſoient, ils changérent de contenance, & paſſant d'une extrémité à l'autre, ils devinrent rempans juſqu'à la baſſeſſe. Ils me firent des excuſes en des termes ſi humbles, qu'ils m'inſpirérent pour eux un mépris parfait. Ils accuſérent le Lieutenant du Prévôt & ſon Emiſſaire de les avoir trom-

pés. Pour moi je ne songeai qu'à monter à cheval ; ils me souhaitérent un bon voyage, & moi une meilleure fortune.

Je continuai ma route jusqu'à Soleure, sans autre rencontre. Je me rendis aussitôt chez le Marquis de Puisieux, qui ne voulut pas permettre que je prisse un autre logement que son Hôtel ; il m'attendoit sur l'avis que lui avoit donné M. de Ricous, qui lui avoit envoyé pour moi un Passeport de Capitaine de Dragons des Troupes de l'Electeur, signé de la main du Prince, sur lequel je devois passer la Frontiére d'Allemagne. Il le prioit de l'examiner, & d'y joindre ce qu'il croiroit nécessaire, s'il n'étoit pas suffisant ; enfin de prendre toutes les précautions pour me faire arriver avec sûreté. L'Empire commençoit à prendre quelque ombrage de la neutralité de l'Electeur, & si par hazard j'avois été arrêté, ç'auroit peut-être été pour longtems ; c'est ce que vouloit éviter M. de Ricous, par considération particuliére pour moi. Une recommandation de sa part étoit d'un assez grand poids pour que le Marquis de Puisieux donnât ses soins à ce qu'on lui demandoit ; mais la crainte de ne pas prendre des mesures assez justes le mettoit dans

l'embarras, & lui faisoit imaginer des expédiens qu'il croyoit tantôt bons & tantôt mauvais. M. de Ricous, en envoyant le Passeport avoit ajouté de prendre encore d'autres précautions; ces précautions qu'il demandoit causoient nos soupçons sur la validité du Passeport; & dans l'incertitude, nous consultions tous les jours sur ce que nous ferions, & plus nous consultions, plus il se présentoit d'obstacles à nos desseins. Il y avoit déja près de quinze jours que j'étois à Soleure, & je n'étois pas plus avancé que le premier jour; si j'avois sçû la Langue Allemande, mon embarras n'auroit pas été si grand; j'aurois trouvé moyen de me travestir & de passer, mais je n'en sçavois pas un mot, & ce que mon valet en sçavoit, n'étoit pas suffisant pour risquer une métamorphose qui m'auroit rendu encore plus criminel, si j'avois été pris. Je ne sçavois plus qu'imaginer, lorsque Madame de Tibergeaût, sœur du Marquis de Puisieux, nous tira d'affaire. C'étoit une Dame de mérite & de beaucoup d'esprit, qui étoit à Soleure avec sa famille, pour tenir compagnie à son frere qui étoit dans un âge avancé.

Comme l'Empereur avoit aussi un Am-

baſſadeur en Suiſſe, qui faiſoit ſa réſidence dans la Ville de Baden, où je devois paſſer, nous convînmes que j'irois lui dire que j'étois un Gentil-homme du Prince d'Auvergne (qui depuis trois mois étoit ſorti de France par un mécontentement) que ce Prince avant de partir m'avoit envoyé dans ſes Terres en Périgord, pour tirer de ſes Fermiers les ſommes qui lui étoient dues, & lui en faire les remiſes par Veniſe. Que m'ayant ordonné de l'aller joindre enſuite, pour plus grande ſûreté il m'avoit envoyé un Paſſeport de l'Electeur de Baviére, qu'il avoit obtenu à la ſollicitation de la Princeſſe Maxe ſa tante; & que dans la crainte que ce Paſſeport ne fût pas ſuffiſant, je le ſupliois de vouloir mettre ſon Vû deſſus, ou de m'en donner un des ſiens, à la conſidération du Prince. Que ſi cet Ambaſſadeur me refuſoit l'un & l'autre, comme il pourroit bien arriver par antipathie pour la Nation Françoiſe, je lui demanderois ſur le champ la permiſſion d'en faire venir un de l'Empereur à ſon adreſſe, & de ſéjourner à Baden pour l'attendre; afin de lui perſuader par cette ſeconde demande, que je ne continuois pas ma route, & de lui ôter par là l'envie d'écrire ſur la Frontiére pour

me faire arrêter; que cependant je partirois ſecrettement, & gagnerois l'Allemagne, avant qu'il ſe fût aperçû de mon évaſion.

Cet expédient aprouvé, je partis de Soleure, auſſi regretté de toute la famille du Marquis de Puiſieux, que ſi j'avois eû le bonheur de lui apartenir. J'arrivai à Baden le troiſiéme jour, ſur les dix heures du matin; je m'arrêtai à la premiére Auberge que je trouvai en arrivant, & après avoir diné, j'ordonnai à mon valet de conduire mes chevaux hors de la Ville, & de m'attendre ſur la route que nous devions tenir. J'allai auſſitôt me préſenter chez le Baron de Troſchmandorf, comme un homme qui ne faiſoit qu'arriver; je fis très-reſpectueuſement à cet Ambaſſadeur les propoſitions convenues; mais je ne trouvai en lui que groſſiéreté. A peine me dit-il, d'un air brutal, qu'il ne mettoit pas ſon ſeing ſur les Paſſeports d'autrui, & qu'il en donnoit encore moins à une Nation Etrangére. Je le priai de me permettre d'en faire venir un de Sa Majeſté Impériale à ſon adreſſe, & lui dis que je reſterois à Baden juſqu'à ce qu'il fût arrivé; à cela point de réponſe: il me laiſſa ſortir de chez lui d'un air tout à fait mépriſant.

Je ne perdis pas un moment; j'allai joindre mes chevaux, bien résolu de ne point les épargner, & de les crever s'il le falloit. Après avoir marché le reste du jour, sans m'arrêter, la nuit me surprit dans un lieu assez desert, où je ne vis qu'une maison seule & une mauvaise grange à côté. Je fis demander à une vieille femme, que le bruit des chevaux avoit attiré à la fenêtre, si je ne trouverois pas bientôt quelque Bourg ou Village où pouvoir loger; elle me répondit que j'avois plus de deux lieues à faire avant de rencontrer aucun Village, & qu'elle offroit de nous donner le couvert si nous voulions. Mes chevaux n'en pouvoient plus, la nuit m'alloit surprendre; enfin la nécessité me contraignit de m'arrêter dans ce misérable lieu, qui avoit plutôt l'air d'une retraite de voleurs que d'une hôtellerie. J'avois beau jetter les yeux de tous côtés; plus j'en examinois la situation, plus je trouvois le gîte affreux. Il étoit dans un enfoncement, couvert d'un Bois fort épais, qui ne me pronostiquoit rien de bon, & il n'y avoit pas moyen de choisir. Enfin je fis mettre mes chevaux dans la grange, où heureusement il se trouva du fourage; quant à moi, j'eûs des œufs durs, avec

d'aſſez mauvais pain & de la petite bierre ; ce fut mon ſouper, & il fut bientôt fait; j'étois ſi fatigué, que je ne demandois que du repos. Mon hôteſſe me montra enſuite un galetas, garni de quatre couchettes ſans rideaux, ſur l'une deſquelles je me couchai, & mon valet ſur une autre, avec la précaution de tenir mon épée & mes piſtolets auprès de moi: & je ne fûs pas long-tems ſans m'endormir. J'étois dans le plus fort de mon ſommeil, quand je fûs éveillé en ſurſaut, par un grand bruit que l'on faiſoit audeſſous de mon galetas. C'étoit une confuſion de voix glapiſſantes & entrecoupées de cris aigus & une rumeur diabolique, & tout cela mêlé d'un langage où malheureuſement je ne comprenois rien. Je m'imaginai bientôt que j'étois dans une caverne de voleurs; l'affreuſe ſituation de l'hôtellerie, au milieu d'un Bois, où il n'avoit paru qu'une ſeule femme d'abord; tant de monde que j'entendois alors hurler des you, you; tout me diſoit que j'étois au milieu d'une troupe de bandits, qui après avoir dévaliſé les Paſſans ſur les grands chemins pendant le jour, ſe retiroient la nuit dans ce mauvais lieu pour partager leur butin, & qu'ils me regardoient déja comme une

proye assurée. On ne fait pas de bon sang quand on est livré à de pareilles réflexions, & je n'avois garde de me rendormir ; cependant je ne jugeai pas à propos de réveiller mon valet ; il dormoit si profondément, que j'aurois craint de le mettre hors d'état de voyager le lendemain si je l'avois tiré du sommeil. Je me saisis toujours de mes pistolets & de mon épée, & prêtai attentivement l'oreille à tout le carillon. Pendant que j'étois si attentif, j'entendis des gens qui se glissoient à la porte du galetas, pour en chercher le loquet, & qui l'ayant ouverte tout doucement, marchoient nuds pieds du côté de mon lit, comme s'ils avoient eû dessein de me surprendre. Je criai qui va là, en mettant le pistolet à la main ; mais on ne me répondit point. Je les entendis qui gagnoient une autre couchette auprès de la mienne, en parlant tout bas, & un instant après tout fut en silence dans mon galetas. Il n'en étoit pas de même de la chambre qui étoit au dessous ; les cris, les hurlemens & les you, you, continuoient toujours, & j'avois lieu de croire que ceux qui étoient entrés avec tant de mystére, avoient dessein de s'assurer de la porte, & de l'ouvrir à leurs camarades pour me dévaliser. Tou-

tes ces penſées me tenoient ſi alerte, que je n'avois point envie de dormir. Enfin ces voix ſe diſperſérent peu à peu; le grand tintámarre fit place au ſilence, & dans le tems que le jour commença à poindre, le ſommeil me ſaiſit tellement, que je n'entendis pas mon valet qui ſe leva pour aller aprêter les chevaux. Après que tout fut en état dans l'écurie, il s'en revint à la chambre pour m'éveiller & prendre le Porte-Manteau; mais comme il ne ſçavoit pas la maniére d'ouvrir la porte qu'il avoit fermée en ſortant, & qu'il s'impatientoit de voir paſſer le tems de nous mettre en chemin, il heurta ſi bruſquement, que me réveillant en ſúrſaut, rempli de ce que j'avois entendu pendant la nuit, je me jettai ſur mes piſtolets. Un mouvement qui ſe fit dans la couchette qui étoit auprès de la mienne, acheva de m'ouvrir les yeux; mais quelle fut ma ſurpriſe, quand au lieu de bandits que je croyois trouver, j'aperçûs deux jeunes filles d'environ dix-huit à vingt ans, les plus charmantes que j'euſſe vûes. Elles étoient toutes nues, & ſuivant la coutume du Pays, elles avoient mis leurs chemiſes derriére le chevet de leur lit. Une des deux ſe leva, & cherchant nonchalamment de

quoi se couvrir, elle alla ouvrir la porte à mon valet, qui prit le Porte-Manteau, & me dit que toutes choses seroient prêtes pour partir quand je voudrois. Cette jeune fille occupoit aussi agréablement mes regards, que la crainte qu'elle m'avoit causé m'avoit fatigué pendant la nuit; elle sortit bientôt de la chambre, & laissa sa camarade endormie sur son lit, en état de pure nature. C'étoit une petite personne, potelée & plus blanche que l'albâtre, dont l'aspect ne me donnoit point envie de partir. Je n'osois cependant l'aprocher, crainte de l'éveiller, & de m'attirer une querelle dans une Langue où je n'entendois rien. Je ne sçai pas trop cependant ce que j'aurois fait, si mon valet, qui s'impatientoit, ne fût pas venu me dire qu'il étoit déja tard, & que nos chevaux étoient prêts. Je quittai donc cet objet charmant, qui occupa ma pensée assez long-tems. Je me voulois mal d'avoir chassé ces deux jolies personnes, lorsque pendant la nuit elles s'étoient aprochées de mon lit; & je ne pouvois accorder leurs démarches avec le carillon que j'avois entendu. J'en demandai la cause à l'hôtesse, qui me dit qu'on avoit fini ce jour là de couper ses grains; que la coutume étoit de régaler

les Moissonneurs, & qu'elle leur avoit donné une petite fête, où ils s'étoient parfaitement divertis.

Je me mis en chemin pour réparer le tems perdu, & je fis tant de diligence, que deux jours après j'arrivai dans un gros Bourg, qu'on appelle Rochart, situé sur les bords du Lac de Constance; ce Lac est d'environ quinze lieues de longueur, sur six de l'argeur; il fait la séparation de la Suisse avec l'Allemagne. Le Rhin prend sa source au-dessus, du côté du Midi, dans les Montagnes des Grisons, & vient passer dans le milieu, sans y mêler ses eaux. Ce fleuve a si peu de profondeur, avant de s'y jetter, qu'on le passe très-facilement à cheval en tout tems. Rochart est vers la partie supérieure du Lac, & n'est pas la route ordinaire; mais le hazard m'avoit fait prendre ce chemin, au lieu de celui de Constance, qui est situé à la partie inférieure; c'est la route ordinaire & la plus courte. Cette méprise me fut heureuse, parce que ce chemin n'étant presque pas fréquenté, on ne s'attachoit pas avec tant de soin à examiner les voyageurs qui entroient en Allemagne de ce côté là, que ceux qui alloient par la grande route. L'hôte chez qui je mis pied à

terre étoit de Genêve, & parloit François; ce qui me fit plaisir; parce que je pouvois m'informer par moi-même de tout ce qu'il falloit sçavoir pour passer la Frontiére. Je me disois Lorrain, depuis avoir quitté mon Ambassadeur à Baden; c'étoit par avis de Madame de Tibergeaut, qui m'avoit dit que cette Nation étoit parfaitement bien reçûe en Allemagne; & mon hôte qui me crut, sembla avoir conçû de l'amitié pour moi. Il me dit que j'avois deux chemins à prendre pour entrer dans l'Empire; que l'un me conduisoit au Lac qu'il faudroit traverser, pour soulager mes chevaux, dans une bonne barque qu'il me feroit donner, qui me conduiroit dans la Ville de Lindau, vis-à-vis de Rochart; que cependant il ne me conseilloit pas de le suivre, à cause du Gouverneur, qui depuis la déclaration de la Guerre contre la France, examinoit avec tant de défiance ceux qui entroient dans sa Ville, que quoique je fusse Lorrain, il pourroit arriver quelque difficulté, à cause de la Langue que je ne sçavois pas. Que pour plus grande sûreté, je ferois mieux de prendre un autre chemin, qui remontoit le long du Lac, jusqu'à trois lieues au-dessus de Rochart, où je trou-

verois l'embouchure du Rhin. Vous passerez ce fleuve à gué, me dit-il, sans nul danger, & vous pourrez vous reposer à cinq lieuës d'ici, dans un Bourg apellé Rineck, qui apartient encore aux Suisses; de-là vous n'aurez plus que deux lieuës pour arriver dans la Ville de Breguens, qui est la premiére de l'Empire sur cette route. Je n'ai pas entendu dire qu'il y eût encore de Garnison, ni qu'on fît de difficulté à laisser passer les voyageurs; parce que c'est un chemin de traverse, qui n'aboutit à aucun lieu considérable. Aussitôt que vous aurez passé la Ville, continua-t-il, vous serez dans le plat Pays de Souabe, où personne ne vous demandera qui vous êtes; il est vrai que vous alongez votre chemin de quatre à cinq lieuës, mais vous serez hors d'inquiétude. Je remerciai mon hôte du meilleur de mon cœur, & je suivis ses conseils, qui pour n'être pas sans difficultés ne m'en fûrent pas moins salutaires.

Je pris donc ma route par la Ville de Breguens, & sur les trois heures après midi je traversai cette Place sans rencontrer presque personne dans les ruës, & qui que ce soit aux portes d'entrée & de sortie. Je fûs charmé de me trouver en pleine campagne

ſans obſtacles; toutes les craintes dont j'avois été ſaiſi depuis Soleure venoient de ſe diſſiper, & je continuois ma route fort tranquilement, quand inſenſiblement le grand chemin me mena tout à fait ſur le bord du Lac, auprès de pluſieurs Rochers qui paroiſſoient avoir été coupés pour former un chemin entre le Lac & les Montagnes; c'étoit celui que je devois tenir. J'avois déja fait une petite demi lieuë, & je le trouvois ſi ſerré, que je n'en penſois rien de bon. Ma crainte augmenta, lorſque j'aperçûs une grande arcade, en forme de porte cochere, qui barroit le chemin, depuis le Rocher juſqu'au Lac; une barriére la précédoit, & j'aperçûs une Sentinelle ſous l'arcade. A cet aſpect ma joye ſe changea en de ſiniſtres preſſentimens; je me preſentai à la barriére, avec plus d'humilité que de fierté, & la Sentinelle, en criant un grand *Varado*, me fit ſigne de m'arrêter, & appella un Lieutenant qui commandoit un Corps-de-Garde à côté de la barriére. Cet Officier vint me queſtionner en Allemand, & comme je n'y comprenois rien, j'apellai mon valet d'un air aſſez inquiet, pour venir répondre; alors m'entendant parler François, & comprenant l'embarras où j'étois,

il apella le Caporal de ſa Garde, pour nôus ſervir d'Interpréte. Je lui dis que j'étois Lorrain; que je venois du Pays, & que j'avois un Paſſeport de Capitaine de Dragons, écrit en Latin, que je lui montrai. A ce mot de Lorrain, mon Caporal prit un air guay, & me dit qu'il l'étoit auſſi; je lui témoignai auſſitôt par des démonſtrations d'amitié, la joye que j'avois de trouver en lui un homme de mon Pays, & je me mis à le queſtionner à mon tour. Le Lieutenant, à qui le Caporal dit que j'étois un de ſes voiſins, nous voyant donner des marques d'amitié & de connoiſſance, crut que nous étions camarades de longue main, & ſe retira dans ſon Corps-de-Garde, ſans ſe mettre en peine de ce que je poûvois être; il dit ſeulement au Caporal, en nous quittant, de me faire conduire chez le Commandant. Je demandai où il falloit aller. C'eſt dans la Ville d'où vous ſortez, me dit mon Lorrain: il faut retourner ſur vos pas. Il arrive ſi peu d'Etrangers par la porte où vous êtes entré, qu'on n'a pas daigné ſeulement y mettre de Corps-de-Garde; s'il y en avoit eû, vous n'auriez pas la peine de faire deux fois un même chemin; vous auriez déja été préſenté au Commandant. Je lui

proposai de m'éviter cette course, il me dit qu'il n'étoit pas possible; que l'Officier seroit puni s'il m'accordoit cette grace; qu'au reste, pour me faire plaisir, il seroit lui-même mon conducteur, & me serviroit d'interpréte. Cela mérite récompense, mon Pays, lui dis-je; je ne veux pas que nous nous séparions sans que je vous aye donné de quoi boire, & nous mettant en marche je lui donnai un écu, & l'assurai qu'il en auroit encore autant pour le retour. Cette marque d'amitié le mit fortement dans mes intérêts, & je le vis dans la disposition de faire tout ce qu'il pourroit pour m'obliger. Chemin faisant je voulus sçavoir pourquoi on tenoit un Corps de Garde sur ce passage, & s'il y avoit long-tems que ce Poste y étoit établi. Il y a très-peu de tems, me dit-il; c'est la Déclaration de Guerre contre la France qui y donne lieu. On a eû avis que nombre de Soldats François qui étoient dans les Troupes de l'Empereur désertoient, & que sous les Passeports d'un Ambassadeur qui est à Munich, ils prenoient cette route qui n'étoit pas gardée, pour se sauver dans les Montagnes des Grisons, & de là en France. C'est pour leur couper chemin qu'on a envoyé quel-

ques Compagnies d'Infanterie, qui occupent trois ou quatre passages, où l'on ne fait quartier à pas un de ceux qu'on attrape; car cette Nation trompeuse, continua-t-il, & si haïe par tout, l'est tellement en Allemagne, que si malheureusement vous étiez François au lieu de Lorrain, malgré votre Passeport, vous seriez arrêté, & vous courriez risque de croupir long-tems dans les prisons de Breguens. Qui pourroit vous deviner dans une Ville si éloignée des grandes routes & de tout Commerce? mais vous êtes Lorrain, c'est tout de même que si vous étiez Allemand; vous allez être expédié sans mettre pied à terre. Je crains pourtant, lui dis-je, que mon Passeport étant en Latin, ne cause quelque difficulté; n'apréhendez rien, dit mon Caporal; je crois bien qu'il n'y entend goute, mais je lui dirai que vous êtes un de mes voisins, & cela suffira. En effet, dès que nous fûmes à la porte du Commandant, le Caporal prit mon Passeport, & un instant après je le vis revenir avec un air riant, qui me dit, allons, mon Pays, vous pouvez aller à présent jusqu'au fond de l'Allemagne, si vous voulez; ce dernier compliment me remit entiérement la tranquilité dans l'esprit; car

malgré les assurences qu'il m'avoit donné, mes sens fûrent toujours suspendus, jusqu'à ce que mon Passeport eût été accepté. Je m'en retournai avec mon camarade jusqu'à son Corps-de-Garde; nous nous faisions réciproquement des protestations d'amitié fort tendres, & la plus agréable pour lui, fut le double de ce que je lui avois promis, dont je lui fis présent. Aussi m'indiqua-t-il tous les endroits par où je devois passer, pour aller à Munich, & me serra bien la main quand nous nous séparâmes.

J'arrivai à Munich le 15. d'Août ; j'y fus reçû par le Marquis de Ricous, avec toutes les marques d'un véritable ami. Il voulut, avant de me présenter à l'Electeur, m'informer du sujet pour lequel il m'avoit attiré dans le Pays; les particularités dont il se servit pour m'en faire le détail, l'entraînérent dans celles des motifs de son Ambassade & de sa négociation, qu'il eut assez de bonté de me confier sans aucune répugnance. Ce fut dès-lors que j'apris les Articles particuliers du Traité fait entre le Roy & l'Electeur. Il me fit voir ensuite les difficultés que je pourrois avoir pour établir une bonne discipline dans le Régiment qu'on se proposoit de mettre sur pied; cel-

les qu'on avoit trouvées en France dans celui qui avoit été levé par M. de Teſſé; il ajouta qu'il ne doutoit point que je n'y aportaſſe les remédes néceſſaires ſuivant le tems & les lieux; qu'au reſte je ne devois pas m'impatienter ſi la choſe n'étoit pas encore faite, parce qu'on ne devoit faire courir des billets dans l'Armée Impériale, pour attirer les Déſerteurs François, que quand l'Empereur auroit déclaré la Guerre à l'Electeur. Qu'il étoit ſûr que les choſes éclateroient ſitôt que nous aurions mis nos projets en œuvre, quoiqu'on s'obſervât en tout, pour ne pas donner d'éveil aux Ennemis par aucune manœuvre de la part de l'Electeur. Que la Cour de Vienne, accoutumée d'agir avec violence, ne manqueroit pas de courir ſur la Baviére, quand elle verroit l'Armée de l'Electeur dans le Cercle de Souabe; qu'alors on feroit gliſſer des billets pour inviter les François qui étoient dans l'Empire à venir prendre parti dans le nouveau Régiment, où ils auroient augmentation de paye. Qu'il nous falloit abſolument étudier toutes ces circonſtances pour parvenir à nos deſſeins; parce que depuis que l'Empereur faiſoit garder les paſſages de Suiſſe & des Griſons, les Déſer-

teurs n'osoient plus quitter, ne sçachant pas où se retirer. Qu'au surplus il falloit garder un secret inviolable ; que pour couvrir le sujet de mon voyage, j'avois une Compagnie de Dragons dans les Troupes de l'Electeur, qui portoit déja mon nom ; que je l'occuperois en attendant, comme si je n'avois d'autre destination que celle-là.

Après que M. de Ricous m'eut donné une ample instruction sur tout ce qu'il jugea le plus nécessaire, il me présenta à l'Electeur d'un air assez distingué, pour que ce Prince me reçût avec les maniéres gracieuses qui lui étoient si naturelles; il eut la bonté de m'entretenir assez long-tems, & il parut satisfait de la maniére dont je pris la liberté de lui répondre. Je ne laissai point échaper l'occasion de lui faire ma cour pendant le tems que je demeurai à Munich ; mais ce tems fut court ; il me fallut rendre au Régiment pour me faire reconnoître à la tête de ma Compagnie, & me mettre en état de marcher à la fameuse entreprise que l'on fit sur Hulm.

Cette entreprise fut un coup des plus hardis & des mieux concertés qu'on ait vû ; il falloit absolument avoir cette Place pour parvenir à l'exécution du Traité. La voye

la plus convenable étoit de la ſurprendre par quelque ſtratagême; parce qu'en formant le Siége d'une Ville auſſi fortifiée que l'étoit celle-là, on n'étoit pas ſûr de réuſſir. Ce n'eſt pas que l'Armée de l'Electeur ne fût conſidérable, mais elle ne l'étoit pas aſſez pour inveſtir une Place de cette importance, & pour ſe conſerver un Corps en état de s'opoſer aux ſecours que l'Empire n'auroit point manqué d'envoyer. Il auroit même fallu ménager de loin les apareils immenſes qui ſont néceſſaires à des entrepriſes de cette conſéquence, & qui dans la circonſtance préſente demandoient un travail réfléchi. L'Electeur n'auroit pû faire ſes préparatifs ſi ſecrétement, que la Cour de Vienne attentive à toutes ſes démarches, n'eût découvert ſes deſſeins, & ne les eût prévenus. Au reſte, en cas que l'entrepriſe échouât, il y avoit toujours pour derniére reſſource, la voye d'en faire le Siége dans les formes: on prit donc la moins dangereuſe en la ſurprenant. Le projet en fut fait par le Sieur de Beckmant, Lieutenant Colonel aux Gardes de l'Electeur, homme très-entendu & de beaucoup de valeur, qui devoit commander le Parti. Tous ceux qui le compoſoient gardérent un ſe-

cret inviolable, & ils préférérent la gloire de l'expédition, quelque risque qu'il y eût, aux récompenses qu'auroit donné l'Empire à ceux qui l'auroient révélé. L'Electeur de Baviére fut servi à souhait; mais il en coûta la vie au pauvre Beckmant. Un Habitant l'avoit renversé sous lui, lorsqu'un des nôtres voulant le secourir, le blessa lui-même d'un coup de pistolet, dont il mourut quelque tems après.

La Ville d'Hulm n'étoit gardée que par ses habitans, & cependant avec autant de soin & d'exactitude qu'auroient pû faire des Troupes réglées. Tous les Corps-de-Garde de la Place d'Armes, & des Ouvrages avancés, étoient pourvûs d'un nombre suffisant de Fusiliers, divisés par Régimens & par Compagnies, & tout y étoit observé avec le même ordre & la même attention qu'auroit pû faire la Garnison la plus exacte. Hulm, comme on sçait, est une Ville Anséatique, qui ne dépend que d'elle-même; c'est pourquoi la garde n'en étoit confiée qu'aux habitans.

Beckmant avoit choisi dans les Troupes de l'Electeur cent Officiers capables de le seconder, dont la fidélité lui étoit connuë. Ils se travestirent, les uns en Marchands de

Bœufs, d'autres en Marchands de Grains ou de Biére; ceux-ci en Marchands de Moutons, de Sel, de Chevaux, de Cochons, de Quinquaillerie; ceux-là en Savoyards; & chacun selon son état prétendu, avoit des garçons & des valets. Ils entrérent dans la Ville par plusieurs portes, & logérent en différens endroits, dont ils étoient convenus: & pour armes ils avoient de petits pistolets & des poignards. Il étoit arrêté qu'en quelque endroit de la Ville qu'ils se rencontrassent, ils ne feroient pas semblant de se connoître, & qu'ils se tiendroient prêts pour le 8. de Septembre, jour de Notre-Dame; c'étoit le jour fixé par l'Electeur, pour l'exécution de l'entreprise. Voici comme elle devoit être conduite. Dès le matin, tous devoient se rendre par différentes ruës sur les Ponts & jusqu'à la derniére Barriére des Glacis de la Porte dont il falloit se rendre maîtres: aussitôt que la derniére Barriére seroit ouverte, & les Clefs raportées au Corps-de-Garde de la Place d'Armes, ils devoient se saisir des armes du Corps-de-Garde de la Porte, & égorger tous ceux qui feroient résistance. Dans ce tems-là devoient entrer cinquante autres Officiers travestis en Paysans, por-

tant à leurs bras des Poulets, des Œufs, des Herbes & autres denrées, lesquels devoient se joindre aux premiers. Pendant que ces cent-cinquante Officiers se rendroient maîtres de la Porte intérieure des Ponts & de la Barriére de sortie, trois Régimens de Dragons, embusqués pendant la nuit, le plus à portée qu'il seroit possible, devoient abandonner leurs chevaux au premier signal, entrer dans la Place, & occuper les deux Bastions qui flanquoient la Porte. Ils devoient faire de bons retranchemens pour s'y soutenir jusqu'à ce qu'un Corps d'Infanterie, qui étoit en marche, fût arrivé, pour achever de soumettre la Bourgeoisie, & remettre les Clefs de la Ville à l'Electeur.

Voilà pourquoi je partis de Munich, pour aller joindre le Régiment qu'on avoit destiné à cette expédition; il étoit en quartier sur la Frontiére de Souabe, à vingt-cinq lieues communes de France d'Hulm; les deux autres Régimens de Dragons n'en étoient guéres moins éloignés. Cependant nous devions les uns & les autres faire la course dans une seule nuit, afin de nous trouver avant le jour près de la Porte, dont nos gens devoient se rendre maîtres. Il n'y

avoit que les Commandans qui sçussent le but qu'on se proposoit, & les routes qu'on devoit tenir, crainte que quelque Déserteur n'en courût porter la nouvelle aux Habitans. On donna l'ordre le 7. de Septembre dans chaque Régiment, de sceller les chevaux à six heures du soir, & de se tenir prêts à marcher avec les armes, sans autre bagage qu'un peu d'avoine. Demi heure après on partit; nous prîmes différentes routes pour n'être pas arrêtés dans les défilés, & courûmes au grand trot toute la nuit. On avoit mis des Grenadiers en croupe derriére les Dragons: mais il fut impossible de les porter jusqu'au rendez-vous. Nous fûmes assez heureux pour arriver auprès d'Hulm long-tems avant le jour; nous reconnûmes le terrein, & nous nous postâmes à petit bruit dans un endroit assez commode. Il y avoit le long de la Riviére du Danube, qui passe auprès des murs de la Place, la coupe d'une petite hauteur, faite à souhait pour nous mettre à couvert; ce fut l'endroit que nous occupâmes un peu avant le point du jour.

Malgré toutes nos précautions, le jour nous auroit découvert aux Sentinelles des Remparts, si nous n'avions été favorisés

d'un broüillard fort épais, qui s'éleva sur la Riviére, & qui augmenta avec le jour même. Les Bourgeois ne pouvoient pas ouvrir jusqu'à la derniére Barriére du Glacis, avant qu'il fît assez clair pour distinguer les objets de la campagne; & nos trois Régimens de Dragons occupoient trop de terrein pour être à couvert des Sentinelles posées sur les Remparts. Enfin tous nos desseins auroient échoués sans le secours des broüillards qui régnent ordinairement sur le Danube en la saison où nous étions; car non-seulement nous avions à craindre les Sentinelles de la Place, mais encore nous pouvions être découverts par les Paysans qui venoient au marché ce jour-là, quoiqu'il fût Fête. Ces Peuples étant Luthériens ne distinguent point ces jours-là d'avec les autres jours.

Le jour parut; & les Bourgeois ayant ouvert jusqu'à la derniére Barriére, sans aucun soupçon, & sans s'apercevoir de rien, fûrent paisiblement poser leurs armes au Corps-de-Garde, & raportérent les Clefs. Alors nos gens ne perdirent point de tems; les uns se jettérent sur les Bourgeois, & expédioient à coups de poignards & de pistolets ceux qui vouloient faire résistance;

les autres tenoient les Ponts & les Barriéres libres, pour en faciliter l'entrée à nos Dragons, à qui le signal étoit donné; c'étoit les coups de pistolets que l'on tira. A ce bruit nous abandonnâmes nos chevaux, & courûmes gagner les Ponts & les Portes; cependant malgré nos précautions il s'en fallut bien peu que notre expédition n'avortât dans le tems même qu'elle étoit le mieux en train. Deux de nos Officiers travestis entendirent heureusement un Bourgeois qui disoit à un autre, de courir promptement abattre la Herse de la grande Porte; ils le suivirent & le tuérent, sans cela tout ce qu'on avoit fait n'auroit servi de rien, & nous aurions été obligés de nous retirer plus promptement que nous n'aurions voulu; car le passage étant fermé, les Bourgeois en un instant auroient été sous les armes, & l'Artillerie des Remparts n'auroit pas manqué de jouer contre nous. Nos Dragons étant entrés pendant que nos gens chamailloient encore avec les Bourgeois, dont le nombre commençoit à grossir, achevérent de nétoyer le Corps-de-Garde & les environs, & donnérent la chasse à ceux qui vouloient venir au secours. Ils s'emparérent bientôt des deux Bastions de

la droite & de la gauche de la Porte, firent une coupure dans la ruë qui y aboutissoit, & sans perdre de tems nous nous retranchâmes, afin de résister aux éforts que pourroient faire les Bourgeois pour nous débusquer & regagner la Porte que nous venions d'enlever.

Tout se fit avec tant de promptitude, que nous étions déja retranchés avant que les habitans fussent entiérement rassemblés; ils étoient tout étourdis de la surprise qui venoit de leur arriver, & couroient en confusion, sans sçavoir où s'arrêter, ni quel ordre tenir. Cependant ils fermérent toutes les autres Portes; & après avoir eû le tems de se remettre & d'observer les travaux que nous venions de faire, ils jugérent que nous n'avions pas de forces suffisantes pour achever de nous rendre maîtres de la Ville, & voulant profiter de leurs avantages pour nous chasser, ils tendirent des chaînes, firent des barricades dans toutes les ruës qui aboutissoient à nos retranchemens, & y placérent quantité de piéces de Canon. Quand toutes leurs précautions fûrent prises, & qu'ils eûrent mis l'intérieur de la Place en sûreté, ils montérent dans les greniers des maisons qui avoient vûë sur

nous, & se mirent à nous fusiler à travers des trous qu'ils firent dans les toits. Les premiéres décharges nous tuérent du monde; j'en eûs quelques-uns de ma Compagnie qui fûrent des malheureux, & il s'en fallut bien peu que je ne fusse du nombre, une balle perça le bord de mon chapeau, & fut tuer un Dragon de ma Compagnie derriére moi. Réduits à cette extrémité, nous travaillâmes promptement à des épaulemens pour nous mettre à couvert; & l'expérience que j'avois dans les Fortifications nous fut d'une grande utilité. Malgré cela cependant nos affaires prenoient un assez mauvais train, & je ne sçai pas comment nous nous en serions tirés, si le Comte de Feldz, qui nous commandoit, Lieutenant-Général des Armées, & Colonel d'un des Régimens de Dragons, ne s'étoit avisé de faire dire aux Bourgeois, que s'ils ne cessoient de tirer sur nous, il alloit faire mettre le feu aux quatre coins de la Ville, & que l'Electeur qui alloit arriver incessamment avec une armée, les feroit tous passer au fil de l'épée, sans excepter les femmes ni les enfans. Ces menaces, que les éfets auroient suivi, quant au feu, leur donnérent tant d'éfroi, qu'ils posérent les armes &

nous demandérent grace. Ils firent plus, ils nous envoyérent des vivres dont nous avions grand besoin, avec assurance qu'à l'arrivée de son Altesse, les Clefs de la Ville lui seroient présentées avec autant de soumission que s'ils avoient été ses propres Sujets. Voilà en détail de quelle maniére nous nous rendîmes maîtres de la premiére Forteresse du Cercle de Souabe, si utile aux projets du Roy & de l'Electeur; elle mit le Scéau au Traité fait entre ces deux Puissances.

L'Electeur n'arriva devant Hulm, avec son Armée, que le troisiéme jour. Les Députés de la Ville allérent lui présenter les Clefs, & prétérent serment de fidélité, bien fâchés de voir leur Pays exposé aux événemens de la Guerre, par leur légéreté. Mais ils n'étoient plus les maîtres de changer de condition, ils ne pouvoient que suivre celle que la force leur imposoit. On trouva dans la Ville un très-bel Arcenal, pourvû de toutes sortes de Munitions de Guerre, qui fûrent très-utiles à l'Electeur pour continuer ses Conquêtes dans la Province, & faciliter la jonction de l'Armée de France avec la sienne. On eut soin cependant de faire désarmer la Bourgeoisie;

& après avoir pourvû à la sûreté de la Place par une bonne Garnison, & établi des Magasins de vivres, l'Electeur se mit en marche avec son Armée. Il restoit à s'emparer des Places qui sont entre les Montagnes noires & la Ville d'Hulm, afin d'avoir la communication libre; c'est ce que nous fîmes par la prise des Villes de Lauvinguen, d'Illnguen, MunderKinguen, Riedhausen & Pibrac; nous ne trouvâmes de résistance qu'à la derniére; elle fit quelques petits éforts pour soutenir le Siége, mais quelques volées de Canon la réduisirent au point que l'Electeur souhaitoit

Dans ces petites Conquêtes l'Electeur se trouva embarassé, faute d'Ingénieurs; on n'en avoit point prévû la nécessité. De tout tems Son Altesse n'en avoit eû que peu à sa solde, parce que dans les Guerres précédentes l'Empereur, les Hollandois & le Roy d'Angleterre, avec qui l'Electeur étoit allié, en avoient suffisamment, & les Ministres de ses Etats étoient si peu au fait du Génie, qu'ils ne prévîrent point le besoin qu'on pourroit en avoir. Ce n'est pas qu'il n'y eût deux ou trois Officiers qui prirent la qualité d'Ingénieurs; mais ils avoient si peu d'expérience, qu'à la réserve de quel-

que plan qu'ils sçavoient seulement copier ; ils n'étoient propres à rien. M. de Ricous qui voyoit le peu de secours qu'on pouvoit tirer de ces Messieurs, & le pressant besoin qu'on avoit d'Ingénieurs, me proposa à l'Electeur, comme une personne fort expérimentée. La nécessité où se trouvoit alors ce Prince, lui fit accepter la proposition avec joye, & je fûs d'abord mandé & mis en exercice, comme Chef de toutes les entreprises. Ce Poste me fournit l'avantage d'avoir plusieurs conférences avec Son Altesse ; elles m'attirérent ses bontés, & il me les a continuées tant qu'il a vécu.

La Prise de Pibrac me fit connoître le peu de capacité des Ingénieurs nommés pour servir sous moi ; je n'en pouvois tirer de soulagement ; mais comme les Siéges que nous fîmes n'étoient ni de grand détail, ni de conséquence, cela ne me faisoit pas grande peine. La réduction de cette Place, nous aprochant d'assez près des Montagnes noires, l'Electeur envoya six Officiers de considération, par différentes routes, pour informer de nos Conquêtes le Roy de France, & celui d'Espagne qui étoit à la tête de l'Armée d'Italie, & avertir M. de Villars, qui commandoit l'Armée d'Alza-

ce, de la marche que feroit l'Electeur pour le joindre, s'il en trouvoit les moyens. Ces Officiers connoissoient parfaitement les chemins; ils sçavoient l'usage & le patois du Pays où ils devoient passer; mais ils avoient de grandes difficultés à surmonter avant que d'arriver. Lorsque l'Electeur se fut emparé de la Ville d'Hulm, l'Empereur fit prendre d'exactes précautions pour qu'on ne laissât passer personne sans des Passeports marqués d'une empreinte extraordinaire; les lettres même venant de Baviére ou de l'Armée de l'Electeur, étoient arrêtées & ouvertes. Il falloit cependant donner avis à la France de nos dispositions, & on ne pouvoit en confier le secret au papier. On fit donc partir les six Officiers; ils firent de leur mieux pour déguiser leurs commissions & leur état, & quatre fûrent assez heureux pour passer sans accident; mais les deux antres furent arrêtés; l'un étoit le Comte Maxe Taufkirken, Chambellan de l'Electeur, & l'autre le Sieur de Locatelli, Lieutenant-Colonel des Cuirassiers, Italien de Nation. Le Comte fut arrêté à Breguens, par le méme Commandant qui m'avoit laissé passer avec tant de facilité sous la protection du Capo-

ral, & fut mis dans une étroite priſon, où il courut riſque de perdre la vie. Si j'avois été conſulté ſur la route qu'ils devoient tenir, j'aurois pû donner des inſtructions très-utiles. Locatelli fut arrêté ſur la Frontiére du Canton de Baſle, & il ne courut pas moins de riſque que le Comte Bavarois.

Il reſtoit encore à l'Electeur une Ville conſidérable à aſſiéger, pour achever de s'ouvrir la Souabe; on l'apelloit Memmingen. Sitôt qu'on y eut apris la ſurpriſe d'Hulm, les habitans ſe mirent en état de ſe bien défendre. C'étoit une Ville Anſéatique, qui n'avoit pour garde que ſes Habitans, mais des habitans qui valoient du moins autant que des Troupes réglées. Ils veillérent ſur leurs portes avec toute l'attention poſſible, & travaillérent aux réparations des Ouvrages de la Place, & en ajoûtérent de nouveaux dans les endroits qu'ils crûrent les plus foibles & les plus expoſés. L'Electeur ne jugeant pas à propos d'attendre le retour de ſes Envoyés, laiſſa le Maréchal d'ARCKO auprès de Pibrac, avec un Détachement pour ſe conſerver ce Poſte, & marcha avec le reſte de ſon Armée pour faire le Siége de Memmingen. Je fûs de cette entrepriſe en qualité d'Ingé-

nieur en Chef; & comme cette Place méritoit plus d'attention que les derniéres que nous venions de prendre, j'avois besoin de m'instruire à fond de sa situation & des Ouvrages dont elle étoit revêtuë. L'Electeur, impatient, vouloit en brusquer l'attaque. Il craignoit, ainsi qu'il me fit l'honneur de me le dire, que si nous demeurions trop long-temps à faire cette Conquête, l'Empereur ne se déterminât à envoyer au secours un Corps de Troupes qui pourroit nous contraindre à lever le Siége; cette aprêhension exigeoit des soins particuliers pour ne rien faire qui pût retarder la prise de cette Place. La connoissance des dehors étoit au moins nécessaire, & personne ne pouvoit m'en instruire; mais Son Altesse imagina les moyens de les reconnoître.

Quoique les habitans de Memmingen eussent pris des précautions contre les surprises, & fussent résolus de se défendre en cas d'attaque; l'Electeur sçavoit bien qu'ils ne tireroient point qu'ils n'eussent vû leur Ville assiégée dans les formes, crainte de donner prétexte d'irruption, & qu'on ne les accusât d'avoir commis les premiers des actes d'hostilité. Sous ce prétexte l'on auroit été en droit de faire des exactions dans

leur Pays, ſans aucuns ménagemens, c'eſt ce qu'ils vouloient éviter. Il n'y avoit donc aucun riſque de me traveſtir, & d'aller dans la Ville, comme ſi j'avois voulu acheter des proviſions. Selon toute aparence on ne devoit pas me laiſſer entrer, parce qu'on refuſoit la porte à tous ceux qui n'étoient pas habitans de la Ville; alors tournant au tour de la Place, pour aller de porte en porte demander à faire mon emplette, je pouvois connoître le fort & le foible des dehors. Voilà ce que me propoſa l'Electeur. Monſeigneur, lui dis-je, Votre Alteſſe a très-bien imaginé, mais je ne ſçai pas la langue du pays; cependant cela n'empêchera pas que vos ordres ne ſoient exécutés, ſi vous me donnez quelqu'un qui ſçache l'Allemand & le François: il demandera les proviſions, & je lui ſervirai de valet. Vous avez raiſon, me dit l'Electeur, & ſur le champ il fit apeller le Baron de Manteyſel, Lieutenant de ſes Gardes du Corps, à qui il fit part de ce que nous venions d'arrêter. Nous nous préparâmes auſſitôt; je pris un habit de domeſtique, avec une beſace, ſur le pomeau de la ſcelle de mon cheval, & ſuivis Manteyfel, qui alla ſe préſenter à la premiére porte de la Ville, où le hazard

nous conduisit. Comme nous aprochions, nous aperçûmus nombre de Bourgeois sur les Remparts, qui se présentérent pour sçavoir ce que nous demandions. Manteyfel les pria de vouloir nous laisser entrer pour acheter de la viande de boucherie, & quelques autres petites provisions; mais ils nous criérent qu'ils n'ouvroient point leurs portes; que nous pouvions aller de l'autre côté de la Ville, où nous trouverions une Barriére pour l'entrée & la sortie des Bourgeois, & qu'on nous donneroit là ce que nous souhaiterions. Que depuis que l'Electeur de Baviére étoit campé dans le voisinage, ils se tenoient sur leurs gardes, pour ne pas lui donner occasion de faire chez eux ce qu'il avoit fait à Hulm. Nous prîmes à l'instant le chemin de la Barriére; il falloit pour s'y rendre tourner autour du Glacis de la Place, & j'eûs le tems d'en faire un examen suffisant. Il étoit inutile d'aller plus loin; cependant Manteyfel, voyant la docilité des Bourgeois, voulut par curiosité leur parler de plus près, pour tâcher d'aprendre quelque chose de leurs intentions. Il me conduisit à la Barriére, derriére laquelle étoit un Corps-de-Garde d'habitans, qui nous répétérent qu'on n'entroit point

dans la Ville ; & sur ce que Manteyfel leur dit qu'il avoit besoin de quelques provisions, ils se firent donner de l'argent, & envoyérent une personne faire son emplette. En attendant le retour du Messager, Manteyfeld se mit à causer avec eux, pendant que je restois à quelques pas derriére lui, comme par respect. Ces Bourgeois se mirent à le questionner à leur tour, pour voir s'ils ne pourroient rien découvrir des desseins de l'Electeur. Il répondit qu'il n'étoit pas de son Armée ; qu'il étoit du Détachement de Pibrac, où les Vivres manquoient. Que l'Electeur seroit dans l'obligation de se retirer bientôt avec ses Troupes ; qu'au reste il ne vouloit point de guerre avec eux, qu'il auroit seulement souhaité les porter à garder la neutralité, comme ils en étoient convenus. Oh ! que nous n'avons garde de nous fier à cela, répondirent-ils ; l'Electeur voudroit faire venir, à ce que l'on dit, ses chiens de François dans notre Pays ; aussi ne fait-on grace à aucun de ceux qu'on peut attraper sur nos Frontiéres ; & on fait fort bien, car il faudroit, s'il étoit possible, exterminer jusqu'au dernier de cette maudite Nation.

Pendant cette conversation, un jeune

homme qui avoit ſon fuſil à la main, m'examinoit attentivement, & croyant voir en moi un de ces chiens de François, pénétré de rage contre notre Nation; n'en avez-vous pas un là avec vous, dit-il à Manteyfel? C'eſt un François aſſurément, & il ne ſera pas dit que je n'en aurai pas tué auſſi-bien que les autres; en même tems il fit un mouvement pour me coucher en jouë. Manteyfel lui cria auſſitôt: eh, mon Dieu! qu'allez-vous faire? C'eſt un bon garçon Italien, que je n'ai auprès de moi qu'en attendant une commodité pour l'envoyer à Vienne, où il a un oncle au Service de l'Empereur. Moi-même, tel que vous me voyez, ſi je m'aperçois que bientôt l'Electeur ne ſoit pas ami de tout le Pays, je le quitterai pour aller dans les Troupes Impériales, où j'ai tous mes parens, qui me recevront à bras ouverts. D'ailleurs, il n'y a perſonne qui haïſſe tant les François que moi; jugez ſi j'en prendrois à mon ſervice; ce garçon que vous voyez eſt tout de même; il ſuffiroit de parler François devant lui pour lui faire prendre la fuite. Voilà de quelle maniére Manteyfel me ſauva la vie, qu'il avoit expoſée pour ſatisfaire ſa curioſité; car le jeune homme avoit tellement

envie de me faire dégringoler de dessus mon cheval, c'étoit ses termes, qu'il falut toutes ces exagérations pour l'en empêcher. Enfin les provisions arrivérent, & rompirent un entretien qui auroit causé en moi des mouvemens extraordinaires, si j'avois entendu la Langue. Nous achevâmes de faire le tour de la Place en nous retirant, & j'eûs le tems de faire toutes les observations que je voulus; Manteyfel ensuite me conta tout ce que je viens de dire, & me fit valoir l'obligation que je lui avois de ce qu'il m'avoit sauvé la vie.

Cette Ville n'avoit d'autre maison hors de son enceinte, qu'un Moulin, situé sur un gros ruisseau, que je jugeai nous être d'un grand secours, pour former une des principales attaques. Je rendis un compte fort exact de ma commission à l'Electeur, & l'assurai que j'avois vû de si belles dispositions pour faire des aproches, que j'espérois que dans peu de jours il seroit maître de la Place. Mon raport lui fit un sensible plaisir, & il entra si avant dans toutes les circonstances des observations que j'avois faites, que l'envie de voir les lieux par lui-même, le détermina à s'y transporter. Je pris cependant la liberté de lui représenter, qu'il

ne devoit pas s'expoſer à la diſcrétion d'une troupe de Bourgeois, qui ſe tenoient armés ſur les Remparts ; que quoiqu'ils n'oſaſſent tirer ſur perſonne, cependant il y avoit à craindre qu'ils ne s'oubliaſſent, en voyant aprocher de leurs murailles une troupe de gens à cheval. Eh bien, dit Son Alteſſe, je ne menerai perſonne avec moi qu'un Page & Reyberck (ce dernier eſt à préſent Miniſtre de la Guerre.) Trouvez-vous ſeulement ſur les cinq heures du ſoir à une petite porte du jardin de la maiſon que j'occupe, je me déroberai à ma ſuite; en effet perſonne ne s'aperçut de nòtre marche. Nous voilà donc tous quatre en chemin, comme quatre particuliers, ſans obſerver de cérémonie, parce que le cas l'exigeoit; & comme il faiſoit du vent, l'Electeur, qui avoit mal aux yeux, s'étoit pourvû d'un demi maſque à lunettes, avec lequel il reconnoiſſoit les endroits que je lui faiſois obſerver. La curioſité l'entraînant toujours en avant, nous nous trouvâmes ſans nous en apercevoir à demi portée de fuſil des Remparts. Notre maniére d'aller & venir, & nos démonſtrations attirérent un grand nombre de Bourgeois, parmi leſquels il s'en trouva un ſi mécontent de nous voir

examiner leur Place, que dans ſon impatience il commença à jurer, & s'emportant de plus en plus, il coucha l'Electeur en joüe, en diſant qu'il vouloit caſſer le maſque ſur le nez à ce Mardi-gras. Heureuſement il ſe trouva là un Avocat qui avoit du crédit parmi eux, qui abaiſſa le fuſil, & lui dit de prendre bien garde à ce qu'il alloit faire. Que les Bavarois ne demanderoient pas mieux que d'avoir un prétexte de ravager leur Ville & leurs campagnes; mais le brutal s'opiniâtrant, coucha une ſeconde fois l'Electeur en joüe, en diſant que ce maſque lui déplaiſoit, & qu'il en arriveroit ce qu'il pourroit. L'Avocat, attentif à ſes mouvemens mit d'abord la main ſur le fuſil, & ſe fit ſeconder pour empêcher le coup. Ainſi il ſauva la vie à l'Electeur, que ſon ardeur avoit expoſé; on en frémit quand on aprit des Bourgeois même, après la réduction de la Ville, les riſques que Son Alteſſe avoit couru en cette occaſion. Il eſt ſûr que la Guerre de Baviére auroit été terminée par ce ſeul coup de fuſil, ſi l'Avocat n'avoit empêché de le tirer.

Nous ouvrîmes la Tranchée la nuit ſuivante, avec un grand nombre de Travail-

leurs, afin d'avancer promptement les travaux. J'avois besoin du secours de nos Ingenieurs, parce que les Travailleurs occupoient un si grand espace de terrein, qu'il étoit impossible que je pusse y suffire tout seul. J'avois cependant marqué & piqueté tous les Angles où il falloit aboutir; mais dans l'exécution ils se trouvérent si peu au fait, qu'ils en laissérent à côté, & tirérent deux lignes qui se trouvérent enfilées par le flanc d'un Bastion. Les Assiégés y pointérent deux piéces de Canon, qui des premiéres volées nous emportérent un Capitaine & dix Soldats. Le bruit que cet accident causoit dans la Tranchée, m'attira de ce côté-là; j'arrivai dans le tems que sept hommes venoient encore d'être tués. J'étois au désespoir que l'ignorance des Ingénieurs eût causé la mort de ces pauvres malheureux; & je comptois bien leur dire leur fait si je les avois trouvés, parce qu'il y en avoit un qui sçavoit assez le François pour me servir d'interpréte. Cependant je me donnai bien des mouvemens pour faire retirer ceux qui étoient dans les boyaux enfilés, & faire travailler au plus vîte à des épaulemens, pour nous mettre à couvert; mais plus je me trémoussois, & moins on

alloit, personne n'entendoit mon langage. A la fin un Enseigne de l'Infanterie qui étoit de Tranchée, nommé Kol, qui sçavoit quelques mots de François, s'aprocha, & fit exécuter avec ardeur tout ce que je lui ordonnai. Son empressement lui valut la Compagnie d'un nommé Royere qui venoit d'être tué; je pris la liberté de la demander pour lui à l'Electeur, & elle lui fut accordée. Après cette faute je n'osai plus me fier à ces Ingénieurs, & je fûs contraint de conduire moi-même tous les travaux jusqu'à la réduction de la Place. Ils me causérent beaucoup de soins, de risques & de fatigue; mais l'envie de me rendre utile, me dédommageoit amplement des peines & des risques que je pouvois courir.

La Ville se rendit le sixiéme jour de Tranchée ouverte. Les Députés qui vinrent capituler & remettre les Clefs à Son Altesse, s'informérent avec soin de la personne masquée qui avoit reconnu la Place la veille d'ouvrir la Tranchée, & comptérent à l'Electeur les risques que cette personne avoit couru par la brutalité d'un de leurs habitans, & la prudence de l'Avocat. Il sembloit que ces Députés trembloient de frayeur, quand ils aprirent que c'étoit l'E-

lecteur même qui avoit couru ce danger.

On fit désarmer la Bourgeoisie, & après avoir établi bonne Garnison dans la Place, l'Electeur reprit la route de Pibrac, pour y attendre des nouvelles de France, & fit avancer son Armée plus près de la Frontiére, afin de faciliter la rentrée des Officiers que l'on avoit envoyés. Nous étions déja avancé dans la saison, quand deux de ces Messieurs trouvérent moyen de repasser & de joindre notre Armée; ils raportérent à l'Electeur que M. de Villars ne pouvoit absolument forcer, ni même attaquer les lignes des Ennemis, pour se faire passage, à cause des précautions qu'ils avoient prises après la Conquête d'Hulm; qu'il ne falloit pas attendre que la jonction pût se faire, qu'on n'eût pris d'autres mesures; que la France feroit ses éforts à l'entrée de la Campagne prochaine, pour procurer à l'Electeur le secours qu'il souhaitoit; que la saison seroit plus convenable, & que Son Altesse auroit lieu d'être contente. Bientôt la Campagne finit, l'Electeur se retira à Munich, & chaque Régiment prit la route de son quartier d'hyver.

Les Conquêtes que l'Electeur venoit de faire sur la fin d'une Campagne, & en si

peu de tems, firent grand bruit en Allemagne & dans toute l'Europe. Tout le Corps Germanique fut attentif à un début si prompt & si vigoureux: & quelques éforts que fît Son Altesse, pour persuader que la seule envie d'observer la neutralité en étoit tout le motif, les Alliés n'en soupçonnérent pas moins les véritables intentions. L'Empereur médita dès-lors les moyens d'en tirer vengeance. Il comptoit, sans dégarnir sa Frontiére d'Alzace, ramasser un Corps de Troupes assez considérable pour faire irruption dans la Baviére, & ravager le Pays. Les Alliés se sentoient d'autant plus piqués des Conquêtes de l'Electeur, qu'elles traversoient la joye qu'ils avoient eû d'avoir commencé la Guerre par une belle Campagne. Ils avoient pris la Ville de Kayservert, sur le bas Rhin; que M. de Bleinville-Colbert avoit défenduë, & qu'il rendit par composition dans le mois de Juin, après deux mois de Tranchée ouverte, & avoir fait périr aux Assiégeans plus de dix mille hommes. Ils s'étoient rendu maîtres aussi de celle de Landau, que le Roy des Romains avoit tenuë assiégée plus de trois mois; M. de Melac, qui la défendoit, la rendit par composition le 10. de

de Septembre, & cette Place coûta aux Ennemis près de douze mille hommes. Ils prirent encore la Ville de Rutemonde & la Citadelle de Liége; mais les réjouissances qu'ils firent pour ces Conquêtes fûrent interrompuës par le Marquis de Villars, qui n'étoit encore que Lieutenant-Général. Il remporta une belle Victoire, au mois d'Octobre, sur le Prince de Bade, près de la Riviére du Rhin, dans un endroit apellé Fridelingue. L'Armée Impériale ayant voulu décamper, il l'attaqua, tua près de trois mille hommes, & poursuivit le rêste une lieuë au-delà du champ de bataille. Pour récompense le Roy le fit Maréchal de France.

Il se passa vers la fin du mois de Janvier de cette Campagne des faits assez considérables en Italie. Le Prince Eugéne, ayant pratiqué des Intelligences dans la Ville de Crémone, où étoit le Maréchal de Villeroy, avec environ huit mille hommes de Garnison, trouva moyen d'y introduire plusieurs Grenadiers travestis, qui fûrent loger chez les Bourgeois qui tenoient le parti de l'Empereur. Ce Prince vint ensuite à la tête d'un gros Détachement, & à la faveur de ces Grenadiers, il fit entrer la nuit

plus de six mille hommes, par un Aqueduc qui étoit dans les murs de la Ville, sans que la Garnison s'en aperçût. Ces Troupes s'étant saisies d'un Poste avantageux, & d'une porte presque inconnuë, il entra lui-même avec le reste du Détachement. Cependant il fut découvert avant le jour; on fut avertir le Maréchal de Villeroy, qui sauta promptement hors du lit, & s'étant avancé pour reconnoître, il fut arrêté prisonnier. L'allarme causa d'abord beaucoup de confusion dans la Ville; mais le jour ayant paru, on distingua la surprise & le nombre des Ennemis. Alors Messieurs de Revel & de Crenant, Lieutenans-Généraux, ayant fait barricader plusieurs ruës, attaquérent les Ennemis avec toute la vigueur possible; le combat se rendit très-opiniâtre, & la Victoire fut balancée long-tems, parce que chaque Corps combattoit séparément en différens endroits. Cependant le Marquis de Praslin s'étant avisé de courir à la Riviére du Pô, tira quinze cens hommes d'une Redoute, avec lesquels il fit rompre le Pont; sans cela, le jeune Prince de Vaudemont, qui s'avançoit avec un Détachement de huit mille hommes, pour joindre le Prince Eugéne, auroit eû le

tems de le passer, & de déterminer le combat en faveur des Ennemis, ce qui auroit peut-être été suivi de la perte du Milanois. Les moyens de joindre le Prince Eugéne ayant été ôtés au Prince de Vaudemont, les Ennemis qui étoient dans la Place, après avoir soutenu près de douze heures de combat, de poste en poste, fûrent enfin obligés d'abandonner la Ville, & de laisser près de cinq mille hommes tués ou faits prisonniers; cette action fut très-vigoureuse de part & d'autre, nos Troupes s'y distinguérent beaucoup, surtout les Régimens Irlandois.

Le Duc de Vendôme fut envoyé pour commander l'Armée d'Italie, à la place du Maréchal de Villeroy, que les Impériaux avoient enlevé. Ce Général arriva dix-huit jours après l'action qui venoit de se passer à Crémone, & fit lever le Blocus de Mantoue, que les Impériaux avoient formé, depuis que le Duc de Modéne leur avoit livré la Forteresse de Bersello. Le Roy d'Espagne arriva ensuite à Crémone, & se mit à la tête de l'Armée au commencement de Juillet. Alors les Ennemis restérent sur la défensive, & n'occupoient plus que des Camps avantageux. Malgré leurs

précautions, l'Armée du Roy les ayant joints près de Luzara, les attaqua le 15. d'Août avec tant de succès, qu'elle remporta sur eux une Victoire complette; ils perdirent en cette affaire plus de six mille hommes. La suite de ce combat fut la prise de Guastalla, qui se rendit sous l'obéissance du Roy d'Espagne, le 7. de Septembre.

Je reviens à notre Armée de Souabe. La Campagne finie, & les quartiers d'hyver ayant été distribués, chaque Régiment prit sa route particuliére. Je me trouvai alors le seul François dans un Régiment où les Officiers nous haïssoient par habitude. Ils étoient au désespoir des entreprises que l'Electeur venoit de faire dans leur propre pays; s'il avoit été à leur choix, ils auroient beaucoup mieux aimé que Son Altesse eût tourné ses armes contre la France, qu'ils regardoient comme un vrai pays ennemi, contre lequel ils avoient servi toute leur vie, & contracté une haine irréconciliable. Plusieurs ne pûrent soutenir plus long-tems des intérêts si oposés à leurs sentimens; & les Comtes de Felds & de La Tour, Lieutenans-Généraux, avec quelqu'autres de considération, quittérent le service de l'Electeur après la prise d'Hulm,

& prirent le parti de l'Empereur. Des Officiers de nôtre Régiment, ébranlés par ceux-ci, étoient incertains du parti qu'ils avoient à prendre, & j'étois pour eux un sujet d'exécration, sans qu'il y eût contre moi autre chose que le péché originel de ma Nation. Ils s'exercérent dans la marche à me donner tous les chagrins qui dépendirent d'eux. Le Major d'un Régiment dans les Troupes de l'Electeur, a plus d'autorité que n'en ont les Majors des Troupes de France, en ce qu'il conserve sa Compagnie, & qu'il est la troisiéme personne du Corps. Le nôtre, à cause du détail, étoit celui qui avoit le plus d'occasion de me chercher querelle ; c'étoit un petit homme fort brutal, entêté de sa capacité, & dont la haine pour notre Nation étoit si grande, qu'il suffisoit qu'on prononçât un seul mot François en sa présence, pour lui faire abandonner la plus belle compagnie. Il cherchoit avec soin à me chagriner ; mais comme je ne pouvois rien dire qui donnât prise sur moi, ne sçachant pas la Langue, il s'attacha à en trouver les moyens par des voyes indirectes.

Je n'avois dans ma Compagnie que mon seul Maréchal de Logis qui sçavoit un peu

parler François ; il me servoit d'Interprête, parce que mon valet étoit mort d'une fiévre contagieuse avant de sortir de Munich, & j'avois été dans la nécessité de me l'attacher. Ce fut sur lui que le Major voulut faire tomber ce qu'il ne pouvoit exercer contre moi. Pour cet effet, il avoit réguliérement soin d'envoyer chercher mon hôte, avant le départ du Corps, pour le questionner sur la conduite que mon Maréchal de Logis & moi avions tenuë chez lui ; ce n'est pas que dans ce pays-là on ne soit dans l'usage d'exiger bien des choses de son hôte, & lui-même le pratiquoit plus qu'un autre, mais il n'avoit pas d'autres occasions de me chercher querelle. Enfin il la trouva. Un de mes hôtes, à force de questions, lui avoüa qu'il avoit donné quelques canettes de Biére au Maréchal de Logis, dont il ne vouloit cependant point de rétribution, lui en ayant fait présent de bon cœur. A cette déclaration le Major voulut que le pauvre Maréchal de Logis fût coupable ; & sur le champ l'étant venu trouver au moment que nous allions partir, il lui donna vingt coups de canne en ma présence, sans me dire un seul mot. Je ne sçavois que penser de cet emportement ; je ne connoissois point

assez la coutume de ces Troupes pour me déterminer à rien, & faute d'entendre la langue, je ne pouvois entrer en éclaircissement avec le Major, qui après son expédition tourna le dos & s'en alla. Enfin je demandai au Maréchal de Logis, à qui la tête saignoit, quel crime il avoit commis, pour s'être attiré un si rude châtiment : c'est vous, Monsieur, me dit-il, qui me rendez coupable, parce que je m'attache à remplir mon devoir auprès de vous ; ensuite il me raconta la haine que ces Messieurs avoient contre lui depuis qu'il me servoit d'interprête, & les mauvais desseins qu'ils avoient formé pour me causer du chagrin. Il me dit que ne trouvant pas le prétexte d'exercer leur antipatie contre moi, ils s'en prenoient à lui, pour l'obliger à m'abandonner. Qu'il prévoyoit les malheurs où il alloit être exposé ; & il me pénétra tellement, qu'à mesure qu'il me parloit, je sentois croître dans mon ame le desir de me venger. Il n'y eut plus moyen d'y tenir ; j'allai à l'instant trouver le Major pour me battre contre lui ; il fut très-étonné du compliment que je lui fis, & il n'avoit pas compté sur une résolution si prompte. Il croyoit tenir de sa qualité de Major le droit de bâton-

ner mon Maréchal de Logis, sans m'en dire les raisons; & moi je voulois lui faire connoître que je n'ignorois pas le sujet de sa mauvaise humeur, & que je sçaurois la réprimer.

Il sçavoit assez de François pour entendre mon compliment: car les Troupes de l'Electeur avoient servi long-tems dans les Pays-Bas, & il n'y avoit point d'Officier qui ne sçût un peu notre langue; mais comme il ne la trouvoit pas à son gré, il ne fit pas semblant de l'entendre, & me répondit je ne sçai quoi en Allemand, croyant m'embarasser. Je lui dis qu'il n'étoit pas question de faire le sourd ni de détourner la matiére; que s'il ne me donnoit pas satisfaction, je lui rendrois les mêmes coups de canne qu'il avoit donné à mon Maréchal de Logis, & qu'il n'avoit qu'à choisir de l'épée ou du pistolet, ou que j'allois le charger. La résolution dans laquelle je parus lui fit comprendre qu'il falloit absolument se battre ou être deshonoré; & ne voyant pas de moyens de s'en garantir, il me dit qu'il alloit monter à cheval pour se battre à coups de pistolets, & qu'il me joindroit dans les champs à côté du Village. J'allai dans le moment me préparer à le re-

cevoir, & il me fit attendre assez long-tems. Je commençois à douter de son courage, quand je le vis, d'un air fort troublé, mettre de loin le pistolet à la main, & faisant caracoler son cheval, il ne sçavoit s'il viendroit à moi, ou s'il se tiendroit à l'écart. La maniére dont il se présenta redoubla tellement ma colére, que dès que je lui vis faire ce manége; je marchai droit à lui, & ayant essuyé son premier coup de pistolet, je lui tirai le mien, dont la balle lui perça les chairs du teton droit, en glissant sur les côtes, qui fûrent un peu fraçassées. Il se renversa sur le col de son cheval, plutôt par crainte que par danger, & je crûs véritablement qu'il étoit mort, à toutes les grimaces qu'il faisoit. Je le quittai pour aller avertir qu'on vînt prendre soin de lui, & je joignis ma Compagnie comme si de rien n'étoit. Pour lui il se fit conduire dans la Ville la plus prochaine pour faire guérir sa playe, qui n'étoit pas si grande que la mortification qu'il avoit reçûë.

Il fallut, en attendant que le Major se faisoit traiter de sa blessure, que le premier Capitaine occupât pour lui; comme nous étions en marche on ne pouvoit pas se passer de quelqu'un qui fît sa fonction, parce

qu'il n'y a pas, comme en France, d'Ayde-Majors dans les Régimens. Il y a seulement un Adjudant, qui n'est pas Officier, & son caractére n'est pas assez relevé pour faire un commandement de lui-même: il ne sert qu'à porter les ordres des Supérieurs. Celui qui exerça pour le Major, avoit du moins autant d'aversion pour notre Nation, que le Major même; cependant l'accident de son ami le tenoit un peu en respect, & il n'osoit pas si ouvertement me chercher querelle. Son bon naturel néanmoins l'emporta sur sa politique, & il embrassa, sans beaucoup de réflexion, la premiére occasion qui se présenta de me faire de la peine.

J'avois un petit laquais, dont j'étois assez content; il commençoit à m'entendre, & me donnoit occasion d'aprendre la Langue Allemande; on avoit fait remarquer à ce Capitaine l'attache que j'avois à élever ce domestique à ma façon; c'en fut assez pour qu'il cherchât les moyens de le débaucher. Il lui inspira tant d'aversion pour moi & pour ma Nation, qu'il lui fit promettre de me quitter lorsque les Compagnies se sépareroient pour aller dans leurs quartiers. Leur projet étoit assez bien con-

certé ; mais l'impatience de l'un & de l'autre me le fit découvrir, & j'eûs le tems de me venger avant qu'ils l'eussent exécuté.

Lorsque nous fûmes sur le point de séparer les Compagnies, mon laquais, sans attendre que je fusse à cheval, crut que je ne m'apercevrois pas de son absence ; il alla trouver son nouveau Maître, qui le reçut à bras ouverts. Mais comme ces sortes de gens n'ont pas assez de politique pour cacher leurs desseins, il avoit lâché quelques paroles devant mes autres domestiques, qui leur avoient fait comprendre ses intentions. Quand je voulus monter à cheval, je m'aperçûs de je ne sçai quoi qui me fit comprendre qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire. Je demandai où étoit le petit laquais ; la réponse mystérieuse que l'on me fit me donna encore plus d'envie de sçavoir ce qu'il étoit devenu ; & mon Maréchal de Logis qui étoit toujours auprès de moi, faisant semblant d'être forcé de me répondre, me déclara tout le mystére. Il me dit qu'il avoit fait observer ce petit garçon, sans faire semblant de rien ; qu'il étoit actuellement prêt à partir avec le Capitaine-Major. Je courus chez lui à l'instant, & je le trouvai prêt à monter à che-

val avec mon laquais auprès de lui : aussitôt je pris le petit drôle au colet, & à bons coups de foüet je le remenai à mon logis, en disant au Capitaine que je le rejoindrois bientôt pour lui apprendre à me débaucher mes domestiques. En effet, je montai à cheval, & courus chez mon homme que je trouvai déja parti ; mais je l'eûs bientôt joint. Aussitôt qu'il me vit, il se jetta dans les champs le pistolet à la main; cependant il ne faisoit guéres meilleure contenance que son prédécesseur. Il se pressa de me tirer son premier coup quand il me vit à portée, & il étoit prêt de me tirer le second, quand je lui perçai le bras droit du coup que je tirai à mon tour. Son pistolet tomba par terre, & il eut si grande peur que je voulusse l'achever de tuer, qu'il me demanda la vie en bon François. Je lui accordai, après lui avoir fait une sévére réprimande, & j'allai joindre ma Troupe.

Dans la distribution des quartiers où les Compagnies devoient passer l'hyver, on prit, avec une parfaite exactitude, le soin de mettre la mienne dans le plus mauvais; & pour mon logement, on me marqua spécialement un petit Village, situé dans un désert, au milieu d'un bois affreux. Il n'é-

toit habité que par cinq ou six misérables Paysans, à qui on auroit fait la charité. Pour surcroît d'incommodités, il falloit faire une demi lieuë si je voulois entendre la Messe. Outre cela j'étois sur la Frontiére la plus éloignée de Munich, celle précisément où il y avoit le plus de danger en cas de guerre avec l'Empereur; car de mon quartier, pour entrer dans le Royaume de Bohême, on ne comptoit que quatre lieuës: c'est ce qui me priva d'aller à Munich faire ma Cour. Je me vis donc réduit à passer l'hyver dans cette misérable solitude, sans aucun amusement qui pût dissiper les ennuis où j'étois exposé; je n'avois pour toute compagnie que mon Maréchal de Logis, & faisant de nécessité vertu, je résolus avec son secours & celui d'une Grammaire Allemande & Françoise, de profiter de ma prison pour apprendre l'Allemand.

Je ne sçavois pas qu'à une lieuë de là il y eût une petite Ville Luthérienne, qui apartenoit en Souveraineté à un Comte du Saint Empire; c'est le troisiéme Collége du Corps Germanique. Ces Comtes ont les mêmes droits de Souveraineté dans leur district, que peuvent avoir les Electeurs même; par conséquent la Ville étoit exem-

pte de loger d'autres Troupes que celles de ſon Souverain, ſupoſé qu'il eût le moyen d'en entretenir. Mais comme la plûpart de ces Princes ont plus d'honneurs que de richeſſes, celui-ci n'avoit pour tout Domaine que cette petite Ville & quelques Villages aux environs: & il faiſoit ſa réſidence dans un Château au-deſſus de la Ville.

Le Comte étoit mort depuis un an, & avoit laiſſé une belle & jeune Veuve, avec un fils unique, âgé de huit ans, qu'elle faiſoit élever à Vienne. Cette Dame qui vit près de chez elle quatre-vingt Dragons dont ma Compagnie étoit compoſée, craignit avec raiſon que ſes Sujets ne ſouffriſſent du voiſinage, & ſçachant qu'en pareilles occaſions on ne ſçauroit mieux faire que d'avoir le Capitaine pour ſoi, elle s'informa de moi par une voye indirecte. Mon Maréchal de Logis, à qui on s'adreſſa, lui fit un portrait des plus avantageux, & il exagéra ma politeſſe, & le pouvoir que j'avois à la Cour de l'Electeur. La Comteſſe m'envoya auſſitôt un Gentilhomme qui me complimenta de ſa part, comme ſi j'avois été moi-même un Souverain, & le compliment fut ſuivi d'un préſent magnifique de gibier. Je remerciai le Gentilhomme,

& m'étant informé des endroits où habitoient les Sujets de la Comtesse, je la fis assurer respectueusement de mes obéissances. Mon Maréchal de Logis, qui nous servoit d'Interpréte, ajoûtoit de lui-même tout ce qu'il trouvoit de plus convenable à prévenir le Gentilhomme en ma faveur. Il le faisoit apercevoir de la différence qu'il y avoit de mes maniéres à celles des Officiers de leur Nation, qui pour l'ordinaire ne sont pas fort gracieux dans les quartiers d'hyver, dont ils tirent tout ce qu'ils peuvent. Il fut si content de sa députation, que lorsqu'il en rendit compte, il enchérit sur tout ce que mon Maréchal de Logis lui avoit dit de ma politesse; & on en fut tellement convaincu, que peu de jours après je le vis revenir, de la part de la Comtesse, pour me prier d'aller manger chez elle. Je répondis à ce Gentilhomme, que j'étois bien fâché de ne pas avoir cet honneur; que ne sçachant pas la Langue, je n'osois m'exposer; mais que j'espérois, par les soins que je me donnois pour l'aprendre, être bientôt en état d'aller rendre mes très-humbles respects à Madame la Comtesse. Le Député me répondit que j'avois un Interpréte que je pouvois mener avec moi,

& que Madame me demandoit cette marque de considération. Il n'y eut donc plus moyen de reculer, après une invitation si obligeante; cependant je ne voulus pas accepter le dîner, afin d'éviter un trop long embarras d'interprétations qui m'auroient ennuyé; mais je l'assurai que l'après-midi j'aurois l'honneur de lui rendre mes devoirs. La Comtesse étoit ravie qu'un Etranger pût la voir dans toute sa splendeur de Souveraine; en effet, ayant été lui rendre ma visite comme je l'avois promis, je fûs introduit à peu près comme un Ambassadeur dans sa premiére audience. Plusieurs Gentilshommes, Dames d'Honneur, Valets de pied postiches étoient placés par ordre; un Introducteur me fit passer par des sales & des antichambres, avant d'arriver à l'Apartement de Son Excellence. Je la trouvai dans un grand fauteüil de velours noir, placé sur une Estrade couverte d'un tapis de même étoffe, avec un magnifique Dais au-dessus de sa tête. L'Introducteur me présenta avec respect, & lui fit une Harangue où je ne comprenois rien, qui me parut très-longue & très-ennuyeuse. Mon Interpréte étoit fort embarassé; les complimens qu'on faisoit étoient trop relevés pour

qu'il les pût traduire ; cependant on me fit asseoir dans un fauteüil à côté de l'Estrade, & tout le reste de la compagnie demeura debout chacun dans la place qui lui avoit été marquée. Les Dames d'Honneur avoient leurs postes à droit & à gauche de Son Excellence ; les Gentilhommes, ou soi disant tels, bordoient les côtés de l'Estrade, & le reste faisoit suite comme une garde en double haye. Au milieu de cette respectueuse cérémonie, je remarquai que la belle Souveraine avoit des yeux bien parlans, qu'elle sçavoit ménager à propos, & qui n'étoient pas toujours en cérémonie ; je me serois volontiers familiarisé avec eux, & j'y essayai en jouant aussi de la prunelle, comme si ç'avoit été par hazard ; mais il falloit en demeureur là, faute de pouvoir parler ensemble. Cette premiére visite se fit dans tout l'ordre, & le cérémonial fut rempli ; on me fit promettre d'en rendre le lendemain une autre, qui devoit se passer à table.

Je ne manquai pas à ma parole : il fut question de se mettre à table peu de tems après mon árrivée, car j'avois compassé mon tems de maniére à ne languir que le moins que je pourrois ; toutes les places

étoient marquées ſelon le rang & les quali-tés des Invités, comme dans les Elections de l'Empire. Pluſieurs Gentilshommes, d'une quarrure ſpacieuſe, formoient une ſilencieuſe aſſemblée ; j'eûs l'honneur d'être aſſis à la droite de la Souveraine, & vis-à-vis de nous étoit un eſpéce de vuide, où un Ecuyer tranchant découpoit les viandes qu'on ſervoit plat à plat. Lorſque chaque plat étoit découpé, on en préſentoit un morceau à la Comteſſe, avec une profonde inclination, enſuite à moi, & puis à tous les Conviés, chacun ſelon leur rang, ſuivant l'uſage reçû chez les Dames de Robe de certaines Provinces de France, dans les repas qu'elles ſe donnent entr'elles. On ne finiſſoit point d'aporter des plats, & je crus en les voyant paroître les uns après les autres pendant trois heures, que le magaſin d'où ils ſortoient étoit intariſſable. Voilà pour les viandes, venons au vin. La maniére dont on buvoit n'étoit pas moins ennuyeuſe pour moi que celle de manger ; la Comteſſe fit diſtribuer les ſantés avec la même diſtinction ; il falloit, en s'adreſſant à quelqu'un, faire une grande inclination, & en ôtant le verre de la bouche, une ſeconde encore plus profonde que la premié-

re. Après avoir bû à la santé de ceux qui étoient à table, on aporta un grand verre de cristal, semblable à un Calice: il étoit plein de vin, & couvert d'une Couronne de même matiére, qui s'emboëtoit dedans. A l'aproche de ce verre respectable, la Comtesse se leva avec une contenance très-grave, & à ce moment tous les Conviés se levérent aussi; alors l'empoignant, elle le tourna de mon côté, toujours avec gravité, & mon Interpréte me dit de découvrir le verre, & de garder la Couronne dans la main; ensuite elle prononça majestueusement, qu'elle alloit boire à la santé de la Sacrée Personne de l'Empereur; aussitôt toute la compagnie fit une profonde révérence, qui fut recommencée quand elle eut bû ou fait semblant de boire, & chacun se remit à sa place. Peu de tems après, le grand verre plein de vin me fut présenté; on me dit de me lever, de mettre dessus la Couronne que je tenois à la main, & de me tourner du côté de celui qui étoit à la gauche de la Comtesse, qui prit la Couronne, comme j'avois fait, & cette santé fit la ronde dans le même ordre. Après la santé de l'Empereur, vint celle du Roy de France, & sans reproche, Sa Majesté m'avoit un

peu d'obligation; car sans moi on l'auroit laissée-là. La santé du Roy fut suivie de celle de l'Electeur, & ensuite les santés de presque toutes les Têtes couronnées de toute l'Europe passérent par nos mains; on ne vit pendant la moitié du repas que des courbettes continuelles. Je remarquai cependant qu'à toutes les santés, la Comtesse ne faisoit que présenter le verre à la bouche, & le rendoit presque dans le même état qu'elle le recevoit, & je jugeai à propos d'en faire autant. Pour nos Nobles Allemands, ils auroient cru manquer de respect aux Personnes Sacrées à la santé desquelles ils avoient l'honneur de boire, s'ils n'avoient pas vuidé le calice jusqu'à la derniére goute; aussi étoit-ce quelque chose de beau à voir. L'air dégagé avec lequel ces Messieurs sortoient de table; leur yvresse taciturne; leurs attitudes grotesques, & leurs cérémonies originales; tout cela me divertissoit infiniment. Je n'en faisois cependant rien paroître; j'observois même de copier leurs airs graves, pour m'attirer leurs bonnes graces; aussi disoient-ils entr'eux, à ce que mon Interpréte me raporta, qu'il étoit dommage qu'un si honnête homme comme moi fût François; que je n'avois point les maniéres

fanfaronnes de ma Nation, qu'on me prendroit pour un Allemand si j'en avois eû le langage. Ce fut la premiére fois que je vis s'enyvrer tant de monde respectueusement & en cérémonie.

Au milieu des fréquens Trinquemens, j'avois remarqué les yeux de la belle Comtesse, & quelques souris gracieux, ausquels j'avois répondu par d'autres, au désespoir de ne pouvoir m'exprimer autrement; il me sembloit même qu'elle n'en auroit pas été fâchée; mais il n'y avoit pas moyen. J'étois auprès d'elle au sortir de table, quand il prit envie à mon Maréchal de Logis de me demander permission d'aller dîner à son tour. Que vous me chagrinez, lui dis-je; eh quoi, ne pouvez-vous au moins pour aujourd'hui vous passer de dîner? Je ne sçaurai plus quelle contenance tenir avec ces yvrognes, si vous m'abandonnez; ils ont la fureur de me parler sans cesse depuis qu'ils sont saouls: allez-y donc, & ne vous avisez pas, à notre imitation, de boire à la santé de toutes les Têtes couronnées de l'Europe, & de me laisser languir avec des gens qui ne m'entendent point. *Cifet, Mincir, cifet*, me répondit la Comtesse, qui sçavoit quelques mots de François, qu'elle

n'avoit pas osé hazarder d'abord ; mais que la gaieté du repas lui donna la hardiesse de prononcer. Comment, Madame, lui dis-je, vous sçavez parler François, & vous me laissez dans l'embarras d'un Intepréte pour vous offrir mes très-humbles respects : il y a un peu de malice chez vous ; vous m'avez voulu punir de ce que j'étois François ; mais si vous me laissez la liberté de vous faire voir combien ma Nation chérit les Dames qui le méritent autant que vous, j'espére me dédommager de tout ce que j'ai souffert en ne nous parlant point. *Moi li parlir qu'un petit peu, Monsir, & li fouloir point pinir fous*, me répondit-elle. Vous en sçavez beaucoup, Madame, continuai-je, & je me sens bien soulagé de n'avoir plus besoin d'Interpréte dans les conversations que j'aurai le bonheur d'avoir avec vous. *Li contentir pas grandemens bocoup fous de mon parlimans ; car li parleiqué fous n'entendre rien de ce que moi lidire à fou* : Eh bien, Madame, lui répliquai-je, vous m'aprendrez l'Allemand, & je vous aprendrai le François. *Li fouloir de tout mon quer, Moncir, & si fous li aprentre à moi pien parlir Francxe, li faire in grant choyeusement pien plis que d'afantage.* Tandis que nous avions cette

conversation, les Nobles Allemands, qui nous entendoient parler une langue étrangére, s'éloignérent de nous par respect. Mon Maréchal de Logis, qui étoit revenu de dîner, craignant mon impatience, me voyant en bon train avec la Comtesse, me dit d'un air plus gai qu'à son ordinaire, ah! mon Capitaine, je vous vois en pays de connoissance, & je comprends que vous n'avez plus besoin de moi; je m'en vais boire à la santé de quelques Princes que nous avions remise à une autre fois. Enfin je continuai de faire tasticoter la Souveraine; & après plusieurs propos, nous convînmes que doresnavant je reviendrois chez elle aussi souvent que je le voudrois, sans qu'il fût question de cérémonies, & que vivant à la maniére Françoise, qu'elle me paroissoit avoir envie d'aprendre, nous bannirions toutes les façons qui peuvent gêner dans la société: en effet, je l'accoutumai si bien à recevoir mes devoirs sur ce pied-là, & lui en fis tellement prendre l'habitude, que dans peu je devins le maître de décider en toutes les occasions. Il me suffisoit de dire que c'étoit la maniére de France, aussitôt cette Dame aplaudissoit, tant elle avoit de goût pour ce qui se faisoit à la Françoise.

Les maris de ce pays-là n'auroient pas été si dociles ; mais leurs femmes s'accommodent volontiers des complaisances qu'on a pour elles, & des caresses qu'on leur fait ; parce qu'elles n'en reçoivent guéres ; les hommes ne connoissent presque point les charmes de Vénus ; ils se livrent à ceux de Bachus, & lui adressent presque toutes leurs offrandes. Enfin il suffisoit que je proposasse quelque loi, pour qu'elle fût observée par cette aimable Dame, de la même maniére que je l'avois prescrite. Il est vrai aussi que mon intention étant de lui donner de grandes idées de nos maniéres, je m'attachois à ne mettre en usage que celles qui pouvoient conduire à mon but : c'est ainsi que je trouvai le secret de métamorphoser le quartier d'hyver le plus affreux, en un séjour de félicité. La Comtesse se plut tellement à nos façons dans les amusemens & le plaisir, qu'elle ne pouvoit plus suporter les grossiéretés & l'yvrognerie de ses Campagnards. Tout l'hyver se passa en différentes parties ; je mis la jeunesse en train de donner des Bals & faire des Mascarades, pour contribuer aux plaisirs de leur Souveraine ; & ses Peuples me regardant comme un homme avec lequel elle partageoit son autorité,

autorité, marchoient en nombre dans les chasses que nous faisions, & les rendoient plus commodes & plus agréables. Tout étoit en joye dans la Ville; les amours y régnoient avec empire, & quelques quartiers d'hyver de la nature de celui-là, auroient regagné à Vénus bien des cœurs que Bachus lui avoit enlevé depuis plusieurs Siécles. Enfin notre félicité auroit été parfaite, si les Troupes de l'Empereur n'étoient venues l'interrompre de la maniére que je vais le dire.

L'Empereur qui ne s'étoit pas vû assez de Troupes pour s'oposer aux Conquêtes de l'Electeur, avoit attendu du tems, les moyens de s'en venger, & pour le rendre odieux à tout le Corps Germanique, il eut soin d'assembler une Diéte à Ratisbonne, où toutes les démarches de ce Prince furent exposées avec les circonstances les plus agravantes, & qui pouvoient le plus aliéner les esprits. Il sortit de cette Assemblée un nouveau résultat des trois Collèges, qui portoit, que sans avoir égard aux prétentions de l'Electeur de Baviére, il retireroit incessamment & sans délai les Troupes qu'il avoit dans Hulm, Memmingen & autres Places dont il s'étoit emparé

hors de ses Etats, & qu'il joindroit ses forces à celles de l'Empire, pour faire la guerre à la France & à l'Espagne, afin de détrôner le Duc d'Anjou. Que faute de le faire, il seroit déclaré rebelle aux Décrets de l'Empire, & qu'en cette qualité on lui feroit la guerre comme à l'ennemi de la Patrie.

Quelque secrettes que fussent les précautions de la Cour de Vienne, pour attaquer l'Electeur, il n'ignoroit pas ce qui se passoit. Il avoit eû des avis secrets de tous les préparatifs qu'on faisoit contre lui; il sçavoit même quels étoient les Généraux qui devoient lui faire la guerre, les Villes & les endroits par où l'on devoit entrer dans son Pays, & il auroit pû faire avorter leurs desseins, en attaquant le premier; mais il voulut attendre les hostilités de la part de l'Empereur. Cependant pour ne pas exposer ses Sujets à de violentes exactions, sans se mettre en état de les défendre, il fit marcher des Troupes dans la basse Baviére, aux environs d'une petite Ville qu'on apelle Scharting, où il sçavoit qu'un Corps considérable d'Impériaux s'assembloit. Ce fut pourquoi nous sortîmes de nos quartiers vers la fin du mois de Février 1703.

J'étois avec la Comtesse lorsqu'on m'aporta l'Ordre, écrit en Allemand; mon Maréchal de Logis qui me le rendit, m'aprit de quoi il s'agissoit, sans qu'elle pût l'entendre; mais son air mystérieux fit naître des soupçons. Elle voulut absolument être informée de ce qu'il contenoit, & elle fit paroître tant d'empressement pour le voir, que je fùs contraint de lui remettre en main. Cette aimable Dame ayant vû l'ordre de notre séparation, en fut tellement pénétrée, qu'elle devint comme immobile, & le papier lui tomba des mains. Je ressentis comme elle une très-vive douleur; cependant je cherchai tous les moyens de lui donner de la consolation. Je lui représentai qu'il n'étoit pas possible que des Troupes pussent tenir la Campagne dans une saison où le froid se faisoit encore sentir si vivement; qu'il ne s'agissoit tout au plus que de quelque course; & qu'ensuite on rentreroit dans les mêmes quartiers; que quand même nous resterions cantonnés du côté de Scharting, pour attendre la belle saison, je serois toujours à portée de lui rendre mes devoirs, & qu'il ne falloit pas nous faire des monstres d'un si petit objet. Mais elle avoit des pressentimens plus justes de ce qui de-

voit arriver ; la crainte lui faiſoit imaginer une entiére ſéparation ; & pénétrée de ces idées, les pleurs & les regrêts fûrent toute ſa reſſource. Son cher François lui tenoit extrêmement au cœur ; elle ne pouvoit s'empêcher de le dire à chaque inſtant, pendant que je reſtai auprès d'elle : mille proteſtations réciproques fûrent mêlées parmi les ſoupirs & les ſanglots de la Comteſſe ; enfin ne ſçachant plus que dire pour exprimer nos douleurs :

Climéne & moi nous nous regardâmes ;
Nous ne nous dîmes rien ; que n'avions nous pas dit !
Mais d'un air doux, languiſſant, interdit,
Nous nous prîmes la main & nous nous ſéparâmes.

CAMPAGNE

De mil sept cent trois.

LA Cour de Vienne qui vouloit surprendre & ravager le Pays de l'Electeur de Baviére, pendant que ses Troupes étoient distribuées dans les quartiers, envoya un Corps de vingt mille hommes sous les ordres du Général Schlick, qui dès la fin du mois de Février entra dans la partie inférieure de Baviére qui confine l'Autriche, & commit de très-violentes exactions sur les peuples; alors l'Electeur n'eut plus de ménagement; les actes d'hostilités des Troupes de l'Empereur étoient trop cruels pour que ce Prince ne se mît pas en état de les repousser. Il fit avancer à cet effet un Corps de Troupes considérable par différentes routes; elles surprirent le Général Schlick dans le tems qu'il s'y attendoit le moins, & le défirent entiérement.

Cette action se passa le 3. Mars, près d'un Village qu'on apelle Heyzempirne, où la neige étoit encore bien épaisse.

Schlick avoit ſon Corps d'Armée campé dans une plaine joignant ce Village, & pour plus grande ſûreté, il faiſoit occuper, par un gros Détachement d'Infanterie & de Cavalerie, un autre Village, qui étoit à une lieue devant lui, ſur le chemin de la Baviére. Ce Détachement lui ſervoit d'avant garde, & dans cette ſituation, il étoit comme impoſſible qu'il pût être ſurpris; parce qu'il falloit, avant de venir à lui, attaquer ce poſte & le forcer; ce qui ne pouvoit ſe faire, ſelon toute apárence, ſans qu'il en eût des nouvelles; mais le ſort en décida autrement. Avant d'aller attaquer Schlick, l'Electeur jugea à propos de retirer la Garniſon d'un des Châteaux qui compoſent les Fortifications de Paſſau, ſur le Danube; ce Château étoit expoſé aux inſultes des Garniſons Impériales qui occupoient deux autres Fortereſſes voiſines de Paſſau, qui eſt une Ville diviſée en deux Souverainetés, dont l'une apartient à l'Empereur, & l'autre à l'Electeur. Et comme il étoit à craindre qu'elle ne fût attaquée, pour faciliter ſa retraite, on fit avancer vers cette Place trois de nôs Compagnies de Dragons, deſquelles étoit la mienne. Ce fut pour nos Meſſieurs une occaſion d'exer-

cer leur haine contre moi ; en effet, sans m'avertir de la précision de l'ordre qu'ils avoient, ils commencérent à me poster avec ma Compagnie trois jours avant que la Garnison sortît de Passau, au milieu d'un bois de sapin, rempli de neige. Là exposé à un froid très-violent, sans vivres, sans fourages, ni aucunes précautions prises pour en avoir, il étoit naturel de croire que nous n'étions dans notre poste que pour quelques heures ; mais le tems qui s'écoula sans avoir de contr'ordre, ayant excité en nous une faim pressante, je détachai des Dragons pour aller découvrir quelques Villages d'où ils pussent raporter des vivres & du fourage. Après avoir demeuré long-tems à courir, ils ne me raportérent que très-peu de mauvais pain noir, qu'il fallut épargner avec soin, & si peu de fourage, que dans la distribution qu'il en fallut faire, la ration de chaque cheval ne monta qu'à cinq ou six livres par jour. Pour les deux autres Compagnies qui devoient être commandées avec la mienne, elles demeurérent tranquiles dans des Villages assez éloignés, & ne s'aprochérent de Passau que le jour que notre Garnison en sortit. Enfin il fallut que toute ma Compagnie, qui apar-

tenoit à leur Maître, & nullement à moi, fût la victime de leur mauvaise volonté.

Ce fut le quatriéme jour que j'étois dans ce bois, que la Garnison de Passau sortit. Les Impériaux ne s'en aperçûrent que quand elle fut éloignée de la Ville, & voulant s'avancer pour l'attaquer, nos Dragons parûrent, & les contraignirent de se retirer, après quelques coups tirés de part & d'autre sans beaucoup de mal. Nous escortâmes cette Garnison pendant trois lieuës; ensuite nous nous rendîmes vers Scharting, où nous joignîmes le Régiment. Il devoit s'assembler le lendemain avec toute l'Armée, dans une plaine au-dessus de cette Ville, & on comptoit marcher tout de suite aux Ennemis, qui n'étoient qu'à quatre lieuës de-là. La quatriéme nuit ne me fut pas plus favorable que les trois précédentes; on trouva de nouveaux prétextes pour me poster de façon qu'il me fallut demeurer en bataille presque toute la nuit, sans débrider & sans pouvoir faire de feu; toute ma ressource contre la violence du froid, étoit de battre des pieds & des mains pour me réchauffer.

Le lendemain, au point du jour, l'Armée s'étant formée & mise en Colonne,

on ne manqua pas de marcher à l'Ennemi, afin de ne lui pas donner le tems d'avoir avis de notre aproche. Douze Escadrons de Dragons formérent l'avant-garde ; après eux venoit tout le Corps d'Infanterie, soutenue par quarante Escadrons de Cavalerie, qui fermoient le tout. Quand notre Armée aprocha du Village, qui servoit d'avant-garde aux Ennemis, le tems se couvrit tout d'un coup, & la neige tomba si épaisse, que les Sentinelles ne pûrent distînguer que la tête de nos Dragons. Ils crûrent que ce n'étoit qu'un Détachement qui venoit à la découverte, & le Commandant formant bientôt le dessein de le surprendre, cacha son Infanterie, une partie dans un Cimetiére renfermé de murailles, qui bordoit l'unique ruë qui coupoit le Village de long en long, & l'autre partie dans les maisons, afin de nous mettre entre deux feux. Quant à sa Cavalerie, il la fit promptement monter à cheval, & la plaça en dehors du Village, vis-à-vis l'embouchure de la ruë, afin d'arrêter les Dragons qui voudroient se sauver après que l'Infanterie les auroit attaqués; & dans cette disposition, il attendit tranquillement que le sort nous conduisît dans son embuscade, pour nous expédier

avant que le Général Schlick en eût aucune nouvelle. Nous n'avions garde de nous méfier d'un Village tout ouvert, qui se trouvoit sur notre route, & où il ne se présentoit ni poste ni sentinelle avancée ; nous y entrâmes donc, & nos Dragons ayant enfilé la ruë sans précaution, les Ennemis qui nous vîrent marcher de si bonne foi, croyoient déja leur proye assurée. Ils attendirent que toute la Troupe fût avancée du côté de leur Cavalerie, avant de faire leur décharge, & de nous mettre entre deux feux ; mais heureusement ils en avoient trop laissé défiler pour bien ajuster leurs coups ; cela n'empêcha cependant pas qu'ils ne nous tuassent beaucoup de monde, & que la surprise qu'ils nous causérent ne nous mît en desordre, car nous ne nous attendions pas à trouver personne dans ce Village, & nous ne nous étions aucunement précautionnés. Cependant nous précipitâmes le pas pour gagner la sortie du Village, où nous trouvâmes leur Cavalerie, qui augmenta notre surprise ; nous prîmes notre parti ; on fit mettre au plus vîte pied à terre aux Dragons, qui se jettant à droit & à gauche dans les maisons & dans les issues du Village, se mirent à couvert

& en état de défenſe. J'étois dû nombre de ceux qui avoient donné dans l'embuſcade, & je fûs aſſez heureux d'en échaper aux dépens de douze Dragons de ma Compagnie qui y fûrent tués; Duchâtel qui commandoit notre avant-garde, fut tué auſſi, & fort blâmé après ſa mort, de s'être jetté dans un Village ſans l'avoir fait reconnoître. Juſques-là le Commandant avoit parfaitement bien réüſſi, & il jouiſſoit d'une pleine Victoire; mais la durée n'en fut pas longue; l'alarme ayant fait avancer notre Armée avec précipitation, l'Electeur fit inveſtir le Village de tous côtés, par les deux Colonnes dont elle étoit compoſée, & la Cavalerie ennemie ſe trouva envelopée. Enſuite ayant fait entrer un gros d'Infanterie par les iſſûes, tous ces pauvres malheureux fûrent paſſés au fil de l'épée. Ce prélude de la Bataille générale, qui arriva peu après, anima nos Bavarois d'une telle fureur, qu'ils ne demandoient qu'à joindre l'Ennemi pour le combattre. Schlick cependant avoit apris le deſordre qui venoit d'arriver dans ce Village, & ſans ſçavoir le nombre des Troupes que nous pouvions avoir, il mit ſon Armée en Bataille un peu précipitament. Nous le trou-

vâmes poſté devant le Village d'Heyzempirne ; & comme la plaine étoit fort découverte, on s'aperçut d'abord de l'étendue de ſon Armée & de ſes diſpoſitions. L'Electeur fit biêntôt les ſiennes, & les Armées commencérent à ſe canoner de part & d'autre, en prenant leurs avantages. A peine la nôtre fût-elle rangée, que l'Electeur la fit mettre en mouvement au petit pas, bien ſerrée, en obſervant qu'elle marchât également ; & lorſqu'elle fut aſſez avancée, nos deux aîles de Cavalerie ſe détachérent au grand trot, pendant que notre Infanterie doubla le pas pour tomber plus impétueuſement ſur l'Ennemi ſans tirer, réſervant ſon feu pour quand elle en ſeroit tout à fait près. Ce premier choc fut extrêmement vif ; il ſembloit que l'acharnement entre gens d'une même Nation étoit encore plus grand qu'entre des étrangers. L'opiniâtreté fut telle, que la Victoire fut aſſez long-tems balancée de Cavalerie à Cavalerie ; car on peut dire que les Cuiraſſiers de l'Empereur ſont ce qu'il y a de meilleur dans toutes ſes Troupes ; mais notre Infanterie ne trouva pas la même réſiſtance : après avoir eſſuyé le premier feu des Ennemis, elle culbuta, bayonnette au bout du

fusil, tout ce qui se trouva devant elle, & mit en déroute l'Infanterie qui lui étoit oposée. Bientôt leur Cavalerie fut obligée de plier, & tout prit la fuite; Schlick se sauva avec les débris de son Armée, après avoir laissé plus de cinq mille morts sur la place, & abandonné toute son Artillerie, ses Caissons, quantité de Pontons de cuivre, d'Ancres & de Cordages dont il avoit fait provision pour passer les Riviéres de Baviére, où il comptoit pénétrer, ravager le Pays, & faire repentir l'Electeur de sa désobéissance à la Cour de Vienne. J'éprouvai dans cette action un petit grillage de fer bien trempé, que les Officiers de Cavalerie, non cuirassés, mettoient dans la forme de leur chapeau; il me garantit de deux grands coups de sabre qui me fûrent portés sur la tête dans la mêlée, & j'en fûs quitte pour quelques petites contusions. J'eûs, pour ma portion de cette journée, l'honneur d'avoir essuyé deux grandes Batailles, aussi périlleuses l'une que l'autre; & pour couronner l'œuvre, je fûs encore commandé cette cinquiéme nuit pour garder sur le champ de bataille l'Artillerie & les autres bagages que les Ennemis y avoient laissés, qui ne pûrent être déplacés que le

lendemain au soir, faute d'équipages pour les conduire. Néanmoins quoique la neige fût fort épaisse, je n'endurai pas tant de froid que les quatre nuits précédentes, parce que les Ennemis dans leur déroute, ayant mis le feu au Village, nous eûmes de quoi nous chauffer amplement. L'Artillerie ayant été transportée le lendemain assez tard, j'eûs ordre d'aller prendre mon quartier dans un petit Village à huit grandes lieuës du champ de bataille, & je passai encore cette sixiéme nuit dans la fatigue d'une très-rude marche. J'arrivai ensuite dans le méchant Village qui m'étoit marqué, & je n'y trouvai d'autre soulagement que celui d'avoir le couvert dans un Pays si éloigné, que je fûs dans l'impossibilité de revoir ma Souveraine.

Après cette expédition, il convenoit aux affaires de l'Electeur de se rendre maître du Pont & de la Ville de Ratisbonne. Cette Ville Anséatique est presque enclavée dans ses Etats; le Fauxbourg même, nommé Beyricheoffen, lui apartient en propriété. Il n'y avoit que peu de jours que j'étois dans mon Village, quand j'eûs ordre de me mettre en marche & de joindre le Corps de nos Troupes qui alla investir Ratisbon-

ne, pour prévenir l'Empereur qui vouloit s'en emparer. J'eûs la direction du Siége de cette Place, qui n'étoit gardée que par ses Habitans; les égards que l'Electeur eut pour tous les Députés qui composoient la Diéte qui y étoit assemblée, me gênoient extrêmement. Cependant après avoir pris le Fauxbourg, je fis dresser une Batterie pour ruîner une traverse qu'on avoit faite sur le Pont; & comme il est de pierre, crainte que les Boulets échapés n'allassent causer de la frayeur, & endommager les maisons de quelques Députés, je la fis poser si en biaisant, que mon attaque n'auroit pas réussi. J'en fis faire une seconde de l'autre côté du Danube, avec la même circonspection; & les Bourgeois qui ne sçavoient pas les précautions que nous prenions à la considération de la Diéte, fûrent tellement éfrayés de se voir canoner par une Armée qui tenoit leur Ville investie, qu'ils vinrent rendre les Clefs à l'Electeur, les premiers jours de notre attaque, & reçûrent Garnison Bavaroise. L'Electeur fit observer un si bon ordre, que rien ne troubla la liberté des délibérations; il fit même tout son possible pour obtenir de la Cour de Vienne un Acte de neutralité, qui ne fût sujet ni aux

exceptions ni aux équivoques, afin de retirer ses Troupes d'une Place qui devoit être regardée des deux partis, comme le Sanctuaire de toute l'Allemagne; mais les esprits étoient trop échauffés pour pouvoir s'accorder.

Ma Compagnie fut nommée pour faire partie de la Garnison de Ratisbonne. Je trouvai dans cette Ville beaucoup d'agrément; le nombre des Députés de presque toute l'Europe, dont la plûpart avoient leurs familles avec eux; M. de Charmois qui s'y trouvoit pour la France, avec Madame son épouse; celui de l'Electeur avec toute sa famille; beaucoup d'autres enfin, mettant les intérêts de la Guerre à part, y formoient une agréable société. Mais je n'en pûs joüir que fort peu de tems; il fallut me remettre en marche pour aller exercer ma qualité d'Ingénieur en de nouvelles Conquêtes que l'Electeur résolut de faire avant l'entiére ouverture de la Campagne. Nous allâmes investir Neybourg, sur le Danube, qui apartient en Souveraineté à l'Electeur Palatin; cette Ville convenoit à l'Electeur, parce qu'elle est placée entre Donavert & Ingolstat, Places apartenantes à Son Altesse Electorale, & qu'elle

communique par un Pont au plat pays de l'intérieur de la Baviére. Il ne suffisoit pas à ce Prince d'avoir fait des Conquêtes dans le Cercle de Souabe, il falloit encore depuis la déclaration de la Guerre avec l'Empereur, pourvoir à la sûreté de son propre Pays, & couvrir tous les endroits par où les Ennemis auroient voulu pénétrer. Neybourg étoit un des principaux passages qui auroient pû donner de l'inquiétude à l'Electeur, & cette raison le détermina à s'en emparer. Les Ennemis, qui ne doutérent point après la Bataille d'Heyzempirne, qu'on n'attaquât cette Ville, ajoûtérent de nouveaux Ouvrages à une vieille enceinte de murailles dont cette Place est revêtuë; mais ils ne leur fûrent pas d'un grand secours, nous l'emportâmes en cinq jours de Tranchée ouverte. Je trouvai cependant quelques difficultés du côté d'un Fauxbourg, situé sur une Colline qui aboutit au Danube; nous y perdîmes un peu de monde; ensuite la Ville capitula, & nous y mîmes une très-petite Garnison, à cause de sa situation.

La Ville d'Ausbourg donnoit beaucoup d'avantage à défendre ou à attaquer la Baviére, parce qu'elle y est comme enclavée;

il étoit très-facile de s'en emparer ; cette Ville Anséatique n'avoit d'autre Garnison que la Bourgeoisie , & immédiatement après la prise d'Hulm, elle eut la politique & la précaution de demander à l'Electeur la neutralité, qu'il lui accorda; cependant des avis , dont les événemens n'ont que trop fait voir la certitude, aprenoient à Son Altesse l'intelligence des Habitans avec les Impériaux, & l'Electeur auroit dû l'attaquer après la prise de Neybourg; mais malgré la facilité qu'il avoit à s'en rendre maître en peu de tems, il aima mieux en courir les risques, que de manquer de donner à l'Empire des preuves de sa modération & de la droiture de ses sentimens. Les Ennemis moins scrupuleux profitérent de sa bonne foi ; ils y furent reçûs, & il n'en répara la perte qu'après le gain de la premiére Bataille d'Hochstet, & un Siége pénible qu'il fallut mettre devant cette Place.

M. de Ricous accompagnoit l'Electeur dans toutes ses Conquêtes ; nous parlions souvent de notre Régiment de Déserteurs; & on avoit mis quelques intelligences en œuvre pour semer des billets dans les Places & dans les Troupes des Impériaux. Cela nous avoit deja attiré quelques Soldats,

que l'on cantonnoit dans une Place de Baviére, en attendant mieux, avec quelques ſubalternes pour les commander, qui à l'exemple des Soldats avoient quitté un ſervice étranger pour ſe rendre en Baviére. Il ſe préſenta en ce tems-là deux jeunes Meſſieurs fort bien faits; ils diſoient que des affaires d'honneur, qu'ils avoient eû en Italie, les avoient contraints de quitter l'Armée de France, pour ſe retirer dans les Pays étrangers; qu'ayant apris la Guerre de Baviére, ils y étoient venus pour implorer le ſecours de l'Envoyé du Roy, & qu'ils le ſuplioient très-humblement de leur faire donner quelque Emploi convenable à leur condition, & à celui qu'ils avoient déja occupé en France. M. de Ricous, indéterminé ſur la protection qu'ils lui demandoient, me les envoya pour examiner s'ils pouvoient convenir à notre nouveau Régiment; ces Meſſieurs, qui avoient eû ſoin de s'informer de quelle Province j'étois, parûrent ravis d'aprendre que nous étions voiſins. Ils me dirent qu'ils étoient d'une même famille du Périgord, ſur les confins de l'Agenois, l'un Comte de la Baſtide, & l'autre Chevalier de la Baſtide, Maiſon en effet de la même Province. Je m'infor-

mai des affaires qui les avoient contraints d'abandonner les Troupes de France ; ils me firent le détail d'un Duel imaginé, dont les circonstances étoient si bien étudiées & si pathétiques, qu'on ne pouvoit s'empêcher de prendre part à leurs malheurs. Je me fis une représentation si avantageuse de mes deux voisins, que je ne crûs pas pouvoir faire moins, que de leur procurer les deux premiéres Compagnies de notre futur Régiment ; leurs Brevets, sur mon raport, leur fûrent expédiés pendant que nous faisions le Siége de Neybourg, & on les envoya dans le cantonnement, pour former ces deux Compagnies. Cependant ces Messieurs, qui s'étoient faits une étude d'avantures, n'étoient rien moins que tout ce qu'ils se disoient, & loin d'avoir servi dans les Troupes, c'étoient deux jeunes hommes de Villeneuve d'Agenois, mariés & point parens, qui avoient fait l'un & l'autre un petit Commerce en boutique, pour supléer au mince patrimoine que leurs peres, qu'ils avoient perdus fort jeunes, leur avoient laissés ; mais le peu d'expérience qu'ils avoient dans le Commerce, joint à ce qu'ils aimoient le jeu, avoit tellement dérangé leurs affaires, qu'ils avoient été con-

traints d'abandonner femmes & enfans, pour se dérober à la poursuite de leurs créanciers; & après avoir passé par l'Italie, ils fûrent assez heureux pour trouver en Baviére l'occasion d'être placés en arrivant. Au reste, leurs familles étoient de la meilleure Bourgeoisie de la Ville; & je n'apris toutes ces circonstances, qu'après mon retour de Baviére, comme je l'expliquerai dans son tems.

Après la Prise de Neybourg, on divisa nos Troupes en détachemens; M. de Volfranstorf, Maréchal de Camp, en commandoit un, dans lequel étoit notre Régiment: il prit la route du haut Palatinat de Baviére, pour s'oposer à un Corps de Troupes Impériales, qui ravageoit cette Frontiére. Nous marchâmes dans l'intention d'attaquer ce Corps, & nous vînmes camper la derniére journée près d'un gros Village, qu'on apelle Schmidmidel, où nous aprîmes que les Ennemis paroissoient souvent, & qu'ils étoient en plus grand nombre que nous n'avions cru. Notre Commandant envoya à la découverte pour sçavoir au vrai quelles étoient leurs forces; & ayant apris qu'elles ne surpassoient pas de beaucoup les nôtres, nous nous mîmes

en marche pendant la nuit, pour les aller surprendre à quatre lieuës de-là. Il étoit cependant Soleil levé le lendemain, quand nous commençâmes à découvrir leurs gardes avancées, & les Védettes nous ayant aperçûs, avertirent les Ennemis, qui eûrent tout le tems de se disposer à nous bien recevoir. Nous les trouvâmes en Bataille, avec une contenance qui ne dénotoit ni crainte ni surprise; & notre Détachement s'étant rangé dans le même ordre qu'eux, les deux Troupes se regardoient sans oser s'attaquer: c'étoit à qui commenceroit le premier. Dans cette inaction, la curiosité me fit avancer sur le flanc de nos Escadrons, pour voir à peu près la force & la situation des Ennemis; un jeune Officier des Impériaux, m'ayant aperçû, se détacha de sa place pour venir faire le coup de pistolet avec moi; mon premier mouvement fut de rejoindre la mienne, sans faire semblant de le voir; j'avois assez d'expérience pour sçavoir que ces sortes de combats ne sont faits que pour les étourdis, & qu'un Officier doit se réserver pour conduire sa Troupe, & combattre avec elle pour l'intérêt de son Maître. Mais faisant réflexion sur ce que nos Allemands pourroient dire de moi, je

fis tête à mon étourdi, qui caracolant à la maniére des Husards, venoit de tems en tems à toutes jambes me tirer son coup de pistolet, & puis s'en retournoit de même. Ce manége, qui servoit d'amusement aux deux partis, se termina malheureusement pour lui; car à force d'exercer ses éperons, son cheval prit tout à coup le mords aux dents, & se vint précipiter dans nos Escadrons avec son maître, & ils fûrent tués l'un & l'autre.

Cette avanture, qui ne paroissoit qu'un jeu, fut cependant cause de la Bataille entre les deux Détachemens. L'Officier qui venoit d'être tué, étoit neveu du Commandant des Impériaux, qui fut si piqué de le voir périr, que pour en tirer vengeance, il se détermina à livrer Bataille. Au premier mouvement des Ennemis, nous marchâmes en avant pour aller à leur rencontre, n'étant pas avantageux à une Troupe de se laisser heurter sans se mouvoir. La fureur étoit si grande de part & d'autre, que le choc fut extrêmement violent, & nous demeurâmes mêlés pendant quelque tems; mais la Cavalerie ayant percé chacune devant elle, dans le tems que l'Infanterie étoit encore aux prises, les deux partis se

ralliérent de part & d'autre, & vinrent une seconde fois à la charge; enfin malgré cette opiniâtreté, & après un long combat, les uns & les autres s'étant trouvés séparés une seconde fois, chacun fit retraite de son côté, après avoir perdu beaucoup de monde. Nous allâmes camper près du Village de Schmidmidel, pour observer les Ennemis, qui par la crainte d'un petit renfort qui nous vint, prirent le parti de se retirer. Je perdis le cheval que j'avois monté pendant la Bataille; il mourut le même jour, des coups de sabre qu'il avoit reçûs sur la tête; car les combats de Cavalerie à Cavalerie sont plus meurtriers par le fer que par le feu, & mon grillage dans la forme de mon chapeau me sauva encore bien des coups.

Notre Détachement étoit encore sur la Frontiére, quand nous aprîmes que le Maréchal de Villars s'étoit rendu Maître du Fort de Kel, vis-à-vis de Strasbourg, le 9. de May, après dix jours de Tranchée ouverte; & que s'étant emparé des Gorges des Montagnes Noires, il avoit pénétré avec son Armée dans le Cercle de Souabe, & avoit joint l'Electeur. Une si grande nouvelle nous causa une joye inexprimable. Déja nous nous flations de mille Conquêtes:

tes:

tes : & dans nos desseins nous ne faisions presque plus de grace à tout le Corps Germanique. Cependant cette jonction n'épouventa point le Comte de Stirum, Général des Impériaux ; il vint se présenter avec un corps de Troupes d'environ vingt-mille hommes, après avoir un peu ravagé la frontiére de Baviére dans la plaine d'Hochstet. L'Electeur voulut le combattre en personne, & fit marcher les Troupes qui étoient à portée, qui fûrent jointes par un Détachement de celles de France, que commandoit M. Dusson. Il fit à peu près les mêmes dispositions pour tomber sur Stirum, qu'il avoit faites lorsqu'il surprit Schlick ; il le trouva dans la plaine d'Hochstet, disposé à soutenir le combat par tous les avantages qu'il avoit pû tirer du poste où il étoit. Le choc fut très-violent, on peut même dire que la Victoire fut un peu balancée dans le commencement ; mais les Ennemis ayant été ébranlés, leur Cavalerie commença à reculer, & comme la nôtre la suivoit de près, elle abandonna tout-à-fait l'Infanterie : qui se voyant découverte dans les deux flancs, ne songea plus qu'à se sauver par une retraite. Pour mieux y réussir, elle fit de tout le Corps qu'elle

contenoit un ſeul Bataillon quarré, & ſe retirant peu à peu en combattant, elle gagna des bois qui étoient derriére elle, où elle ſe ſauva. La perte des Ennemis alla à plus de trois mille hommes, outre quelques priſonniers & de l'Artillerie; après cette affaire on fit le Siége de Kempten, & quelque tems après celui d'Auſbourg. Je fûs diſpenſé alors de ſervir en qualité de Chef des Ingénieurs Bavarois, parce qu'il y avoit aſſez d'Ingénieurs dans l'Armée de France, & que cet Emploi ne m'avoit été donné, que faute de ſujets capables de l'exercer.

L'Armée de France qui venoit de pénétrer, ſans avoir trouvé de grandes réſiſtances, juſques dans le centre de l'Allemagne, avoit cependant beſoin de ſe conſerver des paſſages entre la Souabe & l'Alzace; elle ne pouvoit prudemment aller plus avant dans l'Empire, tandis qu'une Armée ennemie auroit pû lui couper chemin en s'emparant des Places utiles à ſes communications. Rien n'étoit plus raiſonnable que de donner au tems, ſans précipiter, & d'examiner ce que feroient les Alliés, pour éviter le danger qui les menaçoit. On pouvoit certainement aller plus avant que le

Cercle de Souabe, si on l'avoit jugé à propos; mais ne croyant pas pouvoir agir plus éficacement pour la ruine totale de l'Empire, que de conduire dans son centre tout l'éfort de la Guerre, en faisant plusieurs communications pour les secours, il fut décidé que pendant que l'Armée de France soutiendroit les Conquêtes de Souabe, l'Electeur, avec partie de son Armée & un Détachement de celle de France, s'ouvriroit un passage par les Montagnes du Tirol, qui séparent la Baviére d'avec l'Italie, pour faciliter la jonction de l'Armée du Duc de Vendôme à celle de M. de Villars, & de retarder toutes autres entreprises, jusqu'à ce que cette jonction fût faite ou manquée. Il y avoit cependant de grandes difficultés à surmonter avant de parvenir à l'exécution de ce dessein, à cause d'une chaîne de Montagnes qu'il falloit traverser, mais aussi le passage une fois établi, l'Armée d'Italie qui auroit joint celle de Baviére, auroit mis l'Empire dans une terrible décadence. On jugea la présence de l'Electeur nécessaire dans cette fameuse expédition; il la conduisit avec tant de prudence & de capacité, que si les mêmes dispositions s'étoient rencontrées du côté d'Italie,

elle auroit réussi selon les projets qu'on en avoit faits.

Pour commencer l'entreprise, Son Altesse fit attaquer quatre Places considérables, qui défendoient l'embouchure des Montagnes du côté de la Baviére; c'étoient Rozhem, Kupstein, Hochstein & la Charnix, Villes situées sur des revers de Montagnes & des Rochers presque inaccessibles; cependant, malgré les difficultés, l'Electeur trouva moyen de les emporter par assaut ou par composition. Après la Prise de ces quatre Places, qui établissoient une retraite assurée, il fit défiler son Armée par une seule route, pratiquée sur le revers des Montagnes, qui le conduisit jusques dans Inspruck, Ville Anséatique, Capitale du Tirol. Les Magistrats qui n'avoient point de Garnison pour se défendre, ne jugérent pas à propos de faire tête eux-mêmes; ils vinrent au-devant de l'Electeur lui présenter les Clefs de leur Ville, & lui prêtérent avec soumission le serment de fidélité. On ne pouvoit souhaiter jusqu'alors des dispositions plus heureuses; cette Ville comme Capitale sembloit tenir en respect tout le reste de la Province; c'étoit de plus un entrepôt des plus commodes pour four-

nir les vivres & les munitions à l'Armée d'Italie, lorsqu'elle viendroit nous joindre. Les plus grands obstacles à nos projets étoient levés ; il ne restoit plus qu'à envoyer un Détachement pour s'emparer des passages les plus difficiles qu'il y avoit depuis Inspruck jusqu'au débouché de l'Italie, & faire sçavoir au Duc de Vendôme l'heureuse situation où toutes choses étoient, afin que ce Général mît son Armée en marche le plus promptement qu'il se pourroit. Pendant ce tems-là l'Electeur, avec le reste de la sienne, devoit rester dans Inspruck, pour y contenir les peuples dans l'obéissance, & y faire observer les ordres nécessaires pour la jonction.

Le Détachement de l'Armée de l'Electeur fut commandé, & pénétra les passages les plus difficiles, jusqu'à un endroit qu'on apelle le Bresner, qui étoit le plus essentiel. Aussitôt on envoya par la route du côté des Grisons, le Marquis de Novion, fils d'un Premier Président de Paris, & de Caretti, Piémontois, Capitaines aux Gardes de l'Electeur, qui connoissoient le pays, & sçavoient le patois des endroits où ils devoient passer, pour aller promptement en porter la nouvelle au Duc de Vendôme.

Toutes ces diſpoſitions faites, l'Electeur demeura tranquille dans Inſpruck; il goûtoit les amuſemens que les Habitans lui procuroient, avec autant d'empreſſement qu'auroient pû faire à leur Souverain les Sujets les plus attentifs. Mais pendant que la fortune nous préſentoit une face ſi riante, & que ces peuples paroiſſoient ſi ſoumis & ſi tranquilles, il ſe paſſoit dans l'intérieur des mouvemens tous différens. Ils tramoient contre nous, avec la Cour de Vienne & celle de Savoye, des complots qui n'eûrent que trop leur effet, & qui dérangérent nos projets.

Ce revers malheureux fut cauſé par le changement ſubit du Duc de Savoye, qui abandonna les intérêts de France & d'Eſpagne, pour embraſſer furtivement le parti de l'Empereur; ce Prince oublia la foi d'un Traité ſolemnel, dont le Sceau avoit été le Mariage de la Princeſſe ſa fille, avec le Roy d'Eſpagne; & ſes mêmes armes qu'il avoit promis d'employer au maintien de ſon gendre, ſe tournérent en faveur de ſes Ennemis, pour le détrôner s'il l'avoit pû.

Il ſe préparoit depuis long-tems à quitter des intérêts qui devoient lui être chers, pour embraſſer ceux de l'Empereur & de

ſes Alliés. Le Roy de France avoit cru le fixer, en lui procurant l'Alliance glorieuſe de ſa fille avec le Roy d'Eſpagne ; il ſembloit que les liens du ſang devoient le porter à repouſſer les Ennemis de ſon gendre, & à maintenir la tranquillité de l'Italie, qui étoit menacée par l'Empereur. C'étoit ſon avantage, & il en avoit d'autres à attendre du Traité qu'il avoit fait avec le Roy ; mais ſoit qu'il eût naturellement de l'averſion pour la France, ou que quelqu'autre intérêt l'entraînât, ce Prince traita ſecrettement avec l'Empereur, dans le tems que Sa Majeſté le croyoit le plus attaché à ſon parti ; & on l'accuſa d'avoir donné aux Généraux de l'Empereur des avis de tous les projets les plus ſecrets de la France, dans le tems même qu'il paroiſſoit lui être le plus dévoüé.

L'Empereur lui offroit le Montferat, & lui promettoit que l'Angleterre lui fourniroit des ſubſides conſidérables, s'il vouloit rompre le Traité avec les deux Couronnes, pour entrer dans ſon Alliance. Il lui repréſentoit, outre tous ces avantages, les devoirs envers ſon Souverain, & le retour de ſes bonnes graces ; pourvû qu'il n'attendît pas pour ſe déclarer, une conjonċture for-

cée, qui pourroit devenir inutile aux Alliés. Bien d'autres propositions flateuses déterminérent ce Prince; il convint avec l'Empereur, qu'il ne fourniroit plus à l'Armée du Roy que la moitié des Troupes qu'il avoit promis, & qu'il réserveroit les meilleures dans ses Etats, pour en disposer dans l'occasion en sa faveur. Quoique ce Traité fût secret, il y avoit trop de personnes qui s'en mêloient, pour que le Roy n'en fût pas informé; cependant Sa Majesté n'en voulut rien faire connoître; Elle espéroit que la supériorité de ses armes en Italie contiendroit le Duc de Savoye, jusqu'à ce que les Troupes fussent entrées dans le Tirol, & que la jonction étant faite avec l'Electeur de Baviére, l'Empereur se trouveroit forcé de retirer les siennes d'Italie, pour repasser les Montagnes, afin de défendre ses propres Etats. Alors le Duc privé de secours, auroit été contraint de refuser les propositions de l'Empereur; mais on aprit qu'il n'y avoit plus de tems à perdre; que ses conventions avec la Cour de Vienne venoient d'être signées, & qu'il faisoit ses éforts pour entraîner avec lui quelques Cantons Suisses, & particuliérement les Grisons. Que si on différoit davantage, on risquoit

tout, qu'il n'étoit plus tems de penser à la jonction du Tirol, & qu'il falloit pourvoir à la sûreté des pays d'Italie, parce que le Général Staremberg, qui commandoit l'Armée Impériale, venoit d'envoyer un secours considérable, pour mettre le Duc en état de résister à l'Armée de France, & de faire révolter les Religionaires des vallées du Pragelas, de Barcelonnette & les autres qui aboutissent au Piémont. Que pour porter la guerre jusques dans le Dauphiné, on devoit soulever ceux qui étoient cachés dans les Sévénes, afin d'augmenter le trouble dans le Royaume, & causer de la diversion, pendant que les Allemands entreroient par Alexandrie. Dans un cas si pressant, Sa Majesté jugea à propos de faire arrêter les Troupes de Savoye qui se trouvoient dans son Armée, crainte qu'elles ne tournassent leurs armes contre Elle dans la premiére action qu'on auroit, ce que les Alliés n'auroient pas manqué d'occasionner. Le Duc de Savoye, par représailles, fit arrêter & désarmer un Détachement des Troupes du Roy, qui passoit près de Thurin; & après ces Actes d'hostilités, ses intentions étant au jour, ce Prince, sans autres ménagemens, fit une guerre ouverte

L v

à la France & à l'Espagne. Voilà ce qui arriva dans le tems que l'Electeur faisoit ses éforts pour la jonction du Détachement de l'Armée d'Italie. Nous nous vîmes aussitôt dans la nécessité de faire une retraite précipitée, un retardement de vingt-quatre heures nous exposant à être massacrés par les Peuples du Tirol, qui se révoltérent à la sollicitation de l'Empereur, & à la faveur du nouveau Traité de Savoye. Ils n'auroient pas manqué de nous fermer les passages, la situation du pays leur en offroit tous le moyens, si l'Electeur leur avoit donné le tems d'y travailler.

La Cour de Vienne assurée du Duc de Savoye, voulut profiter de l'avantage des Montagnes du Tirol, & de la disposition des Peuples qui les habitent, pour faire périr l'Electeur & son Armée, dans la retraite qu'il étoit contraint de faire. Pour cet effet elle envoya plusieurs personnes de confiance, qui engagérent tous les Montagnards à prendre les armes contre nous, & à s'oposer à notre passage; & afin de leur donner plus d'émulation, elle envoya des Grenadiers, qui se joignirent aux Chasseurs du pays. La Chasse est une espéce de Métier dans ces Montagnes; ceux qui s'en mêlent

se dispersérent dans différens cantons, & se mirent à la tête des Paysans. Il ne falloit plus à ces gens-là que le tems de s'atrouper, & de se saisir des passages pour nous faire périr ; mais heureusement l'Electeur avoit été averti. Au premier avis qu'il en eut, il rapella ses Troupes avancées, & leur fit faire des marches précipitées, pour les garantir du malheur qui les menaçoit ; & malgré ses précautions, elles ne laissérent pas de trouver quelques obstacles à surmonter; on en vint à bout à la vérité sans beaucoup de perte, parce que les Peuples n'étoient pas encore ameutés. Il n'auroit pas été possible de se tirer d'affaires, s'ils avoient eû le tems de s'emparer des postes que la Cour de Vienne leur avoit marqués ; la situation du pays est si avantageuse à ceux qui en veulent défendre les passages, qu'avec très-peu de monde, on peut dans certains endroits arrêter une Armée entiére. Toute la force humaine ne sçauroit vaincre les difficultés qui s'y rencontrent ; il n'y a pour tout passage qu'un seul chemin, fruit des travaux immenses des habitans du pays, qui après bien des années sont venus à bout de le construire, dans des chutes & des revers de Montagnes si escarpées, que d'un côté

il se présente des précipices affreux, & de l'autre des Rochers hérissés & inaccessibles à toutes autres personnes qu'aux gens du pays. A l'aide des crampons de fer, dont ils s'arment les genoux & les mains, ils grimpent dans des routes qui ne sont connuës que d'eux seuls ; & là ils se rendent maîtres de la vie des passans, qu'ils peuvent assommer en faisant rouler des pierres & des rocailles du haut des Montagnes. Outre cet avantage, qui seul suffisoit pour détruire les Troupes qui se seroient trouvées dans un pareil chemin, ils pouvoient encore, sans beaucoup de travail, faire des coupures dans le travers du passage, de distance en distance, & renfermer l'Electeur de façon à ne pouvoir sauver un seul homme de son Armée.

Quoique ces gens-là ne fussent pas encore en ordre, cependant le bruit du soulévement en attira plusieurs dans les endroits difficiles où nous devions passer ; ils se servirent de leurs avantages, en faisant rouler sur nous quelques pierres qui nous mirent en danger, & nous fûmes contraints de faire grimper des Grenadiers, autant qu'il étoit possible, pour leur donner la chasse & les éloigner ; mais de tous les dangers,

personne n'en courut un si grand que l'Electeur. Un Chasseur s'étoit posté derriére une roche, pour le tuer par préférence, dans le tems qu'il devoit passer dans un de ces mauvais chemins pratiqués sur des revers de Montagnes; & Son Altesse Electorale n'eut le bonheur d'échaper à cet assassin, que parce qu'il n'en étoit pas connu. Ce fut le Comte d'Arcko, mari de la Comtesse qui mourut il y a quelques années à Paris, qu'il prit pour l'Electeur; il fut tué pour lui : voici comment.

Le hazard voulut que l'Electeur ce jour-là s'habillât fort simplement, & que sa Toison d'Or demeurât cachée sous sa veste; mille pas avant d'arriver vis-à-vis de l'embuscade, l'envie de causer avec quelqu'un de sa suite, le fit marcher plus lentement qu'à l'ordinaire, & le Comte d'Arcko, qui n'étoit point de la conversation, se trouva insensiblement tout seul à précéder la Troupe. Deux jeunes Coureurs Italiens, qui marchoient ordinairement devant le cheval de l'Electeur, se trouvérent alors devant celui du Comte, qui étoit ce jour-là vêtu magnifiquement. L'or qui brilloit sur ses habits, & ces deux Coureurs en imposérent à ce scélérat, qui si-tôt qu'il le

vit à portée, lui tira son coup de Carabine, chargée avec une balle d'argent, dont il mourut peu de tems après.

Aussitôt que cet assassin eut fait son coup, il grimpa dans des routes dont on ne s'aperçut pas seulement, & alla publier dans le Tirol, qu'il avoit tué l'Electeur de Baviére ; toutes les circonstances en paroissant réelles, les peuples, par l'envie qu'ils en avoient, se le persuadérent facilement, & regardérent ce monstre comme un Libérateur de la Patrie, & un Héros digne de leur admiration. Au reste il n'y avoit rien d'étrange dans la conduite des peuples du Tirol; ce sont de vrais Ours, qui firent cas d'une action détestable, parce qu'elle s'accordoit à la férocité de leurs mœurs. Mais ce qui se passa ensuite chez des peuples policés, mérite un blâme éternel; je veux parler de la Cour de Vienne, qui croyant l'Electeur mort, non-seulement en aprouva l'assassinat, mais encore elle récompensa l'assassin. Il fut gratifié d'une chaîne d'or, qu'on lui mit en écharpe, à la façon d'un Baudrier, & il fut conduit en triomphe dans toutes les ruës de la Capitale de l'Empire.

La nouvelle de la mort de l'Electeur se

répandit dans toute l'Allemagne, & il fallut un tems considérable pour desabuser les peuples. Ceux du Tirol qui étoient déja en mouvement, en fûrent si animés, que continuant leurs atroupemens avec plus d'ardeur, ils allérent investir les Places de leur Frontiére, & trouvérent moyen de pénétrer dans celle de Rozhem, où ils égorgérent plus de mille Bavarois. Leur cruauté ne se borna pas là, ils arrêtérent le pauvre Comte Veritas, Brigadier des Armées, mon intime ami, & parfaitement honnête homme, qui commandoit dans cette Place, & l'ayant promené comme une victime dans toutes les ruës de la Ville, ils le firent périr à coups de bâton.

Deux autres Places se garantirent de leur fureur, au moyen des Châteaux que les Garnisons occupoient, & qui tinrent ferme jusqu'à ce que l'Electeur leur envoyât du secours. Je fûs de celui qu'on détacha pour Kupstein; les peuples qui avoient investie cette Place, étoient renfermés dans des abattis de bois, qui formoient une ligne de circonvalation des plus fortes & des mieux entenduës, & ils gardoient cette ligne avec autant de précautions qu'auroient pû faire les Troupes les mieux réglées. Le

plus ancien Lieutenant-Général de l'Electeur, qui commandoit le ſecours, me choiſit pour les forcer. J'allai auſſitôt reconnoître le terrein, & je fis trois différentes attaques, dont les deux premiéres étoient fauſſes, afin d'y attirer les révoltés, & la troiſiéme, qui étoit la véritable, fut emportée par des Grenadiers & des Dragons à pied, que j'eûs la liberté de choiſir, & qui m'avoient à leur tête. Je fis commencer ces attaques au petit point du jour, pendant que notre Général faiſoit dire la Meſſe dans un Village, à un quart de lieuë de nous, pour implorer le ſecours Divin; le terrein que nous forçâmes étoit plein de grands bois de Sapins fort élevés & fort épais; & une partie de ces peuples ne ſçachant où ſe ſauver de la fureur de nos Troupes, s'aviſa de grimper dans des arbres, pour ſe cacher dans l'épaiſſeur des feuillages toujours verds & fort épais. Malheureuſement pour eux, un ſeul ne s'étoit pas bien caché, & ayant été découvert, c'en fut aſſez pour que nos gens allaſſent chercher d'arbre en arbre à les dénicher à coups de fuſils comme des Ecureüils. Si ce ſpectacle n'avoit pas eû quelque choſe de répugnant à la nature, il auroit été aſſez amuſant; en effet, la manié-

re de cueillir à coups de fusil de gros fruits qui dégringoloient du sommet des Sapins, avoit au moins le mérite de la nouveauté. Il en coûta la vie à plus de huit cent d'entre eux qui s'étoient perchés, après en avoir tué un plus grand nombre en pénétrant dans leur retranchement : & nous délivrâmes notre Garnison qui manquoit de vivres.

La quatriéme Ville, dont les révoltés du Tirol s'emparérent, s'apelloit Hechstein; elle eut un sort plus favorable que Rozhem. Le Baron de Heydan, Commandant de la Garnison, la rendit par capitulation, ayant été séduit par de fausses aparences, & par la crainte qu'on lui inspira de tous les peuples atroupés qui l'investissoient. Cet Officier, qui étoit brave homme d'ailleurs, écouta trop les discours de certains Moines; ils trouvérent moyen de lui persuader la mort de l'Electeur par des circonstances vraisemblables. Ils lui firent entendre que les secrets de la Providence avoient permis la mort inopinée de ce Prince, par la main d'un malheureux Chasseur, afin de redonner la tranquillité à l'Empire d'Allemagne, où la cruelle guerre qu'il avoit introduite, les menaçoit de maux inévitables. Ils ajoûtérent que la main du Seigneur s'étoit ape-

fantie sur sa Personne pour un plus grand bien ; que l'Armée de France avoit repassé, & qu'il n'étoit plus question d'Ennemis dans le Pays. Ils ne manquérent pas aussi de lui représenter le danger où il étoit exposé avec sa Garnison, s'il s'oposoit au Décret de la Providence ; que non-seulement il ne devoit plus espérer de secours temporels, puisqu'il n'avoit plus de Maître ; mais encore que le défaut de vivres qui alloient lui manquer le feroient tomber entre les mains des peuples, qui dans la fureur où ils étoient, n'avoient pas moins résolu que de l'écorcher vif, s'il attendoit l'extrémité. Enfin qu'il avoit devant les yeux l'exemple du pauvre Comte Veritas, qui auroit sauvé sa vie & celle de sa Garnison, s'il avoit été assez heureux pour trouver des Médiateurs; & qu'il étoit de la prudence de profiter du tems, pour faire une bonne composition & sauver la vie à tant d'honnêtes gens. Ces pieux Moines eûrent si bien le don de persuader le pauvre Heydan, par leurs discours pathétiques, qu'il se laissa séduire, & capitula pour se retirer en Baviére avec sa Garnison.

En sortant de la Place, Heydan conduisit sa Troupe à l'avanture dans la Baviére,

comptant n'y trouver que de la désolation à cause de la mort de l'Electeur ; mais il fut bien surpris de reconnoître en arrivant la faute qu'il venoit de commettre. La facilité qu'il avoit eûë à se laisser séduire en se prêtant aux discours des Moines, lui causa un chagrin des plus cruels. L'Electeur, ayant été informé de sa conduite, lui fit ordonner les arrêts, en attendant l'éclaircissement des raisons qui l'avoient obligé de remettre sa Place aux révoltés sans faire de résistance. Dans les informations qui fûrent faites, personne ne le chargeoit de l'avoir renduë par une mauvaise intention contre les intérêts de son Maître ; on voyoit évidemment que sa faute ne venoit que de trop de crédulité, & que de l'envie qu'il avoit eûë de sauver sa Garnison des dangers qui la menaçoient. Ainsi, selon toute aparence, la punition qui auroit suivi sa faute n'auroit pas été la mort ; car Son Altesse étoit pleine de clémence, & distinguoit avec discernement les intentions des Accusés ; mais la malheureuse étoile du Baron d'Heydan le conduisit à l'échafaut par une route extraordinaire.

Un des Comtes d'Arcko commandoit pour l'Empereur dans Brizac, lorsque le

Duc de Bourgogne y mit le Siége au mois d'Août 1703. Ce Prince fit ouvrir la Tranchée la nuit du 24. au 25. & il y avoit lieu de croire qu'une Place de cette conséquence & aussi-bien fortifiée, auroit fait une longue résistance ; cependant elle se trouva réduite à capituler le 6. de Septembre suivant. Sa Majesté Impériale, indignée du peu de résistance qu'Elle prétendit que le Comte d'Arcko avoit faite, le fit mettre au Conseil de Guerre, & lui fit trancher la tête. A peine cette nouvelle fut-elle sçûë dans notre Armée, que des esprits violens représentérent à l'Electeur, que l'action d'Heydan étoit aussi criminelle que celle du Comte d'Arcko ; que pour le bien de l'Etat, il devoit comme l'Empereur, un exemple à ses Troupes. L'Electeur, qui ne vouloit pas laisser croire à ses Alliés qu'il molissoit, où les intérêts communs se rencontroient, ordonna un Conseil de Guerre, qui condamna Heydan à avoir la tête tranchée.

Après notre retour du Tirol, le Détachement de Monsieur de Villars fut rejoindre l'Armée en Souabe, où elle fit le Siége d'Ausbourg. Il y eut ensuite une rencontre de cinq mille chevaux de l'Empereur, com-

mandés par M. de Latour, le même qui avoit quitté le ſervice de l'Electeur après la Priſe d'Hulm; Meſſieurs de Legaſle & du Heron les attaquérent près de la petite Ville de Munderkinguent, & les défirent entiérement. L'Electeur, dans la baſſe Baviére, Frontiére du Pays de Lints, opoſée à celle de Souabe, fut en perſonne faire le Siége de la Ville de Paſſau & de ſes Châteaux, quoique la ſaiſon fût déja un peu avancée, & malgré la réſiſtance d'une bonne Garniſon d'Impériaux, nous nous en rendîmes maîtres en moins de trois ſemaines. Après cette Conquête, qui ſe fit vers la fin du mois de Novembre, ce Prince marcha aux Lignes que les Impériaux avoient conſtruites ſur la Frontiére, les força, & mit quelque Pays à contribution.

Avant que l'Electeur entreprît le Siége de Paſſau, j'eûs l'honneur d'être nommé Lieutenant-Colonel du Régiment des Déſerteurs dont j'ai parlé ci-devant. Il n'y avoit encore que cinq Compagnies qui firent le ſervice ſous mes ordres à ce Siége, & Son Alteſſe eut lieu d'en être contente. M. de Ricous, qui avoit accompagné l'Electeur dans ſa courſe du Tirol, ſe trouvant attaqué d'une fiévre opiniâtre, fut con-

traint de se retirer à Munich, pendant le Siége de Passau. Son absence fut cause d'une méprise qui lui donna un sensible chagrin ; il auroit pû l'éviter, s'il avoit eû moins de circonspection ; il ne s'agissoit que de déclarer à l'Electeur l'intention qu'il avoit de se réserver le nouveau Régiment ; mais ce Prince, qui n'en sçavoit rien, le donna à Boismorel son Ayde de Camp. Celui-ci étoit auprès de Son Altesse, lorsque la Ville de Passau se rendit ; & profitant de la joye qu'Elle avoit d'avoir soumis une Place de cette importance, il demanda le Régiment, & l'obtint, comme je l'expliquerai, après avoir dit par quel sort Boismorel se trouvoit auprès de l'Electeur.

Boismorel fut mis très-jeune dans le Palais de feu Monsieur, Frere unique du Roy; on prétend qu'il étoit un des hommes les mieux faits de son tems, & qu'il avoit une grace infinie dans sa contenance. Il sçut s'attacher au service de ce Prince, qui l'honora de ses bontés & de sa protection, en lui fournissant les moyens de devenir opulent, s'il avoit sçû en profiter ; mais soit qu'il aimât trop ses plaisirs, ou qu'il crût que la fortune ne pouvoit pas lui manquer, il est certain qu'il ne sçut pas saisir la fortu-

ne, ni modérer une humeur violente qui le dominoit entiérement. Ses emportemens allérent si loin, qu'ils parvinrent à la connoissance du Roy, & par considération pour Monsieur, Sa Majesté voulut bien faire semblant de les ignorer. La France ayant eû le malheur de perdre ce Prince au commencement de Juin de l'année 1701. la situation de Boismorel devint chancelante; cependant M. le Duc d'Orleans, après la mort de Monsieur, eut encore pour lui de la considération, car le voyant en danger d'être arrêté pour avoir, à ce qu'on a prétendu, tué un Gentilhomme vis-à-vis le Palais Royal; il l'envoya en Baviére, dans l'Armée qui passa la Souabe, avec des lettres de recommandation pour l'Electeur. Son Altesse ne pouvant avoir que des idées avantageuses d'un homme pour lequel un Prince de la Maison de Bourbon s'intéressoit, le fit son Ayde de Camp, avec Brevet de Lieutenant-Colonel. Boismorel aussitôt parut auprès de l'Electeur avec tous ses agrémens. Il n'étoit point emprunté dans les façons de se conduire auprès des Princes, & il possédoit parfaitement les dehors d'un parfait Courtisan. Enfin il sçut si bien faire sa Cour à

l'Electeur, naturellement rempli de bontés, qu'il s'acquit auprès de lui un accès libre & familier. Il profita de cet avantage, en lui aprenant que la Garnison de Passau demandoit à capituler ; car voyant la joye de ce Prince à cette nouvelle ; il le suplia très-humblement de lui accorder le Régiment des Grenadiers François ; l'Electeur cependant qui n'étoit pas préparé à cette demande, hésita un peu à répondre, mais Boismorel ne voulant pas lui laisser le tems de réflexion, se jetta sur le champ à ses genoux, en lui exagérant combien le Duc d'Orleans seroit sensible à la grace qu'il lui demandoit ; il avança même qu'ayant compté sur ses bontés, il s'étoit attendu à cette faveur, depuis qu'il avoit l'honneur d'être son Ayde de Camp ; que tous ses amis l'en avoient félicité d'avance, & qu'il seroit deshonoré, si Son Altesse le refusoit. L'Electeur qui crut le Duc d'Orleans intéressé à la demande que lui faisoit Boismorel, dans la bonne humeur où il étoit, lui accorda le Régiment.

Les intérêts de M. de Ricous me touchoient si sensiblement, que je n'apris cette nouvelle qu'avec douleur ; je sentois d'ailleurs qu'un Colonel, qui devoit servir à la

tête

tête d'un tel Régiment, auroit dû avoir une expérience consommée, & que Boismorel n'ayant jamais servi, ne pouvoit conduire des Déserteurs expérimentés dans toutes les ruses de la Guerre, & les contenir dans une exacte discipline. Je connoissois assez Boismorel, par le portrait qu'on m'en avoit fait, pour devoir tout craindre de ses emportemens; & dans l'embarras où me conduisirent mes réflexions, il me prit un si grand dégoût, que j'allai résolument me présenter chez l'Electeur, pour lui demander la grace de me dispenser de servir dans ce Régiment, & de m'employer en tel autre qu'il jugeroit convenable à son service. Son Altesse n'étant pas visible, j'allai chez le Maréchal d'ARCKO, qui m'honoroit de son amitié; je lui racontai mon chagrin & mes intentions, & je le trouvai tout à fait sensible à ce qui me regardoit. Néanmoins, comme il étoit plus expérimenté que moi, il me fit entendre que les Souverains ne font jamais de faute; qu'ils sont les maîtres absolus de distribuer les graces selon qu'ils le jugent à propos, & qu'on doit respecter tout ce qui est émané de leurs volontés; il me dit ensuite que je ne devois pas m'alarmer de la faveur de

Boiſmorel, & qu'il m'exhortoit à continuer mes ſoins, pour contenir le Régiment dans la bonne diſcipline dont il avoit beſoin; il ajoûta que cet Officier ne ſçachant pas le ſervice, il feroit enſorte que je fuſſe toujours regardé comme le véritable Chef, & que les ordres ne s'adreſſaſſent qu'à moi. Je fûs très-ſatisfait de ſon avis, & je réſolus de le ſuivre & de laiſſer agir le ſort. L'Electeur ſe retira à Munich, après l'expédition des Lignes de Lintz, & les Troupes entrérent en quartier d'hyver; notre Régiment fut deſtiné pour la Ville de Straubing, ſituée ſur les bords du Danube, où je le conduiſis, & Boiſmorel accompagna Son Alteſſe à Munich, où il paſſa tout l'hyver.

Ce fut pendant cette Campagne que les Religionaires commencérent à ſe ſoulever dans les Sévénes, par la manœuvre de l'Empereur & du Duc de Savoye. Quoique le nombre n'en fût pas conſidérable, l'apui & les promeſſes de ces Puiſſances les avoient cependant rendus aſſez audacieux pour croire qu'avec le ſecours de leurs Montagnes, ils pourroient faire tête à leur propre Souverain, ou du moins cauſer une diverſion aſſez forte pour diminuer les forces de la France. On envoya d'abord quel-

ques Troupes pour les châtier, ſous les ordres de Saint Julien, & le Maréchal de Montrevel lui ayant ſuccédé, les rencontra au nombre de quinze cent, dans un lieu apellé Pompignan, près de Sainte Hypolite; il les attaqua & les défit entiérement.

Outre la Priſe de Brizac, que le Duc de Bourgogne réduiſit le 6. de Septembre, le Maréchal de Boufler̃s défit encore le 30. de Juin de la même Campagne, l'Armée des Alliés, près d'Anvers en Flandres; elle étoit commandée par le Baron d'Obdam, qui perdit plus de quatre mille hommes, ſans les priſonniers.

Le Duc de Vendôme, malgré le changement du Duc de Savoye, ne demeura pas inutile en Italie; il prit le 13. de Juillet la Ville de Berſello, & quinze cent hommes qui étoient en garniſon dans cette Place fûrent faits priſonniers; il attaqua enſuite Arcko, & ayant ouvert la Tranchée le 8. d'Août, le 13. il fut maître de la Ville & du Château. Après cette expédition, ce Général eut avis que trois mille chevaux Allemands marchoient pour aller joindre le Duc de Savoye, du côté de Plaiſance, il fut leur couper chemin, & les défit entiérement le 26. d'Octobre, près San-Sebaſtiano.

M. de Talard, qui commandoit l'Armée du Roy en Alsace, entreprit aussi le Siége de Landau; cette Place est d'une extrême conséquence pour la Frontiére, c'est pour cela qu'elle est souvent assiégée. La Tranchée fut ouverte le 16. du mois d'Octobre, & l'Empereur qui en avoit fait la Conquête l'année précédente, comptoit que la résistance des Assiégés lui donneroit le tems de préparer un secours capable de combattre M. de Talard, ou tout au moins en état d'y faire entrer un renfort considérable. Mais ayant apris qu'en moins d'un mois cette Place étoit réduite aux abois, les Alliés firent marcher un Corps de Troupes avec un peu de précipitation, sous les ordres du Prince de Hesse-Cassel, qui se posta en arrivant près de la Ville de Spire. Il devoit prendre là les mesures nécessaires pour attaquer les Lignes de circonvalation des Assiégeans, ou s'emparer de quelque poste assez avantageux pour interrompre la continuation du Siége, ou jetter du secours dans la Place. M. de Talard ayant apris sa marche, ne jugea pas à propos de le laisser aprocher de si près, & sans l'attendre, il sortit de ses Lignes le 15. de Novembre, & attaqua ce Prince, qu'il défit entiérement.

Les Alliés perdirent près de dix mille hommes, tant tués que prisonniers, & le lendemain la Garnison entra en capitulation.

Milord Marlbouroug fit cependant quelques Conquêtes dans l'Electorat de Cologne ; il prit la Ville de Bonne sur le bas Rhin, Place assez considérable par ses Fortifications & par l'ouverture du Pays qu'elle donne ; ce fut le 16. de May qu'elle se rendit, après avoir fait une très-belle défense. Il s'empara aussi de la Ville de Linbourg le 27. de Septembre ; M. de Raignac y commandoit la Garnison, qui fut faite prisonniére de Guerre. Mais les Conquêtes les plus considérables des Alliés, fûrent d'avoir détaché du parti de la France & de l'Espagne, le Duc de Savoye & le Roy de Portugal, qui l'un & l'autre firent un Traité en faveur de l'Empereur ; celui de Portugal fut signé le 16. de May ; & l'Espagne se trouva alors dans la nécessité de partager ses forces ; dont elle envoya une partie sur les Frontiéres, pour se garantir des invasions qui la menaçoient. Cette nouvelle Guerre donna lieu à l'Empereur de faire proclamer l'Archiduc Roy des Espagnes, sous le nom de Charles III. la cérémonie s'en fit le 12. de Septembre à Vien-

ne, & il fut reconnu par tous ſes Alliés.

La perte que nous fîmes en Baviére pendant l'hyver fut d'une autre eſpéce ; le Maréchal de Villars abandonna l'Armée de Souabe pour ſe retirer en France, & les triſtes événemens qui ſuivirent ſon départ nous firent regretter ſon abſence. Feu le Maréchal d'ARCKO m'a dit bien des fois, après avoir été chaſſés du Pays, que ſi M. de Villars ne nous avoit pas abandonnés, nous nous y ſerions toujours ſoutenus. Les mécontentemens que venoit d'avoir ce Général, avoient été précédés par d'autres qu'il avoit eû à Munich au commencement de la Guerre terminée par la Paix de RIſVICK ; des intérêts imprévûs fûrent la cauſe qu'on ne put pas garder la foi qu'on lui devoit, dans une négociation qu'il faiſoit pour le Roy auprès de l'Electeur ; & depuis ce tems-là, héſitant de livrer ſa confiance, il ſurvint pour notre malheur de nouveaux motifs qui l'engagérent à quitter le Commandement de l'Armée.

Boiſmorel paſſa l'hyver à Munich, ſans s'embarraſſer beaucoup du Régiment, que je tâchai de mettre en régle dans la Ville de Straubing ; il fit la conquête d'une

Beauté, qui par le trop d'attachement qu'il eut pour elle, lui fit manquer une action mémorable, où son Régiment combattit la Campagne d'ensuite. L'aveuglement où il étoit fut d'autant plus grand, que l'objet de ses feux étoit de basse condition. C'étoit une fille sans jeunesse, qui avoit obtenu une place de Cuisiniére dans la Résidence de l'Electeur, où elle servoit toute l'année avec les Cuisiniers de quartier, pour quelques plats à l'Allemande, où personne n'atrapoit le goût de son Altesse comme elle. Elle étoit logée dans la Résidence, sçavoit un peu parler François, & n'avoit d'autre nom dans le public que celui de la Cuisiniére de l'Electeur. Je ne parlerois pas de cette divinité, sans la liaison qu'elle a avec la suite de ces Mémoires.

Pendant que ses feux s'exhaloient auprès de sa Conquête, je formai sa Compagnie, qui fit la sixiéme du Régiment. Elles passoient toutes le nombre de cent hommes, & formérent un très-beau Bataillon, qui fut établi pour celui des Grenadiers. Nous attendions qu'il nous vînt assez de monde pour former les deux autres Bataillons de Fusiliers, en conformité du Régiment des Gardes de l'Electeur; mais les

malheurs qui nous suivirent peu de tems après en Baviére, nous en empêchérent. Je m'apliquai autant qu'il me fut possible à réprimer dans ces Déserteurs un brigandage qui les rendoit insuportables; ces sortes de gens, dont le plus sage avoit peut-être mérité dix fois la corde, avoient tellement contracté leurs mauvaises habitudes, qu'il étoit presque impossible d'en venir à bout. Tant que l'hyver dura, les plaintes des Bourgeois de Straubing ne discontinuérent point, & les querelles & les combats qui se passoient entre Grenadiers mêmes, m'occupoient sans relâche. Enfin après avoir épuisé tous les moyens de leur faire observer la discipline ordinaire, je fûs contraint de demander la permission de les faire passer par les verges, de mon autorité privée, sans qu'il fût besoin du Conseil de Guerre, ce que l'on m'accorda; & pour n'être pas en doute des coupables, contre qui j'étois quelquefois obligé d'exercer de si rudes châtimens, je faisois faire la patroüille nuit & jour dans toutes les rues de la Ville, par de petits Détachemens qui se relevoient de six heures en six heures; ils devoient me répondre des désordres, ou m'informer de ceux qui les avoient com-

mis, & de cette maniére je mis fin à bien des malheurs, ausquels les Bourgeois étoient exposés faute de Cazernes. Cependant l'Art Militaire ne fit pas toujours mon unique occupation; la bonne compagnie que les accidens de la Guerre avoient rassemblée dans la Ville, l'avoit renduë une des plus agréables de l'Empire. Straubing étoit trop sur la Frontiére pour ne pas avoir une Garnison nombreuse; outre les Troupes qui la composoient, il se rencontra quantité de familles de condition qui avoient quitté la campagne pour se retirer en Ville, afin de n'être pas exposés aux courses des Hussarts. Un nombre de jeunes Demoiselles, qui généralement sont très-belles en ce pays-là, se trouvoit parmi nous; jamais elles n'avoient vû tant de beau monde à la fois, & elles étoient ravies de voir les Officiers attentifs à leur rendre des soins. Insensiblement l'amour assembla les plaisirs, & pour les rendre durables nous trouvâmes moyen de former entre Officiers une société à frais communs; les Bals & les festins ne fûrent pas épargnés pendant tout le Carnaval; & je remarquai que les mœurs étoient si douces & si agréables chez le sexe, que l'envie, les soupçons, la médi-

ſance, ni aucunes tracaſſeries ne troublérent notre union. La cérémonie des rangs & des qualités en étoit entiérement banie, & dans ces tranquilles plaiſirs, notre quartier d'hyver s'écoula avec tant de rapidité, que nous nous trouvâmes au moment de rentrer en Campagne ſans nous en appercevoir.

J'étois aſſez heureux pour avoir en partage, la fille du Baron de *** Demoiſelle très-jolie, & qui parloit bien François, ce qui eſt une marque d'une éducation diſtinguée dans ce pays-là. Nous avions plus d'avantage que les autres, en ce que nous pouvions ſans contrainte nous entretenir en compagnie des choſes qui nous faiſoient le plus de plaiſir, parce qu'elle étoit la ſeule de la ſociété qui poſſédoit cette Langue. Cependant au milieu de tant de plaiſirs, je reſſentois un véritable regret de l'infidélité que je me diſpoſois à faire à ma Souveraine de l'hyver précédent. Les tendres repréſentations que je me faiſois de toutes les bontés qu'elle avoit eû pour moi, me rapelloient ſi ſincérement à elle, que j'avois peine à me pardonner l'action que j'allois commettre. Pour m'étourdir ſur les regrets que ces réflexions me cauſoient, je réſolus

de ne regarder cette ſociété que comme un amuſement qui n'enleveroit rien à la Comteſſe ; mais que les occaſions préſentes ont de pouvoir ſur nos ſens ! ce que je croyois n'être qu'un jeu dans les commencemens, devint ſi ſérieux dans la ſuite, qu'après le premier ſcrupule vaincu, je ſuivis l'agréable torrent qui m'entraînoit, & j'oubliai dans mes plaiſirs ce que je devois à ma Souveraine.

La Comteſſe cependant qui avoit attendu avec impatience la fin de cette Campagne pour me revoir à ſes pieds, n'eut pas plutôt apris le lieu de mon quartier d'hyver, qu'elle eut des preſſentimens de ce qui devoit arriver ; elle connoiſſoit la réputation de Straubing pour les plaiſirs ; & voyant peu d'aparence à me revoir, à cauſe de l'éloignement & du peu de ſûreté qu'il y avoit ſur les routes, par raport aux Huſſarts des Impériaux qui battoient la campagne, elle prit le parti de m'écrire par un exprès. Et pour me faire voir combien elle chériſſoit tout ce qui avoit quelque raport à moi, elle fit l'éfort de traduire ſa lettre dans le peu de François qu'elle ſçavoit. Je l'ai gardée pour la ſingularité des expreſſions. En voici la copie.

Lettre de la Comtesse de ***

Ly fiens d'aprentre avec in crant chacrinement, mon cher Moncir, comme fous l'y être en quarnison dans in crant éloignement de moi; ah, que sty sort être crantement contraire à mon fouloir! car j'afer touchours espéré qu'après ly Campagne faite, fous fenir foir fotre cher Comtesse, que ly être touchours ly même pour fous; mais ly espére que si fous n'être pas feni encore, que fous ly fiender pientôt. Ah, pourquoi sty moment n'y être pas feni! puisque ly être d'in crant contentement de moy; & si ne fenir pientôt, que fous ly soufiender à fous compien ly premettre que l'aimer touchours à moi pocoup pien crantement. Ly craintre pien, mon cher Moncir, que dans sty petite File fous ly troufer des Dames qui fairons faire l'infidélité à moi; non, non, mon cher quer, fous l'y être trop honnête homme pour ly faire chamais l'oubliance des belles promesses que fous ly afoir fait à moi si tentrement. Ah! quant me soufenir que fous ly dire, mon cher Comtesse, moi ly aimer fous plîs que tout ly monde, & ny chanchir chamais pour in autre, quant ly ferir plis belle que ly chour, ly aver in crante joyeuseté, parce que fous ly promettre & fous ly tinir fotre parolle. Adieu, mon cher quer, n'é-

voulir point ftys petits Dames de fotre quartir, mais fenir promptement foir moi, que ly attendre à fous afec in crant impatiemment.

Cette Lettre, toute riſible qu'elle eſt, me toucha néanmoins très-ſenſiblement; je concevois la torture que cette Dame s'étoit donnée pour m'écrire en François; elle comptoit que cela me feroit plus de plaiſir, & je n'examinois que ſes ſentimens, dont je lui ſçavois un gré infini. S'il m'avoit été poſſible de ſurmonter les dangers qu'il y avoit à traverſer les Campagnes, je ſerois parti ſur le champ pour la voir; mais il n'y avoit pas moyen, il fallut me contenter d'une réponſe des plus ſoumiſes & des plus conſolantes, que je lui envoyai. Les charmes de la Comteſſe revinrent occuper mon imagination, & interrompre en quelque façon la réalité des plaiſirs de notre nouvelle ſociété; mais le tems & les occaſions qui ſe préſentoient journellement, rétablirent tout en faveur de ma nouvelle Conquête.

J'avois cependant mes Grenadiers, qui de tems en tems me donnoient lieu d'exercer ſur eux des châtimens ſévéres; je n'en venois là pourtant qu'après avoir épuiſé toutes mes précautions contre leurs artifices & leurs rapines. Malgré toute la ri-

gueur que j'étois contraint de leur faire éprouver, je ne m'attirai point leur aversion; j'accompagnois les châtimens de remontrances à leur portée, pour tâcher à les faire revenir de leurs mauvaises habitudes, sans me mettre dans la nécessité de les tourmenter. Ces esprits, tout féroces qu'ils étoient, ne laissoient pas d'en être quelquefois touchés, & de distinguer que leur devoir & le mien me faisoient uniquement agir, & que le tempérament ou le caprice n'y avoit aucune part. Ils paroissoient bien aises de m'avoir pour leur Commandant. Une action qui s'étoit passée pendant le Siége de Passau, les avoit prévenus en ma faveur, & une seconde qui survint pendant le quartier-d'hyver, augmenta la bonne opinion qu'ils avoient de moi. Les Soldats aguerris par l'expérience, ne reconnoissent ni périls ni dangers, & distinguent mieux que d'autres le caractére & la valeur de leurs Officiers.

Cette seconde action se passa vers le commencement de Mars de l'année 1704. Pendant que nous étions dans le Tirol, les Impériaux s'étoient rendus maîtres de deux petites Villes dans le haut Palatinat de Baviére, distantes d'environ dix à douze lieuës

de notre Garnison, de l'autre côté du Danube. Ces deux Places fournissoient à leurs Hussarts la commodité de faire des courses dans la campagne, presque jusqu'aux portes de Straubing, & d'enlever aux Paysans Bavarois leurs effets & leurs Bestiaux. Ces pauvres gens venoient la plûpart se mettre à l'abri de notre Garnison, & tous les jours c'étoient de nouveaux cris & de nouvelles plaintes, ausquelles il n'étoit guéres possible d'aporter de reméde. Les Hussards sont à proprement parler des bandits à cheval, qui n'ont rien de réglé dans leur maniére de faire la Guerre; on ne peut les combattre de pied ferme; car quoiqu'ils soient en troupe en les attaquant, un moment après ils sont tous épars, & s'en vont à course de cheval: & dans le tems qu'on les croit dissipés & en déroute, on les voit reparoître comme auparavant. Ils n'ont point de lieu fixe sur les Frontiéres, parce qu'ils sont toujours en course; & quelques précautions qu'on voulût prendre contr'eux, il seroit du tout impossible de leur faire une véritable guerre & de les chasser, si ce n'étoit en quelque occasion extraordinaire, comme celle qui se présenta.

M. de Volframstorf commandoit la Gar-

nison de Straubing; il étoit sensiblement touché du malheur des peuples, & auroit souhaité de tout son cœur pouvoir y apporter du reméde; mais il ne sçavoit qu'imaginer. Un jour que nous étions à parler sur les ravages que faisoient les Hussarts, il me dit qu'il ne voyoit point de Troupes plus propres à arrêter leurs courses que mes Grenadiers; qu'ils étoient aguerris & plus rusés qu'eux; que si je voulois me charger de la commission, il étoit persuadé que j'en viendrois à bout, ou que du moins je les empêcherois de paroître si librement dans le pays, & qu'ils tourneroient leurs pas ailleurs. Il ajoûta que si je l'acceptois, il me laisseroit carte blanche pour agir à ma volonté, & prendre tout le monde que je jugerois à propos. Je ne balançai pas un moment à accepter la proposition; je me sentois une véritable ardeur de courir & de donner la chasse à ces bandits; je demandai seulement pour l'exécution de l'affaire, deux Escadrons de Cavalerie, que je joignis à trois cent de mes Grenadiers; & sur ce qu'on me dit qu'il en avoit paru une grosse troupe près d'une petite Ville apellée Hockemberg, à deux grandes lieuës de Straubing, je fis passer le Danube à mon

Détachement, & pris ma route droit à cette Ville. Comme les habitans étoient eux-mêmes intéressés à la guerre que j'allois faire, j'envoyai une personne affidée donner avis de ma marche aux Magistrats, afin qu'ils envoyassent au-devant de moi quelqu'un capable de m'instruire du lieu où étoient les Hussarts, & de répondre à toutes les questions que je ferois à ce sujet. Un des Magistrats vint lui-même m'informer de ce que je souhaitois; & après m'avoir amplement exagéré tous les ravages faits aux environs de la Ville, il me dit qu'il ne sçavoit point positivement en quel endroit je pourrois les rencontrer; mais qu'il venoit d'arriver un paysan à cheval, qui avoit couché la nuit précédente dans un gros Village où il y en avoit cinq ou six cent qui s'étoient retirés la même nuit, avec plusieurs chariots chargés de butin. Je sçûs que ce Village n'étoit éloigné que d'une lieuë de Kamp, qui étoit une des deux Places dont les Impériaux s'étoient emparés, & que sous le canon de cette Ville les Hussarts croyoient être en sûreté avec leur butin. Sur cet avis je fis entrer mon Détachement dans Hockemberg, sous prétexte de le faire rafraîchir sans dire mon dessein à

personne; je fis semblant de m'être trop amusé, & je dis, après certaine heure passée, qu'il étoit trop tard pour m'en retourner à Straubing, que je passerois la nuit dans la Ville, & je fis ordonner des écuries & des logemens. Je pris ces précautions pour empêcher quelque mal intentionné de donner avis de ma marche, & de faire avorter mes desseins; ensuite, sans rien affecter, je m'informai au paysan de la situation du Village où il avoit laissé les Hussarts, des précautions qu'ils prenoient pour se garder pendant la nuit, de la longueur & de la difficulté du chemin qui y conduisoit, & m'ayant rendu raison sur tout, je trouvai que le plus difficile étoit huit bonnes lieuës qu'il y avoit à faire depuis la Ville où j'étois, jusqu'à ce Village. Une semblable traite pour de l'Infanterie étoit un peu rude, il falloit cependant la faire dans une nuit, si je voulois les surprendre: la forte envie que j'en avois me fit passer sur les considérations, & j'entrepris de les aller chercher.

Quand la nuit arriva, je fis confidence au Capitaine qui commandoit les deux Escadrons, du dessein que j'avois d'aller surprendre les Hussarts; je lui dis, en peu de

mots, comment je voulois m'y prendre, & je le priai de faire monter à cheval un Cavalier, sur lequel il pût se reposer, qui feroit semblant de venir de la part du Commandant de Straubing, m'aporter un ordre de me retirer dans la Garnison; le Cavalier exécuta sa commission comme je le souhaitois; à cet ordre supofé je fis monter mes deux Escadrons à cheval, & me mis en marche avec le Détachement, mon paysan toujours auprès de moi, parce que j'avois besoin de lui pour me servir de guide. Mais quand je fûs hors des portes de la Ville, au lieu de prendre la route de Straubing, je pris celle du Village où étoient les Hussarts; le clair de lune qu'il fit presque toute la nuit nous fut d'un grand secours; & afin que mes gens à pied ne trouvassent pas la route si ennuyeuse, je me mis à causer avec eux. Je leur vantai le grand butin qu'ils alloient faire dans le lieu où je les conduisois; je leurs faisois entendre que j'avois pris de si justes mesures que rien ne nous échaperoit; & comme l'apas du gain donne des forces, personne ne se trouva assez fatigué pour traîner derriére la Troupe.

Lorsque nous fûmes arrivés à un quart de lieuë du Village, mon guide m'avertit

qu'à cent pas à côté du chemin, étoit un petit Moulin, dont le Meûnier pourroit me donner des nouvelles certaines des Hussarts; je l'envoyai chercher aussitôt à petit bruit. Il m'assura n'avoir quitté le Village qu'à neuf heures du soir, & que les Hussarts y étoient fort tranquilles, ne faisant ni guet ni garde; qu'ils étoient en grand nombre, & que toutes les granges étoient pleines de leurs chevaux; il me dit ensuite, en répondant aux questions que je lui faisois, que du côté où nous devions arriver, étoit une plaine, mais que de l'autre côté il y avoit un rocher presque inaccessible, où l'on ne pouvoit poster de Troupes, ni se sauver si l'on étoit poursuivi; qu'une large ruë seule perçoit le Village d'un bout à l'autre, & que dans le milieu étoit une petite Place devant la porte de l'Eglise, avec un Cimetiére où l'on pouvoit mettre du monde. Ce Meûnier, qui étoit bon Bavarois, se joignit de bonne volonté à mon guide, pour me montrer tous ces endroits, & les principales maisons du Village.

Lorsque je fûs arrivé dans la petite plaine, je rangeai ma Troupe en bataille, le plus doucement qu'il me fut possible, & prenant avec moi les Officiers des Grena-

diers & mes deux guides, nous allâmes à pas de loup parcourir le Village, & remarquer tous les postes que mon Infanterie devoit occuper. Quand j'eûs fait toutes mes observations, & reconnu chaque poste, je fis la distribution de mes Grenadiers, & les plaçai sans bruit, en leur donnant mes ordres avec le plus de précision qu'il étoit possible. L'intérieur du Village étant garni de mon Infanterie, je fis avancer les deux Escadrons à pas comptés, & leur en fis occuper les dehors aux deux embouchures, après en avoir détaché de petites troupes pour jetter sur les flancs, afin qu'il ne pût échaper personne. Toute cette manœuvre se fit avec tant de promptitude, que mes gens se trouvérent placés avant le jour, & comme il n'y avoit pas long-tems à attendre pour le voir paroître, ils ne languirent pas dans leurs postes. Aussitôt qu'on put distinguer les objets, je pris avec moi une petite escorte & mes deux paysans, & m'en allai tout doucement à la porte du principal Commandant; je fis apeller l'hôte du Logis par son nom, comme si quelqu'un de ses voisins avoit eû besoin de lui parler; il ouvrit sa porte, & lui ayant ordonné de nous montrer sans bruit la cham-

bre de ſon Officier, ſous peine d'être poignardé, j'allai à ſon lit le prier de ſe lever, & le fis conduire au poſte du Cimetiére. Après m'être ſaiſi de celui-là, nous allâmes chez quatre autres, à qui nous fîmes à peu près le même compliment : & comme le jour alloit paroître, quelqu'un ayant aperçu mes Grenadiers habillés de rouge, répandit l'allarme dans le Village. Alors les Huſſarts épouvantés, ſautoient en place, nuds en chemiſe, les uns pour aller chez leurs Commandans, les uns pour gagner les écuries, afin de ſe ſauver à cheval; mais à meſure que ces honnêtes gens ſortoient de leurs logemens, ils étoient ſalués à grands coups de fuſil par mes pelotons de Grenadiers; & ceux qui croyoient trouver leur ſalut en s'échapant dans les champs par derriére les maiſons, rencontroient notre Cavalerie qui les recevoit à coups de piſtolet & de ſabre; de ſorte qu'il en fut tué plus de quatre cent; & le reſte voyant ſa perte aſſurée, ſe cacha dans des greniers, dans des bûchers, ſous des lits & par-tout où il put. Quand tout fut calme, je fis apeller les habitans; je leur ordonnai de déclarer tous les Huſſarts qui étoient cachés dans leurs maiſons, avec menaces de mettre le feu

aux quatre coins du Village, si j'en trouvois encore après leurs déclarations faites; nous ne fûmes pas long-tems à en trouver cent quarante, que je fis prisonniers.

Ma Victoire fut complette, sans avoir perdu un seul homme, & j'eûs la satisfaction d'avoir tenu ma parole, sur le butin que j'avois fait espérer à mes gens, car ils en firent un très-considérable, dont je ne voulus rien par préférence : je fis tout vendre à l'enchére, & j'en distribuai le produit à chacun selon son rang. Nous revînmes à notre Garnison avec chariots, chevaux & prisonniers à notre suite; les peuples de Straubing & des environs accoururent pour voir leurs ennemis vaincus, & en témoigner leur joye. Mais personne n'en marqua davantage que la fille du Baron de * * *; elle regardoit les aplaudissemens qu'on me donnoit, comme les partageant avec moi, & elle crut être l'héroïne du combat. Les autres Dames de la société lui en firent compliment; enfin jamais personne n'a été plus contente qu'elle le fut; & sa tendresse pour moi en redoubla tellement, que j'avois tout lieu de croire qu'elle seroit au désespoir lorsque le tems de nous séparer aprocheroit. Tandis que nos Bavarois &

moi faiſions de l'amour nos plus belles occupations, les Officiers de l'Armée de France, qui n'avoient pas les mêmes avantages dans leurs quartiers de Souabe, pour éviter l'oiſiveté, fûrent obligés d'avoir recours à des contributions, qu'ils établirent, en s'amuſant, ſur leurs hôtes & ſur leurs quartiers, & ſe chargérent avec bonté du ſoin de garder les tréſors que les peuples avoient trop de peine à conſerver depuis pluſieurs années. On prétendit que chaque Lieutenant-Général ſe rendit dépoſitaire de plus de cinquante mille écus, & les autres Officiers à proportion; ainſi ces Meſſieurs ſortirent de leurs quartiers d'hyver avec beaucoup d'eſpéces, & les Bavarois avec beaucoup de tendreſſe. Il y avoit encore cette différence entr'eux, que les Bavarois laiſſérent en partant les objets de leur amour, & que les François eûrent ſoin de les emmener. On a même dit que ces derniers, ne trouvant pas leurs conquêtes en ſûreté en Allemagne, n'aſpiroient plus qu'à un prompt retour en France.

CAMPAGNE

CAMPAGNE

De mil sept cent quatre.

L'Ouverture de la Campagne de 1704. donna tréve à l'amour ; & comme la Guerre devoit être en Souabe, dont nous étions très-éloignés, il fallut partir pour le rendez-vous de l'Armée, plus de trois semaines avant ceux qui en étoient voisins. L'ordre nous arriva à contre-tems pour mes amours ; celle qui en étoit l'objet ne le croyant pas si proche, avoit fait un voyage avec sa famille, dans une Ville qu'on appelle Landzuht ; ce fut en son absence que je le reçûs, & ne pouvant me résoudre à partir sans la voir, je laissai la conduite du Régiment à Messieurs de la Bastide, & je pris la route de Landzuht. Ma Maitresse ayant apris par le Courier que nous devions partir bientôt, eut pour moi la même envie que j'avois pour elle, & ne prévoyant pas que je dusse aller la chercher, elle se détermina à prendre le chemin de Straubing, accompagnée d'une femme

de chambre, qu'elle mit avec elle dans son carosse; il arriva malheureusement que le chemin des voitures n'étoit pas le même que celui des gens à cheval, & que la Demoiselle passa par l'un & moi par l'autre. Nous fûmes étrangement surpris l'un & l'autre, de ne pas nous trouver, la Demoiselle surtout ne voyant plus notre Régiment dans Straubing, ni personne qui pût lui aprendre la route que j'avois prise, fut dans une affliction si grande, qu'elle se mit à crier comme une femme de Village dont on enterre le mari. Ses amies, qui ne sçavoient pas son accident, accoururent à son secours, & ayant apris le sujet de ses chagrins, qu'elle leur dépeignit dans les termes les plus touchans, chacune s'empressa de la consoler. Cependant elle repartit le lendemain pour retourner à Landzuht, ne comptant plus me revoir; mais sur ce que sa mere m'avoit dit, je me remis aussi en chemin pour l'aller joindre à Straubing, bien résolu de ne pas m'écarter de la route, crainte d'une seconde méprise. J'eûs enfin le bonheur de la rencontrer & d'essuyer ses larmes. Le plaisir de nous retrouver nous fit oublier les maux passés, & nous n'eûmes plus tant d'empressement d'arri-

ver à Landzuht. Je la remenai cependant à ſa famille, où après avoir demeuré le tems que je m'étois propoſé, & nous être fait mille proteſtations de nous aimer éternellement, je pris congé d'elle & j'allai joindre ma troupe.

Pendant mon abſence, nos Officiers & les Grenadiers, voulant profiter du tems, avoient impoſé de petites contributions dans preſque tous les Villages où ils avoient logé; j'en fûs averti en arrivant; & comme c'étoit dans les propres Etats de l'Electeur, où ces exactions avoient été commiſes, après d'exactes recherches, je fis tout reſtituer, avec punition aux uns, & de très-ſévéres réprimandes aux autres.

Nous joignîmes l'Armée près d'Hulm; elle ſe mettoit en Campagne avant la ſaiſon. Je fûs ſurpris de trouver déja l'Electeur en mouvement: Boiſmorel l'avoit ſuivi, & joignit le Régiment. Je croyois qu'il s'agiſſoit de quelqu'entrepriſe, où il falloit prévenir les Ennemis; mais j'apris que les raiſons de ce mouvement étoient, que les Régimens de l'Armée de France, paſſée en Baviére, n'avoient pas pû faire de recruës, à cauſe de la difficulté des paſſages, & que pour y ſupléer, la Cour avoit fait lever des

Milices dans diverſes Provinces du Royaume, au nombre de quatorze mille hommes, auſquels on avoit joint de jeunes gens de famille, pour remplacer les Sous-Lieutenances vacantes. On les avoit envoyées ſur la Frontiére d'Alzace, pour nous joindre, & comme ils ne pouvoient paſſer ſans le ſecours de notre Armée, on nous faiſoit entrer en Campagne de bonne heure, pour les aller recevoir juſqu'au débouché des Montagnes noires, avant que les Ennemis euſſent pris des précautions contraires à nos deſſeins. Cependant la marche que nous fîmes pour aller ſur les Frontiéres, leur donna des ſoupçons, & les fit mettre en mouvement. Le Prince Louis de Bade, qui commandoit l'Armée Impériale, eut le tems de nous ſuivre, & de ſe camper aſſez près de nous la derniére journée que nous fîmes. A peine ces Recruës nous eûrent-elles jointes, que nous vîmes paroître ſur des hauteurs de la route que nous devions prendre, pluſieurs Eſcadrons qui venoient reconnoître notre Camp. Nous commençâmes à craindre que notre retour ne fût pas tout-à-fait facile ; en effet, ce Prince, en nous obſervant, eut ſoin de s'emparer des défilés où notre Armée de-

voit repasser ; & comme le pays est entrecoupé de bois & de hauteurs, l'Electeur & le Maréchal de Marcin qui commandoient l'Armée depuis que M. de Villars nous avoit quittés, se trouvérent assez embarassés sur le parti qu'ils avoient à prendre. Ils n'étoient point en situation d'attaquer les Impériaux, à cause des défilés qui séparoient les deux Armées; nous ne pouvions pas non plus temporiser, parce que le pain qu'on nous envoyoit de la Ville d'Hulm, alloit manquer, & que nous n'en pouvions tirer d'ailleurs; enfin dans cette extrémité on n'eut point de meilleur parti à prendre, que celui de décamper pendant l'obscurité de la nuit, avec le moins de bruit qu'il fut possible. Nous prîmes par les Terres des Suisses du Canton de Basle, qui n'étoit que très-peu éloigné de la gauche de notre Armée; dans toute autre occasion nous n'aurions jamais osé entreprendre d'y passer des Troupes, mais la nécessité nous y contraignit. Les Ennemis ne soupçonnérent rien de la route que nous prîmes, & nous fîmes pendant toute la nuit une marche forcée, pour gagner un passage à huit grandes lieuës de notre Camp; ce passage étoit pratiqué entre deux grands Rochers, sur la croupe

d'une Montagne qui a plus de huit cent pas de défilé à ne pouvoir paſſer que ſix hommes de front. Le Prince de Bade n'avoit donc garde de croire que nous oſaſſions paſſer avec une Armée dans un pays apartenant aux Suiſſes; pour peu qu'il l'eût cru, & qu'il nous eût obſervés, il lui auroit été facile de nous fermer ce paſſage, & de nous ôter toutes reſſources. Le Lac de Conſtance, qui ſe trouvoit derriére nous en prenant cette route, nous formoit un obſtacle nouveau, & nous ôtoit tous les moyens de nous ſauver, ſi le paſſage que nous allions chercher ſi loin n'avoit pas été libre. Dans l'apréhenſion où nous étions que les Ennemis n'apriſſent notre marche, & ne s'opoſaſſent au paſſage du défilé, nos Généraux paſſérent d'aſſez mauvais momens; il ſembloit que ce mauvais commencement nous préſageoit les malheurs qui nous arrivérent dans la ſuite; car pendant toute la Campagne nous ne fûmes plus occupés qu'à chercher les moyens de nous garantir des entrepriſes des Ennemis.

Nous marchâmes ſans diſcontinuer toute la nuit dans ce pays de traverſe, & nous nous trouvâmes le lendemain, ſur les neuf heures du matin, à la vûë de la Montagne

où étoit le défilé; des Coureurs, que l'Electeur avoit laissés pour observer quels mouvemens feroit le Prince de Bade, vinrent lui raporter que ce Général n'avoit apris notre marche qu'un peu tard, & que tout aussitôt il avoit décampé pour venir s'oposer à notre passage; qu'il marchoit en diligence, & que malgré l'avance que notre Armée avoit sur la sienne, il étoit cependant de toute nécessité de le prévenir. A cette nouvelle on fit quitter l'arriére-garde à notre Régiment; il y étoit resté toute la nuit, comme dans le poste le plus dangereux, & on le fit marcher à la tête de toutes les Troupes, afin qu'il fît les premiers éforts pour se faire passage à travers des Ennemis, supposé qu'il y en eût à l'embouchûre du défilé. Je compris alors que ce Régiment seroit souvent exposé aux premiers coups, & qu'on lui feroit commencer les aproches dans toutes les occasions périlleuses; puisqu'on le traduisoit si subitement d'un poste dangereux dans un autre qui l'étoit encore davantage, avec la préférence de marcher devant les premiers Régimens de France. L'Officier Général qui nous aporta l'ordre, l'accompagna des complimens du monde les plus gracieux, & nous

fit valoir la confiance qu'on avoit en notre valeur, puiſqu'on nous donnoit la tête de toute la colonne. Je le remerciai de la préférence, ſans vouloir lui faire connoître que je comprenois tout comme lui que c'étoit celle des premiers coups, ſans aucune préſéance. Les Grenadiers profitérent de l'occaſion pour demander le pain qui étoit à notre arriére-garde; il étoit déja fort rare, & le beſoin qu'on crut avoir de leur ſervice, engagea le Général à ordonner de renverſer quelques Caiſſons pour eux; ils s'en chargérent ſans compte, & ils en tirérent bon parti les jours ſuivans, car ils le vendirent fort cher. Je ne pouvois comprendre, au nombre des pains que je leur vis mettre dans leurs avreſacs, comment ils pouvoient réſiſter à la charge, dans la marche rapide que nous fîmes pour gagner la tête de la colonne; car outre leurs hardes, leur armement étoit compoſé de fuſil, bayonnette, gros ſabre, grenadiére, piſtolet en bandouliére & d'une hache; & ils avoient eû la marche d'une nuit entiére, qui devoit ſeule les accabler. Cependant, malgré tout cet attirail, nous eûmes gagné en peu de tems la tête de toute l'Infanterie; ces Déſerteurs avoient cela de merveilleux, ils ſe

présentoient de la meilleure grace du monde dans les occasions périlleuses. Nous parvînmes enfin à l'entrée du défilé, qui étoit bordé à droit & à gauche par de grands Rochers, toujours en doute si la sortie n'étoit pas déja occupée par quelque Troupe des Ennemis, pour nous en disputer le débouché, en attendant l'arrivée de leur Armée. Dans cette incertitude nous marchions les armes présentées, bayonnette au bout du fusil, & nous fûmes assez heureux de déboucher sans rencontrer personne. Néanmoins, comme il se pouvoit bien que les Impériaux arrivassent avant que nous eussions beaucoup de Régimens passés, à proportion que nos Troupes débouchoient, nous nous formions en Bataille, pour couvrir le passage, & faire tête aux Troupes qui auroient pû nous attaquer. Le tems de faire défiler toute l'Armée & les bagages, nous tint en Bataille jusqu'au lendemain au soir; enfin nous sortîmes de ce mauvais pas, où l'arrivée des Milices nous avoit engagés, & peu de personnes fûrent dans la confidence du danger où nous avions été exposés.

Le Prince Louis de Bade étoit cependant arrivé, mais trop tard pour nous atta-

quer ; & voyant ſon coup manqué, il fut camper à une demie lieuë de nous, dans un terrein entrecoupé de bois & de ravines, qui diviſoient ſon Camp. Nous ſéjournâmes après que toute notre Armée eut paſſé, afin de la laiſſer un peu repoſer, & pendant ce tems-là nos Généraux fûrent reconnoître le Camp des Ennemis, qu'ils trouvérent aſſez mal établi. Le Maréchal d'Arcko, qui s'attacha avec ſoin à les obſerver, propoſa de les attaquer, & fit voir tous les avantages que nous pouvions tirer de la ſupériorité de notre Armée, & du mauvais poſte qu'ils avoient choiſi. En effet, l'occaſion étoit favorable, & tout ſe préſentoit à merveille pour les accabler de nos Troupes. Ce Général remontroit que les Impériaux n'ayant pas encore reçû le ſecours qu'ils attendoient des Alliés, on ne devoit pas différer de les combattre ; qu'il ne feroit plus tems d'y penſer quand l'Armée du Duc de Marlbouroug les auroit joints, comme le bruit en couroit ; & que ſi on n'oſoit pas les attaquer dans le cas préſent, on l'oſeroit encore moins lorſqu'ils auroient reçu des renforts. Mais ſon avis, tout bon qu'il étoit, ne fut point écouté. On répondoit que l'Armée manquoit de pain ; que

les Recruës n'étoient encore ni diſtribuées ni armées ; que bien loin de nous être de quelque utilité, elles nous ſeroient à charge ; qu'à l'égard du ſecours que les Impériaux pouvoient eſpérer, il n'étoit pas prêt à joindre, parce que l'Armée de France, qui l'obſervoit, lui donneroit aſſez d'occupation ſur la Frontiére, ſans qu'il pût ſonger à ſe tranſporter plus loin ; que notre Armée étant deſtinée pour faire le Siége important de Neuremberg, il y auroit de la témérité de hazarder une Bataille, qui feroit avorter nos deſſeins, ſi elle ne réuſſiſſoit pas ; & qu'il étoit plus prudent de ſe retirer. Mais les événemens ne juſtifiérent que trop l'opinion du Maréchal d'Arcko ; elle étoit juſte & bien conçûë, & l'on auroit rendu de grands ſervices à l'Etat ſi on l'avoit ſuivie. Il eſt certain que ce Général, qui n'avoit pas l'eſprit brillant dans la converſation, avoit un talent merveilleux pour les faits de la Guerre. Quelques Critiques dirent que les bons quartiers d'hyver qu'on avoit eû, avoient empêché la Bataille ; parce que pluſieurs Officiers Généraux ne s'étant jamais vûs ſi riches, la vie & leurs tréſors leur étoient devenus trop chers pour les expoſer aux hazards. On en exceptoit

cependant le Maréchal de Marcin, car outre que ce Général n'avoit pas fait en Souabe un assez long séjour pour y thésauriser, c'est qu'il étoit si peu intéressé, qu'à peine connoissoit-il la valeur des espéces.

Notre Armée se détermina à prendre sa route sur la Ville d'Hulm; elle avoit cependant encore à passer un demi défilé, qui aprochoit du flanc des Ennemis; mais il n'étoit pas d'un accès fort difficile, & ne pouvoit nous donner d'apréhensions. Cependant le Prince de Bade, ne voulant pas perdre ce petit avantage, fit construire une batterie de canon, qui pendant que nous passions tira de si loin sur nous, qu'elle ne nous fit que très-peu de dommage. Après avoir passé ce dernier défilé, nous entrâmes dans une plaine assez étenduë, qui nous facilita le lendemain l'heureuse rencontre des Caissons qui venoient d'Hulm; ils étoient chargés de pain pour notre Armée, qui en avoit grand besoin. Notre Régiment seul ne souffrit pas de la faim; au contraire, il avoit fait de grands profits sur celui qu'on lui avoit si libéralement distribué, & ce ne fut pas les seuls profits qu'il fit pendant la marche. Ces Déserteurs, pleins de ruses & d'expérience dans la ma-

raude, avoient à peine quitté les Etats de Baviére, pour entrer dans le Pays de Souabe, qu'ils mirent tout leur ſçavoir en uſage pour butiner, & pour tromper ma vigilance; les occaſions s'en préſentoient d'autant plus belles, que les peuples de ces Provinces ignoroient qu'ils pouvoient demander des Sauve-gardes pour ſe garantir des pillages, & le Maréchal de Marcin ne ſçavoit point leur en faire prendre pour en retirer des profits; il n'y avoit point non plus de Grand Prévôt d'Armée pour battre les campagnes; ainſi les maraudeurs avoient beau jeu. Je croyois cependant avoir pris de juſtes meſures pour les contenir; mais ils avoient trouvé les moyens d'agir tous d'intelligence pour tromper mes attentions; ils s'étoient fait une régle d'aller au bois & à la paille à chaque campement, & ſous ce prétexte, il partoit à tour de rôle un détachement d'entr'eux qui prenoit le large pour aller butiner, & tout ſe raportoit de bonne foi au Bataillon pour y être partagé. Le piſtolet en bandouliére, qu'ils cachoient ſous la veſte pour aller faire leurs coups, leur en facilitoit les moyens; c'étoit une arme offenſive qui leur donnoit l'avantage de faire de plus grandes entrepri-

ses; & peu d'endroits pouvoient se garantir de leurs pillages : aussi ramenoient-ils de leurs courses des quatre à cinq cens Moutons à la fois, des Bœufs & des Vaches, qu'ils alloient enlever dans les Villages & dans les pacages éloignés du Camp, où les peuples se croyoient en sûreté. Les Bouchers de l'Armée, d'intelligence avec eux, achetoient ces troupeaux, & la conduite s'en faisoit avec tant de précautions, que leur manœuvre n'auroit jamais éclaté, sans une mauvaise avanture qui leur arriva dans une de leurs principales entreprises.

Quantité de Paysans s'étoient retirés avec leurs bestiaux & leurs effets, dans un Château bien fermé; nos Grenadiers en ayant fait la découverte, entreprîrent de le forcer pour enlever le butin. Les Paysans les voyant aux premiéres portes, qui travailloient à grands coups de haches & de leviers, leur offrirent des rafraîchissemens, pour éviter d'en venir aux mains; & ces voleurs, ne voulant point entendre raison, ils leur tirérent quelques coups de fusil pour leur donner de l'épouvante, ce qui ne fit que les animer davantage à briser les portes. Alors voyant qu'il n'y avoit point de tems à perdre pour se garantir de la fureur

de ces enragés, ils ne les ménagérent plus, & en moins de rien ils en tuérent vingt-quatre, & obligérent les autres de gagner au pied. Cette entreprise avoit fait trop de bruit pour qu'elle ne vînt pas jusqu'à moi; & la mort de tant de Grenadiers ne pouvoit se cacher. J'apris donc tous leurs brigandages, & je cherchai de nouveaux moyens pour les contenir le reste de la marche. Je ne trouvai rien de mieux que de les faire camper en particulier, sur la permission que j'en eûs; la moitié du Régiment gardoit l'autre, & je rendois les Sergens & Caporaux responsables de ceux qui se trouvoient absens à l'apel que je faisois faire souvent, pour les surprendre. Lorsqu'il étoit question d'aller au bois & à la paille, je les faisois accompagner par des Détachemens, & les bas Officiers devoient répondre de ceux qui ne rentroient pas au Camp avec la Troupe; par ces précautions j'empêchai bien des désordres que ces brigands étoient en train de commettre.

L'Armée ayant continué sa marche sur Hulm, vint prendre un Camp assez près de la Ville, dans un lieu qu'on apelle Languenau, dans la résolution d'attendre là ce que produiroient les mouvemens du Milord

Marlbouroug, pour venir joindre l'Armée du Prince Louis de Bade. On avoit eû avis qu'il s'étoit mis en marche pour en faire la tentative; mais la confiance que nous avions en l'Armée du Roy, qui l'observoit, nous faisoit espérer qu'il ne pourroit pas réussir, & que notre Armée iroit bientôt exécuter le Siége de Nuremberg, dont tous les aprêts étoient faits dans l'Arcenal d'Ingolstat. Cependant il avoit passé avec son Armée sans avoir rencontré d'obstacles, & nous aprîmes bientôt qu'il avoit joint celle du Prince de Bade; cette nouvelle surprit nos Généraux, & je crois bien qu'à l'aproche de l'Armée Impériale si renforcée, ils regrettérent de n'avoir pas suivi les conseils du Meréchal d'ARCKO, mais il n'y avoit plus de reméde. On alla reconnoître la jonction, & l'ayant trouvée encore plus considérable qu'on n'avoit cru, il fallut changer de projets; il ne fut plus question du Siége de Nuremberg; au contraire il fallut songer à nous garantir nous-mêmes, en restant sur la défensive. Ces soins commencérent à nous occuper; il s'agissoit de pourvoir à la sûreté des endroits par où les Ennemis pouvoient pénétrer en Baviére & dans le pays que nous avions conquis; on

mit des Coureurs & des intelligences en campagne, pour découvrir leurs mouvemens : & sur l'avis qu'on eut que leur Armée avoit fait quelque marche en avant, qui devoit faire craindre pour Ausbourg & Donnavert, on détacha un Corps d'Infanterie Bavaroise, avec quelques Escadrons de Dragons, sous les ordres du Maréchal d'Arcko, pour s'aller poster sur la hauteur de Schelemberg, & l'on envoya quelques Régimens François pour former la Garnison de Donnavert. Cette Ville a la Riviére du Danube qui coule le long de ses murailles, du côté de la Baviére, & de l'autre côté la hauteur de Schelemberg, poste considérable, qui lui sert comme de Citadelle. Aussitôt que le Détachement partit, notre Armée décampa de Languenau, & alla camper à Lauvinguet & Dilinguen, où après avoir fait quelque séjour, elle prit sa marcher sur la Riviére de Leck, & alla se retrancher près d'Ausbourg.

Le Détachement du Maréchal d'Arcko étoit composé des Régimens de Bearn, de Nectancourt & quelqu'autres Bataillons François, destinés pour la Ville de Donnavert, & de dix Bataillons Bavarois, à la vérité bons & forts, au moins de sept cent

hommes chacun, qui devoient occuper la hauteur de Schelemberg. Il y en avoit trois du Régiment des Gardes de l'Electeur, dont le premier étoit de Grenadiers; trois du Régiment du Prince Electoral, sans Grenadiers; trois du Régiment de Lisselbourg, & notre Bataillon de Grenadiers François qui faisoit le dixiéme. Outre ces dix Bataillons nous avions douze Escadrons François & Bavarois, avec lesquels nous allâmes occuper notre poste; nous y trouvâmes les vestiges d'un vieux retranchement, que le Roy de Suéde Gustave Adolfe y avoit fait autrefois pour se soutenir contre les Bavarois. La hauteur de Schelemberg est un terrein ovale, terminé au Midi par une pente fort douce, qui rend la communication de Donnavert très-facile; & au Nord par la campagne, qui est couverte d'un bois taillis fort épais, immédiatement après le vieux retranchement. Ainsi les deux extrémités du retranchement étant presque hors d'insulte, il n'y avoit que les deux flancs de cette hauteur qu'on pût attaquer, encore falloit-il se déterminer au choix de l'un des deux, à cause du peu de communication qu'ils avoient ensemble: ces deux flancs avoient une chû-

te rapide qui conduiſoit à deux plaines aſſez conſidérables. On ne ſçauroit prendre la Ville de Donnavert avant de ſe rendre maître de Schelemberg ; ce poſte eſt tellement de conſéquence, qu'il ouvre le plat-pays de la Baviére ; cependant en le venant occuper nous croyons que les Ennemis ne ſongeoient pas à venir de ce côté-là ; car ſi on l'avoit craint, on auroit travaillé avec plus de diligence à relever les retranchemens que nous ouvrîmes ſur les traces anciennes, qui étoient encore figurées. On commanda pourtant des travailleurs deux jours après notre arrivée, c'étoit la veille de S. Jean ; mais ils n'étoient pas en aſſez grand nombre pour faire beaucoup de travaux ; ils s'attachérent ſeulement au flanc du côté du Levant, & au bout du terrein joignant les bois, & on différa de travailler à l'autre flanc, juſqu'à ce que les retranchemens commencés fuſſent perfectionnés. Voilà en quel état étoit le poſte de Schelemberg quand les Ennemis y parûrent pour en faire l'attaque. J'en ſuſpendrai la deſcription pour parler un moment de Boiſmorel.

Boiſmorel, à qui le métier des armes étoit nouveau, ne ſçavoit point diſtinguer la ſaiſon de Mars & celle de Vénus ; cette

derniére Divinité avoit fait une si forte impression sur ses sens, qu'il ne pouvoit plus suporter l'absence de sa chére Cuisiniére; & se figurant qu'un Détachement devoit être sans conséquence, à peine fut-il séparé de l'Armée, qu'il forma le dessein de l'aller retrouver. Cependant nous étions éloignés de Munich de près de cinquante lieuës; il falloit demander permission au Maréchal d'Arcko pour s'absenter, & n'osant pas se présenter, crainte que ce Général ne voulût entrer en détail avec lui, il me chargea de la commission. Je crûs d'abord qu'il avoit envie de plaisanter; mais quand je m'aperçûs que c'étoit tout de bon, je lui fis voir les conséquences de son voyage, en le priant de faire attention à la situation où nous nous trouvions, au danger où nous étions exposés, à son devoir, à l'exemple qu'il devoit donner, & au peu de prétexte qu'il avoit de demander cette permission; mais son entêtement fut si grand, que toutes mes remontrances n'eûrent aucun effet. Pour lever tout obstacle, il me dit de la demander comme s'il étoit malade; vous avez raison, lui dis-je, ce prétexte seroit bon si vous pouviez empêcher qu'on ne découvrît la vérité de vos in-

tentions ; mais sçachant que vous allez à Munich, qui est une Ville éloignée, on ne sera pas long-tems à deviner le sujet de votre maladie, & si pendant ce tems-là il arrive une affaire, quels regrêts n'aurez-vous pas de vous être exposé aux reproches de ne vous y être pas trouvé par votre faute ? Eh bien ne dites pas l'endroit où je vais, me répondit-il ; & en cas qu'il s'en présente une, dépêchez-moi un exprès en poste pour venir m'avertir. Fort bien, lui dis-je, si Marlbouroug veut nous attaquer, je le prierai d'attendre que le Courrier soit de retour ; car autrement vous ne pourriez être de la partie. Tout cela cependant ne put le rapeller à ce qu'il se devoit à lui-même, & je pris sur moi de demander la permission. Le Maréchal d'Arcko soûrit malicieusement à ma demande, & après avoir un peu rêvé, il me dit que Boismorel pouvoit aller où il jugeroit à propos, que sa présence ou son absence étoit indifférente : & termina ainsi sa réponse. Je n'eûs pas plutôt apris à Boismorel qu'il pouvoit partir, que tout transporté de joye il prit la poste pour se rendre plus promptement auprès de sa Beauté ; & nous laissa les soins de défendre le poste de Schelemberg.

Nos retranchemens étoient dans l'état que j'ai dit, quand un Caporal du Régiment du Prince Electoral deserta du Camp pour aller rendre compte aux Ennemis de notre situation, du nombre de nos Troupes, & de nos précautions dont il avoit eû soin de faire exactement les remarques. Il fut conduit au Prince Louis de Bade, qui connoissant la conséquence du poste, ne crut pas devoir négliger un avis de cette importance. Ce Déserteur, ayant affirmé son raport, s'offrit encore de servir de guide à l'Armée Ennemie, & de lui montrer l'endroit par où il faudroit nous attaquer; enfin ce seul homme, qui paroissoit de si peu de conséquence, détermina les Généraux à nous surprendre du côté où nous n'avions pas encore travaillé; & son avis devint une Sentence de mort contre plusieurs milliers d'hommes.

Les Ennemis partirent à nuit close, le premier de Juillet, avec toutes leurs Forces, & mettant leurs deux Armées sur plusieurs Colonnes, afin de marcher avec moins d'embarràs, ils se trouvérent le lendemain hors des bois, d'assez bonne heure, & passérent un gros ruisseau, qu'on apelle Verntz. Leur marche étoit longue & for-

cée; & pour empêcher que l'Armée de l'Electeur n'aprît leurs desseins, & ne se mît en mouvement pour venir à notre secours; ils la continuérent jusqu'à ce qu'ils fussent à la vûe de nos retranchemens, où ils commencérent de paroître à midi, le 2. de Juillet. Cependant de petits Détachemens que nous avions dehors vinrent sur les neuf heures du matin avertir le Maréchal d'ARCKO que l'Armée des Ennemis étoit en marche pour venir à nous; ce Général aussitôt dépêcha un Courier à l'Electeur pour lui demander du secours, & fit sortir son Infanterie avec des pelles & des pioches pour travailler au flanc découvert, par où venoient les Ennemis; mais le tems étoit trop court pour faire de bons travaux; on s'attacha seulement à piqueter à la hâte quelques facines les unes sur les autres, & à relever un peu de terre par dessus, pour former une espéce de parapet, auquel on ne put donner assez de hauteur ni de largeur; & pour le fossé du côté des Ennemis, dont ces sortes de travaux tirent leur principale force, l'Armée Impériale ne nous donna pas le tems d'y travailler.

La raison pour laquelle on n'avoit pas travaillé à ce flanc avec autant de précau-

tion que dans les autres endroits, étoit que la Ville de Donnavert portoit plus ſur ce côté que ſur l'autre; elle étendoit ſes glacis ſur le revers tirant vers les bois, & en défendoit les aproches, à moins qu'on ne défilât en Colonne en raſant le bois, pour être à couvert du feu qui ſortiroit de la Ville, qui devoit faire une des principales défenſes. Ce fut cependant malgré cet obſtacle, que les Ennemis, par l'avis du Caporal, parurent & firent leur attaque; avis bien pernicieux pour nous & pour nombre de braves gens qui périrent dans l'Action. Dès que j'eûs apris que les Ennemis marchoient à nous, je fis mes éforts pour envoyer un exprès à Boiſmorel; mais comme la poſte n'étoit pas pourvûe de beaucoup de chevaux, & que d'ailleurs elle étoit arrêtée par ordre de notre Général, pour faire courir de moment à autre des exprès à l'Electeur, il ne me fut pas poſſible de réuſſir; au reſte il étoit inutile, car les Ennemis ne nous donnérent pas l'inſtant de penſer à nous.

Les Impériaux qui ne vouloient pas perdre de tems, ſe formoient à meſure que leur Armée arrivoit, en ſe guidant du côté du bois, pour n'être pas expoſés au feu de

la Place. Ayant dressé une batterie de dix piéces de Canon, ils commencérent le prélude de l'action en nous canonant de bas en haut, pour entamer notre petit Parapet de Facines, & causer de la terreur à nos Troupes, en attendant que tout leur ordre de Bataille fût en régle. Le Maréchal d'Arcko qui s'étoit flaté, dans le commencement de leur aproche, qu'ils ne seroient pas en état de nous attaquer le même jour, & que l'Armée d'Ausbourg auroit le tems d'envoyer du secours, comprit par cette batterie, si promptement dressée, qu'ils avoient résolu de nous brusquer avant qu'on pût nous secourir, & que ce seroit par le flanc que nous n'avions pas eû le tems de fortifier qu'ils feroient leur attaque. Voyant aussi qu'à cause du feu des glacis de la Ville, il faudroit qu'ils se resserrassent du côté du bois, de façon à ne venir tout au plus que sur deux Bataillons de front, il jetta toutes ses forces dans l'angle que faisoit le flanc de notre ovale avec le côté du bois, & y plaça huit piéces de canon qui répondoient à la batterie des Ennemis. Quand il eut fait border par son Infanterie le Parapet de cet angle, comme le plus en danger, il fit remonter mes Grenadiers à cinquante

pas derriére, pour les avoir à portée de se jetter dans l'endroit où les Ennemis se détermineroient d'attaquer; & dans ce poste notre Régiment se trouva, à cause de la pente du terrein, si au-dessus du niveau du Parapet, que nous fûmes tous à découvert face à face du canon des Impériaux. Le Maréchal d'ARCKO me dit en nous plaçant, que comme il avoit beaucoup de confiance en nous, & qu'il craignoit que les Ennemis ne formassent quelque attaque du côté du bois, il nous mettoit dans cette situation pour être également à portée du flanc & du bout de l'ovale, & qu'il laissoit à ma prudence de jetter le Régiment dans l'endroit que je jugerois le plus nécessaire lorsqu'on nous attaqueroit. Il ajoûta que le bois étant presque impraticable, il ne croyoit pas qu'ils pussent faire une véritable attaque de ce côté-là; que tout au plus ce n'en seroit qu'une fausse, mais qui deviendroit véritable s'ils n'y trouvoient pas de résistance. Il comptoit que selon toute aparence ils se porteroient tout-à-fait à l'angle du flanc en serrant le long du bois, parce qu'ils ne pouvoient pas s'étendre du côté du glacis. M. de * * * Brigadier des Armées du Roy, qui commande dans la Place, me dit-il, a

ſans doute eû la précaution de bien garnir ſes glacis d'Infanterie ; c'eſt pour cela que je me ſuis déterminé à mettre toutes mes forces dans cet angle, ſans m'embarraſſer du terrein qui aproche de la Ville ; cependant pour plus grande précaution, je lui ai fait dire d'y placer quelque Bataillon pour parade, & il vient d'y envoyer le Régiment de Nectancourt, mais il ſera bien clair ſemé. Je laiſſe donc à votre diſpoſition, continua-t-il, les mouvemens de votre Régiment, pour renforcer l'endroit où les Ennemis ſe porteront le plus ; enſuite il s'en alla donner ſes ordres d'un autre côté.

J'étois encore à cheval quand le Maréchal d'ARCKO me donna ſes ordres ; il y avoit même du tems que j'y étois, à cauſe des mouvemens qu'il falloit me donner pour les travaux où il m'avoit employé. Sitôt qu'il fut parti, je mis pied à terre ſans quitter mes bottes, qui ſembloient ne pas m'incommoder parce qu'elles étoient molles ; je donnai mon cheval au Tambour de ma Compagnie, & lui ordonnai de ſe mettre à l'abri des coups, ſans trop s'éloigner de moi, afin de pouvoir le trouver en cas de beſoin. L'ordre du Maréchal d'ARCKO me tenoit dans une grande attention ; il fal-

loit décider dans un moment pressé du sort du Régiment, & ce moment pouvoit tirer à conséquence : je sçavois d'ailleurs les difficultés qu'il y a pour faire faire des mouvemens bien convenables à un Régiment qui se voit pressé dans la fureur d'une attaque ; c'est ce qui m'engagea à ordonner à mes gens d'être bien attentifs aux commandemens, & prompts dans les mouvemens qu'il faudroit faire dans l'action, sans s'épouvanter ni se rompre, & je les assurai que de là dépendoit notre salut, & peut-être la Victoire. A peine eûs-je fini de parler, que la batterie des Ennemis nous découvrant de la tête aux pieds, nous prit pour son point de vûë, & nous adressa tous ses coups ; la premiére volée nous emporta le Comte de la Bastide, le Lieutenant de ma Compagnie avec qui je parlois, & douze Grenadiers qui fûrent enlevés par chef de file ; & mon habit fût tout couvert de cervelle & de sang. Cette batterie étoit si bien pointée sur nous, que chaque fois que je voyois sortir le feu de la lumiére & de l'embouchûre des canons, je voyois aussi de mes soldats par terre ; j'avois un regret sensible de voir périr tant de braves gens, sans pouvoir se défendre ; mais il falloit ab-

solument se tenir dans son poste. Les coups de canon n'étoient qu'un prélude de l'attaque que les Ennemis devoient faire, & quelque ravage qu'ils pussent causer, je regardois le moment où ils se présenteroient pour sauter dans l'un ou dans l'autre endroit de nos retranchemens, d'une si grande conséquence, que je ne voulus jamais permettre qu'on baissât la tête au feu du canon, crainte que dans le mouvement précipité qu'il nous faudroit faire pour nous jetter dans l'endroit de l'attaque, le Régiment ne se trouvât en desordre. Enfin l'Armée Ennemie se mit en mouvement pour monter à l'assaut, & je me vis dans la nécessité de continuer le sacrifice, pour éviter un plus grand mal; il fut de conséquence; car j'eûs cinq Officiers & quatre-vingts Grenadiers tués sur la place, ayant qu'on tirât un seul coup de fusil.

Comme la pente de la hauteur, par où les Ennemis venoient à nous, étoit assez rapide, dès que leur Colonne fut au pied, nous la perdîmes de vûë, & nous ne pouvions plus la voir reparoître qu'à deux cent pas de nos retranchemens. J'avois observé qu'elle s'étoit fort éloignée des glacis de la Ville, & qu'elle portoit sa marche tout pro-

che le bois ; je ne pouvois sçavoir si peut-être en marchant une partie de la Colonne ne se jetteroit pas dedans pour attaquer les retranchemens qui y faisoient face, & cette incertitude suspendoit mes desseins. Je ne croyois pas non plus que les Ennemis pussent sçavoir assez l'état de nos retranchemens, pour faire choix d'un endroit plutôt que d'un autre, & quelques réflexions que je fisse, je ne pouvois me déterminer à me fixer à aucun endroit, pour y prendre poste. Si j'avois pû deviner que cette Colonne étoit guidée par l'indigne Caporal qui nous avoit trahi, je n'aurois pas été dans cet embarras, & je n'aurois pas exposé tant de braves gens à l'embouchûre du canon. Mon doute fut fixé sur les deux heures après midi ; je vis paroître la pointe des Drapeaux des Impériaux, & pour lors je n'eûs plus à hésiter sur le parti que j'avois à prendre. Je fis faire, avec autant de promptitude qu'il me fut possible, un quart de conversion pour placer mes Grenadiers dans le flanc de l'ovale joignant le bois, où je vis que l'attaque des Ennemis s'alloit adresser, & si le Régiment se fut alors trouvé dans un poste embarrassé par la crainte du canon, nous nous serions peut-être mal tirés de

cette affaire, car à peine eûmes-nous joint le petit Parapet, que les Ennemis, en faisant de grands cris, se détachérent à toute course pour se jetter dans nos retranchemens. Dans la rapidité de la course, leurs cris étoient véritablement éfrayans; & crainte qu'ils ne fissent impression sur mes gens, aussitôt que je les entendis je fis battre la charge, afin que le bruit des Tambours animât mes Grenádiers, & les empêchât d'entendre les Ennemis, qui bien souvent donnent l'épouvante à ceux qui seroient en état de les repousser.

L'Infanterie Angloise commença l'attaque avec toute la vivacité possible; elle monta jusques sur notre Parapet; mais elle éprouva du moins autant d'intrépidité qu'elle en avoit fait paroître. La rage, la fureur & l'acharnement étoient mêlés dans ce combat, avec d'autant plus d'opiniâtreté, que les Assaillans & les Assaillis étoient peut-être ce qu'il y avoit de plus brave dans l'Univers. Le petit Parapet qui faisoit la séparation des deux partis, fut l'échafaut de la plus sanglante boucherie que l'esprit humain puisse imaginer. Treize cent Grenadiers, dont sept cent étoient du Bataillon des Gardes de l'Electeur, & six cent

qui restoient du mien, soutinrent à la tête de l'Infanterie Bavaroise tout l'éfort des Ennemis. Je ne sçaurois trouver d'expressions assez vives pour faire le détail d'un carnage qui dura une grosse heure à la premiére attaque. Tous étoient mêlés, & se trouvoient occupés à grimper, à repousser, à tuer, à s'acrocher des mains aux fusils & aux bayonnettes qui leur perçoient les entrailles, à écraser leurs propres camarades, qui tomboient blessés sous leurs pieds, & à s'arracher les yeux avec les ongles lorsqu'ils s'étoient joints de trop près pour pouvoir se servir des armes. Je ne crois pas que dans la représentation de l'Enfer, il y ait rien de plus terrible que les éforts, les contorsions & les mouvemens pleins de rage qui se firent de part & d'autre dans cette action. Enfin les Ennemis, après avoir perdu plus de huit mille hommes à ce premier choc, fûrent obligés de quitter prise, & de se retirer dans le penchant de la hauteur, à l'abri de nos coups. Tout à coup le calme revint parmi nous, & nos gens, reprenant haleine, sembloient avoir encore plus d'intrépidité qu'avant le combat. Les morts jonchoient la terre autour de notre Parapet, & formoient une élévation pres-

que aussi haute que nos Facines; cependant nous nous attachâmes à observer les Ennemis, & voyant la pointe de leurs Drapeaux à peu près dans le même endroit où ils étoient lorsqu'ils s'étoient détachés pour courir sur nous, nous nous doutâmes qu'ils se rallioient pour revenir à la charge. Aussitôt nous travaillâmes à leur rendre le chemin plus difficile que la premiére fois, en l'innondant d'un torrent de bales, par un feu continuel; il fut accompagné d'un nombre infini de grenades, dont nous avions provision derriére nous dans plusieurs caissons; le penchant du terrein en facilitoit la chûte jusques dans leurs rangs, ce qui les incommodoit extrêmement, & ne contribuoit pas peu à donner à leurs Troupes de la répugnance pour une seconde attaque. Ils étoient si rebutés de la premiére tentative, que leurs Généraux eûrent toutes les peines du monde à les ramenér la seconde fois; & ils n'y auroient jamais réussi, après en avoir tenté plusieurs moyens, s'ils n'avoient eux-mêmes mis pied à terre, & marché à leur tête pour donner l'exemple. Leur zêle leur coûta cher : le Général Stirum & plusieurs autres Généraux & Officiers fûrent tués. Ils re-

vinrent donc à la charge, mais avec encore moins de ſuccès que la premiére fois; non-ſeulement ils ne s'y opiniâtrérent pas avec tant de fureur; mais après avoir été repouſſés vigoureuſement, nous les pourſuivîmes la bayonnette dans les reins plus de quatre-vingts pas au-delà de nos retranchemens, & nous rentrâmes enſuite tranquillement.

Après cette ſeconde attaque, quelques éforts que fiſſent les Généraux Ennemis, ils ne pûrent jamais ramener leurs Troupes à la charge une troiſiéme fois. Ils ſe tenoient à moitié côte ſans ſe déterminer; mais plus on ſe trouve dans des cas de néceſſité, plus on cherche les moyens d'en ſortir. Ils avoient toujours apréhendé le feu du chemin couvert de Donnavert, & c'étoit pour cela qu'ils avoient reſſerré leur attaque en Colonne du côté du bois: & voyant qu'ils ne pouvoient pénétrer dans notre angle, ils envoyérent un Lieutenant avec vingt hommes du côté de la Ville, avec ordre de s'en aprocher le plus près qu'il pourroit; cet Officier qui ſe croyoit ſacrifié, fut agréablement ſurpris de le trouver abandonné, & de ne voir d'autre feu que quelques coups de fuſil qui partoient des meurtriéres de la vieille enceinte de la Ville.

Le Commandant de la Place, ſur qui le Maréchal d'Arcko ſe repoſoit, au lieu d'avoir garni ſon chemin couvert des meilleures Troupes de ſa Garniſon, avoit retiré toutes celles qui étoient dans les dehors pour les renfermer dans le Corps de la Place, comptant qu'il ne pouvoit pas mieux opérer pour ſa ſûreté, que d'en fermer les portes, & y renfermer toutes les Troupes enſemble, & ſon opinion fut la cauſe de notre perte. Il eſt certain que s'il avoit fait occuper le chemin couvert, comme il étoit naturel de le faire, les Ennemis n'auroient jamais pénétré nos retranchemens : ils auroient eû trop de difficultés à ſurmonter en eſſuyant en flanc le feu des glacis, contre lequel ils n'auroient pû ſe défendre. Je ſupoſe même qu'ils l'euſſent voulu riſquer, en ce cas la Bataille qui ſe ſeroit donnée de ce côté-là, nous auroit averti de leur marche & de leur entrepriſe, & nous aurions eû le tems d'aller au ſecours, en filant ſur notre gauche le long de nos retranchemens, pour nous opoſer dans l'endroit où ils auroient voulu pénétrer. Nous ne pouvions en ſçavoir de nouvelles autrement, à cauſe de la pente qui nous déroboit la vûë de leurs mouvemens, & leur opoſant la réſiſ-

tance par-tout, ils étoient déja trop rebutés; & leur perte trop considérable, pour qu'ils eûssent mieux réussi la troisiéme fois que les deux premiéres. De plus, en manquant leur coup dans cette journée, ils manquoient tout; parce que le secours d'Ausbourg s'étoit mis en marche pour nous venir joindre, & certainement il auroit eû le tems d'arriver avant la nuit; alors les Ennemis se seroient trouvés dans une mauvaise situation, à cause des bois & des défilés qu'ils auroient été obligés de passer pour faire leur retraite, qui auroit été dangereuse pour eux, après avoir reçû notre renfort; & un pareil accident auroit fait perdre courage à l'Armée des Alliés. La France ensuite auroit pû exécuter ses premiers projets; car la perte qu'ils venoient de faire dans l'action montoit à près de quatorze mille hommes; c'est par eux-mêmes que je l'ai apris dans la suite; & celle qu'ils auroient fait dans une retraite forcée, auroit été, selon toute aparence, très-considérable; mais il en arriva autrement.

Quand les Ennemis fûrent certains qu'il n'y avoit pas de danger du côté de la Ville, ils se hâtérent de profiter du reste du jour. Il étoit près de sept heures du soir quand ils

ſé mirent en marche pour tourner de cè côté-là ; ce qu'ils firent ſans changer aucun ordre à leur Bataille ; leur Colonne ne fit qu'un à droit, & à la faveur de la pente du terrein, toute ſa manœuvre réuſſit du côté des glacis, ſans que nous, qui défendions l'angle, puſſions nous en apercevoir, & ſans qu'ils trouvaſſent aucun obſtacle ſur leur chemin. Si quelqu'un eût pû nous donner avis de leur mouvement, nous aurions marché pour nous opoſer par-tout où ils ſe ſeroient préſentés ; mais nous étions bien éloignés de croire qu'ils puſſent aprocher du côté des glacis ; nous étions au contraire ſi perſuadés de la ſûreté de cette partie, que ne voyant plus revenir les Ennemis à la charge, & le jour allant finir, nous regardions la Victoire de notre côté, & jamais joye n'a été plus grande que la nôtre, au moment que nous touchions à notre perte. Nous concevions agréablement tout l'avantage que notre réſiſtance alloit produire, & le mérite de l'action en elle-même, la plus mémorable qui ſoit peut-être arrivée dans l'Univers ; car enfin quoique les Ennemis ſe ſoient rendus maîtres de nos retranchemens, comme je vais le dire, cela ne peut diminuer la gloire qui eſt dûë à nos dix Ba-

taillons, pour avoir soutenu avec intrépidité deux violens assauts d'une Armée formidable, qui après cinq heures de combat n'osoit plus paroître devant eux. Elle auroit été contrainte à faire retraite, si se dérobant à leur vûë, elle n'avoit pas trouvé d'autres endroits à pénétrer que ceux qui étoient gardés par eux. Si cette action avoit été écrite avec toutes ses circonstances par quelque main habile, elle auroit fait l'admiration du siécle; mais quelque bonne intention que j'aye d'en faire une description vive & touchante, je ne sçaurois réussir, parce que mes forces ne s'étendent pas jusques-là. Je me contenterai d'observer que nos dix Bataillons, n'ayant devant eux qu'une aparence de retranchement, ont résisté devant Donnavert aux éforts violens & réitérés d'une Armée nombreuse, qui cinq semaines après fut victorieuse de celles de France & de Baviére, unies ensemble dans la plaine d'Hochstet, & qu'aucun d'eux ne se trouva à cette derniére affaire. Je laisse maintenant à ceux qui liront ces Mémoires, à juger de la valeur de ces Troupes: & aux curieux qui ont lû d'autres Relations, à en faire la différence; ce que je ne sçaurois faire, puisque je déclare devant Dieu &

devant les hommes que je n'ai encore jamais lû d'Hiſtoires de la Guerre qui s'eſt faite depuis que je ſers, excepté l'affaire de Belgrade, dans le Livre intitulé les Campagnes du Prince Eugéne, qu'un de mes amis aporta à mon épouſe, pour lui faire voir l'article qui me concernoit. Je dis même plus, j'ai toujours ſi peu aimé à parler de Guerre, que ce n'eſt qu'avec beaucoup de contrainte que j'écris ces mémoires, & ſi j'avois pû m'en diſpenſer je l'aurois fait.

Les Ennemis ayant donc trouvé moyen de ſe mettre en Bataille ſans bruit du côté de la Ville, s'étendirent ſur un front plus large que celui qu'ils avoient, & marchérent à la partie du retranchement, qui n'étoit gardée que par le Régiment de Nectancourt. Il étoit placé un à un, & n'étant pas en état de leur faire réſiſtance, il rentra dans la Ville en les voyant aprocher, ſans qu'il en vint le moindre éveil à nos dix Bataillons. Nos Dragons qui les virent arriver, voulûrent ſe préſenter, mais une ſalve que les Ennemis firent ſur eux, leur tua tant de monde, qu'ils fûrent obligés de ſe retirer, ſans pouvoir aprocher de l'angle où nous étions. Le Maréchal d'Arcko, & M. de Liſelbourg, Maréchal de Camp, s'étant

trouvés de ce côté-là quand les Ennemis pénétrérent, fûrent coupés entre eux & nous, & ne doutant point que nos dix Bataillons ne fussent déja retirés, ils se sauvérent dans la Ville, où ils eûrent beaucoup de peine à entrer, par la crainte que le Commandant avoit d'en faire ouvrir les portes. Cependant nous tenions toujours ferme dans notre poste: notre feu y continuoit comme auparavant, afin de tenir l'Ennemi en respect; mais dans le tems que nous étions si attentifs à défendre ce terrein, l'Ennemi étoit possesseur de nos retranchemens dans toute l'étenduë de l'ovale sur notre gauche, & nous fermoit la communication de la Ville, qui auroit pû nous servir de retraite. J'étois alors le seul Commandant de nos dix Bataillons; la conjoncture n'étoit pas fort heureuse pour moi: le Maréchal d'ARCKO & Liselbourg s'étoient retirés; le Comte Emanuel d'ARCKO venoit d'être blessé, & se noya en se retirant: il étoit Colonel du Régiment du Prince Electoral, & M. de Mercy, son Lieutenant-Colonel, avoit été envoyé en Italie; son frere le Chevalier de Mercy, Lieutenant-Colonel des Gardes, venoit aussi d'être blessé, aussi-bien que celui de Lisel-

bourg. Ainſi je reſtai ſeul à la tête d'une Troupe hardie & pleine de confiance, mais dont la ſituation venoit de changer de face.

Quoique les Ennemis euſſent pénétré dans nos retranchemens, & qu'ils fuſſent maîtres de toute la partie qui étoit ſur notre gauche, ils nous redoutoient encore aſſez pour prendre en marchant à nous toutes les précautions qu'ils auroient priſes, s'ils avoient marché contre une Armée auſſi forte que la leur. Leurs Généraux formant leur Infanterie en Bataille à meſure qu'elle entroit dans les retranchemens, s'étendirent ſur quatre Lignes de hauteur; & nous qui joignions notre Parapet, leur préſentions deſavantageuſement le flanc gauche; cependant malgré cet avantage, la crainte que nous leur avions inſpiré les faiſoit venir à nous à pas comptés les armes préſentées, comme pour nous avertir de nous retirer, & comme s'ils avoient toujours été en riſque à notre aſpect. Ce qui nous mettoit encore dans une ſituation plus gênée, étoit qu'en nous prenant en flanc, ils nous ſerroient entre leur ligne de Bataille & le retranchement qui faiſoit face au bois ſur notre droite, comme dans un boyau. Ce fut

un grand bonheur pour nous de ce que leur préoccupation leur ôta l'idée de séparer leur Armée en deux, quand ils furent dans les retranchemens, & d'en envoyer une partie nous couper le chemin par derriére, pendant que l'autre nous pressoit en flanc.

Il étoit déja sept heures & demie du soir quand ils arrivérent à la portée du fusil de notre flanc, sans que nous nous en fussions aperçûs, tant nous étions acharnés à conserver notre poste, nous croyant en sûreté d'ailleurs; mais m'étant tout à coup aperçû d'un mouvement extraordinaire dans mon Infanterie, qui se redressa en discontinuant son feu, je regardai de tous côtés pour voir ce qui causoit son étonnement, & apercevant sur notre gauche les lignes d'Infanterie habillées de gris-blanc, qui par le peu de mouvement qu'elles faisoient, sembloient ne bouger de leur place; je crus vraiement à leur habillement, & à leur contenance, que c'étoit un secours qui nous arrivoit, & tout autre que moi l'auroit cru de même. Il n'étoit pas venu à notre connoissance que les Ennemis eussent pénétré nulle part, ni même qu'ils pussent le faire, & dans l'erreur où j'étois, je criai à ma Troupe que c'étoient des François & de nos amis, & auf-

sitôt elle se remit à soutenir le Parapet comme auparavant ; ensuite voulant examiner la chose de plus près, je m'aperçus qu'ils avoient de la paille & des feuilles d'arbre à leurs Drapeaux (ce sont les marques distinctives que les Ennemis prennent dans les Batailles) & en même tems je reçûs un coup de bale sur la machoire droite inférieure, qui me fit une playe & me l'endormit de maniére à me faire croire que je l'avois cassée. Je sondai au plus vîte ma playe avec le bout du doigt, & trouvant ma machoire entiére, je ne fis pas grand cas de ma blessure ; mais le sang qui en couloit avoit tellement gâté le devant de mon habit, que plusieurs de nos Officiers crûrent que j'étois dangereusement blessé, & je m'aperçûs que cette blessure faisoit quelque changement en eux. Je les rassurai cependant, & les exhortai dans les plus vives expressions de tenir ferme chacun à leur Troupe. Je leur dis que le danger ne seroit grand qu'autant que notre Infanterie ne se tiendroit pas bien serrée ensemble, & que si elle faisoit une contenance hardie & résoluë, les Ennemis, qui ne faisoient que marcher sur leurs pas mêmes, sans oser s'abandonner sur nous, nous laisseroient reti-

rer sans nous poursuivre. Il sembloit véritablement à les voir qu'ils souhaitoient plutôt notre retraite que l'occasion d'en venir aux mains. Ensuite je criai le plus haut qu'il me fût possible, que personne ne quittât ses rangs, & fis mettre mon Infanterie en Colonne le long des retranchemens du côté du bois, en faisant face à l'autre flanc par où nous devions nous retirer. Dans cette situation, chaque fois que je voulois faire face aux Ennemis pour les tenir en respect, je faisois faire un à droit à ma Troupe, & un instant après je la faisois remettre pour continuer précipitamment notre marche, & nous retirer en bon ordre. Je fis faire cette manœuvre jusqu'à ce que nous eussions sauté le retranchement de l'autre flanc, & alors nous fûmes hors d'insulte. Cette retraite ne put cependant se faire sans perdre du monde, parce que les Ennemis, quoiqu'ils ne s'abandonnassent pas sur nous, lorsqu'ils nous virent en Colonne pour nous retirer, nous firent des salves qui étoient assez à portée pour en coucher par terre.

Quand toute ma Troupe eut sauté les retranchemens, la facilité qu'elle trouva à courir dans le penchant de notre poste, lui

fit prendre la fuite, pour gagner la plaine qui se présentoit devant elle, avant que la Cavalerie Ennemie se mît à ses trousses. Chacun courant autant qu'il lui étoit possible, dans l'intention de se rallier à l'autre bout de la plaine, tout disparut comme un éclair, sans regarder derriére soi ; & moi qui étois à l'arriére-garde pour faire tête aux Ennemis en cas de besoin, à peine eûs-je sauté le retranchement, que je me trouvai seul planté sur la hauteur, mes bottes aux jambes, qui m'empêchoient de marcher plus vîte que le pas. Je cherchai de tous côtés mon Tambour, à qui j'avois ordonné de ne pas s'éloigner avec mon cheval, mais il avoit jugé à propos de se sauver lui-même dessus ; si bien que je me vis seul livré aux Ennemis & à mes tristes réflexions, sans sçavoir que devenir. J'avois beau fatiguer mon imagination, pour chercher des moyens de me garantir, je n'en trouvois pas un d'assuré, la plaine étoit trop longue pour la traverser assez promptement avec mes bottes, & pour comble de malheur elle étoit remplie de bleds qui m'auroient encore embarassé davantage. Il n'y avoit point cependant de Cavalerie Ennemie qui eût pénétré jusques dans cette

ceinturon) alors j'aurois pris son habit, je serois monté sur son cheval, & me serois sauvé à la faveur du déguisement, d'autant mieux que la nuit n'étoit pas éloignée. Mais ne voyant pas lieu de l'exécuter, il m'en vint une autre; c'étoit de me mettre sous quelques broussailles au bord de la Riviére, plongé dans l'eau jusqu'au menton, & d'attendre en cette situation que la nuit eût fait rentrer tous les Cavaliers dans leur Camp, pour me sauver dans l'obscurité. Celle-ci n'eut pas plus d'exécution que la premiére; j'y trouvois plusieurs difficultés qui m'empêchérent de la risquer; enfin pour derniére ressource, il me vint celle de me sauver en traversant la Riviére; heureusement je sçavois nager; & quoiqu'il y eût bien des risques à courir à cause de la largeur & de la rapidité du Danube, cependant je m'y déterminai avec précipitation; car je m'aperçûs que plusieurs Cavaliers m'aprochoient toujours de plus près, & qu'ils n'avoient pas voulu faire quartier à de pauvres malheureux blessés, qu'ils avoient trouvés cachés dans les bleds, & qu'ils avoient tués, afin d'avoir plus commodement leurs dépoüilles. Il n'y avoit donc point à espérer qu'ils me fissent plus de

grace,

grace; puisque ma dépouille valoit beaucoup mieux que celle d'un soldat, & n'ayant plus de tems à perdre pour prendre un parti, ce fut celui de passer la Riviére à la nage que je choisis. Cependant, avant de me jetter dans l'eau, j'eûs la précaution de laisser sur le bord de la Riviére mon habit qui étoit bien galonné, quoiqu'il fût un peu brûlé par le grand feu de l'action qui venoit de se passer. Je laissai aussi mon chapeau, ma perruque, mes pistolets & mon épée, semés de distance en distance, afin que si les Cavaliers arrivoient sur le bord de la Riviére, avant que je fusse éloigné, ils s'occupassent plutôt à les ramasser, qu'à regarder dans l'eau, ce qui me réussit comme je l'avois pensé. Je ne quittai cependant ni bas, ni veste, ni culote; je boutonnai seulement les manches de ma veste, & mis les poches dans ma culote, afin d'être moins embarrassé; après cet arrangement je me livrai au hazard des flots. Je n'étois pas encore fort avant, quand il arriva des Cavaliers qui, comme je l'avois espéré, mirent au plus vîte pied à terre pour ramasser ma dépoüille; ils eurent même du bruit entr'eux, car je les entendis crier & jurer assez élégamment; il y en eut d'autres qui

aparemment n'avoient nulle part à ma dépouille, & qui s'amuſérent à me ſaluer de quelques coups de mouſqueton ; mais le courant de la Riviére, qui m'entraînoit toujours, m'avoit déja aſſez éloigné pour que les bales puſſent venir juſqu'à moi. Enfin je fûs aſſez heureux pour avoir la force de nager long-tems, & de traverſer la Riviére, malgré ſa rapidité.

Lorſque je fûs ſorti de l'eau, & hors d'inquiétude pour la ſûreté de ma vie, je me trouvai tout à coup accablé d'une extrême fatigue ; il n'y avoit rien de ſurprenant ; car à conſidérer tous mes travaux de cette journée, il falloit être auſſi robuſte que je l'étois, pour avoir pû y réſiſter. Mais un bonheur fut ſuivi d'un autre bonheur ; je rencontrai pour mon ſoulagement ſur le bord de la Riviére, un Maréchal de Logis & un Dragon du Régiment de Fonboiſar, qui revenant de quelque commiſſion, s'étoient arrêtés par curioſité pour voir ce qui ſe paſſoit de l'autre côté du Danube. J'allai deſcendre préciſément auprès d'eux : & le Maréchal de Logis, ayant remarqué à ma veſte & à mon linge que j'étois Officier, vint très-gracieuſement me demander qui j'étois, & quels ſervices il pourroit me ren-

dre ; aussitôt qu'il aprit que j'étois le Lieutenant Colonel des Grenadiers François, ce jeune homme mit pied à terre, & ayant fait fouiller dans la besace du Dragon, il en tira un bonnet & une chemise qu'il me fit prendre, avec un manteau par dessus, & voulut absolument que je montasse sur son cheval : pour lui il monta sur celui du Dragon, & prit le Dragon en croupe. Il me conduisit obligeament dans une petite Ville à quatre lieuës de-là, apellée Rhanes ; je leur avois indiquée ; & j'y trouvai, dans la meilleure Auberge, les équipages du Maréchal d'Arcko, qui s'étoient sauvés de Donnavert, pour venir se mettre en sûreté dans cette Ville. Les Officiers du Maréchal me reçûrent avec beaucoup d'empressement ; on pansa ma playe, qui n'étoit pas de grande conséquence ; mais en me donnant ce soulagement, ils me donnérent l'alarme au sujet de mon équipage. Ils me dirent qu'il ne s'en étoit sauvé que très-peu de ceux qui étoient campés dans les retranchemens ; que le mien n'étoit pas du nombre ; parce qu'ayant tous plié à la fois au commencement de l'attaque, chacun pour se sauver des premiers avoit couru en foule sur un pont de bateaux qu'on avoit construit

auprès de la Ville. Que le pont avoit été tellement engagé, qu'il s'étoit séparé en plusieurs piéces; que quantité d'équipages étoient tombés dans la Riviére, & que ceux qui étoient restés avoient été pillés par les Ennemis.

Je n'avois point jusqu'alors pensé à mon équipage; d'autres soins m'avoient trop occupé pour tourner mes idées de ce côté-là. Le récit des gens du Maréchal me fit réfléchir sur les besoins que j'en avois, & sur la mauvaise situation où j'allois me trouver, s'il étoit perdu; & selon le langage qu'on venoit de me tenir, il n'y avoit point à douter qu'il ne le fût réellement. Je le crûs donc tellement, que j'oubliai tous les maux passés, pour me livrer au chagrin que j'en eûs; néanmoins afin de dissiper l'ennui que cette perte me causoit, je me rapellois tous les dangers que j'avois couru, & me trouvois trop heureux d'en être quitte pour mon équipage. Il me fut pourtant impossible de dormir pendant toute la nuit; il rouloit dans mon imagination une confusion de circonstances de la Bataille, qui m'occupoient si violemment, que quelques éforts que je fisse sur moi, je ne pouvois les éloigner. Pour surcroît de disgrace, les fenê-

tres de ma chambre donnoient ſur une grande Place, où il ſe faiſoit un bruit ſourd qui dura toute la nuit. C'étoient des équipages de la Ville de Donnavert, qui arrivoient; j'étois encore au lit, quoiqu'il fût déja grand jour, quand je crûs entendre la voix de mon Valet de chambre: je ne fis qu'un ſaut de mon lit à la fenêtre, pour voir ſi je ne m'étois point trompé; je l'aperçûs effectivement, ſe tremouſſant beaucoup pour faire ranger quelques mauvais équipages, afin de faire paſſer mon Chariot. Je l'apellai précipitamment, en lui faiſant ſigne de la main; mais mon homme immobile, me regardant avec un air étonné, ne bougeoit de ſa place. Je redoublai de la voix & du geſte pour le faire vènir à moi; enfin s'étant aproché aſſez nonchalamment ſous mes fenêtres, après m'avoir bien examiné, il fit un cri, & parut auſſi ſurpris que ſi j'étois revenu de l'autre monde, puis il monta dans ma chambre. Je lui demandai pourquoi il n'avoit pas fait ſemblant de me reconnoître; il me répondit qu'il avoit cru ma mort ſi certaine qu'il n'avoit pû croire que ce fût moi qui l'apellois; que ceux mêmes qui m'avoient vû tuer lui avoient ſi bien détaillé les circonſtances de

ma mort, qu'il n'y avoit pas eû moyen d'en douter; enfin que mes autres domestiques avoient voulu partager ce qu'ils avoient pû sauver de mon équipage, & qu'il n'avoit pû les en empêcher qu'en leur promettant de le faire quand ils seroient en lieu de sûreté, espérant les amuser jusqu'à ce qu'il eût apris quelque nouvelle du Régiment. Le plaisir que j'eûs d'avoir recouvré une partie de mes effets, m'empêcha de faire une grande attention au récit de mon Valet de chambre, & je ne songeai plus qu'à ramasser les débris de mon Bataillon, que je rapellai dans la Ville.

Le Maréchal d'Arcko, sortant de Donnavert, se rendit à l'Armée d'Ausbourg; ses gens qui allérent le joindre, lui firent le récit de mes avantures, & lui dirent que j'étois dans la Ville de Rhanes à rassembler mes Grenadiers. Cette petite Place qui se trouvoit à la sortie de Donnavert, dans l'embouchûre du plat pays de la Baviére, étoit alors la plus exposée; on ne douta point que les Ennemis, qui depuis l'action s'étoient rendus maîtres de Donnavert, ne vinssent bientôt s'emparer de Rhanes, afin de se procurer par cette seconde Place la commodité de ravager la campagne jus-

qu'aux portes de Munich. Il n'étoit pas difficile d'enlever cette Place aux premiéres aproches, parce qu'elle n'avoit d'autres Fortifications qu'une vieille enceinte de brique, assez épaisse à la vérité, avec des tourelles de distance en distance, & un fossé sec; on n'avoit point cru devoir mettre en état de défense une Ville à qui on avoit fait un rempart de presque toute la Souabe : & il falloit un coup aussi extraordinaire que celui qui venoit de nous arriver à Schelemberg, pour faire regarder Rhanes comme une Place propre à couvrir le pays; cependant il falloit s'en servir pour la sûreté des peuples. Ainsi, afin qu'ils eussent le tems de sauver leurs bestiaux & leurs effets du côté de Munich & d'Ingolstat, il fut question d'amuser les Ennemis, en défendant cette Place. Le Maréchal d'ARCKO, me trouvant là porté, m'écrivit l'intention de l'Electeur à ce sujet; & après m'avoir fait compliment sur la retraite de Schelemberg, il me marqua que son Altesse espéroit que je ne ferois pas moins paroître mon zêle dans la défense de Rhanes, dont Elle me confioit le commandement. Que ne doutant point que les Ennemis ne vinssent l'attaquer, on avoit ordonné un Détachement de six cent

hommes, qui étoit déja en marche, avec quelques piéces de canon & des munitions pour me venir joindre; que sans doute les débris des Grenadiers François seroient assez considérables pour former, avec le Détachement que l'on m'envoyoit, une Troupe en état de résister quelques jours; qu'il sçavoit bien que la Place n'étoit pás de défense par elle-même; parce qu'on n'avoit pas prévû l'accident qui venoit d'arriver; mais qu'on ne pouvoit me marquer une plus grande confiance qu'en s'en raportant à mes soins, pour y faire travailler comme je le jugerois à propos. Que les ordres étoient déja donnés dans tous les Bailliages circonvoisins, pour envoyer incessamment un grand nombre de paysans, afin de travailler sous mon commandement, & faire tels ouvrages que le tems pourroit permettre, & qu'espérant tout de ma conduite, je n'avois qu'à mettre la main à l'œuvre.

J'avois encore environ quatre cent Grenadiers, qui s'étoient sauvés avec les Drapeaux par Ingolstat; ces Drapeaux, quoique tout neufs au commencement de la Campagne, avoient été mis en lambeaux par les bales des Ennemis; elles n'avoient

pas plus reſpecté l'étoffe que la Deviſe que nous avions fait mettre en deux mots ſur le Drapeau blanc : *Væ ſpectanti:* malheur à qui m'attend : Deviſe qui auroit été plus convenable à l'action, s'il y avoit eû : malheur à ceux que j'attends. Mes Grenadiers & le Détachement compoſérent une Garniſon de mille hommes pour défendre, avec ſix petites piéces de canon, la plus mauvaiſe Place de l'Europe, contre deux grandes Armées ; cependant il falloit arrêter les Ennemis avec cette poignée de monde : les affaires de l'Etat entraînoient cette néceſſité ; & l'on ſacrifioit mille hommes pour en ſauver un plus grand nombre.

Je ne perdis point de tems dans les travaux que je fis faire au tour de la Place ; le nombre infini de payſans que l'on m'envoya eut bientôt fait un chemin couvert bien paliſſadé. Je fis conſtruire encore deux ravelins de terre & de paliſſades, qui défendoient le terrein au-delà du chemin couvert, par où les Ennemis pouvoient venir ; j'eûs ſoin de faire auſſi pluſieurs échaffauts dans le flanc des tourelles, que je fis percer pour des embraſures, afin d'y placer & déplacer commodement mes piéces de canon, & de les tranſporter des unes

aux autres, ſelon que le cas l'exigeroit; & quand tout fut établi, j'attendis avec réſolution ce que le ſort me préparoit.

Je n'attendis pas long-tems; je vis arriver une Armée qui occupoit toute la campagne, & qui mépriſa trop ma petite Ville pour ſe donner la peine de l'inveſtir. Elle ſe campa à une diſtance aſſez éloignée, & les Généraux m'envoyérent un Trompette me ſommer de rendre la Place, ſans attendre qu'on tirât le canon deſſus, avec menace de ne point faire quartier ni à moi ni à ma Garniſon, ſi je voulois faire réſiſtance. Je répondis que j'étois bien redevable aux ſoins que ces Meſſieurs prenoient à la conſervation de ma vie & à celle de ma Garniſon; mais que l'ayant expoſée bien des fois dans des occaſions qui ne nous faiſoient pas tant d'honneur que celle qui ſe préſentoit, j'eſpérois qu'ils nous jugeroient plus dignes d'obtenir une capitulation honorable, par la bonne réſiſtance que nous nous préparions à faire avec une nombreuſe Garniſon, que ſi nous nous rendions ſans nous défendre: & je renvoyai le Trompette. Cependant les Ennemis n'en firent pas plus de cas de ma Place; car ſans ouvrir de tranchée, ils dreſſérent dans une petite parallele ſeu-

lement, une batterie de dix piéces de canon; ils croyoient mettre en peu de tems notre vieille muraille à bas, & ils me canonérent nonchalamment pendant trois jours sans me faire beaucoup de dommages, parce que les boulets ne faisoient que leur trou dans la brique, sans causer d'éboulemens: & ce fut autant de tems gagné pour nous. Je me faisois pendant ce tems-là un jeu de mes six piéces de canon, que je portois d'un échaffaut à un autre, pour dérouter les Canoniers des Ennemis, qui ne sçavoient dans quel endroit se fixer pour les démonter, & qui en étoient fort incommodés dans leur batterie. Enfin n'ayant rién avancé pendant trois jours, cette belle Armée fut obligée de nous faire l'honneur d'ouvrir la tranchée; on s'y prit pendant la nuit, comme l'on a coutume de faire: j'attendois ce moment pour donner l'alarme à leurs travailleurs, & interrompre leurs travaux; car en pareil cas, à la premiére alarme que cause une sortie, les travailleurs commencent à gagner au pied. Quand je fus averti du bruit que faisoient les pioches des Ennemis, je commandai deux cent de mes Grenadiers, comme les plus expérimentés en ruses de guerre, avec

deux Capitaines & deux Lieutenans, que je fis sortir, les uns du côté de la droite des travaux, & les autres du côté de la gauche; je leur ordonnai de marcher en avant du côté qu'ils entendroient travailler, le plus doucement qu'il leur seroit possible, pour n'être pas découverts; & que lorsqu'ils seroient avancés, les Lieutenans, avec trente hommes chacun, déja marqués d'avance, pour n'avoir point d'embarras dans l'expédition, s'éloigneroient du Capitaine toujours sur le flanc des travailleurs; afin de paroître plus de Troupes ensemble. Qu'étant arrivés assez près de l'Ennemi, ils se mettroient les uns & les autres ventre à terre, & y demeureroient jusqu'à ce que mes six canons eussent fait feu sur les travailleurs; qu'alors ils feroient tous feu chacun dans leur poste, en poussant de grands cris pour leur donner l'alarme, & pour leur persuader que la sortie étoit nombreuse: & aussitôt leur décharge faite ils se remettroient ventre à terre pour éviter les coups des Ennemis. Que si cependant ils remarquoient qu'ils fissent des mouvemens pour marcher à eux, quoiqu'il n'y eût nulle aparence, ils se sauveroient sans aucun ordre; que si au contraire les Ennemis se

contentoient de se soutenir eux-mêmes dans leur poste sans marcher en avant, ils demeureroient cachés pour donner une seconde alarme aux travailleurs s'ils revenoient, & les empêcher de rien faire toute la nuit; au reste, je leur ordonnai de ne pas attendre au jour pour se retirer dans la Place.

Ma sortie réussit comme je l'avois espéré, & je gagnai encore cette nuit; mais les Assiégeans prirent de plus grandes précautions pour le lendemain au soir. Ils mirent des postes d'Infanterie par-tout où ils pûrent prévoir que leurs travailleurs seroient inquiétés; leurs précautions cependant n'empêchérent pas que je ne leur donnasse encore de l'exercice par plusieurs pelotons dispersés que j'envoyai contre eux, & qui causérent tant d'épouvante, que les travailleurs ne pûrent encore rien faire cette nuit. J'accoutumai si bien mes Grenadiers à cette guerre, que déja pleins de ruses, ils trouvoient d'eux-mêmes les moyens d'inquiéter les Ennemis pendant le jour, & de retarder leurs travaux. De cette maniére, non seulement je gagnai du tems, mais encore je leur donnai une plus belle idée du Siége de cette Place, qu'ils ne l'avoient eûe

en l'entreprenant. Il y avoit déja douze jours que leur Armée me tenoit assiégé, & me serroit de si près, qu'il n'y avoit plus moyen de pouvoir temporiser; la crainte que quelque assaut imprévû ne me donnât pas le tems de songer à moi, me fit arborer le Drapeau pour entrer en capitulation; les Ennemis qui n'avoient pas intention de m'en accorder, me proposérent d'abord de me rendre à discrétion: & sur ce que je fis l'homme qui pouvoit encore se défendre & leur faire périr bien du monde, ils se relâchérent jusqu'à me recevoir prisonnier de guerre pour la Campagne seulement. Je ne voulus point absolument y consentir; je demandai une capitulation avec tous les honneurs, sans quoi je les assurai que je soutiendrois leurs assauts, & qu'ils les achéteroient du moins aussi cher que nous, s'ils me réduisoient à cette extrémité. Alors ils me firent des caresses, & puis des menaces, pour m'engager d'accepter leurs propositions; mais voyant que je n'en démordois pas, ils fûrent contraints de m'accorder ce que je demandois; & j'éprouvai là, comme dans toutes les affaires militaires, qu'une ferme résolution est essentielle. Je sortis le lendemain de cette mauvaise Place,

pour me rendre à Munich ; les Ennemis qui croyoient ma Garnison nombreuse, me firent passer entre deux hayes de leurs plus belles Troupes, comme l'on a coutume de faire à la prise des Places de conséquence ; ce qu'il y eut de singulier, c'est qu'en défilant entre ces deux hayes, la plûpart des Officiers me voyant si peu de monde, crut que je faisois l'avant-garde de la Garnison, & par impatience ou par curiosité, ils me demandérent presque tous les uns après les autres si le reste de la Garnison suivroit bientôt ; je les assurai qu'ils n'auroient pas long-tems à attendre, que ce qui venoit après moi ne les ennuyeroit pas, & après avoir fait beaucoup de chemin, j'eûs le plaisir de voir encore cette double haye de Troupes toujours dans son poste, attendre que le reste de la Garnison sortît.

Dès que ma Capitulation fut signée, j'envoyai un Courier au Maréchal d'Arcko, pour lui rendre compte de tout ce qui s'étoit passé, & du lieu où je me retirois ; je reçûs une réponse, où l'eau-bénite de Cour étoit amplement distribuée ; on me disoit ensuite que je trouverois dans Munich des recrues de Déserteurs pour remettre le Régiment, & que j'y attendrois les Or-

dres de Son Altesse. J'avois déja envoyé un Officier pour avertir de ma marche & du jour de mon arrivée, afin de n'être pas embarassé pour les logemens, parce qu'il n'y a pas de Casernes dans Munich. Boismorel, qui étoit encore auprès de ses amours, aprit par cet Officier le jour que je devois arriver; & comme nous devions entrer par la porte qui joint le Palais, & défiler sous les fenêtres de Madame l'Electrice, il se prépara à briller à la tête du Régiment dans l'entrée qu'il alloit faire, comptant bien que la Princesse nous honoreroit de sa présence. En effet, rien n'étoit mieux assorti que la parure galante de Boismorel; mais plus il étoit brillant, plus nous paroissions ensévelis dans les travaux de la Guerre, & cela formoit un contraste que Madame l'Electrice, qui n'ignoroit rien des amours de Boismorel, eut peine à soutenir. J'eûs l'honneur de me présenter à l'apartement de Son Altesse Madame, aussitôt que le Régiment fut entré dans la Ville. Je lui fis le récit de la vigoureuse défense de ses Troupes à Schelemberg, du coup imprévû qui avoit favorisé les Ennemis pour gagner ce poste, de la maniére dont nous avions fait notre retraite, & la défense de

la Ville de Rhanes ; chaque circonstance paroissoit toucher vivement cette Princesse, qui ne put s'empêcher de dire qu'elle craignoit bien des malheurs pour la pauvre Baviére. Je pris la liberté de lui dire que les avantages des ennemis ne décidoient pas encore beaucoup en leur faveur ; qu'il y avoit lieu d'espérer qu'un nouveau secours, qui devoit incessamment arriver de France, nous mettroit en état d'interrompre leurs progrès ; qu'après tout ils n'étoient encore maîtres que de deux mauvaises Places de la Baviére, lesquelles ne pourroient faire l'équivalent de celles que l'Electeur avoit conquises en Souabe. Madame l'Electrice, qui comprit que je cherchois à la consoler, fit semblant d'aplaudir à ce que je disois ; mais il est à croire qu'elle pensoit bien différemment. La crainte est naturelle quand on est en danger ; elle donne lieu à de mauvais pressentimens, qui trop souvent ont leur effet. La Princesse étoit dans le cas de prévoir des malheurs ; elle eut le chagrin d'en éprouver les commencemens peu de jours après. Elle vit des fenêtres du Palais les campagnes incendiées par les Ennemis, les Peuples épouvantés venir se réfugier dans Munich, & pour exciter la compassion,

publier des maux que leur imagination enfantoit. Tout étoit dans un désordre affreux, selon le langage populaire; je dirai pourtant que les choses étoient alors dans une situation à faire croire que leurs maux pouvoient être aussi grands que leurs gémissemens. Cependant, quelque bruit que cet incendie ait pû faire dans l'Europe, il n'y a eû néanmoins que la crainte & l'effroi qui ayent donné lieu de penser que presque toutes les campagnes de Baviére avoient été réduites en cendres. Je ne dis pas qu'il n'y ait eû quelques maisons brûlées; mais les Généraux des Ennemis n'y avoient nulle part; ce fut l'ouvrage des maraudeurs de l'Armée, qui fâchés de trouver les maisons des Paysans abandonnées & sans effets, mirent le feu à quelques-unes: mais c'est l'ordinaire des peuples saisis de frayeur, de porter l'épouvante avec eux. Les Paysans réfugiés dans Munich, donnérent de l'étonnement à Madame l'Electrice, & au Conseil d'Etat on ordonna des priéres publiques, & on fit des Processions générales, ausquelles Elle assista nuds pieds, avec une dévotion exemplaire. Comme il n'y avoit point d'autres Troupes dans Munich que les Gardes du Palais & nos Grenadiers,

il me fut proposé par le Conseil d'Etat de sortir avec un Détachement de notre Régiment, pour reconnoître les endroits où l'on avoit tant fait de ravages, & m'oposer au desordre s'il étoit possible. On me donna un mémoire & un guide pour me conduire dans les Villages les plus exposés, & je me mis en chemin avec deux cent Grenadiers seulement, afin que mon Détachement n'étant pas nombreux, pût se cacher facilement dans les bois dont tout le pays est garni, & se transporter promptement d'un lieu à un autre. Je compris aussi avant de partir que l'épouvante des peuples des environs de Munich, étoit à peu près de même que celle de Straubing, ce qui me détermina encore plus à ne prendre que deux cent hommes avec moi. J'allai donc parcourir plusieurs Villages, qu'on avoit dit être réduits en cendre; j'y trouvai à la vérité quelques maisons brûlées, mais le dommage étoit bien peu de chose, en comparaison du bruit qu'on en faisoit dans le pays. Je poussai en avant de Village en Village, à la faveur des bois, en aprochant de l'Armée des Ennemis, où je trouvois encore moins de dommage; les Villages paroissoient tous entiers, & ce n'étoit que quand

on étoit dedans que l'on voyoit quelques maisons brûlées. Voilà quel étoit le désordre qui a donné tant de matiére à faire des réflexions. Il se rencontra sur mon chemin quelques maraudeurs, qui furent fusillés en voulant se sauver ; ce qui les empêcha de s'écarter dans la suite ; enfin après avoir parcouru presque tous les lieux dont on m'avoit donné la liste, je me retirai à Munich, avec des nouvelles certaines, qui calmérent un peu les esprits sur les maux présens, mais qui ne les empêchoient pas de craindre les maux avenir. Cependant le bruit de l'incendie de la Baviére s'étant répandu dans toute l'Allemagne, la Cour de Vienne crut ce tems de calamité propre à faire rentrer l'Electeur dans des sentimens de paix avec elle ; elle comptoit que la compassion & l'amour de ses peuples l'obligeroient à écouter les propositions qu'elle lui fit d'abandonner le parti de la France, pour embrasser celui de la Maison d'Autriche, ou tout au moins de mettre les armes bas. Deux Députés lui furent envoyés au Camp d'Ausbourg ; ils lui représentérent l'extrémité ou tous ses peuples étoient réduits, la clémence de l'Empereur, s'il vouloit faire un retour sur soi-même, & aban-

donner un parti contraire à toute sa Nation, & à ses propres intérêts. Ils l'assurérent que non seulement il seroit dédommagé par les Alliés de tout ce qu'il avoit souffert, mais encore qu'il trouveroit dans la suite avec eux plus d'avantages qu'il n'en avoit trouvé la Guerre précédente dans la possession du Vicariat du Cercle de Bourgogne ; qu'il avoit pour se déterminer l'exemple récent du Roy de Portugal & du Duc de Savoye, ausquels ils devoit faire attention; que ces Princes avoient reconnu la justice de la cause de l'Empereur, & que dans la conjoncture présente, il avoit plus de raison de penser à ses intérêts qu'il n'en avoit eû, puisque ses Etats étoient enclavés au milieu de l'Empire, & menacés d'une perte prochaine. Qu'il devoit pour l'avantage de ses Peuples, de sa Famille & pour le sien propre, prendre le parti le plus avantageux; que si sa délicatesse alloit jusqu'à croire que les conventions qu'il avoit faites avec la France l'engageoient à ne pas exposer leur Armée en Souabe, en abandonnant ses intérêts, il y avoit moyen d'y remédier; qu'on laisseroit aux Généraux François le choix de faire une tréve pour retirer leur Armée en sûreté jusques sur

leur Frontiére, ou de continuer la Guerre sur les lieux où ils se trouveroient. Que des conditions si raisonnables seroient aprouvées de toutes les Puissances de l'Europe, & qu'il étoit tems que Son Altesse songeât à préserver ses Etats d'un malheur qui paroissoit certain.

Non seulement toutes ces propositions fûrent faites à l'Electeur, avec art, mais on y joignit les sollicitations les plus touchantes & les plus séduisantes: c'étoit celles de Madame l'Electrice, à qui on avoit représenté les malheurs présens, & ceux qu'il y avoit à craindre. Cette Princesse se rendit elle-même à Ausbourg, & n'épargna ni priéres ni larmes pour exciter l'Electeur à mettre ses Etats à l'abri des malheurs qui les menaçoient, en acceptant les propositions qu'on lui faisoit. Mais ce Prince qui regardoit comme une injure l'exemple du Duc de Savoye, qu'on lui rapelloit, répondit que jamais l'adversité ni l'amorce du gain ne le rendroient parjure à la foi qu'il avoit promise au Roy de France; & que l'Univers n'auroit point à lui reprocher, ni à sa postérité, qu'on eût pû le séduire jusqu'au point de lui faire révoquer des Traités sous des prétextes frivoles: que

les Princes qu'on lui citoit n'étoient point des modéles pour lui, & qu'il subiroit sans murmure le sort qu'il plairoit à Dieu de lui donner. C'est ainsi que Son Altesse soutint avec fermeté les attaques les plus séduisantes : & elles ne purent rien diminuer de la grandeur d'ame qui est héréditaire dans sa Maison.

Pendant que ces négociations se faisoient à Ausbourg, on eut avis que les Ennemis avoient détaché un Corps de huit mille hommes de leur Armée d'Italie, qui avoit traversé le Tirol, & qui étoit descendu dans la partie de la Baviére, contigue à cette Province ; que ce Détachement s'étoit emparé de quelques postes avantageux, au moyen desquels il ravageoit les Sujets de l'Electeur. Les maux étoient réels, & Son Altesse voulant y remédier, ordonna à ses trois Régimens de Dragons, & à six mille hommes d'Infanterie, de marcher sous les Ordres du Marquis de Maffey, Maréchal de Camp de ses Troupes, pour aller le combattre, & reprendre les postes dont il s'étoit emparé. Notre Régiment fut de ce Camp volant, & nous prîmes la route du Tirol, oposée à celle d'Ausbourg. Cette diversion affoiblissoit d'autant plus notre

Armée, qu'on en avoit déja tiré plusieurs Régimens pour renforcer les Garnisons des Places menacées, & pour occuper différens Postes dans l'intérieur du Pays. Il ne restoit presque plus de tous les Bavarois que quelques Régimens de Cavalerie de l'Armée d'Ausbourg, tous les autres étoient dispersés. Mais comme l'Armée avoit résolu de demeurer derriére ses retranchemens jusqu'à l'arrivée du secours qu'on attendoit de France, on se croyoit assez forts pour faire les Détachemens qu'on envoyoit dans les lieux nécessaires pour la conservation du Pays, d'autant mieux qu'on avoit la facilité de les rapeller en cas de besoin.

Notre Régiment, qui s'étoit parfaitement rétabli dans Munich, eut sa route pour aller joindre les autres Troupes qui marchoient pour la Frontiére du Tirol; Boismorel fut de la partie, & se mit à la tête pour cette expédition. J'apris en chemin que le Baron de *** avoit quitté Straubing, & qu'il étoit avec sa famille dans une Terre auprès de laquelle notre Régiment devoit passer. L'ardeur que j'avois pour Mademoiselle sa fille, m'engagea à devancer le Régiment de quelques jours pour

aller

aller la voir. Je comptai cependant mon tems, car au milieu de toute ma tendresse je ne perdois point de vûë mon devoir. Je me mis donc en chemin, rempli des idées les plus flateuses; je me faisois une joye infinie de surprendre ma Belle, & je comptois que mon arrivée lui alloit faire un plaisir égal au mien. Je me rapellois mon départ de Straubing: le désespoir de cette charmante personne, lorsqu'elle ne m'y trouva plus en arrivant: le parfait contentement qu'elle eut à l'heureuse rencontre du lendemain: les expressions vives & tendres qu'elle employa pour me raconter ses douleurs; & enfin nos protestations réciproques à notre séparation. Toutes ces pensées occupoient mon esprit quand j'arrivai au Château du Baron; il étoit nuit close; ayant frapé à la porte, je dis au laquais qui vint m'ouvrir, qu'un Grenadier François souhaitoit parler à Mademoiselle. En attendant qu'il vînt me rendre réponse, je sentois une palpitation de cœur; il me sembloit la voir courir avec empressement pour demander des nouvelles de son cher François; mais j'étois bien éloigné de mon compte. J'avois mal pris mon tems: la Demoiselle étoit occupée par un Noble Cam-

pagnard des plus mal bâtis, qui avoit soin de la consoler de mon absence : ce féroce animal, qui sçavoit quelque chose de notre société de Straubing, ne put pas se contenir quand il entendit le raport du laquais, il lui fit des reproches de ce qu'elle recevoit des gens de ma Nation, ce qui l'empêcha de rien ordonner ; de maniére qu'après avoir attendu assez long-tems à la porte, on me vint dire que je pouvois entrer dans la cuisine, en attendant que la Demoiselle eût le tems de me parler. Je demandai si elle étoit malade, on me répondit brusquement que non, & j'avouë que je ne fûs jamais plus penaut que dans ce moment; toutes mes belles idées s'évanoüirent, & le chagrin m'étouffoit. Ce fut bien autre chose, quand après avoir brusqué la porte de la chambre, je la trouvai avec ce malotru Campagnard, qui paroissoit avoir la machoire plus épaisse qu'un cheval de marais; à peine jettérent-ils l'un & l'autre un seul regard sur moi. Je me sentis si piqué, que j'eus une peine extrême à modérer ma colére; cependant, pour ne point faire d'éclat, je demandai à la Demoiselle si elle ne me connoissoit plus; elle qui craignoit de déplaire à son brutal, fit elle parloit une lan-

gue qu'il n'entendoit pas, me répondit en Allemand qu'elle avoit oublié le François. Cette réponse si peu attenduë me fit naître l'envie de lui reprocher en Allemand, afin que son nouvel Amant pût l'entendre, si c'étoit le gros butor que j'appercevois qui lui avoit fait oublier ce qui avoit fait sa plus grande félicité; mais me ressouvenant dans ce moment de l'Histoire de Joconde, & profitant des bonnes instructions que j'avois eûës à Paris, je fis semblant de m'être trompé en m'adressant à elle, & j'allai trouver le pere & la mere, à qui je dis que j'étois venu les voir en passant. Je repartis le lendemain au point du jour, sans m'informer de la Demoiselle, & j'allai rejoindre le Régiment.

Nous arrivâmes peu de jours après dans une petite Ville apellée Rozenhem, où étoit le Marquis de Maffey avec son Détachement; cette Place n'est pas fort éloignée du Village qu'on apelle Markaupstein, situé à la chute des Montagnes du Tirol, sur le bord d'une Riviére & d'une jolie plaine, où étoient campés les Ennemis que nous cherchions. Les Paysans des environs nous aprirent des nouvelles, en grossissant les objets à leur ordinaire. Selon leur ra-

port, toute la plaine de Markaupstein étoit couverte de Troupes, & deux Détachemens comme le nôtre n'auroient pas été suffisans pour se présenter devant eux; mais sans s'en raporter à leurs discours, le Marquis de Maffey envoya un Officier travesti, qui étoit de cette Frontiére; il étoit homme très-entendu, & les ayant reconnu de près, il raporta au vrai leurs forces & leur situation. Alors notre Général n'hésita plus à marcher contre eux pour les attaquer & pour les surprendre, s'il étoit possible; nous avions des bois assez difficiles à passer avant de déboucher dans la plaine où ils étoient campés: & comme c'étoit dans notre pays, nous ne manquions pas de guides pour nous montrer les passages. Nous marchâmes toute la nuit, & fûmes débarassés des défilés quand le jour parut; cependant il étoit près de dix heures du matin avant qu'on eût pû ranger notre Armée en bataille, & donner les ordres nécessaires pour l'attaque. Les Impériaux qui nous avoient vûs former, pliérent au plus vîte leurs Tentes, & passérent une Riviére à la faveur d'un pont de bois, auquel ils mirent le feu; cette Riviére étoit tout-à-fait au pied d'une chaîne de Montagnes inaccessibles, le long des-

quelles elle régnoit, ne laissant du pied des Montagnes jusqu'à son bord, que la largeur d'un chemin seulement. Dans un endroit de ce chemin, étoit situé le Village de Markaupstein, qui ne contenoit qu'une ruë; les Impériaux s'y postérent, en débordant un peu sur les flancs; ils laissérent la Riviére entre eux & nous, & crûrent qu'au moyen de ce rempart ils seroient tout-à-fait hors d'insultes. Les Paysans qui nous avoient servi de guides, dirent au Marquis de Maffey que les Montagnes que les Ennemis avoient à leur dos n'avoient point de gorges par où on pût se retirer; que s'ils y étoient contraints, il falloit nécessairement qu'ils remontassent presque une bonne lieuë le long de la Riviére, pour trouver un endroit propre à traverser les Montagnes, & qu'avant d'arriver en cet endroit, ils avoient une petite plaine à traverser, où il seroit facile de les couper, la Riviére n'ayant pas trois pieds de profondeur en cet endroit. J'étois avec notre Général & Messieurs de Santigny & de Mercy, Colonels, qui s'étoient avancés pour reconnoître les Ennemis, lorsque les Paysans nous donnérent cet avis; nous tînmes Conseil là-dessus. On convint de faire marcher les trois Régi-

mens de Dragons pour aller s'emparer du poste indiqué ; que quand ils auroient devancé les Ennemis, nous canonerions le Village à travers de la Riviére, avec huit petites piéces de Canon, que nous avions conduit avec nous, afin de les débusquer, & qu'à mesure que leurs Troupes voudroient faire retraite, notre Infanterie les poursuivroit pour les mettre entre deux feux, lorsqu'elles voudroient déboucher dans la petite plaine où seroient nos Dragons. Enfin nous prîmes des mesures si justes, que la défaite des Ennemis étoit inévitable, si nos Dragons pouvoient s'emparer de ce poste avant eux.

On donna donc ordre aux Dragons de marcher de l'autre côté de la plaine, afin que les Ennemis ne pussent pas les découvrir, & aux Officiers de l'Artillerie de faire conduire le Canon dans l'endroit où nous étions, d'où l'on pouvoit canoner les Impériaux; mais les Sentinelles qu'ils avoient au haut du Clocher, s'étant aperçûs du premier mouvement de nos Dragons, les avertirent, & se doutant de notre dessein, ils se mirent en marche eux-mêmes pour les dévancer & gagner le poste avant nos gens. Boismorel qui étoit resté à la Troupe,

parce qu'il n'étoit pas en relation avec nos Généraux, ne sçavoit rien de ce qui venoit d'être décidé ; & voyant que les Ennemis défiloient pour se retirer, il crut qu'on auroit pû les prendre comme des Souris dans une Souriciére, & qu'on les laissoit échaper par crainte ou par intelligence. Là-dessus, le peu de connoissance qu'il avoit dans l'Art militaire, ne lui permettant pas de rien aprofondir, il entra en fougue, & nous le vîmes tout à coup arriver à course de cheval, avec un visage étonné. Il nous aborda aussitôt comme un furieux, & s'adressant au Marquis de Maffey, il lui dit d'une voix haute & menaçante : Comment morbieu, Monsieur, vous laissez échaper les Ennemis du Roy sans dire mot, dans le tems où l'on pourroit les prendre tous sans qu'il s'en échapât aucun ; vous êtes un traître & un indigne, & je m'en plaindrai. Nous demeurâmes immobiles à ce discours ; & nous ne pouvions croire qu'il fût vrai qu'on osât parler ainsi à un Général. Cependant le premier mouvement du Marquis de Maffey, en se voyant apostrophé, fut de porter la main à son pistolet ; mais à peine en eut-il fait mine, que Boismorel prit le sien, & si nous ne l'eussions prom-

ptement saisi, le Général étoit en risque d'être tué, dans le moment où il prenoit le plus de précautions pour les intérêts du Roy & de l'Electeur. Nous eûmes toutes les peines du monde à arrêter les emportemens de Boismorel, & nous n'en serions jamais venus à bout, si nous ne lui avions arraché de force ses pistolets. Le Marquis de Maffey eut beaucoup de prudence en cette occasion; il est certain qu'il auroit pû le tuer ou le faire tuer, sans craindre le blâme; mais il se contenta de lui ordonner les arrêts, ce qu'il n'exécuta point, car s'étant jetté au large, il cria à son Régiment de le suivre. Il venoit d'arriver auprès de nous par ordre du Général: & quelques Grenadiers voulant se mettre en mouvement pour lui obéir, fûrent retenus par mes ordres, excepté trois ou quatre de sa Compagnie qui gagnérent la plaine avec lui; ensuite il envoya chercher les pistolets d'un Sous-Lieutenant, & disparut.

La dispute étant finie, nous songeâmes au parti qu'il y avoit à prendre contre les Ennemis; notre Régiment de Grenadiers étoit auprès de nous, mais le reste de l'Infanterie en étoit encore éloigné, parceque l'avanture de Boismorel avoit tout in-

terrompu. Cependant il étoit tems de marcher, si on vouloit joindre l'arriére-garde des Impériaux, & voyant notre Général dans l'impatience, je lui proposai de passer la Riviére avec mes Grenadiers, pour aller l'attaquer, en attendant que le reste de l'Infanterie pût arriver; ma proposition fut acceptée sur le champ; & nos guides m'ayant assuré que la Riviére étoit guéable partout, nous nous jettâmes dans l'eau à la file, & nous la traversâmes avec facilité. Ce passage ne put se faire aussi promptement que je l'aurois souhaité, & le tems que nous y employions me faisant craindre que les Ennemis ne m'échapassent, je me mis en marche avec la moitié du Régiment qui étoit passé, avec ordre au reste de me suivre à mesure qu'il passeroit. Me voilà donc à la poursuite de l'arriére-garde de leur Armée, que je joignis à un bon quart de lieuë du Village; les bois qu'ils avoient été obligés de passer avoient retardé leur marché, & j'avois fait une extrême diligence pour les joindre. Ils étoient sur la croupe d'une hauteur pleine de bois, quand je les aperçûs; mes Grenadiers avoient la bayonnette au bout du fusil, avec ordre de ne point tirer sans ma permission, & leur ayant fait hâter

le pas, les Ennemis qui les virent prêts à tomber sur eux, firent volte-face, qu'ils accompagnérent d'une décharge qui en tua plusieurs à droit & à gauche de mon cheval, sans qu'il fût blessé. Ce cheval avoit tellement peur du feu, que les coups qui furent tirés le rendirent immobile, & il se prit à trembler d'une maniére si surprenante, que quand mon intention n'auroit pas été de mettre pied à terre, j'aurois été obligé de le faire, ne pouvant plus le mettre en mouvement. Après cette décharge, les Ennemis, sans s'arrêter à recharger leurs armes, continuérent leur marche avec plus de précipitation qu'auparavant: alors nous eûmes beau jeu, car ayant réservé notre feu, nous nous abandonnâmes tête baissée sur eux, & chaque coup porta. Bientôt l'épouvante les prit; ils crûrent que toute notre Armée étoit à les poursuivre, & mes Grenadiers acharnés après eux, ne faisoient que tuer à coups de bayonnette & à coups de fusil, sans faire quartier à personne, afin d'aller toujours en avant. Nous ne trouvions point de résistance; ils ne cherchoient leur salut que dans la fuite, ce qui leur étoit difficile d'opérer, les hauteurs qu'ils avoient franchi les ayant mis

hors d'haleine ; & ceux qui étoient à l'avant-garde, ne ſongeant qu'à gagner le Poſte avant nos Dragons, ne purent donner de ſecours à ceux que nous pourſuivions. Le reſte de notre Infanterie ne put pas joindre aſſez tôt; on crut même qu'il étoit inutile qu'elle ſe mît à paſſer la Riviére; de maniére que dans cette Action, qui ſe paſſa le 8. d'Août, je défis, avec mes Grenadiers ſeuls, un Régiment entier, qu'on apelloit Schevein, composé de dix-huit cent hommes, qui fûrent ſacrifiés à leur fureur, excepté un petit nombre que nous fîmes priſonniers par une avanture ſinguliére, qui calma l'animoſité de mes gens. Voici comment.

Un jeune homme de famille, qui étoit Cadet dans le Régiment de Schevein, voyant ſa perte inévitable, ſe cola derriére un gros arbre, vis-à-vis duquel je marchois; ce pauvre garçon, conſerva aſſez de ſang froid pour me remarquer: & comptant que peut-être il pourroit avoir quelque grace, il attendit dans cette poſture que je fuſſe arrivé tout-à-fait auprès de l'arbre. Alors s'étant tout à coup élancé, il vint ſe jetter à genoux entre mes jambes, en me demandant quartier; la maniére dont il s'y prit,

& sa jolie figure, excitérent si fort ma compassion, que crainte que les Grenadiers ne lui donnassent quelque coup de bayonnette, je l'envelopai de mes bras & de mes jambes, & criai à haute voix que personne ne lui touchât, parce que je voulois aprendre par lui des nouvelles des Ennemis. Les Grenadiers me voyant dans cette posture, crurent qu'il y avoit quelque chose de mystérieux, & s'arrêtérent tous, pour sçavoir ce que ce pouvoir être : cette suspension ralentit leur fureur, & ils crûrent que je souhaitois faire des prisonniers. Dans cet esprit, au lieu de tirer sur ceux qu'ils rencontroient, ils courûrent seulement les prendre. Cette avanture sauva la vie au Lieutenant-Colonel de ce Régiment, à quatre Capitaines, à six Lieutenans, & à environ deux cent soixante Soldats. Nous eûmes aussi les six Drapeaux du Régiment ; car dans les Impériaux, chaque Bataillon à deux Drapeaux, & le Régiment de Schevein étoit composé de trois Bataillons.

Après l'expédition, je fis reposer mes gens au milieu du bois, où il me prit une faim & une soif extraordinaire ; j'avois fait quitter tous les avresacs à nos Grenadiers dans le Village de Markaupstein, afin de

courir plus légérement sur l'Ennemi, ce qui nous ôtoit toute ressource, si nous ne nous étions avisé de foüiller dans ceux des Ennemis : nous y trouvâmes du pain, & quelques petits flacons de Brandevin, qui nous soulagérent beaucoup. Notre halte étant faite, je me mis en marche pour aller joindre notre petite Armée, qui étoit déja campée. M. de Maffey ayant vû revenir les Dragons sans rien faire, parce que les Ennemis les avoient prévenus en détachant un avant-garde, qui avoit été à toute course s'emparer du Poste qu'il nous auroit fallu, crut que nos Grenadiers n'étoient pas arrivés à tems ; & qu'ils s'amusoient dans le bois après quelques traîneurs ; c'est ce qui l'engagea à faire dresser le Camp, & à nous envoyer avertir de nous retirer. Quand son ordre arriva tout étoit terminé : je descendois la croupe d'une Montagne pour entrer dans la plaine avec ma Troupe & mes prisonniers, que j'avois placés dans le centre de mes Grenadiers. Boismorel nous vint joindre, tout gonflé des Victoires qu'il venoit de remporter en particulier ; il étoit si occupé à nous raconter ses actions de valeur, qu'il marcha long-tems avec nous sans s'apercevoir des prisonniers, ni

de leurs Drapeaux, que j'avois mis dans le milieu de notre Colonne : & je crois que nous ferions arrivés au Camp, sans qu'il les eût vû, si je ne l'avois interrompu pour l'en faire apercevoir. Il avoit couru après un fuyard, disoit-il, qui vouloit se sauver à la faveur d'une haye, & il l'avoit dépêché d'un coup de pistolet ; ensuite en ayant aperçû un autre de loin, qui, pour se cacher, se sauvoit tout courbé, il avoit couru à toutes jambes après lui, & lui avoit fait mordre la poussiére. Tandis qu'il s'aplaudissoit, je faisois sur lui des réflexions ; je pensois combien il est dangereux de mettre des personnes sans expérience à la tête d'une Troupe ; je voyois en cet Officier le vrai portrait de l'amour propre, qui nous fait chérir tout ce qui part de nous, & méprifer ce qui vient d'autrui ; & je prenois compassion de l'erreur dans laquelle il étoit, en s'aplaudissant d'avoir été faire le volontaire, pendant que son Régiment étoit dans l'action. Je lui proposai cependant en arrivant au Camp, de présenter lui-même les Drapeaux & les prisonniers au Marquis de Maffey ; mais il ne jugea pas à propos de le faire, & m'en laissa le soin. J'allai donc les présenter, & surprendre agréablement ce

Général, qui ne s'attendoit point à une si heureuse défaite. Après m'avoir fait quelques complimens, il m'avoua que si je n'avois pas été à la tête du Régiment, il auroit envoyé bien plutôt sonAyde de Camp pour nous faire revenir, nous croyant très-inutiles dans les bois, & craignant les maraudes que nos Grenadiers avoient coutume de faire : & il ajoûta que s'il avoit sçû de quoi il s'agissoit, il m'auroit envoyé du secours; mais que les Dragons ayant manqué leur coup, il s'étoit figuré qu'il n'y avoit plus rien à faire, & que la joye qu'il avoit d'une Action si glorieuse étoit d'autant plus grande qu'il ne s'y étoit pas attendu. Je voulus profiter du moment pour lui parler en faveur de Boismorel; je fis de mon mieux pour lui rendre tous les bons offices qui dépendoient de moi; je lui exposai tout ce que Boismorel avoit fait dans l'action qui venoit de se passer, & lui en attribuois toute la gloire, espérant par là obtenir sa grace; mais le Marquis de Maffey étoit aussi bien instruit de ses démarches que moi-même, parce qu'après l'action, Boismorel étoit venu chercher le Régiment au Camp, & avoit raconté à quelques Officiers tout ce qu'il m'avoit dit. Son récit avoit été raporté

mot à mot au Général, qui déja prévenu se mit à soûrire à mes empressemens, & me dit que si j'étois dans le cas de Boismorel, je ne trouverois pas en lui la même ardeur à me servir, & il me pria de parler d'autre chose.

On avoit eû soin de marquer une maison dans un Village auprès duquel étoit le Camp, pour le logement de Boismorel; quand M. de Maffey eut apris qu'il étoit déja dedans, il lui envoya un Lieutenant & vingt hommes de garde à sa porte, avec ordre de lui demander son épée. Boismorel fut très-surpris d'un compliment où il devoit pourtant s'attendre; mais il s'étoit flaté que ses Victoires devoient laver son action, & qu'on ne devoit plus attenter à sa personne, c'est ce qui lui donna lieu de se récrier beaucoup, & de mettre sa Bravoure en jeu pour la faire valoir; mais toutes ses plaintes furent inutiles.

Nous aprîmes le lendemain par des Déserteurs, qu'après la perte que les Ennemis venoient de faire, ils n'avoient pas crû être en état de se soutenir plus long-tems sur la Frontiére, & qu'ils avoient repris la route d'Italie, après avoir laissé trois cent hommes dans un Château situé à trois lieuës de

l'endroit où nous étions campés. M. de Maffey ne se voyant plus d'Ennemis à combattre, grace à notre Régiment de Grenadiers François, prit la résolution d'aller assiéger ce Château, & partit le lendemain dans cette intention : & en décampant il eut le soin de commander un Lieutenant & vingt Dragons, à qui il ordonna de conduire Boismorel dans la Tour de Munich, & de rendre à Messieurs du Conseil d'Etat les informations qu'il avoit faites contre lui. Comme notre décampement se fit de grand matin, je n'eûs que très-peu de tems pour voir Boismorel; mais je laissai chez lui un Officier du Régiment, à qui je recommandai d'y rester jusqu'à son départ pour recevoir ses ordres, ce qui fut peu de tems après, car sitôt que les Troupes se mirent en marche, Boismorel & son escorte prîrent le chemin de Munich, & l'Officier vint joindre le Régiment. Je lui demandai s'il n'étoit chargé de rien. Pardonnez-moi, Monsieur, me dit-il; M. Boismorel m'a donné un ordre que je n'exécuterai point : il est trop peu convenable; je lui demandai ce que cet ordre avoit d'extraordinaire pour lui causer tant de répugnance. Il me dit qu'il lui avoit ordonné de faire une ha-

rangue au Régiment, afin de prévenir les ſuites dangereuſes que ſon affaire pourroit produire dant l'eſprit des Grenadiers, en les déroutant & leur abattant le courage; de leur faire entendre qu'il ne falloit point qu'ils s'inquiétaſſent à ſon ſujet, parce qu'il avoit aſſez de crédit pour ſurmonter ſes ennemis; qu'il eſpéroit que le contre-tems qui lui arrivoit ne diminueroit rien de leur valeur; qu'il les exhortoit à faire leur devoir dans toutes les occaſions qui ſe préſenteroient pendant ſon abſence, tout comme s'il étoit préſent: & que c'étoit là le ſeul point de ſon inquiétude. Je dis à cet Officier qu'il devoit obéir aux ordres de ſon Colonel; il me répondit qu'en toute occaſion il le feroit, mais qu'il n'avoit pas aſſez d'art pour faire une harangue digne de celui qui lui en avoit donné l'ordre. Eh bien, lui dis-je, je m'en vais donc la faire pour vous: auſſitôt je m'arrêtai à la tête du Régiment, & à meſure qu'il défiloit, j'anonçois aux Grenadiers les intentions de leur Colonel; mais ces brutaux prirent mal la choſe pour ſa réputation, & je fûs contraint de leur impoſer ſilence ſur les termes outrageans dont ils ſe ſervoient.

Nous allâmes inveſtir, ſans grandes pré-

cautions, le Château dont les Ennemis s'étoient emparés; nous n'en regardâmes pas le Siége comme quelque chose d'assez grande conséquence pour ouvrir la tranchée; nous dressâmes seulement une batterie de nos petites piéces de Canon, & nous nous attachâmes à faire une simple bréche à une Tourelle qui apuyoit la porte de la premiére basse-cour, afin de ne pas endommager le Château, qui apartenoit au Grand-Maître des Etats de Baviére. Quand les Assiégés virent une petite bréche déja faite, ils demandérent à capituler; mais nous ne voulûmes les recevoir que prisonniers de Guerre. Nous trouvâmes dans ce Château beaucoup de munitions que les Ennemis avoient eû soin d'y ramasser, dans l'intention de parcourir le pays, & de le mettre à contribution.

Nos Conquêtes augmentoient la satisfaction de notre petite Armée; nous étions dans une véritable joye, & notre Général se préparoit à s'emparer d'un autre Poste que l'on croyoit être occupé par les Ennemis, quand un Courrier de Madame l'Electrice, arriva avec un ordre au Marquis de Maffey, de partir sans délai à la tête de ses Troupes, en forçant ses marches, afin

d'arriver promptement à Munich pour la fûreté de la Famille Electorale. Ce Courrier nous dit les larmes aux yeux que tout étoit perdu ; que l'Armée de France avoit été entiérement défaite dans la plaine d'Hochftet, que l'Electeur fe fauvoit pour gagner la Frontiére de France ; que Madame l'Electrice étoit dans la plus trifte fituation, & que le Confeil d'Etat ne fçavoit quelles mefures prendre pour la fûreté de la Princeffe & de fa Famille. Qu'on attendoit nos Troupes avec une extrême impatience, pour prendre avec ce renfort les réfolutions convenables : que jufqu'à notre arrivée on feroit dans des allarmes continuelles, & qu'il falloit marcher nuit & jour pour les tirer de ce cruel embarras.

Je voudrois pouvoir trouver des termes affez expreffifs pour faire entendre l'accablement où nous jetta une nouvelle fi inopinée. Ce cruel revers vint chaffer les agréables idées que nos petites Victoires avoient produites. Quel changement de fortune en général & en particulier ! Toutes nos démarches, nos précautions & nos Conquêtes furent anéanties en un inftant ; il n'étoit plus poffible de tirer aucun avantage de tout ce que nous venions de faire, & l'incerti-

tude de l'avenir nous occupoit cruellement. J'avois lieu d'espérer quelque récompense de tout ce qui s'étoit passé depuis l'affaire de Schelemberg ; les flateurs me le disoient souvent, & l'amour propre qui augmente en nous le plus petit mérite, me faisoit jouir d'un espoir gracieux. Mais les plus belles actions particuliéres sont confonduës dans l'adversité générale ; au lieu que dans les grandes Victoires on récompense jusqu'à ceux-mêmes qui en portent la nouvelle, quoiqu'ils n'y ayent participé en rien.

Nous marchâmes sans nous arrêter jusqu'à Munich ; le Conseil qui s'étoit plusieurs fois assemblé n'avoit encore pû rien résoudre, & à l'arrivée des Troupes on y admit les principaux Officiers, qui en déterminérent le résultat. Il fut arrêté que Madame l'Electrice & les Princes se mettroient incessamment en chemin, sous l'escorte de trois Régimens de Dragons, pour joindre l'Electeur s'il étoit possible, & se sauver avec lui ; que pour s'éloigner des Ennemis elle prendroit sa route par Memmingen, & que l'Infanterie couvriroit cette marche en faisant des journées proportionnées entre les Ennemis & l'escorte ;

qu'elle les obſerveroit pour s'opoſer à leurs mouvemens, afin que la Princeſſe fût plus en ſûreté. Mais les Ennemis ne ſongeoient qu'à ſuivre leurs Conquêtes ; ils avoient ſeulement laiſſé deux Camps volans dans le pays, dont l'un devoit faire le Siége d'Hulm, ſous les ordres du Général Tunguen, & l'autre celui d'Ingolſtat, ſous le Général d'Herbevilé ; & leur Armée étoit à la pourſuite de celle de France. Madame l'Electrice & ſa ſuite gagnérent Memmingen ſans obſtacle ; mais ayant apris dans cette Ville l'impoſſibilité qu'il y avoit de joindre Son Alteſſe, elle fut obligée de retourner ſur ſes pas pour attendre à Munich ce qu'il plairoit à Dieu de décider en ſa faveur.

Cette malheureuſe Bataille pour la France & la Baviére, fut donnée le 14. Août dans la plaine d'Hochſtet ; bien des perſonnes ont dit du Maréchal de Talard, que le mépris qu'il avoit fait des Ennemis, & ſa trop grande préſomption, l'avoient porté à l'entreprendre, ou à en fournir l'occaſion, dans un tems où il auroit pû prendre des précautions plus utiles au bien de l'Etat, & à la deſtruction de l'Empire. On ajoûtoit que ce Général, enflé de la Victoire qu'il

avoit remportée à Spire, quand il ſortit de ſes Lignes de Landau ; pour aller combattre le Prince de Heſſe-caſſel, étoit ſorti mal à propos de celles d'Auſbourg pour ſe préſenter devant les Ennemis : & que s'il s'y étoit maintenu, il auroit ruiné le centre de l'Empire par les Armées. Mais c'eſt l'ordinaire de juger des choſes par l'événement, ſans faire attention que le ſort des Batailles dépend quelquefois de certaines circonſtances, que toute la raiſon humaine ne ſçauroit prévoir. Si le Maréchal de Tallard avoit réuſſi, on auroit trouvé qu'on ne pouvoit penſer autrement que lui ; au reſte, tout ce qui m'a étonné, & ce que je n'ai entendu relever à perſonne, c'eſt que dans le deſſein où l'on étoit de ſortir des retranchemens, on n'ait pas rapellé quinze mille hommes au moins de Troupes Bavaroiſes, tirées de l'Armée, dont notre Détachement faiſoit partie. Il eſt certain qu'un renfort ſi conſidérable, auroit peut-être déterminé la Victoire en notre faveur ; la valeur de ces Troupes étoit connue, puiſqu'elles en avoient donné des preuves inconteſtables dans pluſieurs occaſions. La défaite entiére du Général Schlick à Heyzempirne, celle du premier Hochſtet con-

tre Stirum, & enfin l'affaire de Schelemberg étoient des faits trop certains de leur bravoure, pour négliger de les rappeller, si on y avoit fait quelques réflexions : voilà quelles ont été les miennes.

Je n'assurerai point par moi-même les circonstances de cette Bataille, puisque je n'y étois pas ; mais il m'en a été si souvent parlé par des personnes de considération, tant des Ennemis que des nôtres ; entr'autres par le Prince Eugéne même, qui m'a fait cet honneur bien des fois, que j'ai tiré des uns & des autres ce que j'en vais raporter.

Après la Capitulation de Rhanes, les Ennemis ne voulûrent pas s'éloigner du Danube, ni entrer plus avant dans la Baviére, crainte que la communication des vivres ne leur fût coupée ; ils suivirent le cours de cette Riviére, & allérent s'emparer de la Ville de Neybourg, où quatre cent hommes que nous y avions, n'étant pas en état de se soutenir, eûrent ordre de jetter les munitions dans la Riviére, & de se retirer avant que la Place fût investie. De-là ils prirent les Villes d'Aycka & de Scheremhausen, qui n'avoient ni Fortifications ni Garnison ; & ensuite ils allérent camper dans

dans les plaines d'Ingolſtat, & ménaçoient cette Ville d'un Siége prochain. Ce fut à l'occaſion de ce Siége, que M. de Talard, qui étoit campé dans les retranchemens d'Auſbourg, avec le Maréchal de Marcin qui l'avoit joint, voulut ſortir des retranchemens pour s'opoſer aux Ennemis, & l'emporta ſur M. de Marcin, parce qu'il étoit ſon ancien. Alors les Alliés ayant apris nos mouvemens, ſe mirent en marche pour nous ſurprendre. Notre Armée étoit belle, mais elle n'étoit pas ſi nombreuſe que celle des Ennemis, quoique nous euſſions douze Bataillons plus qu'eux, parce que leurs Bataillons contiennent beaucoup plus de ſoldats que les nôtres, & qu'ils avoient outre cela environ quarante Eſcadrons plus que nous, qui faiſoient l'élite de leurs Troupes. Le Maréchal de Talard paſſa la Riviére de Leck, & prit ſa marche droit à la petite plaine de Pleymtem, près d'Hochſtet, où il campa, dans l'intention d'en partir après y avoir ſéjourné quelques jours, pour gagner un Camp plus avantageux, en aprochant d'Ingolſtat; il auroit rompu par là les deſſeins que les Alliés avoient ſur cette Place, mais ils ne lui en donnérent pas le tems. Auſſitôt qu'ils

eûrent apris sa marche, ils quittérent les plaines d'Ingolstat pour venir à sa rencontre, en lui dérobant leur marche: & il est surprenant qu'une Armée considérable pût faire ce mouvement sans que nos Généraux en eussent avis. On la croyoit encore dans les mêmes plaines, quand elle parut le 14. d'Août, sur les six heures du matin, à la vûe de nos grandes Gardes: les Ennemis commencérent par attaquer deux Moulins que nos Généraux faisoient garder au-delà des grandes Gardes, & en chassérent les Détachemens que nous y avions; ce fûrent là les premiéres nouvelles que nous reçûmes des Alliés & de leurs desseins. En ce tems-là une partie de notre Armée étoit au fourage, ce qui fut encore un contre-tems très-fâcheux; on tira le Canon au plus vîte, pour faire revenir les fourageurs & leurs escortes, on battit la Générale & l'Assemblée à la hâte: & sans avoir le tems de détendre les Tentes, on tâcha de ranger l'Armée en Bataille à la tête du Camp. Ces mouvemens précipités commencérent à causer de la confusion, & à inspirer de la crainte; d'un autre côté l'escorte des fourageurs, & les fourageurs mêmes, alarmés d'un signal imprévû, arri-

voient à la file, plus remplis de frayeur, que d'envie de combattre. L'embarras de songer, en présence de l'Ennemi, à plusieurs choses à la fois, tenoit les esprits troublés, & sur-tout ceux qui avoient dans leurs équipages les revenans-bon de leur quartier d'hyver; tant de choses imprévûës n'étoient pas avantageuses à une Bataille de cette conséquence, dont l'apareil auroit dû être réfléchi de plus loin. Les mouvemens précipités & incertains sont toujours préjudiciables en pareilles occasions, car avant qu'on se soit déterminé aux postes qu'il faut occuper pour attaquer ou pour défendre, l'Ennemi a le tems de faire les aproches & de s'emparer de ceux qui lui sont les plus avantageux. Nos Généraux se donnoient beaucoup de mouvement pour arranger l'Armée; mais comme ils n'avoient rien prévû, il fallut déplacer plusieurs Brigades pour en apuyer les flancs, & renforcer d'autres endroits foibles & exposés, où la nécessité vouloit qu'on fît des changemens. Pendant cette manœuvre confuse de notre Armée, celle des Ennemis profita du tems pour passer un gros ruisseau, ce que peut-être elle n'auroit pû faire sans s'exposer beaucoup, si nos Troupes avoient été pré-

parées à la défenſe. Rien n'eſt ſi dangereux que d'être ſurpris dans une occaſion périlleuſe; le Soldat qui ſort dans la confuſion pour ſe défendre contre un Ennemi audacieux, eſt à demi vaincu : & quand même la ſurpriſe n'altéreroit rien de ſon courage, il eſt certain que n'ayant pas eû le tems de ſe poſter à propos, on perd bien des avantages dont l'Ennemi profite.

Ce gros ruiſſeau un peu marécageux, dont l'eau étoit dormante dans les bords, paroiſſoit très-difficile à faire paſſer de la Cavalerie & de l'Artillerie; mais les Ennemis eûrent recours aux Facines pour en affermir le terrein, & conſtruiſant avec des Pontons, des Poûtres, des Planches & des Chevalets, des Ponts auſquels ils travaillérent avec une extrême diligence ſans être inquiétés, leur Armée paſſa ſur pluſieurs Colonnes avec beaucoup de facilité, & ſe formoit à meſure qu'elle paſſoit. Il n'y eut que leur droite qui après avoir paſſé le ruiſſeau, trouva un marais qui l'arrêta un peu de tems, & elle fut obligée de ſe replier ſur ſa gauche, pour rejoindre enſuite l'ordre de Bataille. Pendant ce tems-là notre Armée étoit occupée à ſe placer; on envoya des Brigades dans le Village d'Overlhau-

sen qui apuyoit sa gauche ; & si nos Généraux eussent eû le tems de faire avancer les Troupes pour défendre le passage du ruisseau, il y auroit eû de la témérité aux Ennemis de l'entreprendre : au lieu que n'ayant trouvé aucun obstacle ils passérent tout de suite, après avoir construit leurs Ponts.

Aussitôt que l'Armée des Alliés eut passé le ruisseau, ses Généraux firent commencer l'attaque, sans attendre que toute leur droite se fût repliée sur le marais qui étoit devant elle ; aussi ceux de cette droite qui attaquérent notre gauche, fûrent repoussés par le Maréchal de Marcin, avec toute la vigueur possible ; mais ayant trouvé derriére eux un Gros d'Infanterie qui venoit à leur secours, à la faveur duquel ils se ralliérent, ils revinrent à la charge, & fûrent repoussés une seconde fois avec la même vigueur. Le Prince Eugene rallia encore ses Troupes, & fit une troisiéme attaque, toujours contre notre gauche, qui ne réussit pas mieux que les deux précédentes ; car les Ennemis furent repoussés fort loin par delà le Village d'Overlhausen ; mais Milord Marlbouroug étant arrivé avec un renfort de trente Escadrons, recommença l'attaque avec tant de vigueur,

que nos Troupes, ne pouvant plus résister, commencérent à plier. Ce qui se passoit à la droite de notre Armée étoit encore dans un état beaucoup plus desavantageux qu'à la gauche, par les précautions que les Alliés avoient prises pour la combattre; ils étoient persuadés que les anciens Régimens & les Troupes d'élite du Royaume, occupoient par usage la droite de l'Armée dans l'ordre de combattre comme dans celui de camper; & pour faire tête à ces bonnes Troupes, ils eûrent soin de renforcer leur gauche, & de faire les plus grands éforts, pour nous pénétrer dans l'endroit où nous avions le plus de confiance, persuadés que s'ils pouvoient réussir, la défaite de notre droite entraîneroit l'entiére décision de la Bataille. Ils l'attaquérent donc avec une force si supérieure, & avec tant de vigueur, qu'au premier choc, notre plus belle Cavalerie recula assez loin; on fit tous les éforts possibles pour la ramener au combat, mais il y avoit déja un ébranlement si grand, soit par le nombre supérieur des Ennemis qui l'attaquoient, soit par une mauvaise disposition depuis le commencement de l'affaire, qu'il n'y eut pas moyen de la faire résister davantage. Le second mouvement qu'elle

te, fut de reculer encore ; ensuite voyant que les Ennemis marchoient pour la charger de nouveau, elle prit tout à fait la fuite avec tant de frayeur, que trouvant le Danube derriére elle, la plûpart se précipita dedans sans en connoître le danger, & se noya. M. de Clerambault, Lieutenant Général, eut le malheur d'être du nombre : & ce fut sur les bords de cette Riviére que le Maréchal de Talard fut fait prisonnier de Guerre.

Après que notre Cavalerie de l'aîle droite eut été mise en déroute, il resta douze Escadrons de Dragons & vingt-sept Bataillons envelopés de toutes parts, parce que les Ennemis s'étoient fait un passage presque dans le centre de notre ligne de bataille, & avoient séparé notre droite d'avec notre gauche ; c'est ce qui ôtoit à nos Troupes les moyens de se communiquer, & de faire retraite ensemble, & c'étoit pourtant le seul parti qu'il y avoit à prendre. La gauche trouva plus de facilité à se retirer que la droite, en se servant de l'avantage que lui donnoit les bois de Luthinguen, & les défilés d'Hochstet ; mais les vingt-sept Bataillons & les douze Escadrons de Dragons de la droite n'ayant pas les mêmes avantages,

fûrent contraints de se jetter dans le Village de Pleymtem, qu'ils avoient tout-à-fait à leur droite. Ils se retranchérent dans ce Village, espérant trouver dans la suite quelque moyen d'en sortir. Malheureusement leur attente fut vaine : ils se trouvérent bloqués par l'Armée Ennemie, qui les investit de toutes parts ; & se voyant sans espoir de secours, & tous les moyens de faire retraite entiérement fermés, ils se rendirent prisonniers de Guerre à l'entrée de la nuit.

La prise de tant de Troupes à la fois fut le plus grand éclat de la Victoire des Ennemis ; c'étoit ce qu'ils vantoient le plus, lorsqu'ils racontoient les faits de cette Journée. Les principaux de l'Armée de l'Empereur, qui m'en parlérent trois mois après, dans une Députation que j'eûs l'honneur de faire chez le Prince Eugéne, s'en attribuoient une gloire infinie, & j'avois peine à justifier nos prisonniers. En effet, si vingt-sept Bataillons & douze Escadrons avoient pris une bonne résolution, ils auroient pû percer pendant la nuit à travers des Ennemis, l'épée à la main, & l'action auroit été aussi glorieuse qu'elle étoit périlleuse. L'on prétendit que des Personnes distinguées fûrent elles-mêmes leur présenter les Drapeaux ;

elles évitérent par là le sort de deux Brigades, qui se trouvant envelopées dans le centre de la premiére ligne, firent ferme & combattirent très-longtems dans le Camp, au milieu des Tentes, avec toute la valeur possible; mais enfin accablées par le nombre, leur défaite fut inévitable. Notre petite Armée de Pleymtem ne voulut pas se mettre dans les mêmes risques: elle avoit lû le Proverbe suivant.

N'en déplaise à la Gloire;
Il vaut mieux vivre un jour que cent ans dans l'Histoire.

Madame l'Electrice étant de retour de son voyage de Memmingen, reçut à Munich un Pouvoir absolu, que le Prince son Epoux lui envoyoit en se retirant en France; cette Princesse pouvoit agir, gouverner & disposer de ses Etats, de telle sorte & en telle maniére qu'Elle jugeroit à propos, & il consentoit à tous Traités & Négociations, & vouloit que tout ce qui seroit fait & passé par Son Altesse Madame, sortît à plein & entier effet, de même que si le tout avoit été fait & dressé par lui-même. Ce pouvoir reçû, Madame l'Electrice assembla le Conseil d'Etat, avec les Officiers Généraux de son Armée, pour prendre les mesures les plus convenables pour la sûreté

de ses Etats & de sa Famille. On avoit des avis certains que l'Armée des Alliés, après la Bataille d'Hochstet, avoit continué sa marche sur la Frontiére d'Alzace; qu'elle avoit passé le Rhin, & qu'elle se disposoit à faire le Siége de Landau. Il n'en restoit en Baviére qu'un Camp volant qui faisoit le Siége d'Ingolstat, avec tant de confiance, qu'il ne croyoit pas qu'il restât encore des Troupes à l'Electeur. C'est pour cela que les Ennemis n'avoient pris aucune précaution contre les secours qui pouvoient venir à cette Place; ils ne l'avoient pas même investie des deux côtés du Danube, qui passe le long de ses murs, & sur lequel il y a un Pont de pierre très-commode: ils s'étoient contentés de camper au bord de ce Fleuve, dans une plaine fort étendue, où ils avoient ouvert des boyaux pour faire leurs aproches, sans être soutenus par aucun autre Ouvrage.

Sur la certitude qu'on eut de la manœuvre des Ennemis, il fut décidé au Conseil de Madame l'Electrice, qu'on profiteroit de la nonchalance des Ennemis, pour donner du secours à Ingolstat; que pour cet effet il falloit rassembler les Troupes dispersées en un Corps d'Armée, & marcher

droit à eux en toute diligence, pour leur faire lever le Siége de cette Place, qui est la plus considérable de tous les Etats de l'Electeur. On avoit considéré que le moyen le plus assuré de faire un Traité honorable avec l'Empereur, étoit de se mettre en état de défense, afin de faire voir que la Baviére n'étoit pas encore à l'extrémité où l'on croyoit l'avoir réduite ; qu'elle avoit assez de Troupes & de ressources pour devoir causer de la crainte aux Alliés, & leur faire faire une diversion favorable aux armes de France ; & que pour accélérer la Paix, si le cas se présentoit, il falloit mettre toutes ses forces au jour, & faire la guerre sans aucun ménagement. On comptoit que le Siége de Landau retiendroit l'Armée des Ennemis le reste de la Campagne, & nous laisseroit le tems d'agir & de nétoyer la Baviére ; que quand même le Camp volant du Général Tunguen, qui faisoit le Siége d'Hulm, voudroit après la Prise de cette Place, se replier en Baviére, nous étions en état de faire tête à tout, & que nos Troupes accoutumées à vaincre les Impériaux, ne les redouteroient pas, quand ils seroient deux contre un. Qu'au surplus quand il nous arriveroit de tout perdre, il étoit

encore plus glorieux à la Nation d'être vaincuë les armes à la main, que de ſubir par crainte un joug qui ſeroit d'autant plus dur, que le mépris en ſeroit le fondement. Que ſans retardement il falloit envoyer des ordres pour le rendez-vous des Troupes, & marcher droit à Ingolſtat pour livrer Bataille aux Impériaux.

Pendant ces délibérations, je profitai de l'occaſion pour ſolliciter en faveur de Boiſmorel; je fis agir tous mes amis, & fis ſi bien que j'obtins de Madame l'Electrice, qu'il ſortiroit de la Tour où il étoit étroitement gardé, pour être ſeulement aux arrêts dans ſa chambre, avec une ſentinelle à ſa porte. Cette grace étoit eſſentielle; il ſe trouvoit par ſon élargiſſement hors de crainte des peines afflictives; parce que la facilité qu'il avoit à ſe ſauver en cas de beſoin, lui étoit d'une reſſource aſſurée. Ce n'étoit pas ſans raiſon qu'on craignoit pour ſa vie, les aparences n'en menaçoient que trop: & j'eûs la ſatisfaction de l'avoir délivré de cette apréhenſion, avant de partir de Munich.

Notre Armée ſe trouva formée le 6. de Septembre ſous les ordres de M. de Vequel, ancien Lieutenant Général des Ar-

mées de l'Electeur ; & nos Troupes s'étant mises en marche, nous nous trouvâmes le 9. à nuit close au bout du Pont d'Ingolstat. Les ennemis campés de l'autre côté de la Riviére, étoient trop éloignés de la Ville pour rien aprendre de notre marche ; ce qui fit que nous défilâmes sur le Pont pendant l'obscurité, & passâmes à côté de la Place pour entrer dans la plaine, sans qu'ils s'en aperçussent. Lorsque nous vîmes que le jour étoit assez grand pour marcher à eux, nous mîmes notre Armée sur quatre lignes, afin de pouvoir avancer avec plus de commodité, & sitôt que nous fûmes avancés, notre seconde ligne doubla sur la premiére, la quatriéme sur la troisiéme, & en un instant nos Troupes se trouvérent formées sur les deux lignes de l'ordre de Bataille. Les Vedettes des Ennemis nous aperçûrent néanmoins d'assez loin, pour que leur Armée eût le tems de détendre son Camp, & de se mettre en Bataille pour nous recevoir. Les Impériaux firent d'abord très-belle contenance, & nous nous aperçûmes que dans leur ordre de Bataille précipité, tous leurs Cuirassiers étoient à l'aîle droite de leur Infanterie ; ce qui nous fit faire un changement dans le nôtre, en faisant passer

quelques Escadrons de Dragons sur notre gauche, pour oposer plus de résistance à leur Cavalerie : & on fit placer notre Régiment de Grenadiers auprès des Dragons. Le tems qu'il fallut employer pour ce mouvement, donna aux Ennemis celui de mettre leurs bagages en sûreté, & il étoit près de neuf heures lorsque nous commençames le Combat. La haîne étoit si grande entre les Impériaux & les Bavarois, qu'ils marchérent les uns contre les autres comme des furieux, & le choc fut terrible. Cependant les premiers ne jugérent pas à propos de soutenir un second choc ; la nécessité les obligea de plier & de prendre la fuite à travers des bois qui n'étoient pas éloignés de la plaine, & qui fûrent d'un grand secours à leur Infanterie. Les Dragons & mes Grenadiers se mirent à la poursuite des fuyards pendant plus de deux lieuës ; nous fîmes plusieurs prisonniers, & la perte des Ennemis alla à plus de trois mille hommes, sans les prisonniers, & huit cent chevaux qui nous fûrent très-utiles pour la remonte de nos Dragons. On fit sur eux quelque butin en les poursuivant ; mais mes Grenadiers ne s'en tinrent pas à dépoüiller les morts & les prisonniers. Ils trouvérent

moyen, en pourſuivant les Ennemis, de faire un détachement de la Troupe, qui alla courir les campagnes, & piller des Villages & des paturages, dont ils ramenérent au moins quatre cent têtes de Bœufs ou de Vaches: & ils ſçûrent ſi bien cacher le négoce qu'ils en firent, que cet excès ne vint à ma connoiſſance, que quand il n'y eut plus moyen d'y aporter remède.

Le même jour que nous remportâmes cette Victoire ſur les Impériaux, la Garniſon Françoiſe, qui étoit reſtée dans la Ville d'Hulm, rendit la Place au Général Tunguen qui l'avoit aſſiégée; enſuite ce Général envoya un petit Détachement de ſes Troupes pour renforcer celles qui venoient d'être battuës devant Ingolſtat, & marcha avec le reſte de ſon Camp volant, pour joindre le Roy des Romains qui aſſiégeoit Landau. Les Impériaux ayant reçû ce renfort, ſe crûrent en état de faire quelque nouvelle entrepriſe, & allérent ſe camper dans la plaine de Ratiſbonne. Nous étions encore auprès d'Ingolſtat, quand nous aprîmes qu'ils occupoient ce Poſte, dans le deſſein de ſe jetter ſur quelque Place, ou ravager le pays; & voyant qu'il n'y avoit pas de tems à perdre, nous nous mî-

mes en marche pour nous opofer à leur entreprife, & leur livrer combat, fi nous pouvions les joindre. Nous arrivâmes en peu de jours à l'entrée de la plaine où ils étoient campés ; mais nous les trouvâmes bien mieux fur leurs gardes qu'ils n'avoient été dans la plaine d'Ingolftat ; ils avoient déja pourvû à leur retraite, en garniffant d'Infanterie les bois qui étoient derriére eux, & après les avoir bien reconnus, nous crûmes qu'il y auroit de l'imprudence de les attaquer dans la fituation où ils étoient. Leur Cavalerie & le refte de leur Infanterie étoit en Bataille proche des bois, dans la meilleure contenance du monde, parce qu'elle fe croyoit hors de danger ; cependant l'opiniâtreté qu'ils eûrent à fe foutenir dans ce Pofte, nous fit imaginer les moyens de les débufquer & d'entamer leur arriére-garde, ce que nous n'aurions pû faire s'ils s'étoient retirés à notre aproche. Nous fîmes faire des Facines promptement, & commandâmes des travailleurs, qui en peu de tems eûrent dreffé une batterie de fix piéces de Canon de Campagne, que nous conduifions avec nous. Cette batterie fut placée à moitié chemin d'eux à nous, & pouvoit les battre à cartouche. Nous la

fîmes conſtruire dans le deſſein de les attirer au combat, en voulant s'opoſer à nos travailleurs; mais ils jugérent à propos de ſonger à leur retraite quand ils virent conduire le Canon. Leurs Troupes ſe mirent donc en marche avant que notre Canon pût tirer ſur elles, en filant le long des bois, & elles étoient ſoutenuës par leur Infanterie qui étoit dedans, laquelle marchoit avec le Gros de l'Armée; quand nous vîmes que les Impériaux ſe retiroient, nous fîmes mettre notre Armée en mouvement pour les obſerver, ſans néanmoins nous expoſer à la portée des bois, & marchâmes juſqu'à ce qu'ils fûrent obligés de déboucher pour entrer dans un pays découvert. Alors ils précipitérent leur marche; nous les pourſuivîmes d'aſſez près pour donner ſur leur arriére-garde que nous battîmes, & nous leur tuâmes quinze cent hommes, & fîmes quelques priſonniers. Nous campâmes dans la même plaine, en attendant que nous fuſſions informés du parti que prendroient les Ennemis. Nous aprîmes qu'ils avoient fait trois grandes marches de ſuite, & qu'ils s'étoient arrêtés près d'un endroit qu'on apelle Oberkirken, parce que le Camp y étoit très-avantageux, & qu'ils

faisoient mine de vouloir s'y soutenir pour donner de l'inquiétude aux peuples. A cet avis nous nous remîmes en marche, toujours dans l'intention de les combattre; mais ils évitérent encore d'en venir aux mains, car dès qu'ils aprirent notre aproche, ils décampérent à la hâte & s'éloignérent de la Frontiére. Voilà quelle étoit la situation & la manœuvre des Troupes de Baviére, qui faisoient éprouver aux Impériaux leur courage & leur intrépidité, tandis que toute l'Europe croyoit que depuis l'Affaire d'Hochstet, il n'existoit pas un seul soldat Bavarois.

Pendant que nous poursuivions les Impériaux, & que nous en avions nétoyé la Baviére, le Conseil d'Etat de Munich avoit secretement obtenu de Madame l'Electrice, la permission d'envoyer une députation à Vienne, pour traiter, à l'insçû des Officiers Généraux de l'Armée, d'un accommodement avec Sa Majesté Impériale. Ce Conseil timide avoit représenté à la Princesse que ses Sujets avoient extrêmement souffert, & qu'ils n'étoient plus en état de fournir les sommes qu'il faudroit pour soutenir la Guerre; que dans la situation où étoient les affaires, il n'y avoit point de

meilleur parti à prendre que celui d'implorer la clémence de l'Empereur, pendant que nos Troupes paroissoient victorieuses. Que si Son Altesse s'opiniâtroit à soutenir dans sa Régence un parti étranger contre celui de sa Patrie même, cette conduite à laquelle on n'avoit pas dû s'attendre depuis la Bataille d'Hochstet, alliéneroit les esprits de tout le Corps Germanique, qui ne manqueroit pas de faire un dernier éfort pour envahir ses Etats, & qu'alors il ne seroit plus tems de songer à un accommodement. Qu'avec la perte de tous ses Etats, ils avoient à craindre qu'Elle-même & sa Famille ne vinssent à tomber entre les mains de leurs Ennemis; qu'ils ne pouvoient tourner leurs tristes réflexions de ce côté-là, sans avoir le cœur pénétré de douleur. Cette Princesse fut priée de se ressouvenir des éforts qu'Elle avoit fait Elle-même, pour porter l'Electeur à entrer en accommodement, & de se rapeller les raisons dont Elle s'étoit servie, afin d'être touchée de compassion pour des Peuples qui lui demandoient par leur bouche, de ne les pas exposer aux fureurs d'une Guerre qui ne pouvoit tourner qu'à la destruction & à la ruine totale de tout l'Etat, quel qu'en pût

être l'événement. On lui remontra encore que la solde étoit dûë aux Troupes depuis le premier d'Août, sans qu'on eût pu trouver assez de fonds pour la payer ; que plus on différeroit à faire la Paix, plus les arrérages s'accumuleroient, sans espérance de ressources. Qu'outre le payement des Troupes qu'on ne pouvoir faire, & qui occasionneroit la désertion, il faudroit encore des Recruës, pour tenir les Régimens en état de faire la Guerre ; que ne pouvant faire ni l'un ni l'autre, on se trouveroit en peu de tems sans aucune ressource : & qu'il étoit plus prudent de se servir du tems présent pour faire un Traité de Paix, que d'attendre à la derniére extrémité.

Cette Remontrance étudiée avoit pour principe l'intérêt des Membres qui composoient le Conseil d'Etat ; ils rendoient tous les moyens de soutenir la Guerre difficiles & impraticables, parce qu'ils ne la vouloient pas : & les Finances passant par leurs mains, ils trouvoient assez de prétextes pour faire connoître l'impossibilité de fournir aux besoins des Troupes & aux frais de la Guerre. D'ailleurs ils étoient bien aises de faire connoître à l'Empereur, qu'ils regardoient déja comme leur Souverain, les

soins qu'ils se donnoient pour ses intérêts, afin d'en obtenir la protection & la récompense. Il se peut bien aussi que le cœur n'y fût pas entiérement porté, & que la crainte y eût plus de part que l'intérêt; mais ce qui en résultoit n'en étoit pas moins le même. Le Conseil d'Etat avoit auprès de Madame l'Electrice, le Pere Schemaker Jésuite, son Confesseur, qui mêlant pieusement ses représentations avec celles de Messieurs les Conseillers, détermina enfin Madame l'Electrice à demander secretement la Paix.

Cependant toutes ces menées ne purent pas se faire avec tant de secret que nos Officiers Généraux n'en eussent l'éveil; ils avoient envoyé à Munich pour solliciter le payement des Troupes. Les Envoyés s'adressérent à Messieurs du Conseil, & à tous ceux qui étoient préposés pour faire la solde, sans obtenir de réponse; plus ils marquoient d'empressemens, & moins ils en tiroient raison; enfin à force d'entrer en détail, ils démêlérent par les réponses inquiétes qui leur furent faites, que Madame l'Electrice seroit obligée de faire la Paix pour se délivrer des importunités. On leur dit qu'il n'étoit pas question de payement, parce que le Trésor étoit épuisé, & qu'on

ne pouvoit lever aucun subside sur les Peuples ; qu'ils feroient mieux de retourner à leurs Troupes, & modérer leurs empressemens : & que quand on seroit en état de payer on en donneroit avis, sans qu'ils vinssent perdre leur tems inutilement. Cette réponse donna occasion à nos Envoyés d'entrer dans de plus grands éclaircissemens ; & à force de tourner la matiére, ils démélérent que le Conseil ne comptoit pas attendre long-tems à se délivrer des inquiétudes que lui causoient les Troupes.

Nos Envoyés revinrent joindre l'Armée, très-mécontens de leur voyage, & nous aprirent ce qu'ils avoient découvert ; nous en fûmes d'autant plus surpris, que nous avions compté que nos Victoires devoient faire recevoir nos demandes favorablement. Cependant bien loin de nous tenir compte de tous les avantages que nous avions remporté sur les Ennemis, on ne nous regardoit plus que comme des importuns. La fidélité des Troupes n'en fut pourtant point ébranlée ; elles avoient une ardeur sincére de conserver la Baviére, & tous ceux qui composoient le Corps de notre Armée étoient dans l'intention de se passer de tout, plutôt que d'abandonner les

intérêts d'un Prince adoré de ses Sujets. Nous allions plus loin, car notre intention ne se bornoit pas à conserver la Baviére, nous voulions encore pousser nos Conquêtes dans le Pays Ennemi, pourvu qu'on eût soin de nous fournir seulement du pain & des Recruës. Nous assemblâmes à ce sujet un Conseil de Guerre, entre les Officiers Généraux & les Commandans de chaque Régiment, où après avoir mûrement réfléchi sur tout ce qui pouvoit arriver, on fit un Mémoire raisonné, par lequel nous faisions voir évidemment qu'il étoit encore plus utile de soutenir la Guerre, que de faire une Paix particuliére. Nous exposions que quelque Traité que pût faire Madame l'Electrice, dans l'occasion présente, il lui seroit toujours desavantageux; parce que la Cour de Vienne, qui étoit en possession d'agir despotiquement sur les Membres de l'Empire, ne se croiroit point obligée d'en observer religieusement les Articles, si elle trouvoit qu'il convînt à ses intérêts de les enfreindre. Qu'en croyant faire un accommodement de Souverain à Souverain, on ne feroit que préparer le joug sous lequel il faudroit baisser la tête, selon qu'il plairoit à la Maison d'Autriche; que les égards

qu'on prétendoit avoir pour les Peuples de Baviére, n'étoient qu'un prétexte pour les livrer entiers à l'Ennemi, afin qu'ils fussent mieux en état de fournir aux subsides que l'Empereur imposeroit sur eux : que l'on connoîtroit quand il ne seroit plus tems, que les Bavarois étoient en état de soutenir une Armée plus considérable que la nôtre, si les Revenus de l'Etat étoient fidélement distribués. Que si on avoit de la compassion pour eux, il falloit leur marquer, en faisant tous les éforts possibles pour les garantir de tomber entre les mains des Autrichiens leurs plus grands Ennemis. Que s'il arrivoit que la Cour de Vienne les eût pour Sujets, elle les traiteroit comme des Peuples qu'il faudroit tôt ou tard remettre à leur véritable Maître, & qu'en cette vûë les subsides & les impositions ne seroient pas épargnés; qu'alors on verroit la différence des taxes qui seroient imposées par les Ennemis, à celles qu'il falloit pour le soutien d'une Armée, qui veilleroit à leur conservation. Que si toutes ces raisons n'opéroient rien, & qu'absolument on ne voulût pas contraindre les Peuples à fournir aux frais de la Guerre, il y avoit encore d'autres moyens d'y pourvoir. Qu'il falloit faire

faire un état général du nombre infini de Vases d'argent superflus qui étoient dans les Abbayes, Cloîtres, Couvents & Paroisses, en donner des reconnoissances à ceux à qui ils apartiendroient, & les mettre en monnoye. Qu'outre cette argenterie, il y avoit encore dans toutes les Eglises un nombre infini de cloches dont on pouvoit mettre une partie en espéces, ausquelles on donneroit telle valeur qu'on jugeroit à propos; que pour peu que les Peuples donnassent de leur côté, ces deux articles seroient plus que suffisans pour soutenir les Troupes qui étoient sur pied, & pour faire une augmentation considérable. Qu'on avoit la ressource du bled & des bestiaux, dont le pays est si abondant, qu'il fournit tous les ans à la subsistance de plusieurs Provinces des environs; qu'avec tous ces avantages, les Troupes se contenteroient de six mois de paye par an, pourvû qu'on leur tînt un fidéle compte du surplus, qu'on ne payeroit que lorsqu'on seroit en état de le faire: & que non seulement l'Armée défendroit l'Etat, mais encore elle pourroit faire des Conquêtes sur le pays ennemi. Que les Provinces de Lintz & de Salbourg, ayant leurs Frontiéres ouvertes, on en tire-

roit des contributions qui seroient portées au Trésor de l'Etat ; enfin on assuroit Madame l'Electrice qu'on obligeroit l'Empereur à faire une si grande diversion d'armes, s'il vouloit s'oposer à nos entreprises, que la France inépuisable en ressources, en profiteroit pour nous envoyer du secours, comme elle l'avoit fait l'année précédente, & que c'étoit le seul moyen de rapeller l'Electeur dans ses Etats. Nos remontrances furent présentées à Madame l'Electrice & au Conseil d'Etat, & bien loin d'être écoutées, elles ne servirent que de prétexte à donner à la Princesse des impressions désavantageuses aux Troupes. Le Conseil nous accusa de vouloir sacrifier le Pays à nos intérêts particuliers, par la crainte que nous avions de perdre nos Emplois en faisant la Paix ; au lieu que dans la confusion d'une Guerre, nous pouvions nous rendre les Maîtres du Gouvernement, & commettre des exactions sur les Sujets du Prince, comme sur les Ennemis ; que la Paix étoit le meilleur parti qu'il y avoit à suivre, & qu'il ne falloit pas nous écouter. D'ailleurs les choses étoient trop avancées avec l'Empereur quand nous fîmes nos remontrances ; les Articles préliminaires étoient déja

acceptés de part & d'autre, & enfin il fut déterminé de suivre les projets, & de ne pas nous répondre.

Dans le tems que toutes choses étoient d'accord entre l'Empereur & Madame l'Electrice, les Troupes Impériales firent un mouvement, & vinrent paroître dans la plaine de Straubing; nous étions assez éloignés de cet endroit, & sur l'avis que nous en reçûmes, nos Généraux firent mettre l'Armée en marche, dans l'intention de les aller combattre, & d'empêcher le Siége de cette Place, que nous crûmes qu'ils avoient dessein de faire. Le Conseil de Munich ayant apris nos mouvemens se douta de nos intentions, qu'il auroit trouvé très-louables dans un autre tems; il dépêcha en diligence le sieur Neyzinguer, Membre du Conseil, qui nous aporta un Ordre de la part de Madame l'Electrice, par lequel il nous étoit défendu de commettre à l'avenir aucun acte d'hostilité contre les Troupes de l'Empereur, & de nous retirer dans un lieu marqué pour notre campement, jusqu'à nouvel ordre. Alors nous fûmes convaincus du peu d'attention qu'on avoit fait à nos remontrances, & du Traité conclu selon les desirs du Conseil craintif, qui vouloit

se faire des protecteurs à la Cour de Vienne. Nous eûmes entre nous plusieurs conférences à ce sujet; & tout bien examiné, il n'étoit que trop certain que Madame l'Electrice avoit écouté favorablement les avis de son Conseil, qui l'entraînoit dans un parti qui lui étoit préjudiciable, & lui faisoit concevoir nos remontrances comme contraires à ses intérêts & à la tranquillité de ses Etats. Il auroit été à souhaiter que leurs raisons eussent été meilleures que les nôtres: mais les événemens ont malheureusement prouvé le contraire.

A réfléchir sans partialité sur tout ce qui se passa à cet égard, il est certain que les intentions des Gens de Guerre étoient pures & sincéres, & que celles des Ministres avoient pour objet leurs craintes & leurs propres intérêts; si les premiéres avoient été suivies, on auroit encore, avec plus d'ardeur & de confiance, fait tête aux armes de l'Empereur, qu'on n'avoit fait avant d'avoir reçû le secours de France; chacun auroit adopté la querelle de son Maître comme la sienne propre: & les Ennemis auroient eû à redouter des Troupes qui ne connoissoient point les dangers. D'un autre côté les Peuples étoient portés d'inclina-

tion à prendre les armes pour leur propre défense, afin de ne pas tomber sous une domination étrangére : & l'on auroit trouvé plus de soixante mille hommes de bonne volonté, qui auroient donné de l'occupation aux Impériaux. Les preuves de ce que je dis sont si certaines, que s'étant vûs abandonnés des Troupes & du Prince, ils ne purent s'empêcher de donner des marques de leur bonne volonté ; on leur vit prendre les armes sans se faire de chef, mais seulement pour se soustraire à la domination de l'Empereur ; & quoique sans conducteurs ils donnérent de l'embarras à la Cour de Vienne. Ils étoient déja plus de vingt mille sous les armes en différens endroits, & ils ne les auroient pas quittées, si on ne les y avoit engagés par une composition séduisante ; elle fut si peu observée, qu'aussitôt que ces pauvres malheureux eurent cessés de se défendre, ils furent tous sacrifiés à la fureur des Autrichiens, qui les égorgérent inhumainement contre la foi jurée. On peut conclure de ce que je viens de raporter, que les Troupes & les Peuples auroient versé jusqu'à la derniére goute de leur sang pour soutenir les intérêts de leur Souverain ; & que si le Conseil avoit été

dans de bons ſentimens, la Baviére ſe ſeroit ſoutenuë par elle-même, & ne feroit peut-être pas tombée ſous le joug d'une Puiſſance étrangére. Malgré la pacification, elle en a été traitée pendant dix ans auſſi cruellement, que ſi on l'avoit envahie les armes à la main; & ſes Princes ſe ſont vûs ſans liberté.

Enfin les moteurs du Conſeil jugérent à propos d'inſpirer qu'il falloit implorer la clémence de l'Empereur, & après avoir arrangé les moyens d'y parvenir, on convint ſecretement que Madame l'Electrice commenceroit par livrer à Sa Majeſté Impériale les Villes de Landſchberg, Mitlitmen, Ingolſtat, Straubing, Scharting, Branau & Landzhut, qui étoient les principales Fortifications de la Baviére, & qu'après que les Troupes Impériales feroient entrées dans ces Places, Elle congédieroit toutes ſes Troupes pour ſe retirer où bon leur ſembleroit, pourvû qu'elles ne ſortiſſent pas de l'Empire, & que ſur le nombre Elle ſe réſerveroit un ſeul Bataillon à ſon choix, pour lui ſervir de garde. Que cette Princeſſe ſe contenteroit de garder la Ville & le Bailliage de Munich ſeulement, pour lui ſervir d'entretien & de Sou-

veraineté; que moyennant cette portion, tout le reste de la Baviére demeureroit à Sa Majesté Impériale, pour en faire à son choix & volonté comme de ses propres Etats. Moyennant ce Traité, Madame l'Electrice ne devoit point être inquiétée dans la Ville & Bailliage de Munich, sous quelque prétexte que ce fût; & à l'égard des arrérages de la solde qui étoit dûë aux Troupes, il ne fut pris aucune mesure pour y satisfaire.

Ce dernier article, que les Ministres avoient caché à Madame l'Electrice & à l'Empereur, leur causoit un peu d'embarras; leur dessein n'étoit pas de payer des Troupes qu'on alloit renvoyer au premier jour. Ils pensoient bien que notre Armée demeurant assemblée, pourroit s'en faire faire raison lorsqu'elle se verroit n'avoir plus rien à espérer ni à ménager; c'est pourquoi ils cherchérent les moyens de la dissiper. On fit la distribution des quartiers de chaque Régiment: & on les sépara si bien les uns des autres, qu'il ne fut plus question d'Armée Bavaroise.

Dans cette distribution, mon Bataillon de Grenadiers fut destiné pour entrer avec les trois Bataillons du Régiment de Lisel-

bourg, ſous le commandement du Maréchal de Camp de ce nom, dans la Ville d'Ingolſtat, ſans qu'on donnât à ce Commandant aucune connoiſſance de ce qu'il avoit à faire, & ſans lui rien dire du Traité fait entre l'Empereur & Madame l'Electrice. Le Conſeil, qui ſe méfioit du mécontentement des Troupes, voulut le tenir caché juſqu'au moment que les Impériaux ſe préſenteroient pour prendre poſſeſſion des Places; alors ſe prévalant de l'autorité de la Princeſſe, les ordres devoient être donnés à chaque Commandant, avec toute la rigueur néceſſaire pour les contraindre à l'obéiſſance. Il étoit queſtion à cet ordre de quitter les armes dans les Places où l'on ſe trouveroit; & après avoir reçû la Garniſon Impériale, de ſe retirer comme des particuliers chacun où l'on pourroit. Meſſieurs du Conſeil vouloient par cette conduite nous ôter le tems de réflexion, en ne nous envoyant l'ordre qu'au moment qu'il faudroit évacuer; mais malgré leurs précautions, nous découvrîmes leurs deſſeins, & nous eûmes le tems de conférer dans notre Garniſon ſur ce qu'il y avoit à faire dans le cas préſent, pour ſe faire rendre juſtice. Ce Traité qui excitoit la

curiosité de tout le monde, devint insensiblement connu; j'apris avec une véritable douleur, qu'on n'y parloit point des Grenadiers François; & cette omission ne donnoit pas lieu de penser favorablement sur notre destinée. Les uns prétendoient que nous serions tous passés par les armes, comme détestables chez la Nation; les autres ne croyoient pas qu'on nous fît tant d'honneur, ils assuroient qu'on pendroit tous les Grenadiers dans les bois d'Ingolstat, comme Déserteurs de l'Empire: enfin de tous ceux qui parloient de nous, il n'y en avoit pas un qui ne conclût à la mort, le genre seul n'étoit point décidé. Il est vrai qu'il y avoit bien des choses sur le compte du Bataillon; il n'étoit composé que de François, premier grief; ces François étoient Déserteurs de l'Empire, second grief; ils avoient commis des maraudes excessives, troisiéme grief. Mais quand ce Régiment étant traité comme les Bavarois, auroit eû permission de se retirer, son sort n'en auroit pas été plus gracieux; il n'auroit jamais pû traverser l'Allemagne pour gagner la France, sans être massacré par les Paysans. Nous étions regardés comme les ennemis de tout le Corps Germanique, & nous nous trou-

vions au milieu de l'Empire, livrés à la fureur des Peuples, ſans reſſource & ſans apui. J'étois chargé de Soldats infortunés, à qui des indiſcrets avoient la charité de rafraîchir la mémoire ſur les malheurs dont ils étoient menacés : enfin on s'étoit fait une idée ſi funeſte du ſort des Grenadiers François, que l'on croyoit réellement qu'il n'y avoit point de grace pour eux.

M. de Liſelbourg, parfaitement honnête homme, étoit pénétré juſqu'au fond de l'ame, de l'injuſtice qu'on alloit faire à l'inſçû de Madame l'Electrice, à des Troupes qui avoient ſervi avec tant de zéle; il n'étoit point éloigné de travailler aux moyens de leur faire rendre juſtice, avant de livrer aux Impériaux une Ville telle qu'Ingolſtat. C'étoit une Place qui par ſes Fortifications, ſes Magaſins & ſon Arcenal, étoit la plus conſidérable des Etats de Baviére ; mais ne voulant rien faire de ſon chef, il en conféra avec M. de Florimont ſon Lieutenant-Colonel, à préſent Maréchal de Camp, & avec moi. Nous étions les premiers Officiers de ſa Garniſon ; & nous convinmes que ſans être rebelles aux intérêts de Madame l'Electrice, nous pouvions, avant de rendre la Place, demander

qu'on eût à satisfaire les Troupes, & nous tenir dedans, jusqu'à ce qu'on nous eût rendu justice. Que s'il falloit soutenir un Siége, ce ne seroit que contre l'Empereur & les Ministres de Baviére que nous agirions; puisque l'intention de la Princesse n'étoit point qu'on fît aux Troupes une injustice dont Elle n'étoit point informée. Au surplus nous convinmes en cas d'événement de faire un Placet pour lui présenter, afin de l'informer des raisons qui nous obligeoient à ne pas rendre Ingolstat.

Après avoir arrêté entre nous ce qu'il falloit faire, nous communiquâmes notre Résultat aux autres Officiers de la Garnison, qui fûrent ravis de nous trouver dans des dispositions qui tendoient au bien général, & chacun prit la résolution de répandre jusqu'à la derniére goute de son sang, plutôt que de rendre la Place sans être satisfait. Quand je vis tous les Officiers dans cette résolution, je me flatai de réussir dans un dessein que j'avois préméditai, & que je n'avois pas encore osé mettre au jour; il s'agissoit de mes Grenadiers François. Je remontrai à nos principaux Officiers, que sans préjudicier à leurs intérêts, je pourrois proposer quelque nouveau Traité pour

eux, supofé qu'ils eussent été oubliés, comme l'on disoit, dans celui de Madame l'Electrice; je leur mis devant les yeux le service que leur rendroit mon Bataillon, en cas qu'il fallût soutenir un Siége contre les Impériaux, & les fis convenir de lui rendre service à leur tour. On convint donc qu'on n'entreroit en aucune composition, qu'au préalable on eut décidé du sort des Grenadiers; & l'article en fut ajoûté au Placet que nous avions dressé pour envoyer à Madame l'Electrice quand il seroit nécessaire.

Enfin le jour que les Impériaux devoïent entrer dans Ingolstat nous fut annoncé la veille, 11. de Novembre, par un ordre de Madame l'Electrice. Il contenoit que nous eussions à évacuer la Place, & la livrer à la Garnison Impériale, après avoir remis les clefs au Maréchal d'Herbevillé, Général de l'Empereur, & les armes dans l'Arcenal; que telle étoit la volonté de Son Altesse Madame, à laquelle on ne pouvoit contrevenir sans encourir sa disgrace; & que pour le bien de l'Etat, ayant jugé nécessaire de congédier une partie de ses Troupes, la Garnison d'Ingolstat étoit remerciée de ses services, & pouvoit se retirer où bon lui sembleroit. Il ne fut point

parlé dans cet ordre du payement des Troupes, ni de mes Grenadiers; tous les Officiers de la Garnison l'ayant entendu lire, furent pénétrés jusqu'au fond de l'ame, de voir qu'on soutenoit l'injustice jusqu'au bout. Ils en fûrent si irrités, que la résolution qu'ils avoient prise de ne pas livrer la Place, en devint plus ferme; cependant pour faire connoître à Madame l'Electrice, qu'en prenant ce parti nos intentions n'étoient pas de nous rendre rebelles à ses volontés, nous dépéchâmes un Exprès pour lui présenter notre Placet. On y détailloit les raisons qui nous obligeoient à refûser la porte aux Impériaux; & aussitôt nous prîmes les précautions nécessaires pour n'être pas surpris.

Le Maréchal d'Herbevillé ne manqua point de paroître le lendemain sur les dix heures du matin, avec un Gros de Troupes de Cavalerie & d'Infanterie, qu'il laissa dans une plaine voisine de la Ville. Il s'avança avec quelques Officiers & un Député du Conseil de Munich, pour nous annoncer l'ordre & les intentions des deux Puissances. Nous avions eû soin de tenir jusqu'à la derniére barriére bien fermée, & les remparts & chemin couvert bordés de

notre Infanterie. Auſſitôt qu'il parut Mrs de Liſelbourg, Florimont & moi, avec quelques autres Officiers, nous avançâmes juſqu'à la derniére barriére, afin de conférer & d'entrer en explication avec ce Général, qui parut très-ſurpris de nous trouver dans une réſolution ſi contraire aux ordres qu'on lui avoit donné. Il étoit fâché d'être obligé de retourner ſur ſes pas, ſans exécuter ſa commiſſion; & conjointement avec le Député du Conſeil, il voulut nous faire des repréſentations ſur la hardieſſe de notre coup. Il nous dit que le défaut de paye n'étoit pas un ſujet de ſe ſouſtraire aux conventions & aux ordres de Sa Majeſté Impériale & de Madame l'Electrice; que le refus que nous faiſions étoit une rébellion formelle, que nous voulions couvrir d'un mauvais prétexte, & il nous engagea à y faire réflexion avant qu'il ſe retirât, de crainte qu'il ne nous en coûtât cher. Quand nous vîmes qu'il le prenoit ſur un ton ſi haut, nous lui dîmes que nous avions à lui conſeiller à notre tour de prendre le parti de ſe retirer, & que s'il n'obéïſſoit pas promptement, il pourroit lui en coûter plus cher qu'à nous, & qu'il n'avoit pas de tems à perdre pour retirer ſa Troupe hors

de la portée du Canon : ce qu'il fit sans répliques.

Le refus que nous fîmes de rendre Ingolstat fit grand bruit à la Cour de Vienne & à celle de Munich ; on se plaignit à Madame l'Electrice de l'inexécution du Traité ; on lui demanda de donner des ordres plus absolus, & de nous contraindre d'obéir. Le Conseil de son côté se trouva extrêmement irrité de notre hardiesse, parce qu'elle alloit contre ses intérêts ; il nous adressa un nouvel ordre, sous le nom & l'autorité de Madame l'Electrice, où sans faire mention des représentations que nous avions faites par le dernier Placet, il étoit porté que si nous n'obéissions pas aussitôt que nous l'aurions reçû, nous encourerions toute sa disgrace, & que notre action seroit regardée comme une rebellion manifeste, qui seroit punie comme elle le méritoit.

Cet ordre nouveau ne nous étonna point ; nous étions persuadés que ces menaces venoient uniquement du Conseil, & fort peu de Madame l'Electrice, à qui il importoit peu que la Place tombât plutôt ou plus tard au pouvoir des Impériaux. Tous les maux étoient déja faits, & notre conduite ne pouvoit les rendre pires qu'ils étoient ; nous

sçavions d'ailleurs que les arrérages qu'on nous refusoit ne seroient point au profit de Son Altesse ; que ce seroit les Ministres ou la Cour de Vienne qui en profiteroient. Ainsi tout considéré, nous restâmes dans la même résolution, & redoublâmes nos précautions contre les surprises. Cependant pour n'être pas en demeure, nous fîmes un nouveau Placet, encore plus circonstancié que le premier, par lequel il étoit évidemment prouvé que notre conduite n'avoit rien de contraire à l'intérêt de Madame l'Electrice, qu'elle ne regardoit que l'Empereur, ou tout au plus les Etats qui lui étoient cédés. Qu'il étoit de droit naturel de nous faire payer ; que si nous ne l'étions pas à présent, sur les revenus du pays que l'on abandonnoit, il seroit fâcheux pour l'Electeur de se trouver un jour chargé de nous satisfaire, faute par nous de n'y avoir pas contraint les Impériaux, dans le tems que nous pouvions le faire, sans que Madame l'Electrice y fût nullement intéressée. Nous la suplions très-humblement de ne pas trouver mauvais tout ce que nous pourrions faire à cet égard, puisque nos intentions n'avoient rien de contraire à ses intérêts & au respect que nous lui devions ;

mais de remettre ſeulement à l'Empereur le pouvoir de nous contraindre, puiſqu'il étoit ſenſé qu'Elle n'avoit plus de Troupes ni de Places. Notre Placet fut écrit en François, parce que la Princeſſe ne ſçavoit point la langue Allemande; il lui fut donné en main propre, & eut tout l'effet que nous en pouvions attendre. Madame l'Electrice ne ſe mêla plus de ce que pouvoit devenir Ingolſtat, & laiſſa à la Cour de Vienne le ſoin d'y aporter tel reméde qu'elle jugeroit à propos.

Nous demeurâmes juſqu'au 27. du mois ſans entendre parler de rien; enſuite le Roy des Romains revenant du Siége de Landau, avec le Prince Eugéne, paſſa chez le Maréchal d'Herbevillé, qui avoit ſon quartier à quatre lieuës d'Ingolſtat. D'Herbevillé rendit compte des raiſons qui l'avoient empêché de prendre poſſeſſion d'Ingolſtat. Le Roy des Romains continua ſa route à Vienne, & laiſſa au Prince Eugéne le ſoin de remédier à cette affaire. Le Prince Eugéne, avec une louable modération, voulut ſçavoir de nous-mêmes pourquoi nous refuſions de rendre cette Place ſelon l'intention de Madame l'Electrice. Il nous députa un Lieutenant-Colonel, pour nous dire

qu'il souhaitoit que nous lui envoyassions une personne avec laquelle il pût conférer sur les difficultés qui pouvoient donner lieu à notre refus. Aussitôt M. de Liselbourg fit assembler les Officiers de la Garnison ; il fut délibéré que je me chargerois de la commission, & je fûs envoyé au Prince Eugéne.

Ce Prince me reçut avec beaucoup de bonté, & sans autres témoins que nous deux ; j'eûs l'honneur de lui représenter dans son cabinet la justice qu'il y avoit de satisfaire des Troupes qui avoient servi avec zéle & réputation. Je lui dis que les sommes qu'on prétendoit leur retenir ne reviendroient ni au profit de Sa Majesté Impériale, ni à celui de Madame l'Electrice ; & que ce qui nous étoit dû étoit la seule raison qui nous avoit empêché de quitter les armes. A l'égard du Régiment des Grenadiers François, qui n'avoient pas été compris dans le Traité de Madame l'Electrice, je remontrai que n'étant pas nés Sujets de la Baviére, on les avoit omis par oubli ou par mauvais dessein, & qu'il étoit de la justice de faire un Traité particulier, qui décidât du sort & de la sûreté de ce Régiment. Le Prince me demanda ce que je prétendois obtenir par ce Traité. Je demande,

Monſeigneur, lui dis-je, que Sa Majeſté Impériale ait la bonté d'accorder que le Régiment des Grenadiers François ſorte de la Ville d'Ingolſtat avec tous les honneurs ; c'eſt-à-dire Tambour battant, Drapeaux déployés, Armes & Bagages, avec les Domeſtiques & tous les François qui pourront ſe trouver dans la Ville, pour être conduits par des Commiſſaires & une Eſcorte convenable juſques dans la Ville de Straſbourg, par la voye la plus courte; que nos marches ſoient réglées à cinq lieuës tout au plus par jour, & que le troiſiéme jour on ſéjournera ; que dans les lieux des logemens l'Etape nous ſoit réguliérement fournie ; que pour le tranſport de nos malades & de nos bagages, il nous ſoit donné tous les chariots néceſſaires, gratis. Que les Commiſſaires & l'Eſcorte, qui nous accompagneront, ſoient chargés du ſoin de pourvoir aux logemens & aux autres choſes néceſſaires, ſans que le Régiment y ait de participation, afin d'éviter tous les prétextes qui pourroient réveiller l'antipathie des Allemands & des François : & que pour la ſûreté de tous ces articles, Sa Majeſté Impériale envoye des Otages dans la Ville de Straſbourg, pour y demeurer juſ-

qu'à ce que le Régiment y soit arrivé.

Le Prince Eugéne m'écouta avec attention, & me demanda, avec sa modération ordinaire, si j'avois bien pensé aux propositions que je venois de faire; & si un Régiment étranger, seul au milieu de l'Empire, pouvoit prétendre à tous les honneurs que je demandois, ou pour mieux dire faire la loi à l'Empereur, en exigeant des conditions que la Garnison d'Ingolstat n'obtiendroit pas quand elle seroit forte de dix mille hommes. Il me fit entendre que j'aurois dû me borner à demander des Passeports, pour que chacun de nos Grenadiers pût se retirer en sûreté où il lui plairoit; & que ce seroit même nous accorder une grace, parce que notre Régiment ne pouvoit prétendre d'autres articles que ceux accordés à la Garnison d'Ingolstat. Que quoi que nous eussions été oubliés dans le Traité de Madame l'Electrice, il vouloit bien par considération prendre sur lui de nous distribuer des Passeports, selon l'état que je lui fournirois, avec lesquels chacun pourroit se retirer en particulier, ou jusqu'au nombre de dix ensemble, si on le souhaitoit; & que c'étoit tout ce qu'il pouvoit nous accorder, avec la paye qui nous étoit duë. Il m'ajoûta

qu'il alloit travailler incessamment à satisfaire la Garnison, afin de lever tous les prétextes d'évacuer la Place, & que si j'acceptois les propositions avantageuses qu'il me faisoit, nous recevrions l'argent & les Passeports au premier jour.

Je représentai de nouveau à ce Prince, que les propositions qu'il avoit la bonté de me faire, paroissoient justes & raisonnables, & que dans toute autre occasion ses Passeports seroient suffisans; mais que dans le cas où nous étions ce n'étoit point assez. Que l'on étoit en attention sur notre Régiment; que tout le monde avoit décidé de son sort, le condamnant à périr; que dans cette prévention, les Paysans de Souabe, accoutumés au carnage & aux dépoüilles depuis la Bataille d'Hochstet, ne respecteroient aucuns Passeports chez les François qu'ils trouveroient sans défenses; que la cruauté de ces Peuples ayant augmenté, avec la mauvaise conduite de nos Grenadiers à leur égard, il étoit moralement impossible qu'ils pussent traverser le pays sans être massacrés. Que je supliois Son Altesse d'entrer dans mes raisons; qu'Elle verroit que mes intentions n'étoient pas de faire la loi au milieu de l'Empire; que c'étoit plutôt

la situation où nous étions qui m'imposoit la nécessité de demander cette grace; que notre Régiment seul n'étoit pas un objet qui pût tirer à conséquence pour la gloire de l'Empereur; & que l'honneur que je demandois n'avoit pour but que notre sûreté.

Ce Prince, après avoir demeuré quelque tems sans me répondre, entra enfin dans mes raisons; il voulut cependant, avant de se découvrir, les combattre par d'autres, pour voir si je persisterois avec fermeté: & il m'en allégua de si fortes, que je fus contraint de lui dire que le Régiment s'étoit acquis tant de réputation, que pour la soutenir, il lui seroit plus glorieux de périr dans un Bastion d'Ingolstat, que de s'exposer à être massacré par de misérables paysans, ce qui ne pourroit manquer d'arriver s'il n'avoit la bonté de m'accorder les articles que je lui demandois; & sans m'éloigner du respect, je lui laissai entrevoir que c'étoit notre derniére résolution, & celle de toute la Garnison.

Il comprit par ce discours que nous nous étions prescrit la loi de périr plutôt dans Ingolstat, que de ne pas obtenir la capitulation que je demandois; il voyoit d'ailleurs que l'intérêt de l'Empereur n'étoit pas de

hazarder ses propres Troupes pour nous forcer, & retarder la possession de la Place; & pour finir, il me fit l'honneur de me dire que les circonstances dans lesquelles j'étois entré, exigeoient de ne pas refuser entiérement mes propositions, mais qu'il lui falloit le tems de la réflexion; & il me dit d'attendre chez lui une réponse positive.

Je sortis très-satisfait de ce Prince, & je trouvai dans son antichambre une nombreuse compagnie de gens de considération, entr'autres le Maréchal d'Herbevillé, qui me fit compliment sur ma députation; il me dit que si son pouvoir avoit été assez étendu, il nous auroit fait des propositions avantageuses; qu'il avoit fait valoir nos raisons au Roy des Romains; & que c'étoit sur les avis qu'il en avoit donné, que le Prince Eugéne s'étoit arrêté dans son quartier pour terminer nos différens: qu'apparemment je venois de conclure notre paix, & qu'il souhaitoit qu'elle fût à notre avantage. Pendant qu'Herbevillé me tenoit ce discours, le Prince de Bareyter, beaufrere du Roy de Pologne, se mêla par curiosité avec nous; je connus que ces Seigneurs auroient été bien aises de sçavoir ce que je venois de conclure avec le Prince Eugéne;

mais ne faisant pas semblant de m'en apercevoir, je répondis à leurs honnêtetés d'une maniére assez vague. Nous parlâmes ensuite de choses qui nous conduisirent au détail des actions qui s'étoient passées pendant la Campagne; & j'apris que quatre Cavaliers du Régiment de Bareyter, avoient eû une grande dispute pour partager la dépoüille que j'avois laissée sur le bord du Danube, quand je passai cette Riviére à la nage, après l'affaire de Schelemberg, & qu'un des quatre avoit été tué à ce sujet. Le Prince me dit que cette querelle avoit été cause qu'on avoit aporté mon habit chez lui, qu'il avoit apris mon nom par des papiers qui étoient dans les poches; que m'ayant entendu nommer pour la députation, il s'étoit d'abord souvenu de mon avanture, & qu'il souhaitoit de tout son cœur pouvoir me rendre service. J'eûs l'honneur de me trouver auprès de lui ce jour-là à la table du Prince Eugéne: & pour me donner des marques de sa bienveillance, il me fit boire quelques rasades de plus qu'à l'ordinaire. La premiére journée se passa ainsi; & le lendemain le même Prince m'ayant encore fait asseoir auprès de lui à table, il fallut continuer à boire quelques

quelques rasades, sans pourtant que cela me conduisît à aucun excès, mais seulement à répondre à celles qu'il but pour m'exciter. L'après midi il me fit des propositions qui surpassoient tout ce que j'aurois pû espérer, si mon devoir & ma patrie m'avoient pù permettre de les accepter. Le Maréchal d'Herbevillé s'étoit joint à lui : ils m'offroient d'entrer au service de l'Empereur, me promettant tout leur apui, & me faisant espérer qu'ils auroient assez de crédit à la Cour de Vienne, pour me faire obtenir un Régiment de François, pareil à celui que je commandois, si cela me faisoit plaisir. Ils me dirent qu'un Régiment en pied, au service de l'Empereur, valoit au moins vingt mille écus par an ; & que si j'avois la délicatesse de ne pas vouloir porter les armes contre ma patrie, on trouveroit moyen de m'employer en Hongrie, ou chez le Roy de Pologne ; que dans ma situation je devois me regarder comme si je n'avois point de Maître, & que sans choquer ni honneur ni bienséance, au moyen du Traité de Madame l'Electrice, j'étois entiérement libre de mes volontés. Ils me dirent encore de faire attention que ma patrie ne me tiendroit pas grand compte de mes scrupules ;

qu'une personne de plus ou de moins dans un Royaume n'étoit d'aucune conséquence, & que chacun devoit songer à sa fortune. Il est certain que ces Seigneurs me parloient pour mes intérêts; je voyois comme eux que le Traité de Madame l'Electrice m'auroit mis à couvert de tout ce qu'on auroit voulu m'imputer; mais j'aurois porté en tous lieux le regret d'avoir accepté des conditions qui m'auroient mis dans la nécessité de souhaiter l'élévation des ennemis de ma patrie, & je ne me serois jamais consolé d'y avoir contribué; car sans contredit le Régiment m'auroit suivi; je crus même que c'étoit là leurs vûës, & cette seule idée me donna une entiére répugnance pour leur proposition. Je les remerciai cependant, sans combattre leurs raisons, & je crus nécessaire de ne leur rien répondre de positif.

Le Prince Eugene me fit apeller dans son cabinet le soir même; il combattit encore quelque tems les propositions que je lui avois faites; mais me trouvant pourvû de nouvelles raisons qui apuyoient celles dont je m'étois servi, il se détermina enfin à me les accorder, excepté celle d'envoyer des Otages à Strasbourg, & de passer des

domeſtiques Allemands au deſſus de l'âge de quinze ans. Il me dit à l'égard des Otages, que la choſe étoit inutile, en ce que les précautions qu'il prenoit d'ailleurs ſeroient plus que ſuffiſantes ; qu'il envoyeroit des Ordres de l'Empereur dans toutes les Provinces & Principautés où le Régiment devoit paſſer, afin de les prévenir ſur l'exécution de tous les articles du Traité ; que des Commiſſaires qu'on joindroit à l'eſcorte pour nous accompagner, ſupléeroient à tout ; que je pouvois m'en retourner à Ingolſtat, & revenir dans ſix jours, pour lui donner le tems de faire ſigner le Traité par Sa Majeſté Impériale ; qu'alors il me le remettroit, & m'indiqueroit à peu près le jour de notre départ ; qu'en attendant il travailleroit à faire ordonner les payemens de toute la Garniſon ; que je pouvois l'en aſſurer, & que tout le monde ſeroit ſatisfait. Il ajoûta auſſi en riant, que je ne ſçavois pas mal faire mes Capitulations : que celle-ci aſſortiſſoit bien celle de Rhanes.

En arrivant à Ingolſtat, je fus environné de tous les Officiers de la Garniſon, qui attendoient avec impatience le réſultat de ma Députation ; je leur en rendis compte, & tout le monde parut très-content. Nos

François ſur-tout en eûrent une joye infinie; ils virent leur bonheur paſſer leurs eſpérances, & ſe trouvoient comblés d'honneur au moment qu'ils ſe croyoient perdus; car quelque réſolution que nous euſſions fait paroître, il n'y en avoit pas un qui ne ſentît le poids de ſa ſituation, & il y en avoit même de ſi préocupés des funeſtes idées de leur perte, qu'ils avoient de la peine à croire que des conditions ſi commodes & ſi honorables fuſſent obſervées avec ſincérité. Le Traité que je venois de conclure ſe préſentoit bien à propos pour ſauver Boiſmorel des pourſuites qu'on auroit faites contre lui à Munich, en l'abſence de ceux qui auroient pû s'intéreſſer dans ſon affaire; pour ne pas manquer une occaſion ſi favorable, je dépêchai le même jour un Officier en poſte, pour lui en apprendre la nouvelle, & pour lui dire de faire ſon paquet, & de nous venir joindre, puiſqu'il pouvoit facilement ſe dérober de ſa ſentinelle; & qu'en attendant j'allois pourvoir à un logement pour lui. J'allai prévenir M. de Liſelbourg, qui à ma conſidération voulut bien conſentir qu'on lui en marquât un, à condition qu'il ne paroîtroit point en public, & encore moins chez lui, afin de

ne pas ſembler contribuer à ſon évaſion. Je vis arriver le lendemain au ſoir Boiſmorel, charmé de ſe voir en liberté, & de toucher au moment de repaſſer en France; comme il ne devoit paroître dans la Ville qu'incognito, il n'eut pour compagnie, après les Officiers de ſon Régiment, que deux Ingénieurs François, Pariſiens, qui avoient été jettés dans Ingolſtat avant la Bataille d'Hochſtet, avec leſquels il contracta une liaiſon ſi étroite, qu'ils ne ſe quittoient plus. Il étoit ſi content de tenir table avec ces Meſſieurs, qu'il eut bientôt oublié tous ſes malheurs paſſés & tous les ſervices que je venois de lui rendre; les premiéres marques qu'il m'en donna furent l'ingratitude de la Fable du Serpent: un Payſan l'avoit réchauffé pour lui rendre la vie, & il en fut piqué enſuite.

Je partis d'Ingolſtat pour me rendre chez le Prince Eugene, le jour qu'il me l'avoit ordonné, afin de recevoir les Articles de notre Capitulation; Boiſmorel ni perſonne de la Garniſon n'ignoroient que c'étoit le ſeul ſujet de mon voyage, ſans qu'il fût queſtion d'autre négociation. Je trouvai toutes choſes dans la même forme & teneur, que le Prince avoit eû la bonté de me les

promettre ; il me remit lui-même les Articles, & m'assura que des Commissaires travailloient à faire des listes de payement pour notre Garnison ; & que quand l'arrangement seroit fait nous recevrions notre argent. Que je pouvois dire à nos Messieurs qu'on ne leur demanderoit de vuider la Place que deux jours après que tout le monde auroit été satisfait ; & qu'à l'égard de celui de notre départ, il ne pouvoit positivement l'assurer, parce qu'il falloit communiquer le Traité à tous les Princes sur les Terres desquels nous devions passer, afin de régler sans confusion les lieux des logemens. Il me dit encore qu'avant que tout fût en ordre, il se passeroit quelque tems ; mais que si rien n'étoit prêt quand nous sortirions d'Ingolstat, il nous avoit destiné la petite Ville de Scheremhausen, dans laquelle nous attendrions la route & l'Escorte qui nous y joindroit, autant qu'il pouvoit juger, vers le 15. de Décembre. Tout étant fini je pris congé du Prince, & m'en revins à Ingolstat, où j'arrivai un peu tard, accablé d'une violente migraine. Je trouvai comme la premiére fois tous les Officiers assemblés chez M. de Liselbourg, excepté Boismorel ; je rendis compte de

ma Députation, & remis les Articles entre les mains de notre Général, parce qu'ils contenoient aussi les assurances du payement de la Garnison, & ne pouvant presque plus me soutenir, je me retirai chez moi pour me coucher. J'avois résolu de partir le lendemain de grand matin pour Munich, où j'avois tous mes Effets, afin de profiter de l'intervalle de notre départ, pour mettre ordre à bien des affaires dont j'étois chargé; dans cette intention je me mis en robe de chambre d'abord que je fûs arrivé à mon logis; mais m'étant amusé à quelque arrangement pour mon voyage, j'étois encore debout quand je vis entrer dans ma chambre le Garçon Major du Régiment, qui vint me dire que Boismorel souhaitoit me parler. Je fis entendre au Garçon Major l'impossibilité qu'il y avoit que je pusse sortir, & lui dis que quant à notre affaire, plusieurs Officiers du Régiment qui s'étoient trouvés chez M. de Liselbourg la lui avoient aparemment dit, les en ayant priés; qu'il n'y avoit rien que ce qu'il sçavoit avant mon départ: qu'au reste, je ne partirois pas le lendemain pour Munich, avant de me rendre chez lui. Peu de tems après que le Garçon Major se fut reti-

ré, je vis arriver encore un autre meſſager de la part de Boiſmorel, pour la même choſe; je lui demandai s'il étoit ſeul chez lui; il me dit que non, qu'il étoit à table avec les Ingénieurs; je ne doutai point alors qu'il ne voulût me mettre de leur partie, & j'envoyai lui faire des remercimens avec la même réponſe que j'avois faite la premiére fois; mais j'étois dans l'erreur. Boiſmorel avoit prétendu que je devois perſonnellement lui aller rendre compte de mon arrivée & de ma commiſſion; ſans faire attention que ma commiſſion dépendoit du Commandant de la Garniſon, à qui toutes choſes devoient être raportées. D'ailleurs il n'étoit point de la Garniſon, parce qu'il falloit le ſupoſer dans les fers, & qu'un Officier eſt interdit de toute fonction, quand il ne ſeroit qu'aux arrêts; ainſi non ſeulement il ne pouvoit rien exiger de moi, qui devois commander le Régiment en Chef, mais encore du moindre ſubalterne. Boiſmorel dans ſes idées étoit piqué de ce que je ne m'étois pas rendu chez lui par préférence au Général, & m'avoit envoyé avertir de venir remplir mon devoir, par ces deux meſſagers, qui voyant le compliment hors de ſaiſon, n'avoient pas oſé me

le faire, & m'avoient dit seulement qu'il souhaitoit me parler. Les Ingénieurs, aussi ingorans que lui dans le Service, l'avoient confirmé dans son opinion, prétendant que c'étoit faire tort à son autorité; que j'agissois en homme qui vouloit s'ériger en Chef du Régiment; il ne lui en fallut pas davantage pour le mettre dans une si grande fureur, qu'il partit à la seconde réponse, & vint dans ma chambre, tout bouffi de colére, me demander raison de ma désobéissance. J'allois me mettre au lit quand je le vis entrer, il étoit suivi de deux messagers, qui par discrétion demeurérent à la porte de la chambre; en m'abordant il me dit d'un ton de Maître: eh bien, Monsieur, il faut donc que je vienne ici moi-même pour vous ranger à votre devoir, & vous aprendre que vous devez obéïr à mes ordres quand je vous les envoye. Sçavez-vous que je suis votre Colonel, & me connoissez-vous? Oüi, Monsieur, lui dis-je, je vous connois bien, & si vous vous connoissiez de même, vous vous seriez évité la peine de venir chez moi me faire un pareil compliment. Cependant, pour le faire revenir de son erreur & de son emportement, je lui détaillai avec modération ce que ses

meſſagers m'avoient dit, & ce que je leur avois répondu ; je lui dis qu'ayant cru que c'étoit pour m'engager dans une partie, l'état où j'étois m'en avoit privé ; mais il étoit ſi prévenu de ſon autorité, qu'il croyoit que je voulois lui enlever, & ſi rempli de ce que les Ingénieurs lui avoient inſpiré, que toutes mes raiſons devinrent inutiles. Bien loin de ſe rapeller ce qu'il me devoit, il ſe ſervit de ce que je venois de lui dire pour m'accabler d'inveĉtives ſi baſſes, que j'avois honte de les entendre prononcer par une perſonne revêtue de ſon caractére ; j'eus beau lui repréſenter qu'il y avoit d'autres moyens de s'y prendre pour ſe faire faire raiſon, quand on croyoit être offenſé, que je partois le lendemain pour Munich, que mon heure ſeroit la ſienne pour lui donner telle ſatisfaction qu'il ſouhaiteroit ; au lieu de m'entendre, ſa fureur augmenta tellement, qu'en redoublant ſes injures, il ſe ſervit de geſticulations menaçantes des mains, qu'il me porta juſques auprès du viſage. Alors voyant que le jeu alloit trop loin, dans la crainte d'être frapé le premier, je jugeai à propos de le prévenir : & n'ayant rien dans ce moment pour l'apoſtropher, je lui lançai un grand coup

de poing dans la face, qui le fit chanceler. Il fut si étourdi du coup, qu'il ne songea plus qu'il avoit une épée à son côté, & nous nous saisîmes l'un & l'autre à l'instant. Quand les deux Officiers qui étoient restés à la porte nous entendirent, ils acoururent avec mon valet de chambre, & nous séparérent. Aussitôt Boismorel, oubliant toujours son épée, se jetta sur la sentinelle qui étoit au haut de mon escalier, pour lui ôter son fusil; mais le Grenadier lui ayant résisté, il n'en put venir à bout. Pendant ce tems-là je courus dans un cabinet pour me saisir de mes armes; & la crainte qu'il eut que je ne fusse plutôt prêt que lui, lui fit sauter les dégrés, & il se retira précipitamment chez lui.

Quand je fus livré à mes réflexions, après que ma colére fut calmée, je ne pouvois comprendre, par quelle malheureuse étoile je pouvois m'être précipité dans une si cruelle affaire. J'aurois eu lieu de croire que celui qui en étoit l'auteur auroit dû lui-même se sacrifier pour moi par reconnoissance, à cause des soins que je m'étois donné pour le faire sortir de la Tour, & de le rapeller à Ingolstat. Je lui avois procuré la liberté, & peut-être même sauvé la vie; &

bien loin de s'en ſouvenir, il venoit de me mettre dans le cas indiſpenſable de nous l'arracher l'un ou l'autre : car il avoit été frapé, & ne pouvoit plus vivre dans le monde avec honneur, que l'affront ne fût lavé par le ſang. Je ne doutai donc point qu'il ne fallût ſe battre le lendemain de bon matin ; & pour qu'il n'eût rien à me reprocher ſur la ſatisfaction qu'il devoit me demander, je retardai mon voyage de Munich jusqu'après midi ; j'affectai même de me promener long-tems ſur la Place, afin qu'on pût s'apercevoir qu'il pouvoit me trouver s'il vouloit, & je n'entendis parler de rien. Je crûs alors que ſçachant que je devois aller à Munich, il vouloit peut-être venir me joindre hors de la Ville ; ce qui fit qu'étant monté à cheval l'après midi, je m'arrêtai exprès à cauſer ſur la Place avec un Officier, pour lui donner le tems d'aprendre que je partois, & de ſe préparer pour me ſuivre : mais je continuai mon chemin ſans le voir, ni perſonne de ſa part.

J'arrivai à Munich, où je trouvai les habitans dans une grande conſternation ; les plaiſirs y étoient entiérement éteints ; & cette Ville qui avoit tant brillé l'hyver, par la grande compagnie & les Officiers de diſ-

tinction de l'Armée de France, se trouvoit ensévelie dans de fâcheuses réflexions. Il y avoit environ huit jours que j'étois dans la Ville, quand un laquais d'une Dame de distinction vint me dire que sa Maitresse souhaitoit que je me rendisse chez elle pour une affaire de conséquence. Je ne connoissois pas la Dame dont il étoit question, & je ne sçavois qu'imaginer de cette affaire de conséquence; cependant je me rendis chez elle. Ma surprise ne fut pas petite, quand en entrant je trouvai ma Beauté de Straubing avec sa mere; elles vinrent l'une & l'autre me sauter au col, avec un empressement si bien étudié, qu'on auroit juré que la passion la plus violente animoit surtout mon aimable Princesse: l'adieu que nous nous étions fait à Landzhut n'étoit rien en comparaison de la tendresse larmoyante qu'elle feignoit d'avoir dans ce moment; & la Comédie qu'elle joüoit étoit telle, qu'à son abattement & à ses langueurs, il n'y avoit personne qui n'eût véritablement cru qu'elle m'aimoit jusqu'à en devenir folle. Elle s'étoit fait un prétexte de reproches & d'excuses de ce qui s'étoit passé lorsque j'étois allé la voir dans sa Terre; & se plaignoit de ce que j'étois parti subitement,

ſans daigner ſeulement demander de ſes nouvelles; elle me dit enſuite que ſi elle n'avoit pas alors marqué tous les empreſſemens qu'elle auroit ſouhaité, c'étoit la ſurpriſe qui en avoit été cauſe; qu'elle avoit été tellement ſaiſie, qu'elle en avoit preſque perdu connoiſſance; mais que cela n'empêchoit pas qu'elle ne reſſentît une ſatisfaction qu'elle ne pouvoit manifeſter. Que cet abattement étant paſſé le lendemain, elle ne m'avoit plus trouvé chez elle; qu'alors le déſeſpoir avoit ſuccédé à la joye, & qu'ayant apris que j'étois à Munich pour quelque tems, elle y étoit venue exprès pour me voir, & me faire des reproches ſur mon indifférence. Qu'une démarche de cette conſéquence, faite par une Demoiſelle de ſa condition, étoit la plus grande preuve qu'elle pût donner de l'attachement & de l'eſtime qu'elle avoit pour moi; que je devois lui en tenir compte, & en avoir une parfaite reconnoiſſance; que cependant elle ſçavoit que j'étois ſur le point de repaſſer en France, ſans lui donner les marques d'amitié que je lui avois ſi ſouvent jurée; mais que j'étois trop honnête homme pour vouloir partir avant d'accomplir ce qu'elle avoit eſpéré de moi; qu'elle s'étoit

proposée de n'avoir d'autre volonté que la mienne, & qu'elle me suivroit par-tout où je jugerois à propos d'aller. Que le voyage de France ne pouvoit être un obstacle, puisqu'elle le feroit avec plaisir; & qu'enfin il lui étoit impossible de pouvoir vivre sans moi. J'écoutois toutes ces fourberies avec un étonnement qui me rendoit aussi immobile que la Statue au Festin de Pierre. A cet agréable discours se joignirent la Mere & la Dame chez qui nous étions, qui comme femmes d'expérience trouvoient des remédes faciles à nos maux : il ne falloit point, disoient-elles, nous alarmer, puisque nous pouvions sans obstacles terminer tous nos embarras, en nous épousant promptement; qu'il n'étoit question que de mettre la main à l'œuvre, & que nous joüirions bientôt d'un parfait contentement. Ces Dames croyoient effectivement que nous n'avions d'autre envie que de nous aller présenter devant un Prêtre, & que la maniére de s'y prendre faisoit toute la difficulté. Cependant j'avois envie de répondre à tous ces rôles de Comédie, & je ne pouvois placer un mot, à cause du babil continuel de ces trois personnes; mes pensées s'échapoient, & changeoient selon le plus ou le

moins d'agitation qu'elles me causoient; enfin ayant eû le tems de me modérer, je pris le parti de tourner la chose en plaisanterie; & me voyant accablé d'empressemens, & persécuté pour conclure, je dis très-sérieusement à la Demoiselle, que la surprise où j'étois me tenoit tellement saisi, que j'en perdois presque connoissance; que cela n'empêchoit pas que je ne ressentisse une satisfaction que je ne pouvois manifester, que mon abatement se passeroit le lendemain; que je la chercherois chez elle, pour voir si le désespoir succéderoit à la joye; & sans leur donner le tems de répondre, je fis une grande révérence & me retirai.

Je fis des réflexions sur le chapitre de ces Dames, qui véritablement me surprenoient; je ne pouvois pas concevoir que des personnes de considération pussent joüer des rôles si differens en si peu de tems; je trouvois extraordinaire que la tendresse de cette Demoiselle se fût rallumée au moment que j'allois abandonner le pays. Je me rapellois la maniére dont elle m'avoit reçû lorsque je l'avois trouvée auprès de son imbécile Campagnard; j'avois de la peine à comprendre qu'après en avoir usé avec moi

avec si peu de mesures, elle pût s'imaginer que ses fourberies fissent quelque impression sur mon esprit. Plus j'examinois la chose, plus le mépris que j'avois déja conçû pour elle redoubloit; enfin je conclus qu'il falloit que quelque mariage imprévû lui eût enlevé son amant, ou peut-être la mort, & que pour derniére ressource elle mettoit ses ruses en usage, pour m'engager à l'emmener en France, où l'on ne sçavoit rien de ses avantures.

Je partis en peu de jours de Munich, après avoir demandé les ordres & pris congé de Madame l'Electrice, qui ne parut avoir aucun chagrin de ce qui s'étoit passé à Ingolstat, au contraire cette Princesse reçut la liberté que je pris avec toutes les bontés du monde. J'avois apris que la Garnison d'Ingolstat avoit été payée de tout ce qui lui étoit dû; que les Impériaux étoient entrés dans la Place, & que notre Régiment étoit dans la petite Ville de Scheremhausen, en attendant que l'Escorte fût prête pour l'aller conduire selon le Traité. Je me rendis aussitôt au Régiment; & à peine eûs-je mis pied à terre dans le logis qu'on m'avoit destiné, que Messieurs de Florimond, les deux Ingénieurs, & quelques

autres Officiers qui paſſoient en France à la faveur de ma Capitulation, vinrent chez moi me dire qu'en mon abſence ils étoient convenus avec Boiſmorel, que l'affaire que nous avions enſemble ne ſe vuideroit qu'à la derniére journée de notre marche pour entrer en France; parce qu'on avoit eû avis que les Impériaux avoient intention d'éluder le tems de notre départ, pour voir de quelle maniére la choſe ſe paſſeroit. Ils comptoient que l'événement leur donneroit occaſion de chercher quelque prétexte d'ennuyer le Régiment, & d'en cauſer l'entiére déſertion; qu'il étoit néceſſaire, pour l'intérêt du Roy, & de tant d'honnêtes gens qui eſpéroient paſſer à la faveur du Bataillon, de faire tréve à notre différent, juſqu'à ce que nous fuſſions ſur la Frontiére. Qu'alors, ſans porter préjudice à perſonne, nous pourrions vuider notre querelle, & que Boiſmorel, à leur conſidération, ayant conſenti à ce qu'ils avoient demandé, ils eſpéroient que je ne m'y opoſerois pas. Je dis à ces Meſſieurs qu'il n'y avoit nulle aparence que les Impériaux euſſent de pareilles vûes ſur nous, & moins encore qu'ils s'aperçuſſent de ce qui s'étoit paſſé entre Boiſmorel & moi; mais que puiſqu'ils

trouvoient plus à propos que nous fissions une tréve de quelques jours, je n'avois aucune raison de m'y oposer; qu'au surplus, c'étoit à Boismorel, qui avoit été frapé, de me demander satisfaction, & qu'il étoit le maître de garder le silence aussi longtems qu'il le jugeroit à propos; que cependant, en éloignant cette affaire, il étoit à craindre qu'il n'en fît naître de nouvelles par ses emportemens. Ces Messieurs me dirent qu'ils avoient pensé comme moi; mais qu'ils y avoient pourvû, & qu'ils espéroient le contenir.

Les avis qu'avoient eûs ces Messieurs n'étoient véritablement que trop certains, car le Maréchal d'Herbevillé, qui se trouva commander dans cette Province, depuis que le Prince Eugéne se fut retiré à Vienne, fâché du refus que nous lui avions fait dans Ingolstat, crut avoir trouvé le moyen de se venger, en différant le tems de notre départ, pour occasionner la désertion du Régiment. Le 15. & le 16. du mois étoient déja passés, sans que nous eussions entendu parler de rien; ce silence nous mit dans une véritable consternation: & l'on eut encore recours à moi pour aller chez le Maréchal d'Herbevillé. Ce Général se ser-

vit de plusieurs prétextes qui l'avoient empêché de nous faire sçavoir de ses nouvelles, & me fit quelques difficultés que je tâchai de lever. Dans la suite du discours, je lui fis entrevoir que quelque mal intentionné avoit semé le bruit d'un différent survenu entre Boismorel & moi, qui n'avoit rien de réel; je lui représentai aussi qu'il n'étoit pas de l'intérêt de l'Empereur, ni des habitans de Scheremhausen, que nous demeurassions long-tems dans le pays; que nos Grenadiers étoient fort à charge dans tous les lieux où ils habitoient, & qu'ils s'y trouvoient si bien, qu'ils seroient ravis d'y rester long-tems. Enfin je lui dis tant de choses, qu'il se détermina à fixer le jour de notre départ pour la veille de Noël, & m'assura que les Commissaires & l'Escorte se trouveroient ce jour là aux portes de la Ville pour nous conduire, & qu'on nous avoit choisi de très-honnêtes gens & très-paisibles, dont nous aurions lieu d'être satisfaits. Je me retirai très-content de ma commission, & je soulageai réellement nos Messieurs, quand je leur aportai une si bonne nouvelle; mais Boismorel n'avoit pas fait de tréve avec ses inquiétudes; sa passion lui fit imaginer les moyens de se venger sans

risquer sa vie, & sans qu'on pût l'accuser d'avoir manqué personnellement à la parole qu'il avoit donnée. Pour y parvenir, il se servit des dispositions qu'il trouva dans l'esprit & dans l'humeur de son Lieutenant, qui étoit son second tome. C'étoit un jeune Gentilhomme Champenois, plein de feu & d'ardeur, qui faute de biens avoit été élevé dans la campagne, sans beaucoup d'éducation ni d'expérience, facile à prévenir, incapable de distinguer les intentions & la vérité des cas qu'on lui proposoit. Boismorel lui persuada que j'avois de mauvais desseins contre lui; qu'il sçavoit de bonne part que j'avois prémédité de le faire casser en arrivant en France, en haîne de ce qu'il s'étoit attaché à lui; qu'il étoit à craindre qu'il ne fût sacrifié à ma jalousie; qu'il devoit en tirer vengeance avant que j'eusse le tems d'agir. Ce jeune Officier fut si pénétré des avis de Boismorel, qu'inconsidérément il se mit à répandre mille invectives menaçantes contre moi. Le Chevalier de la Bastide, qui étoit fort attaché à mes intérêts, en aprit les particularités, & craignant quelque surprise, il me les communiqua à mon retour de chez le Général d'Herbevillé. Je me tins sur mes gardes, &

le même jour paſſant dans une ruë, je rencontrai par hazard le Lieutenant; je crûs que je pourrois le deſabuſer ſi j'entrois en explication avec lui, & je l'abordai à ce ſujet; mais je trouvai cet homme ſi prévenu contre moi, que ſans aucun ménagement, il me chargea d'injures, avec une voix ſi haute & ſi peu conforme au reſpect qu'il me devoit, que je mis l'épée à la main, & le frapai du plat, pour lui faire reſſentir ſes injures; après quoi je me reculai, pour lui donner le tems de ſe mettre en défenſe, mais nous fûmes ſéparés à l'inſtant par nombre de perſonnes que ſa voix avoit attiré, qui nous remménérent chacun chez nous.

Boiſmorel fut au comble de la joye, quand il aprit que l'affaire étoit engagée de maniére à ne pouvoir pas s'en dédire; & qu'il falloit que le Lieutenant me demandât ſatisfaction, ſans qu'aucune raiſon de politique pût en empêcher, parce qu'il n'étoit pas d'un rang aſſez élevé dans le Régiment. Il eſpéra que ce jeune homme vif & robuſte pourroit lui épargner le danger de ſe battre contre moi; & pendant le reſte du jour, il eut ſoin de lui inſpirer toute la fureur & la rage dont il étoit capable. Il lui

conſeilla de ſe munir d'un bâton, pour me fraper avant que de mettre l'épée à la main, s'il pouvoit me ſurprendre, afin de ſe laver du coup de plat d'épée que je lui avois donné, & l'envoya roder le lendemain au matin aux environs de mon logis. J'étois à m'habiller quand je l'aperçûs au travers des vîtres de mes fenêtres; il paſſoit ſur une Place, avec un bâton à la main; je me doutai d'abord de ſon deſſein, & pour ne pas retarder la ſatisfaction qu'il avoit à prétendre, j'achevai de m'habiller promptement, & allai moi-même le chercher, ſans m'embarraſſer de ſon bâton. Je ne le trouvai plus ſur la Place: & m'étant avancé du côté du logis de Boiſmorel, où je jugeai qu'il pouvoit être, je l'aperçûs dans la ruë, & le Colonel à ſa fenêtre qui lui parloit. Quand je vis que l'un & l'autre me voyoient, je pris ma route du côté d'une porte de la Ville, qui étoit fort près de là, afin d'être en liberté de nous battre, & ne pas tomber dans le cas d'être ſéparés comme nous l'avions été la veille. Le Lieutenant me ſuivit d'abord qu'il m'eut remarqué, & me voyant ſortir hors des portes, il s'imagina que je n'avois pris cette route qu'à deſſein de l'éviter; cette idée augmenta tellement

ſon courage, qu'il doubla le pas pour me joindre, en criant: arrête, arrête, tu ne m'échaperas pas. J'étois ſur le pont du foſſé de la Ville, quand ſa voix vint brutalement me choquer les oreilles; je me ſentis ſi indigné de cette menace, qu'en deux ſauts je fus ſur lui l'épée à la main. Il n'eut que le tems d'abandonner ſon bâton, ſans pouvoir s'en ſervir comme il l'avoit prémédité, & de tirer la ſienne. La démarche qu'il me vit faire, ſi contraire à ſon opinion, contribua beaucoup à ſon déſavantage; il fit cependant de ſon mieux pour ſe défendre, mais en confuſion, ſans conſerver de ſang-froid ni de meſure. Je ſentis auſſitôt que je pourrois facilement venir à bout de mon homme & j'eus heureuſement pour lui aſſez de tems pour ſonger que ſi je le tuois, ſa mort pourroit donner occaſion à quelque fâcheux événement. Je le bleſſai donc en deux endroits du bras, & le déſarmai; je lui donnai la vie que j'avois en mon pouvoir, quoique je fuſſe bien perſuadé qu'il n'auroit pas eu les mêmes égards pour moi, s'il avoit pû avoir l'avantage, car je lui étois trop bien recommandé par Boiſmorel. Quelques Officiers, qui s'étoient doutés de l'affaire, &

qui

qui étoient survenus par curiosité, fûrent témoins d'une réprimande que je lui fis sur ses mauvais desseins, & sur les conseils qu'il avoit été capable de suivre, sans connoître que celui qui les lui avoit donnés, ne vouloit que le sacrifier à sa vengeance, en lui faisant épouser sa querelle; je lui fis comprendre combien il devoit se méfier à l'avenir de ses discours pernicieux, & qu'il devoit profiter de l'accident qui venoit de lui arriver, pour éviter d'entrer dans les querelles d'autrui. Il en profita à la vérité, & fit son possible pour rentrer en grace chez moi, ce que je lui accordai avec plaisir. Boismorel, qui attendoit avec une extrême impatience la décision de notre combat, fut d'un étonnement étrange quand il aprit l'avantage que j'avois eû sur son ami, & la morale que je lui avois faite après notre combat; il avoit formé des projets qu'il voyoit anéantir: il en fut si touché, qu'il devint tout rêveur, & cette derniére action nous redonna le calme.

Le jour de notre départ, tel que nous l'avoit promis le Maréchal d'Herbevillé, arriva enfin; l'escorte & les Commissaires vinrent nous recevoir à Scheremhausen, & nous prîmes la route de France le 23.

Décembre. Alors il ne resta plus dans toute la Baviére que les Troupes de Sa Majesté Impériale, & le Bataillon que s'étoit réservé Madame l'Electrice. Tous les Bavarois avoient été congédiés, selon le Traité qui avoit été fait; & plusieurs qui ne sçavoient où aller prîrent parti dans les Troupes de l'Empereur, & on eut soin de les envoyer en Hongrie & en Italie, crainte que l'envie leur prît de s'aprocher de leur Souverain. Madame l'Electrice ne vit pas longtems régner la bonne foi de son Traité; cette Princesse eut le chagrin d'éprouver que sous des prétextes frivoles, la Cour de Vienne envoya un Commandant dans Munich, pour veiller à ce qu'il ne se passât rien de contraire aux intérêts de l'Empereur. Son Altesse s'étant aperçûe de certaines dispositions, qui ne pronostiquoient rien d'heureux pour l'avenir, voulut garantir sa famille, en demandant un Passeport pour faire le voyage de Rome: & la Cour de Vienne se servant de cette occasion pour venir à bout de ses desseins, accorda le Passeport pour la Personne de Madame l'Electrice seulement, & fit conduire les Princes ses enfans, qui étoient au nombre de cinq, dans la Ville de Gratz, afin de ne plus avoir

d'objets de crainte dans les Etats de Baviére, & par-là l'Empereur s'en trouva paisible possesseur. Les revenus considérables de ce Pays contribuérent essentiellement aux frais de la Guerre, & ne vérifiérent que trop qu'il étoit en état de se soutenir, comme nous l'avions remarqué, & quelque mauvais événement qui fut arrivé, on ne pouvoit tout au plus que perdre Troupes & Pays, & laisser tous les Sujets de l'Electeur en proye aux subsides que la Cour de Vienne leur imposa, qui montoient annuellement au moins à trente millions Monnoye de France. Tel fut la fin de la Guerre de Baviére, que très-peu de personnes en Europe ont apris dans la pure sincérité; on ne sçauroit lui donner de circonstances plus ou moins étenduës, sans altérer la vérité; & si j'avois autant d'élégance que de sincérité, mes Mémoires seroient dans l'ordre qu'on pourroit desirer. Je sçai que ce dernier point leur manque; mais je laisse au Traducteur le soin d'y supléer.

Fin du premier Tome.